



**HAL**  
open science

**La transmission de la mémoire dans les familles  
descendantes de la répression franquiste en France et en  
Espagne**  
Inés Gomez

► **To cite this version:**

Inés Gomez. La transmission de la mémoire dans les familles descendantes de la répression franquiste en France et en Espagne. Sciences de l'Homme et Société. 2023. dumas-04160866

**HAL Id: dumas-04160866**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04160866>**

Submitted on 12 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Inés Gomez Gallardo  
Année 2022-2023  
M2 Histoire des sociétés contemporaines XIXe-XXe siècles  
Mémoire de recherche sous la direction de Charlotte Vorms

## La transmission de la mémoire dans les familles descendantes de victimes du franquisme en France et en Espagne.



Inmaculada, une enquêtée qui me montre une photographie de son père et de son oncle, tous deux fusillés et reposant dans la fosse commune de Geta de Alburacín  
Source : Inés Gomez, octobre 2022.



*A mon père*



**Résumé :** Ce mémoire analyse différentes dynamiques de transmission mémorielle au sein des familles descendantes de victimes de la répression franquiste entre la France et l'Espagne. Des analyses d'ordres historiques, sociologiques et ethnographiques issues d'un corpus d'enquêtes constitué sur deux années d'études de Master et de la source orale collectée auprès des différents membres français et espagnols des familles rencontrées. Après avoir approché les descendants de l'exil républicain en France, ce sont les membres de leur famille espagnole qui ont été interrogés. Plusieurs générations, plusieurs espaces et plusieurs temporalités sont explorés pour rendre compte des différents temps de la production du souvenir et de la transmission d'une mémoire au sein de familles et au sein des sociétés françaises et espagnoles. Dans cette étude, la mémoire de la répression franquiste et sa transmission sont appréhendées dans l'analyse des liens familiaux de part et d'autre des Pyrénées. Des liens eux-mêmes producteurs de traces: matérielles comme plus symboliques.

**Mots clés:** Mémoire, transmission, cadres sociaux de la mémoire, Guerre civile, répression, franquisme, exil républicain, migration, France, Espagne, Famille, histoire orale, histoire sociale, ethnographie.



# Remerciements

Mes remerciements les plus sincères s'adressent à une multitude de personnes qui, à différentes échelles, ont participé à l'élaboration de ce mémoire.

Aux 33 personnes qui m'ont livré le récit de la transmission mémorielle au sein de leur famille. Leurs voix, leurs histoires et leurs aïeux m'ont accompagnée tout au long de ces deux années.

A Charlotte Vorms, pour ces deux années d'accompagnement, son écoute et ses précieux conseils.

A l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, qui a financé une partie de mes terrains.

A Émilie et Maria, sans qui la prolongation de ce travail entre la France et l'Espagne n'aurait pas vu le jour.

A Mari Carmen et Ramon, Victoria, Jesus et Arturo qui m'ont accueilli chez eux.

A Pablo et sa grande aide à la constitution de mon terrain à Cella

A mes amies Deborah et Dounia, mes deux grandes philosophes, pour la lumière physique et intellectuelle qu'elles apportent à ma vie.

A Ange et Baptiste, qui ont rendu les journées entières passées en bibliothèque plus heureuses.

A Helena, Inès, Juliette et Violette et toutes les *cops*, dont la solide amitié me porte au quotidien depuis tant d'années.

A Leo, *mi Americanito*, pour son soutien et ses encouragements.

Mes derniers remerciements s'adressent à ma mère. Pour ses appels, ses relectures et son amour qui traverse les frontières.





# Sommaire

**Remerciements**

**Introduction**

**Etat des sources**

## **Chapitre 1 : Enquêter sur les descendants de victimes du Franquisme entre la France et l'Espagne**

- I. Une première approche par les descendants de l'exil républicain
  - A. Les démarches d'un premier terrain
  - B. Le cadre des entretiens
  - C. Conclusions d'une première approche
  
- II. Approcher les familles espagnoles des descendants de l'exil
  - A. Chronologie des refus
  - B. La redéfinition d'un terrain

## **Chapitre 2 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en France**

- I. Les fils et filles de victimes du franquisme
  - A. L'enfance de la première génération descendante de l'exil en France ou le deuil de l'Espagne
  - B. Une enfance entre-deux
  - C. L'activité militante des pères
  
- II. Les petits-enfants d'exilés
  - A. *Le contact avec les grands-parents exilé*
  - B. Les échanges entre générations

## **Chapitre 3 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en Espagne**

- I. La génération des fils et filles de victimes du Franquisme
  - A. Une transmission passée sous silence
  - B. Les conditions d'une transmission mémorielle
    - 1. Les sociabilités
    - 2. Une transmission explicite
  - C. Descendre d'une victime du franquisme resté à Cella.
  
- II. La génération des petits-enfants de victimes du franquisme en Espagne
  - A. Antonia ou la mémoire de la Guerre civile et de la répression
  - B. La réception de cette mémoire
  - C. Les parents des enquêtés

## **Chapitre 4 : Le support de la transmission mémorielle**

- I. Entre mythe et histoire
- II. La répression franquiste en objet
- III. Les photographies familiales

## **Chapitre 5: Géographie du lien familial entre l'Espagne et la France**

- I. Tirer le fil du lien
  - A. Un voyage en enfance
  - B. ¡Vienen los primos! Les cousins débarquent
  - C. Visitar a los tios, visiter ses oncles
  - D. Refaire famille: la maisonnée d'Argenteuil
- II. Histoire commune, mémoire différenciée
  - A. Un rapport au passé familial douloureux
  - B. La traduction d'une séparation

## **Chapitre 6 : La mémoire familiale comme levier identitaire et politique**

- I. L'émergence de la valorisation du passé migratoire en France
  - A. Un changement de paradigme
  - B. La transmission de la langue
  - C. Recouvrer une identité aux yeux de l'administration
- II. Mémoire familiale, mémoire de classe et identité politique en Espagne
  - A. *Ricos, pobres, fachas y rojos*. Riches, pauvres, fachos et rouges.
  - B. *¡Se han cambiado la chaqueta!* Ils ont changé leur veste!
- III. Les acteurs de cette valorisation de la mémoire des vaincus de la Guerre civile.
  - A. S'engager en France pour la mémoire de l'exil républicain
  - B. S'engager pour la mémoire en Espagne

## **Chapitre 7: Autopsie sociale de la fosse commune de Gea**

- I. Chantiers funéraires, chantiers mémoriaux, chantiers politiques
  - A. Un récit de la violence
  - B. Des militants politiques et mémoriels
  - C. Bilans de l'exhumation
- II. Les descendants des victimes de la fosse et le *subterro*
  - A. Les descendants français
  - B. Les descendants espagnols

**Conclusion**

**Bibliographie**

**Annexes**

**Sommaire Paginé**



# Introduction

«L'Histoire des historiens est comme un magasin d'habillement. Tout y est classé, ordonné, étiqueté. Les données politiques, militaires, économiques, juridiques ; les causes, les conséquences, les liaisons, les rapports, les ressorts. Tout cela bien étalé devant l'esprit, clair, nécessaire, parfaitement intelligible. Ce qui n'est pas clair du tout, ce qui est obscur et difficile, c'est l'homme dans l'Histoire ; ou l'Histoire dans l'homme, si on préfère ; la prise de possession de l'homme par l'Histoire.»

Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, 1949.

En janvier 2023, je suis en escale à Valence avant de poursuivre mon terrain de recherche dans le village aragonais de Cella. Je suis hébergée par des amis de ma famille originaire de ce village. Un midi, lorsque j'explique mon étude au père de famille, né en 1942, il me conseille de ne pas m'arrêter aux *fascistes de gauche* et d'étendre mon étude sur la transmission mémorielle aux familles franquistes également. L'utilisation de ce terme et la proposition du père provoque une dispute houleuse au sein de cette famille descendante de victimes du franquisme. Les différentes générations s'affrontent de manière virulente dans la lecture de ce passé. Au sein des générations, les avis divergent violemment. Parmi les cris et les indignations, je m'efface et je prends la mesure de la prégnance des questions mémorielles relatives à la Guerre civile et à la dictature en Espagne.

Ainsi, le groupe social de la famille constitue un laboratoire privilégié d'observations de la transmission de ces mémoires en ce qu'il regroupe différentes générations, différentes mémoires et différentes représentations de ce passé dont les enjeux présents divergent au point de s'affronter fortement.

Ce sont ces questionnements d'ordre historique, sociologique, philosophique et politique autour de l'Histoire et de la mémoire qui sont à l'origine de ce travail. En effet, au sortir d'une licence d'Histoire et de Géographie, j'ai voulu appréhender ces questions dans la matière, en d'autres termes, dans l'écriture d'une Histoire sociale par les acteurs. Ce mémoire est l'aboutissement de deux années de recherches et d'enquête de terrain. Deux années indispensables à la construction d'un objet aux contours difficilement traçables, atteignables et mesurables. Après avoir étudié dans un premier temps la transmission mémorielle au sein des familles françaises descendantes de l'exil républicain, les ramifications des liens familiaux entre la France et l'Espagne dont rendaient compte mes entretiens ont ravivé mon envie initiale d'entreprendre une étude transfrontalière.

Auprès des descendants de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne, j'ai tenté de comprendre la transmission d'une mémoire au fil des générations au sein des familles, elles-mêmes encadrées par différents cadres sociaux. Ce sujet trouve sa définition à la frontière de l'individualité et du collectif à plusieurs niveaux. Interroger la part d'histoire de chacun revient à questionner sa socialisation et les diverses instances qui y participent ; c'est solliciter une mémoire individuelle qui s'épanouit dans des cadres collectifs au sein des groupes intermédiaires<sup>1</sup>. Dans les familles en situation de migration, ces questions sont démultipliées en ce qu'elles investissent géographiquement et symboliquement de nouveaux cadres sociaux. En effet, la famille incarne une certaine continuité sociale en situation migratoire<sup>2</sup>. Les contextes transnationaux façonnent leurs liens et en même temps que les familles s'inscrivent dans la nouvelle société, elles restent connectées à l'ancienne société dans un nouveau contexte plus individuel, celui de la migration.

Le choix de ce sujet s'inscrit également dans une démarche autant individuelle que collective. Ma famille paternelle, actrice de la Guerre civile espagnole, migre en France dans les années 1950 à Toulouse. Ma famille maternelle, issue de la première génération née sous le franquisme, migre au même moment en région parisienne. De ce fait, tout au long de mon enfance et de mon adolescence, j'ai eu accès à différentes mémoires migratoires émanant de plusieurs générations entre la France et l'Espagne.

### *Un retour sur soi?*

Ce retour sur soi au moment de mettre en pratique une méthodologie scientifique s'inscrit lui aussi dans un mouvement plus général au sein de la recherche académique. A partir des années 1980, le développement de la question des émotions et du sensoriel dans la recherche en Sciences Sociales s'est traduite par l'investissement de terrains comme celui de la famille<sup>3</sup>. Ainsi, depuis quelques années, des chercheurs issus de différentes spécialités des Sciences Sociales ont la volonté de concilier démarches personnelles et professionnelles en analysant certains mécanismes sociaux à l'aune de leur histoire familiale<sup>4</sup>. Par cette

---

<sup>1</sup> Halbwachs, M., (1925) *Op Cit.*

<sup>2</sup> «Mémoires et patrimonialisation des migrations», *Séminaire de l'EHESS* dispensé par Robert E., Chauliac M., Dos Santos I., 2010-2022.

<sup>3</sup> Deluermoz, Q., Fureix, E., Mazurel, H. & Oualdi, M. (2013). «Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse». *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, p155-189.

<sup>4</sup> Pour n'en citer que quelques-uns: Jablonka I., (2012) *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, Ed. Seuil, 448p ; Audoin Rouzeau S. (2014), *Quelle histoire, un récit de filiation*, Ed. Seuil, 141p. ; Segalen, M. (2015).

«expérience historiographique»<sup>5</sup>, le chercheur interroge les événements de l'histoire du XXe siècle en tournant les protocoles de recherche vers les siens. Au-delà du monde de la recherche, l'historienne Camille Lefebvre voit, dans la concomitance actuelle des générations, un dialogue intergénérationnel plus libre qui attise la fascination pour ces vies si différentes de celle des descendants. Ainsi, le choix d'étudier la transmission mémorielle au sein des familles descendantes de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne trouve ses racines presque de manière éponyme. Si je ne n'ai pas appliqué les protocoles de recherche et les méthodes historiques à ma famille à proprement parler, l'étude des différents acteurs de mon corpus m'a confronté de manière brute à un passé familial similaire, notamment lors de mon insertion dans les réseaux d'immigration anarchiste de la région parisienne.

Ma formation à l'Histoire et à la Géographie en cette période historiographique a-t-elle été le catalyseur de mon intérêt pour un passé familial qui commençait à m'échapper?

Rétrospectivement, la période de reconfiguration géographique et émotionnelle de ma propre famille de part et d'autre des Pyrénées au moment de mes études d'histoire contemporaine est certainement l'élément déclencheur de cette curiosité. Pourtant, cette forme de retour sur soi, raisonnée et protocolisée durant ces deux années de recherche, m'a fait dépasser les frontières de mon individualité. L'écoute active et l'analyse critique des différents récits, des différentes trajectoires dans l'espace et dans le temps ont renversé certains de mes présupposés, m'ouvrant par là même grandement sur le plan épistémologique. Comprendre et reconnaître ces biais est un premier pas dans toute approche à visée scientifique. Je m'en tiens à la dernière des douze leçons sur l'histoire d'Antoine Prost:

Le retour à l'histoire comme pratique intellectuelle est, pour lui, une façon de rester conscient de la relativité de son propre engagement. L'engagement connaît des temps forts, vécus dans la chaleur de la passion. L'histoire est une façon de garder la tête froide. C'est un moment de connaissance, d'élucidation, de prise de distance ; elle est raison. C'est, on l'a vu, sa grande différence avec la mémoire. On a souvent dit qu'il fallait, pour écrire l'histoire, un certain recul. C'est prendre l'effet pour la cause : l'histoire ne suppose pas une distance préalable, elle la crée. Croire qu'il suffit de laisser les années passer pour prendre du recul est se leurrer : il faut faire l'histoire de ce qui s'est passé pour créer du recul.<sup>6</sup>

---

«Pourquoi mon père n'aurait pas dû épouser ma mère. Récit d'une quête généalogique». *Mondes Ethnographiques*, 30. ; Lefebvre, C. (2020). *A l'ombre de l'histoire des autres*. Paris, Éditions EHESS, 200p.

<sup>5</sup> Audoin Rouzeau, S (2014), *Op cit*, Introduction, p9.

<sup>6</sup> Prost A., (1996), Comment l'histoire fait-elle l'historien? *Douze leçons sur l'histoire*, Ed. Seuil, 384p

*Des objets d'Histoire sociale concomitants: Immigration et mémoire.*

Ce retour sur soi des chercheurs dans les cercles académiques n'est pas un phénomène en soi. Il s'inscrit dans une valorisation plus globale des trajectoires individuelles. Ces trajectoires sont appréhendées dans un temps précis de l'Histoire sociale. Alors que l'étude par le bas des acteurs sociaux ordinaires s'accroît grâce à des cadres méthodologiques en construction<sup>7</sup>, les échelles de la méthode historique se démultiplient<sup>8</sup>. L'approche par la biographie historique se renouvelle: elle tente de mesurer la force de la liberté d'un individu en le replaçant dans sa société pour expliquer et mettre en contexte ses actes<sup>9</sup>. La méthode prosopographique se configure dans ce même sillage. Il s'agit d'une approche multiscalaire qui fait dialoguer l'individuel et le collectif dont l'étude en série de données biographiques de plusieurs individus qui partagent au moins une caractéristique commune. Les historiens tentent de comprendre les actes individuels, atteindre les mentalités des acteurs et appréhender les normes et les constructions de la personnalité<sup>10</sup>.

De fait, c'est en partant des figures dominées et silenciées de l'Histoire que l'étude des migrations en France connaît de nouveaux rebonds. Si l'immigration est dans un premier temps pensée sous le paradigme de l'intégration des populations migrantes à la population nationale, les années 1980 constituent un tournant dans la recherche académique. La montée du Front national en France encourage les historiens à s'emparer de l'objet polémique et médiatique de l'immigration. L'historien Gérard Noiriel en est le précurseur. En partant d'une histoire des ouvriers dans les bassins miniers, il écrit une histoire de l'immigration en France au XIXe et XXe siècle<sup>11</sup>. Il cherche à situer les immigrés dans la mémoire de la nation. De fait, au même moment, le regroupement associatif d'immigrés sur le territoire français impulse des activités culturelles. Au cœur de ces activités, on retrouve une valorisation pour

---

<sup>7</sup> Ginzburg C.,(1976), *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVIe siècle*. Trad. de l'italien par Monique Aymard. Paris : Flammarion.

<sup>8</sup> Revel, J. (1996) (coord.) *Jeu d'échelles, la micro-analyse à l'expérience*. Ed. Seuil, Hautes études, 296p.

<sup>9</sup> Carrez, M., Roffidal, É., & Ruiz, C. (2021) «Les Vies et l'Histoire : un état de la question». *Les Cahiers de Framespa*, 37.

<sup>10</sup> Delpu, P.-M. (2015). «La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale». *Hypothèses*, 2014. *Travaux de l'École doctorale d'histoire*, 18, p263-274.

<sup>11</sup> Noiriel G., (1988), *Le creuset français: histoire de l'immigration XIXe - XXe siècle*, Paris, Editions du seuil, 496p.



la mémoire et le patrimoine de ces migrations<sup>12</sup>. Ainsi, selon Gérard Noiriel, la première connexion entre l'Histoire et l'immigration en France émane des historiens formés dans le contexte militant des années 1970. En contact avec ce milieu associatif immigrés, les chercheurs promeuvent une Histoire alternative qui s'intéresse aux dominés. Elle est par là même forcée de diversifier ses méthodes pour approcher des objets dont les archives écrites, lorsqu'elles existent, ne rendent que peu ou pas compte de la réalité sociale<sup>13</sup>. On pense notamment à la mémoire qui devient non seulement une source mais aussi un objet d'étude.

Objet transdisciplinaire, la notion de mémoire est investie par les sciences sociales dans le courant du XXe siècle. C'est Maurice Halbwachs qui, en se détachant de la psychologie et de la philosophie, pense la mémoire comme une faculté sociale et non individuelle. En cela, cette lecture sociologique de la faculté mémorielle est indissociable d'une historicisation permanente de ses cadres sociaux à partir desquels les individus puisent leurs souvenirs, et partant, façonnent leurs contours.

Les courants historiographiques sont imprégnés des évolutions épistémologiques des disciplines voisines. Ainsi, dans les années 1970, la science historique tend à réintégrer le présent dans le champ de l'historien. La mémoire, jusque-là rejetée du fait de sa subjectivité et de son instabilité, devient non seulement un outil mais aussi un objet de recherche pour penser l'histoire des temps présents<sup>14</sup>. C'est alors que les théories du sociologue Maurice Halbwach sont réinvesties. Ce dernier s'intéresse à la mémoire partagée au sein des groupes sociaux en portant une attention particulière sur les espaces et les lieux qui portent la marque du passé et qui font l'objet d'une transmission<sup>15</sup>. La mémoire devient collective lorsqu'elle est mise en récit dans les échanges et les interactions. C'est alors que peuvent être analysés les rapports au passé d'un groupe: dans ce qui est raconté, dans ce qui est tu, dans ce qui est modifié. Ainsi, si l'histoire est entendue comme l'opération intellectuelle qui vise à une connaissance et à rendre intelligible le passé, la mémoire est analysée comme un usage de l'histoire porté par des intérêts et des besoins qui dépassent ceux de la connaissance.<sup>16</sup>

---

<sup>12</sup> Baussant, M., Chauliac, M., Dos Santos, I., Ribert, E., & Venel, N. (2017). «Des passés déplacés», *Communication*, 100, p7-20. Le Seuil.

<sup>13</sup> Gérard, O., (2005). «Histoire de l'immigration en France. État des lieux, perspectives d'avenir.» *Hommes et Migrations*, 1255, p38-48.

<sup>14</sup> Bloch, M., (1997). *Apologie pour le métier d'historien*, Chapitre I, p.5

<sup>15</sup> Halbwachs, M., (1925) *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, 1996, 374p

<sup>16</sup>Lavabre MC., (2016), « La mémoire collective entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs?», *Sciences de l'Homme et de la Société*.

En 1978, dans le contexte des transformations socio-politiques précédemment citées, l'historien Pierre Nora élabore les *Lieux de mémoires*. Ces lieux sont des symboles, des réalités matérielles et immatérielles et ils organisent les mémoires collectives. En étudiant les formes de la présence du passé dans la société, l'historien élabore une nouvelle manière de faire de l'histoire, notamment en prenant en considération le conflit des interprétations.<sup>17</sup> En effet, les mémoires affectives portées par certains groupes intermédiaires peuvent entrer en collision avec certaines politiques de mémoires collectives. Au travers de ce prisme institutionnel et politique de la mémoire, les problématiques mémorielles bifurquent vers les questions de souffrances et de traumatismes des victimes du siècle dernier. C'est à travers l'histoire des victimes de la Shoah, longtemps délaissée par les historiens, que les questions mémorielles sont médiatiquement, politiquement et associativement réinvesties. Différents groupes revendiquent et portent une mémoire traumatique jusqu'à entrer dans une certaine concurrence mémorielle<sup>18</sup>.

*L'histoire de la migration espagnole: un exil étudié, une migration économique mise de côté.*

Notre étude sur la mémoire transmise au sein des familles descendantes de victimes du franquisme s'inscrit dans cette historiographie contemporaine française. Il convient également de développer l'historiographie française qui a traité de la question des migrations espagnoles.

Dans les années 1980, au moment de l'émergence de l'immigration comme objet d'étude, l'intérêt des hispanistes se porte sur les exilés républicains espagnols en raison de leur importance numérique, de leurs activités politiques et culturelles ainsi que de leur intégration à la société française<sup>19</sup>. L'écriture scientifique de l'histoire de l'exil se substitue à une littérature thématique écrite par ses acteurs pour lutter contre l'oubli institutionnel français et espagnol<sup>20</sup>.

---

<sup>17</sup> *Ibidem*

<sup>18</sup> Lefranc, S., Mathieu, L. & Siméant-Germanos, J. (2008). «Les victimes écrivent leur Histoire: Introduction». *Raisons politiques*, 30, 5-19.

<sup>19</sup> On pense à des monographies de références comme celle de Dreyfus Armand, G. (1999) *L'exil des républicains espagnols en France de la Guerre civile à la mort de Franco*, Albin Michel, 480p ; et de Domergue L. (1999) *L'exil républicain espagnol à Toulouse 1939-1999*, Presses universitaires du Mirail, 309p.

<sup>20</sup> Moiron, P. (2013). «Exil, écrits et mémoire: Les écrits détenus par les fils et filles de réfugiés espagnols.» *Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles*, 5, 37-59. ; Martinez-Maler O., (2004). «Souvenirs d'enfance et d'exil» de María Luisa Broseta Martí. De l'intime à l'histoire : un passage par l'autobiographie. *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, 1, 2004, p131-148.

Aussi, cet intérêt pour l'histoire de l'exil laisse de côté un autre pan de l'immigration espagnole en France qui a eu lieu tout au long du XXe siècle<sup>21</sup>. En effet, au cours du siècle dernier, la France a connu trois vagues d'immigration espagnole: celle de l'Entre-deux-guerre, à partir des années 1920 jusque dans les années 1930, dans le contexte du besoin de main d'œuvre et de l'ouverture à l'immigration engendrée par la mobilisation sur le front et les pertes humaines qui s'en sont suivies ; l'exil qui a suivi la défaite républicaine en 1939, s'ils sont environ 500 000 à franchir la frontière lors de la *Retirada*, dès la fin de l'année 1939 ils ne sont plus que 300 000 à s'être établis en France. Enfin, dans le contexte des Trentes Glorieuses et des migrations de l'Europe du nord, la France accueille un grand nombre de ces migrations espagnoles. Cela en raison de sa communauté espagnole déjà établie, vieille de la première vague comme de la seconde vague d'immigration. En 1968, la France compte 607 184 ressortissants espagnols: ils sont la communauté étrangère la plus représentée en France<sup>22</sup>. Si, dans un premier temps, la migration économique reste à l'ombre du caractère mythique de l'exil républicain espagnol, c'est aussi du fait d'un intérêt politique moindre. Aux côtés de l'immigration algérienne, les immigrés ressortissants d'Espagne, posent médiatiquement moins la question de l'intégration au sein de la société, notamment en raison de la religion catholique.<sup>23</sup>

A ces tentatives de quantification et de rationalisation de l'immigration, les bifurcations historiographiques connexes font connaître à l'histoire de l'immigration de nouvelles mutations, notamment avec l'étude de ses mémoires. L'histoire de l'exil républicain est porteuse d'une mémoire stratifiée et périodisée: la mémoire de la Seconde république, la mémoire de la Guerre civile, la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et de la libération, la mémoire de la souffrance avec les difficiles conditions d'arrivée en France<sup>24</sup>. Les associations mémorielles d'exilés et de descendants de l'exil émergent à partir des années

---

<sup>21</sup> Lillo N., (2006), «La emigración española a Francia a lo largo del siglo XX : una historia que queda por profundizar», *Migraciones y exilios*, 2006, p159-180.

<sup>22</sup>Tur, B. (2014). *L'immigration espagnole à Paris dans les années 1960 : discours, représentations et stéréotypes* (Thèse de doctorat). Université de Paris 10 Nanterre, Introduction, p17.

<sup>23</sup> Lillo, *Op cit.* L'étude de ces migrations est étayée par la revue annuelle Exils et migrations ibériques au XXe et XXIe siècle éditée pour la première fois en 1995 par le centre d'études et de recherche sur les migrations ibériques (CERMI) ; s'ensuivent les travaux de l'Hispaniste Natacha Lillo après sa thèse doctorale soutenue en 2001: *Espagnols en "banlieue rouge" : histoire comparée des trois principales vagues migratoires à Saint-Denis et dans sa région au XXe siècle* (Institut d'études politiques) ; *La petite Espagne de la Plaine Saint-Denis 1900-1980*, Ed Decitre, 150p, (2004) ; *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*, Ed Publibook, (2008), 157p.

<sup>24</sup> Dreyfus-Armand, G. (2018). «L'exil républicain espagnol : de l'histoire aux mémoires, d'une génération à l'autre». *Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles*, 9-10, p472-496.

1990 en miroir du réveil mémoriel espagnol. La mémoire de la Shoah s'étant érigée en paradigme mémoriel, certains groupes revendiquent leur place dans la mémoire collective française en cimentant leur identité par la souffrance.<sup>25</sup> A travers leur activité associative et mémorielle, certains descendants de l'exil en France tentent de se réapproprier une histoire familiale criblée de silences et de trous, au point de se structurer parfois autour de cette mémoire blessée. L'hispaniste Odette Martinez Maler critique cette appréhension générationnelle de la mémoire en croisant une mémoire familiale et des besoins identitaires à travers la figure du *Nieto republicano*.<sup>26</sup>

Pour notre étude transfrontalière, les questionnements autour des familles descendantes de victimes du franquisme en Espagne la rattachent *de facto* à une histoire de la répression franquiste et une histoire de la mémoire en Espagne.

### *Une historiographie de l'Espagne contemporaine à rebonds.*

L'Espagne contemporaine est caractérisée par une historiographie abondante et mouvante. Les questions traitées sont anciennes et se recomposent sous les impulsions socio-politiques actuelles. En effet, les Espagnols ne partagent pas le même récit national de leur histoire récente et les usages politiques et médiatiques de la mémoire passionnent l'opinion publique<sup>27</sup>. On peut périodiser en trois grands moments cette historiographie contemporaine<sup>28</sup>:

- De la Guerre civile à la mort du dictateur Franco, l'histoire est divisée en deux récits antagonistes depuis le régime lui-même jusque dans les sphères étrangères de l'hispanisme.
- Au moment de la Transition démocratique, les historiens espagnols se réapproprient l'histoire contemporaine de l'Espagne.

---

<sup>25</sup> Benbassa E., (2006) « La concurrence des victimes », *Culture post-coloniale*, 1961-2006, Pascal Blanchard et Nicolas Bancel (dir.), Autrement, p102-112.

<sup>26</sup> Dreyfus-Armand, G. (2018). Op cit. et Martinez-Maler M., (2012) « Passeur de mémoire et figure du présent : el nieto de republicano » », *Culture et mémoire. Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels*, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, pp. 43-52.

<sup>27</sup>Richard, E., & Vorms, C. (2015). «Transition historiographique ? Retour sur 80 ans de l'histoire d'Espagne, de la seconde république à la transition». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 127, p13-41.

<sup>28</sup> *Ibidem*

- Des années 1990 jusqu'à aujourd'hui, celle-ci est caractérisée par son intégration à l'histoire internationale et accompagnée par l'exacerbation de la charge idéologique de débats historiographiques et mémoriels.

Notre étude s'inscrit dans la suite des travaux traitant de la répression franquiste. Ces études font leur apparition dans les années 1980, période durant laquelle les historiens espagnols tentent de chiffrer les victimes occultées par la dictature et le sillage de la Transition démocratique.<sup>29</sup> En effet, caractériser la nature répressive du régime a été central dans les enjeux d'une Espagne en consolidation démocratique<sup>30</sup>. Quelques travaux historiques précurseurs servent de cadre théorique pour les historiens<sup>31</sup> qui, à partir des années 1990, sont confrontés à une nouvelle demande sociale de mémoire. Cette approche au ras du sol permet de se rapprocher du large spectre de la répression franquiste: ses instruments, ses acteurs et ses théâtres au sein des dynamiques internes des communautés locales.<sup>32</sup> Il s'agit de comprendre la diversité des formes de répression, ses logiques et ses acteurs. Cette approche microscopique a notamment permis d'étudier les effets de la violence et de la répression franquiste au sein des familles<sup>33</sup>. En rétrécissant cette échelle, l'histoire de la répression diversifie ses sources, notamment en y introduisant la mémoire.

La mémoire en tant que concept est appropriée par les historiens espagnols sous l'impulsion de multiples convergences. La transition démocratique passée, le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol n'entreprend pas de politique mémorielle jusqu'à l'arrivée au pouvoir du Parti Populaire en 1996<sup>34</sup>. Cette année coïncide avec les 60 ans du début du conflit civil, un certain remou mémoriel au sein de la société civile ainsi que la publication d'ouvrages de référence qui définissent conceptuellement l'Histoire, la Mémoire et leurs enjeux politiques et

---

<sup>29</sup>*Ibidem*

<sup>30</sup> Casanova J., (2000), *El pasado oculto*, El triunfo de la reacción : fascistas y conservadores en Teruel, Angela Cenarro Lagunas, p168.

<sup>31</sup> Vorms C., et Richard E., (2015), *Op cit.* citent Reig Tapia A., *Ideología e historia, sobre la represión franquista y la guerra civil*, Akal, 185p.

<sup>32</sup>Hernández Burgos, C. (2015). Les dynamiques locales et quotidiennes de la répression franquiste (1936-1950). *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 127, p196-209.

<sup>33</sup> Gutmaro Gómez B., (2000) *El exilio interior, carcel y represion en la España franquista*, ed Taurus, ; Alted Vigil A., *la voz de los vencidos : el exilio republicano de 1939*, Madrid, Aguilar.

<sup>34</sup> Canal J. 2020, (coord) *Histoire de l'Espagne contemporaine*, chapitre 21: Culture et société, de la dictature à la démocratie, Armand Colin, p378.

présents<sup>35</sup>. En 2001, l'exhumation d'une fosse commune à Priaranza replace au cœur des débats médiatiques et publiques les questions mémorielles relatives à la Guerre civile. Organisé par Emilio Silva, petit-fils de l'un des républicains enterré de la fosse, il crée l'Association pour la récupération de la mémoire historique (AMRH) qui donne le la du mouvement associatif mémoriel espagnol, rejoignant par là même les revendications des descendants de victimes du franquisme outre-Pyrénées. Toute une génération, descendante ou non de victimes du franquisme, entend déclencher une transmission mémorielle qui a fait défaut à l'échelle familiale, publique et politique. De plus, n'ayant pas vécu la transition démocratique, elle n'hésite pas à remettre en cause ses fondations<sup>36</sup>. Ce militantisme aboutit aux lois de mémoire historique en 2007 dont les différents articles reconnaissent et amplifient les droits et mesures politiques pour les personnes ayant subi la répression franquiste pendant la Guerre civile et la dictature. Ces lois encouragent les exhumations de fosses communes et investissent l'Etat en tant que promoteur de la récupération de la mémoire historique.

La récupération de la mémoire historique est entendue comme l'écriture d'une histoire de la Guerre civile et de la dictature dans l'espace public à partir des témoignages des vaincus. Dit autrement, ce terme à la sémantique complexe et symbolique, s'inscrit en opposition au récit officiel franquiste persistant en raison d'une Transition démocratique relativement douce<sup>37</sup>. Si certains l'analysent comme une transition amnésique, au contraire, certains historiens l'appréhendent comme d'autant plus *mémorieuse*: si elle passe sous silence des champs politiques et judiciaires, notamment dans la reconnaissance des violences et des crimes franquistes, elle est alimentée par une mémoire collective des traumatismes passés de la Guerre civile qu'elle tente de dépasser dans un contexte politique fragile pour avancer démocratiquement.<sup>38</sup> Une vingtaine d'années plus tard, les mêmes crispations mémorielles resurgissent. Ainsi, dans ce contexte civil, médiatique et politique de récupération de la mémoire historique, la tâche de l'historien demeure centrale. D'autant plus, lorsque cet investissement scientifique de l'histoire dans le débat public est concurrencé par une littérature fictionnelle qui récupère les thèses avancées par une historiographie franquiste

---

<sup>35</sup> Lopez Villaverde, A. (2014). «Memoria e historia, Hispania nova, teorizar la historia, hacer historiografía». *Hispania Nova*, 12 ; Cite : Aguilar Fernández, P. (1996). *Memoria y olvido de la guerra civil española*. Madrid: Alianza.; Alted Vigil, A. (Coord.). (1996). *Entre el pasado y el presente: historia y memoria*. Madrid: UNED.; Cuesta Bustillo, J. (Ed.). (1998). *Memoria e historia*. Madrid: Marcial Pons.

<sup>36</sup> Vorms C., et Richard E., (2015), *Op cit.*

<sup>37</sup> Aguilar Fernández, P. (1996). *Op cit.*

<sup>38</sup> Cuesta Bustillo, J. (2006). "Las capas de la memoria". Contemporaneidad, sucesión y transmisión generacionales en España (1931 - 2006). *Hispanianova*, 7.

datant du conflit civil en lui-même.<sup>39</sup> En miroir, les historiens du contemporain continuent d'approfondir leurs études, ils en diversifient les approches et les sources tout en les re-politisant.<sup>40</sup>

En France, l'utilisation de la mémoire comme source pour l'Histoire fait désormais consensus. On l'a développé plus haut, dans les années 1970, les historiens ont été amenés à réfléchir sur leurs outils et leurs méthodes, notamment dans le développement d'une histoire par le bas, portant sur des populations où les archives et traces faisaient défaut. Les historiens français sont influencés par le courant d'*Oral history* aux Etats-Unis, lui-même héritier de la sociologie de l'École de Chicago et ses recueils de source orale pour l'étude des transformations urbaines<sup>41</sup>.

En effet, l'oralité est appréhendée comme un objet d'histoire car elle peut-être historicisée. Pour ce faire, les influences disciplinaires sont multiples: linguistiques, ethnologiques, sociologiques. L'utilisation de la source orale permet des approches sociales, culturelles et politiques de l'Histoire.<sup>42</sup> S'il a été dans un premier temps critiqué<sup>43</sup>, le recours à la parole est devenu un des outils incontournables de l'histoire contemporaine dont la méthode de traitement de la source est étayée<sup>44</sup>. Aussi, cette méthode ne prétend plus faire de l'histoire à elle seule: elle permet de recueillir des informations et constituer un matériel, une source à laquelle s'applique des méthodes historiques traditionnelles, soit le croisement des sources, des points de vue et des critiques. L'intervention du témoin dans l'écriture de

---

<sup>39</sup> Récemment durant l'été 2022, le journal français Le Figaro fait polémique en publiant un entretien avec le polémiste espagnol Pio Moa accompagné d'une vidéo explicative de ses thèses révisionnistes. En lui accordant le crédit d'un historien, le journal reprend à son compte les théories du polémiste, très apprécié par l'extrême droite espagnol pour ses thèses révisionnistes. Voir la lettre ouverte des historiens et historiennes français au journal le figaro : <https://ahcesr.hypotheses.org/2439> ; Ecouter le podcast: *L'histoire de la guerre d'Espagne face aux falsifications*, avec Pierre Salmon et Mercedes Yusta Rodrigo, Paroles d'histoire, 254, 2022.

<sup>40</sup> Vorms C., et Richard E., (2015), *Op cit.*

<sup>41</sup> Yusta Rodrigo, M. (2002). "L'historien et le témoin : l'histoire à deux voix". *Pandora: revue d'études hispaniques*, 2, p235-244.

<sup>42</sup> d'Almeida, F., & Maréchal, D. (Dir.). (2014). *L'histoire orale en questions*. Paris, INA. Collection Médias histoire.

<sup>43</sup> Voir Peschanski, D. (1992). «Effets pervers.» *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 2,. La bouche de la Vérité ? La recherche historique et les sources orales, p 45-53.

<sup>44</sup> Voir l'ouvrage méthodologique de Florence Descamps (2006) *L'historien, l'archiviste et le magnétophone, de la constitution de la source orale à son exploitation*, Ed. IGPDE, 886p. ; Weber F. (1996), *Métier d'historien, métier d'ethnologue*, Cahiers Marc Bloch, n° 4, p.6-24.

l'histoire sollicite sa mémoire et vient de ce fait rattacher l'étude de ce même objet à toute approche méthodique par l'histoire orale.

En Espagne, après la traversée du désert qu'à symbolisé le franquisme en termes de production de matériau historique oral<sup>45</sup>, la Transition démocratique permet la constitution de groupes de travail universitaires: en 1984, l'Université Complutense de Madrid ouvre un Séminaire de sources orales et en 1990, la première revue Espagnole consacrée à l'étude et à l'exploitation de la source orale *Historia y Fuente Oral*, est éditée<sup>46</sup>. Ces études tentent de combler l'effacement historique et mémoriel du franquisme et s'évertuent à récupérer l'histoire des sans voix et des vaincus. Différentes thématiques se développent: les femmes pendant la guerre, l'opposition politique et syndicale pendant la dictature, la répression franquiste, et l'exil. Ainsi, l'histoire orale est partie prenante de l'histoire sociale en Espagne. En vue du contexte social et politique dans lequel elle s'est développée, on assiste à une forte collaboration des chercheurs et des instances universitaires, notamment avec des acteurs non-professionnels dans la collecte de matériaux: syndicats, associations et partis politiques<sup>47</sup>. Ce sont ces acteurs qui ont impulsé le mouvement mémoriel qu'a connu l'Espagne à partir des années 1990 comme nous l'avons précédemment évoqué. Cela donne un caractère intrinsèquement militant à la recherche universitaire et à la production du discours historique.<sup>48</sup>

---

<sup>45</sup> Yusta Rodrigo M., (2002) *Op Cit.*

<sup>46</sup>De la Calle Diaz, D. (2020). *Le militantisme communiste durant le deuxième franquisme dans le quartier ouvrier de Villaverde (Madrid, 1959-1975) : clandestinité et militants de base.* Mémoire M2, EHESS.

<sup>47</sup> L'UGT érige la Fondation Largo Caballero en 1978, engagé pour la récupération de la mémoire historique, avec laquelle l'historien Julio Arostegui a beaucoup collaboré.

<sup>48</sup> Yusta Rodrigo M., (2002) *Op Cit.*



## *Faire l'histoire de la transmission de la mémoire familiale entre la France et l'Espagne*

Notre étude prend racine dans ces multiples historiographies franco-espagnoles. La mémoire de l'Exil républicain et de la migration en France ont été largement analysées et l'étude de la mémoire et de la répression franquiste en Espagne est légion depuis les mouvements mémoriels. Pourtant, ces thématiques n'ont pas fini d'être questionnées dans le monde académique et dans le débat public.<sup>49</sup>

Aussi, pour les différentes branches des Sciences sociales qui s'y intéressent, les mémoires familiales traversées par la migration posent une multitude de questions fécondes: la trajectoire d'une famille (sociale et géographique), les générations et leurs échanges, la transmission, le contenu de la transmission, les histoires nationales et locales qui encadrent le périple des familles dans l'espace et le temps. A l'inverse de la sociologie qui a investi le terrain de la circulation mémorielle au sein du groupe familial en situation de migration depuis les années 2000<sup>50</sup>, les historiens n'ont pas encore approfondi ces interrogations transfrontalières. Pour le cas de l'immigration espagnole, l'hispaniste Bruno Tur impulsé par les mouvements mémoriels de part et d'autre des Pyrénées, dans sa thèse doctorale *L'immigration espagnole à Paris dans les années 1960, discours, représentations et stéréotypes* (2014), interroge les membres des familles immigrées restés sur place: «Car l'émigration n'est pas que l'histoire de ceux qui sont partis: elle a également eu des conséquences pour ceux qui sont demeurés en Espagne. L'émigration est un événement qui fait partie de l'histoire de toute l'Espagne»<sup>51</sup>.

Plus récemment, la politiste espagnole Luca Chao Perez s'est intéressée à la participation politique des descendants de l'exil. Au prisme de la transmission mémorielle à différents niveaux et à l'aide des outils méthodologiques du concept transfrontalier, elle analyse les choix des descendants de l'exil républicain dans le recouvrement de la nationalité espagnole rendu possible après les lois de mémoire historique de 2007<sup>52</sup>.

---

<sup>49</sup> «Les Espagnols en France au XXe siècle : immigration, exil et sources» *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2022, 143, Éd. La contemporaine, 142p ; «Guerre d'Espagne, des plaies jamais refermées», *Géo Histoire*, 69, 2023.

<sup>50</sup> Lepoutre, D., & Cannoodt, I. (2005). *Souvenirs de familles immigrées*. Ed Odile Jacob, coll. Hors édition ; Delcroix, C. (2009). Transmission de l'histoire familiale et de la mémoire historique face à la précarité. *Migrations Société*, p 141-158.

<sup>51</sup> Tur B., (2014) *Op Cit*, Introduction, p20.

<sup>52</sup> Perez C., (2022) *Participación política y memoria : el caso de los descendientes del exilio republicano español*, Luca Chao Perez, tesis doctoral, UDC.

A partir de cette importante littérature historiographique, on peut projeter d'étudier un de ses champs encore ouverts: la mémoire familiale en situation de migration. A travers les générations descendantes de ces familles françaises et espagnoles ayant été traversées par la répression franquiste, on peut envisager une nouvelle approche de l'histoire de l'exil, de la migration, de la mémoire, mais aussi de la répression, de la dictature et de la transition démocratique jusqu'aux mouvements mémoriels espagnols récents. Avec une approche micro-historique qui enserme ces familles transfrontalières, on peut tenter de comprendre la constitution et la circulation d'une mémoire familiale dans différents milieux et différents contextes. Si en France la mémoire et la voix de l'exil et de la migration s'est frayée un chemin durant le siècle dernier, en Espagne, les vaincus ont difficilement trouvé une légitimité jusqu'aux mouvements mémoriels en 2007.

De part et d'autre des Pyrénées, les familles victimes du franquisme se trouvent dans un contexte de forte rupture sociale et culturelle. Si la sémantique de l'exil et de la migration choisie diffère dans leur réalité vécue, l'analyse de la source orale récoltée ne les oppose pas. Au contraire, nous verrons dans quelle mesure une mémoire de la Guerre civile et de la répression au sein de la famille en France et au-delà des frontières se constitue et s'échange. Dès lors, suivant les questionnements du sociologue David<sup>53</sup>, les besoins de mémoire familiale sont-ils universels? Communs à toutes les sociétés? Dans tous les contextes, pour toutes les générations et dans toutes les catégories de population? Au sein d'une même famille dont les membres ont été séparés, à travers les générations, comment la mémoire de la migration, de l'exil, de la Guerre civile et de la dictature a-t-elle circulé? Quelles sont les traces de cette circulation? Comment le lien a-t-il été conservé? Est-il le moteur d'une mémoire familiale? Au contraire, est-il moteur d'une séparation qui dépasse le physique?

Une histoire transfrontalière par les acteurs des membres d'une même famille nous permet de porter un regard sur les différentes trajectoires et leurs conditionnements socio-historiques. Dans la mémoire transmise et réceptionnée par les descendants d'une même famille, que signifie descendre des vaincus de la Guerre civile?

Travailler sur la mémoire familiale suppose de nombreux questionnements autour de la méthode d'enquête. Notre étude sur la transmission mémorielle au sein des familles victimes du franquisme entre la France et l'Espagne s'étend sur un abondant corpus de sources orales collectées entre 2021 et 2023. Le chapitre suivant développe avec précision la lente constitution de ce terrain.

---

<sup>53</sup> Lepoutre, D., & Cannoodt, I. (2005). *Op. Cit*

## *Le traitement des sources collectées*

Le traitement de la source orale collectée m'a fait emprunter les lunettes de différentes sciences sociales. En effet, l'histoire orale se caractérise par une rupture des frontières disciplinaires. En recherche de nouveaux paradigmes, l'anthropologie est au centre de cette démarche et la trajectoire ethnographique du chercheur au sein d'un groupe doit être finement documentée.<sup>54</sup>

Rendre compte de la transmission mémorielle au sein des familles, nous renvoie à la collecte d'une source orale et mémorielle. Ce travail repose sur un corpus d'entretiens menés avec 33 enquêtés entre 2021 et 2023, allant de la génération actrice de la répression à la troisième génération de descendants des victimes du franquisme. Le terrain établi en M1, s'il constitue le point de départ et le socle de mon approche, est moins exploité dans ce travail. En effet, les 15 nouveaux enquêtés faisant partis de familles transfrontalières sont au centre de notre réflexion. De fait, ces 15 enquêtés sont répartis en trois familles.

Ces trois familles sont appréhendées comme des cas dont l'étude en profondeur est révélatrice d'un contexte social<sup>55</sup>. La méthode dite *par cas* s'avère pertinente en ce qu'elle rapporte à leurs conditions sociales et historiques, la possibilité d'expériences personnelles. Avec cette approche, si ce n'est pas «mieux voir» à proprement parler, c'est voir autrement et de fait, voir autre chose. En effet, en s'approchant au plus près des acteurs d'une histoire, ce qui paraît évident ne l'est plus, traduisant par là même toute la complexité du champ social tout en mettant en avant ses mécanismes généraux.<sup>56</sup> Toutefois, l'étude en profondeur de ces familles est limitée par le manque de descendants pouvant ou voulant participer à mon enquête. Nous pouvons résumer et contextualiser l'histoire de ces familles dans le temps, dans l'espace et dans mon terrain.

---

<sup>54</sup>Pujadas, J. J. (2000). «El método biográfico y los géneros de la memoria.» *Revista de Antropología Social*, 9, 127-158.

<sup>55</sup> El Meknassi, É. (2014). *Didactique de l'étude de cas en histoire*. Education.

<sup>56</sup>Haegel, F., & Lavabre, M.-C. (2010). L'identité et la mémoire, le point de vue de la sociologie politique, *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée*. Presses de Sciences Po.

**Émilie** a 40 ans, elle est la petite-fille de José, un ouvrier agricole anarchiste originaire du sud de l'Andalousie. Lors de la *Retirada*, il laisse derrière lui sa femme et un enfant. Une première famille qui reste secrète jusque tardivement dans la nouvelle famille qu'il fonde en France. Après un passage par les camps d'Argelès, de Saint-Cyprien et Gurs, il s'installe à l'Ouest de la région parisienne où il continue d'adhérer et de militer à la CNT. A la mort de Franco, le grand-père d'Émilie retourne régulièrement en Espagne. Les liens avec sa famille ont été conservés malgré de longues années sans contacts (du fait de leur analphabétisme). Émilie, dont les parents travaillent, passe le plus clair de son enfance chez son grand-père. Il lui transmet l'espagnol et ses idées anarchistes. Émilie passe aussi ses étés chez la famille de son grand-père restée en Espagne. Emilie fait des études de lettres modernes avant de se former à la recherche en sciences de l'éducation. Aujourd'hui institutrice, elle a fondé une association culturelle porté sur la diffusion de la culture espagnole (par le chant, la musique, la danse et l'apprentissage de la langue) dans son département. Emilie me présente, dans un premier temps, une cousine germaine française avant de parler de mon étude à trois de ses cousins espagnols. Je les rencontre à Nerja. Ils sont tous des descendants des sœurs de José, le grand-père d'Emilie. Ce n'est que plus tard que j'ai accès au récit de la première génération française de descendance (soit les mères d'Emilie et d'Hélène).

**Maria** a 70 ans. Elle est la fille unique d'Alfredo et de Maria, deux acteurs de la Guerre Civile espagnole originaires du village de Cella. Les pères respectifs de ses parents sont fusillés au moment du soulèvement militaire. Alfredo, membre de la CNT, part sur le front, il n'en revient que 10 ans plus tard du fait de son incarcération dans diverses camps d'internements. Alfredo et sa femme Maria migrent dans un premier temps à Barcelone avant de rejoindre légalement la France. Ils s'installent en région parisienne où Alfredo exerce en tant qu'ouvrier plâtrier avec son frère Angel. Maria va régulièrement en Espagne avec sa famille, elle entretient de forts liens avec ces derniers. En France, elle travaille dans l'entreprise Thalès et exerce des fonctions syndicales toute sa vie. Maria me met en contact avec Josefina, sa cousine, fille d'Angel qui partage sa condition de descendante de victime du franquisme en France. En Espagne, Maria me renvoie vers sa cousine du second degré maternel Emma et son cousin germain du côté paternel Pablo. Enfin, elle me donne le contact de la fratrie Guia, famille d'exilés originaires du même village de Cella.

**La fratrie Guia.** Cette fratrie est composée d'Odile, d'Agustin et de Fabien. Ils sont les enfants d'un couple d'exilés arrivés clandestinement en France en 1944. Accueillis à Amiens par leurs frères exilés de la première heure. Ils sont par la suite rejoints par leurs grands-parents maternels. Presque entièrement reconstituée, sa famille s'établit en région parisienne à Argenteuil. Dans ce complexe de lotissements qui partagent la même cour, cette famille d'exilés anarchiste est très active politiquement. Aussi, la maisonnée d'Argenteuil est un point de contact et de sociabilités migratoires espagnoles et militantes. Odile, née en 1945 est éducatrice spécialisée, Agustin, né en 1947 est greffier, Fabien, né en 1954 est professeur de technologie. Ces derniers ont peu de contact avec Cella mais ils entretiennent toutefois des relations avec leur famille paternelle, notamment à travers les migrations temporaires de ses membres et leurs passages à Argenteuil.

L'ethnologue Florence Weber appelle à une convergence d'approches scientifiques entre historiens et ethnographes: documents écrits comme produits (ici, la retranscription d'entretiens), ces derniers ne parlent que lorsque l'on sait les interroger. Ainsi, dans les entretiens, «s'en tenir aux réponses volontaires faites à des questions directes, serait commettre la même erreur que s'en tenir au premier degré de la vie des saints»<sup>57</sup>. Il importe donc de s'interroger sur les catégories de pensée utilisées dans l'interaction ainsi que sur sa nature même : le rapport entre enquêteur et enquêté, nos représentations respectives et le biais de l'enquête.<sup>58</sup> S'ils sont semi-directifs, les entretiens menés avec les descendants ont aussi un caractère d'entretien biographique.

Parler de sa famille, c'est aussi parler de soi. Les communications orales des enquêtés traitent d'expériences, de perceptions et d'interprétations de leur vécu. L'intérêt de cette technique d'entretien réside dans la valeur donnée par l'interlocuteur à ce qu'il narre depuis sa perspective individuelle et subjective. En effet, méthodologiquement, les entretiens biographiques sollicitent la mémoire de l'enquêté, offrant par là même une source de données produites par différents mécanismes sociaux. Cette méthode interroge la manière dont l'enquêté structure sa propre biographie, les structures sociales dans lesquelles il vit ainsi que sa conscience générée à travers un vécu.<sup>59</sup> Si la vision cohérente de leur vie présentée par les enquêtés ne l'est pas forcément, cela n'empêche pas l'analyse, au contraire, elle l'impulse.<sup>60</sup> Dans les récits de vie des personnes issues de générations descendantes du franquisme, plus qu'une dimension informative, ce sont des perspectives d'interprétations fruits d'une transmission mémorielle et d'une réception à moment donné. Ce sont les manières dont les souvenirs se structurent et sont mis en relation avec le présent qui sont analysées<sup>61</sup>. Aussi, travailler avec les mêmes membres d'une même famille, de surcroît issus de plusieurs générations, donne au terrain de recherche un temps qui dépasse le cadre de l'entretien. Le contact avec les enquêtés est maintenu et documenté.

---

<sup>57</sup>Weber F. (1996), *Métier d'historien, métier d'ethnologue*, Cahiers Marc Bloch, n° 4, p. 6-24.

<sup>58</sup>*Ibidem*

<sup>59</sup> Schriewer, K., & Díaz Agea, J. L. (2015). «Cuestiones prácticas en cuanto a la elaboración de relatos biográficos». *Quaderns-e de l'Institut Català d'Antropologia*, 20, 114-131

<sup>60</sup> Le sociologue Pierre Bourdieu critique la linéarité des récits de vie et la volonté de trouver une cohérence aux événements vécus. Un sens du devenir biographique qui oblitère l'espace social structuré dans lequel s'inscrivent les événements d'une vie. Voir: Bourdieu, P (1986). «L'illusion biographique». *Actes de la recherche en sciences sociales*. 62-63, p.69-72.

<sup>61</sup> Martínez, D. O. (2016). «Aprender etnografía investigando el franquismo. El caso del «Seminario de Antropología Social. Teoría y Práctica de la Investigación». *Revista Murciana de Antropología*, 23, p.225-240.

Le traitement de la source orale commence donc par mes annotations dans un journal d'enquête, soit le carnet de bord de mes observations directes et mon journal de recherche, dans lequel suivent mes interprétations. Dans la mesure où mon étude s'est caractérisée par de nombreuses tribulations, la place de mon carnet de terrain a été fondamentale dans l'élaboration de ce travail. En effet, l'anthropologie est une étude du vivant par la communication et le partage de l'existence d'acteurs. Loin du reportage journalistique visant à une collecte massive d'informations, l'approche ethnographique de l'anthropologie tend à s'imprégner des thèmes obsessionnels d'une société, de ses idéaux et de ses angoisses<sup>62</sup>. Dans cette mesure, la neutralité absolue est une illusion. Au contraire, la subjectivité est un outil fondamental: le chercheur qui s'efface derrière une récolte de faits supposément objectifs s'éloigne de l'objectivité de la discipline<sup>63</sup>. Ainsi, s'inclure socialement et subjectivement fait partie de l'objet que l'on cherche à construire.

Issus de mes notes de terrains, les encadrés gras qui accompagnent les analyses dans ce travail sont des remises en contextes ethnographiques des entretiens et de la source orale récoltée. Dans les moments de solitude durant la constitution de mon terrain et ma récolte de matériau, il s'est érigé en un véritable «outil personne»<sup>64</sup>. Dans la mesure où mon étude se construit dans l'interaction, les notes de mon carnet de terrain sont traversées par divers sentiments associés à mes entretiens. Ses lignes énumèrent les expériences négatives (épuisement, anxiété, culpabilité et confusion) et les expressions positives de mon terrain (satisfaction, fierté)<sup>65</sup>. Leur relecture s'avère précieuse quoique parfois difficile.

Ma méthode d'enquête étant transfrontalière est influencée par les deux courants historiographiques d'histoire orale française et espagnole. On l'a explicité en introduction, l'histoire orale espagnole est impulsée par différents acteurs dans un contexte mémoriel. A Cella, mes tribulations sont en partie dépendantes de l'un des enquêtés du corpus, militant mémoriel d'une importante association de sa région. De surcroît, nous partageons un lien de parenté. Ce dernier assiste et participe à plusieurs des entretiens avec d'autres descendants. Cet accompagnement de l'enquêté dans mon terrain, mais aussi mon accompagnement en tant qu'étudiante en histoire dans ses activités mémorielles, sont des données éminemment prises en compte dans l'analyse de la matière récoltée.

---

<sup>62</sup> Laplantine F., (2015) *La description ethnographique*, Expérimentation In vitro, p22, Ed Armand colin, 128 tout le savoir.

<sup>63</sup> Tcherkézoff, S. (2015). *Mauss à Samoa : Le holisme sociologique et l'esprit du don polynésien*. Chapitre 1: «Le "fait social total": Le sacré, le rapport groupe/individu et le modèle de l'"âme"».

<sup>64</sup> Wacquet F.,(2022) (coord.) *Une histoire émotionnelle du savoir XVIIe - XXIe*, Introduction, Ed Biblis.

<sup>65</sup> *Ibid*, p146

En situation de migration, le groupe social en mouvement laisse des traces. Les descendants de victimes du franquisme rencontrés m'ont pour certains ouverts leurs archives familiales. Entre documents administratifs, photographies, correspondances ou encore mémoires familiales, ce matériel est précieux pour documenter les différents récits de vie traitant de la transmission mémorielle au sein des familles descendantes du franquisme entre la France et l'Espagne. Productions subalternes, ces archives personnelles sont autant historicisables.

Ces matérialités quotidiennes à la valeur émotionnelle et intime ont longtemps été déconsidérées dans le discours dominant historique<sup>66</sup>. Le développement des études féministes a renouvelé le champ de questionnement autour de l'archive personnelle. A travers ces objets de différentes natures archivés et conservés par les membres d'une famille, on peut s'interroger sur sa conception en tant qu'objet, sur sa trajectoire dans le temps et dans l'espace, sur ses investissements mémoriels pour le sujet, mais encore sur sa transmission et sa conception en tant qu'archive familiale. Cette matérialité intime invite aussi à penser l'immatériel, à discerner la tension entre ce qui subsiste et ce qui se perd, et donc à la prise en considération des silences, des non-dits, du non enregistré, de l'éphémère. En effet, dans ce qui n'est pas fait pour être archivé, on peut déceler les implications politiques de cette non matérialité.<sup>67</sup> Là aussi, les outils de différentes sciences sociales sont exploités pour nos analyses.

Dans un premier temps, l'étude de la transmission familiale au sein des familles descendantes de victimes du franquisme passe par le récit des enquêtés. A travers ces récits de transmissions, nous porterons une attention particulière sur les générations ainsi que sur leur cadre de socialisation, en France et en Espagne. Dans un quatrième chapitre, nous étudierons le support matériel de cette transmission mémorielle. Nous nous acheminerons vers un support autant matériel qu'immatériel de cette transmission, à savoir les liens et contacts familiaux entre la France et l'Espagne. A travers ces mémoires familiales de la migration et de la répression franquiste, nous nous intéresserons à la construction identitaire et politique des descendants de notre corpus. Enfin, à travers l'exhumation d'une fosse commune dans laquelle repose les ascendants de certains de nos enquêtés, nous questionnerons ces mémoires familiales et leurs constructions entre la France et l'Espagne.

---

<sup>66</sup>Voir : Moreno J., (2016) *El duelo revelado, la vida social de las fotografías familiares de las víctimas del franquismo*, Ed. Consejo superior de investigaciones científicas, 234p. ; Rosón Villena M., (2016) *Género, memoria y cultura visual en el primer franquismo (materiales cotidianos más allá del arte)*. Ed. Grandes Temas Catedra, 317p.

<sup>67</sup> Rosón Villena M., (2016) *Op cit*, Introduction, p.15.

# Etat des sources<sup>68</sup>

## Acteurs interrogés entre 2021 et 2022

- Victoria, contact par elle-même et son fils, tous deux ont vu mon appel sur le groupe Réfugiés espagnols en France
  - le 27/11/21 au Café Paris, Saint Mandé (2h30, 16 pages)
  - le 12/02/22 à son domicile, Vincennes (2h15, 11 pages)
- Pascal, contact via le groupe Réfugié Espagnols en France
  - le 3/12/21, Café Saint paul, Paris (3h15, 15 pages)
- Élis, contact via le groupe Réfugiés Espagnols en France
  - Le 3/12/21 à son domicile, Ivry (2h54, 16 pages)
  - Le 10/02/22 à son domicile, Ivry(2h47, 14 pages)
- Valérie, contact via un des groupes
  - Le 18/12/21, Montgeron (91) mais covid donc zoom (1h30, 14 pages)
- Priscille, contact via un des groupes
  - Le 10/12/21, à son domicile, Meaux (2h, 15 pages)
- José, contact via un des groupes
  - Le 13/01/22, à son bureau, Paris 19 (2h34, 15 pages)
- Émilie , contact via un des groupes
  - Le 2/02/22, à son domicile, Pontoise (2h15, 14 pages),
- Hélène, contact via Émilie
  - Le 2/02/22, par zoom au domicile d'Émilie (30 min, 4 pages)
- Philippe, contact via un des groupes
  - Le 15/02/22, Café Léa, Paris 5 (1h15, 12 pages)
- Marion, contact par son père Philippe
  - Le 19/02/22, La manufacture, Paris 13 (2h30, 17 pages)
- Catherine, contact via un des groupes
  - Le 22/02/22, Domicile de son amie Sophie, Saint Gaudens, Comminge, (3h20, 27 pages)
- Sophie, contact par son amie Catherine

---

<sup>68</sup> Des tableaux et des arbres généalogiques sont disponibles en annexes.



- Le 22/02/22, à son domicile, Saint Gaudens
- Daniel, contact par sa femme présente sur les groupes facebook
  - Le 23/02/22, Bar Le cactus, Toulouse (2h55, 17 pages)
- Silvio (père et fils), contact via un des groupes (père)
  - Le 24/02/22, Pub The black lion, Toulouse (palais de justice) (2h10, 16 pages)
- Carmen, contact via un des groupes
  - Le 26/02/22, à son domicile, Blagnac (2h30, 14 pages)
- Nicolas, contact par le mari de ma cousine
  - Le 1/03/22, bar l'Esquisse, Toulouse (1h40, 14 pages)
- Sébastien, contact par le mari de ma cousine
  - le 2/03/22, domicile de ma cousine, Toulouse (1h45, 15 pages)
- David, contact par relation de travail
  - Le 14/05/22, Le petit bar, Paris, (1h16, 8 pages)
- Guillaume, contact par relation de travail
  - Le 17/04/22, Collège Raymond Queneau, Paris (1h10, 7 pages)
- Laurence, contact familiaux
  - Le 20/05/22, bar La favorite, Paris (2h26, 10 pages)

## Acteurs interrogés entre 2022 et 2023

### En France:

- Entretien avec Émilie , le 15/10/2022, Poissy
- Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer
- Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne
- Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo
- Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons
- Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles
- Entretien avec Odile, Fabien et Agustin, le 26/03/2023, Bezons

## En Espagne:

- Entretien avec Carlos et sa femme Adela
  - Le 22/10/2022, Terrasse d'un café, Nerja (2h40, 24 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Manuela et sa fille
  - Le 23/10/2022, Salon de thé, Nerja (2h50, 22 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Sofia,
  - Le 24/10/2022, Terrasse d'un café, Nerja (1h50, 14 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Emma,
  - Le 30/10/2022, A son domicile, Cella (2h40, 18 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Pablo et Antonia,
  - Le 31/10/ 2022, Terrasse du Centro de dia, Cella (1h15, 7 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Pablo
  - Le 1/11/ 2022, Cella, à son domicile, (3h, 25 pages, traduit de l'Espagnol)
  - Le 2/11/ 2022, Teruel (1h05, 10 pages, traduit de l'Espagnol)
  - Le 19/01/2023, à son domicile, Cella
  - Le 20/01/2023, Restaurant du Centro de dia, (1h30, 7 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Inmaculada
  - Présence de Pablo, le 31/10/2022, Cella (2h10, 23 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Libertad
  - le 21/01/2023, à son domicile, Cella (2h30, 22 pages, traduit de l'Espagnol)
- Entretien avec Eva, Manuel
  - Présence de Pablo, le 22/01/2023, au domicile d'Eva et de Miguel, Cella. (1h40, 16 pages, traduit de l'Espagnol)

Tous les enquêtés de ce travail ont été anonymisés.

## Archives familiales des descendants utilisées dans nos analyses:

### En France:

- Marion
  - Casette contenant la fortune obsolète de son arrière grand-père
  - Documents administratifs originaux
  
- Josiane et Francine
  - Documents administratifs originaux
  - Mise à disposition d'une dizaine de photographies familiales
  
- Maria
  - Mise à disposition d'une trentaine de photographies familiales
  - Poèmes de son père écrits en camps d'internement
  
- Fabien
  - Mise à disposition d'une cinquantaine de photographies familiales

### En Espagne:

- Sofia
  - Correspondance
  
- Inmaculada
  - Mise à disposition d'une dizaine de photographies familiales
  
- Eva
  - Mise à disposition de trois photographies familiales



# Chapitre 1 : Enquêter sur les descendants de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne

## I. Une première approche par les descendants de l'exil républicain

### A) Les démarches d'un premier terrain.

A la fin de l'année 2021, dans le cadre de la rédaction de mon premier mémoire de master, j'ai approché les descendants des acteurs de la Guerre civile espagnole, plus particulièrement ceux de l'exil républicain. En effet, dans la continuité du traitement historiographique de cet exil, j'ai tenté d'analyser la transmission de la mémoire au sein de familles qui en descendaient en interrogeant certains de leurs membres. Mon entrée sur ce terrain s'est organisée en trois temps.

Premièrement, constatant l'intense activité mémorielle et numérique, j'ai approché les descendants d'exilés abonnés à trois groupes *facebook* consacrés à la mémoire, à la commémoration et à l'information relative à la Guerre civile et l'exil qui l'a suivi. Cette première approche s'est avérée très riche : une centaine de descendants inscrits sur ces groupes se sont portés volontaires pour participer à mon étude. Cela venait confirmer une première intuition de recherche qui émanait de l'écriture de l'histoire de la Guerre civile et de l'exil en France<sup>69</sup>, à savoir l'importante circulation de la mémoire de l'exil au sein des familles qui en descendent. Devant l'impossibilité de recueillir tous les récits des descendants d'exilés volontaires, j'ai procédé à une première sélection d'ordre géographique. J'ai organisé une série d'entretiens en région parisienne, puis j'ai effectué un voyage à Toulouse.

Mon déplacement à Toulouse a été le vecteur de nouvelles rencontres avec des descendants d'exilés républicains. Ainsi, à la variable géographique de mon terrain d'étude s'en ajoute une nouvelle : la variable intentionnelle et associative. En effet, à l'annonce de

---

<sup>69</sup> Dreyfus-Armand, G. (2018) *Op cit.*

mon sujet d'étude, un membre proche d'une association culturelle et musicale toulousaine m'a mise en contact avec l'un de ses amis, fils et petit-fils de réfugiés, rencontré dans cette même association. Il m'a été fourni le contact de l'un des membres, non descendant, très actif du collectif qui m'a redirigé vers un nouvel enquêté. Aussi, une descendante rencontrée par le biais des groupes *facebook* m'a reçue avec l'une de ses amies descendante et fondatrice d'une association mémorielle de l'exil.

Enfin, suivant le même schéma de réseaux personnels, j'ai rencontré deux descendants sur mon lieu de travail et une descendante par le biais de relations parentales. Ainsi, si *Facebook* a été le moteur de mes rencontres avec des descendants d'exilés, elles se sont élargies par le biais même des personnes rencontrées via le réseau social qui m'ont dirigée vers des personnes de leur famille ou d'associations. Il ne s'agit plus d'une décision personnelle prise derrière un écran à partir d'un appel à témoin sur un groupe *facebook* où les sollicitations sont régulières. Il s'agit plutôt d'un service rendu au proche qui nous a mis en relation et à moi-même. Ces nouvelles approches des descendants d'exilés supposent une variation de la variable intentionnelle de mes enquêtés dont il est nécessaire de tenir compte lors de l'analyse des entretiens.

Ainsi, entre novembre 2021 et mai 2022, un total de 22 entretiens avec 20 personnes ont été menés en région parisienne et en région toulousaine, d'une durée variable de 1 heure 30 à 3 heures. Deux de ces entretiens ont été effectués par visioconférence à cause de contraintes sanitaires, deux autres sont consécutifs à une première rencontre avec un descendant. En région parisienne, sept des enquêtés sur les neuf ont été rencontrés par le biais de *Facebook* contre quatre en région toulousaine, les quatre autres s'inscrivent dans le sillage de réseaux relationnels. Une enquêtée est la fille d'un premier descendant rencontré sur Facebook, un entretien à trois a été mené. Deux entretiens avec les fils de deux autres descendantes auraient dû avoir lieu ont été annulés en raison de contraintes géographiques et sanitaires. Parmi ces entretiens, quatre se sont déroulés accompagnés d'une tierce personne, un membre de la famille, une cousine, un fils ou un ami du milieu associatif ou militant.

## B) Le cadre des entretiens

Utiliser l'entretien comme outil de recherche suppose de nouer des relations particulières avec les enquêtés. Parler de sa famille et de son histoire en détails relève du plus intime de chacun, d'autant plus lorsqu'il s'agit de pans difficiles de son histoire. Ainsi, le nombre important de réponses que j'ai reçu est déjà un indicateur de cette transmission dont mon dessein est d'objectiver. En effet, j'attends d'eux qu'ils témoignent de la transmission qu'ils ont reçue et ils attendent de moi que je la poursuive en l'élargissant par mon travail de recherche. Si une relation de confiance et d'entraide s'est alors installée avec la plupart d'entre eux, la crainte de ne pas répondre à leurs attentes m'a poursuivie tout au long de mon étude. A cela venait s'ajouter une certaine inquiétude sur l'intimité des questions abordées et la manière d'en tirer des analyses. Aussi, se tenir à distance d'un terrain d'étude qui a attiré à la famille peut sembler antinomique dans la mesure où c'est le contact relationnel et émotionnel du chercheur avec l'enquêté qui autorise ce dernier à se livrer. Par conséquent, les entretiens ont été rythmés par des aller-retours permanents entre écoute, empathie et analyse.

Sept des entretiens se sont déroulés au domicile des descendants et huit ont eu lieu à des terrasses de café. Un entretien s'est organisé par visioconférence pour des raisons sanitaires, un autre s'est déroulé au domicile de ma cousine. Le cadre des rencontres conditionne les entretiens. Au moment de l'organisation de l'entrevue, j'ai laissé les enquêtés me proposer les conditions de l'entretien. Si les motifs qui ont amené à nous rencontrer dans un lieu en particulier sont pluriels (commodité géographique, maladie, préférence de l'enquêté), le rapport entre enquêteur et enquêté diffère selon qu'il soit dans l'intimité du domicile, derrière un écran, chez une tierce personne ou à une terrasse de café. De cette manière, certains entretiens ont permis une approche plus en profondeur de l'enquêté et de sa famille. Le récit de la transmission de la mémoire dans ces familles est plus dense et propose une multitude d'objets.

Pour résumer mon entrée sur le terrain des descendants d'exilés républicains, après un contact par le réseau social *Facebook*, des sociabilités personnelles et associatives ont amené de nouveaux descendants dans ma recherche. Après une discussion plus approfondie avec le descendant, il choisit le lieu où il souhaite me rencontrer. Il s'ensuit un entretien enregistré semi directif où la discussion suit une grille de questions préalablement préparée qui s'adapte à l'enquêté selon sa génération et le parcours de ses ascendants. Ces entretiens s'apparentent plus à une discussion où le descendant me parle du parcours de sa famille avant l'exil, pendant l'exil et après, de son parcours personnel et familial proche. Les entretiens sont entièrement retranscrits, ils ont été analysés tout au long de l'année avec une relecture qui, à mesure que les entretiens se multipliaient, alimentait et renouvelait mes analyses. Tous les

descendants sont anonymisés à l'exception de l'une d'entre elles, Victoria qui a tenu à ce que son prénom et celui de son père soient cités. Aussi, un lien est maintenu avec une grande partie des descendants. Entre informations sur mon avancée et demande de détails plus précis sur ce qui a été entendu, la relation enquêteur - enquêté se poursuit au-delà des frontières de l'entretien, notamment par le biais de *Facebook*.

Mon année d'étude sur le terrain des descendants de l'exil républicains a ainsi abouti à un premier travail portant sur la manière dont l'histoire et la mémoire familiale de ces enquêtés leur est parvenue, comment elle a été réceptionnée et appropriée par ces derniers. Malgré une approche par cas qui ne laisse pas supposer une montée en généralisation, les récits que m'ont livrés les enquêtés présentent quelques similitudes qui nous ont permis de les lire ensemble et de tracer le chemin des mémoires de la Guerre civile et de l'exil au sein des familles qui en descendent.

### C) Conclusions d'une première approche.

Les entretiens avec les descendants d'exilés ont fait état d'une intense transmission mémorielle par plusieurs biais : la parole, l'enfance passée chez les grands-parents, les voyages en Espagne, le contact avec la famille espagnole mais aussi les silences et les secrets. Dans les entretiens, la question de la réception de cette histoire a été également centrale. Beaucoup revendiquent s'y être intéressés de manière précoce, d'autres admettent que cet intérêt a été plus tardif. En effet, s'il y a eu transmission, c'est à travers le miroir de la réception que nous tendent les enquêtés que l'on peut l'appréhender. Les souvenirs d'enfance relatifs à la mémoire de la Guerre civile et de l'exil ont été conscientisés à des moments spécifiques de la vie des descendants. Ces éveils mémoriels sont historicisables en ce qu'ils résultent de moments précis d'une histoire personnelle (on parle notamment d'âges de la vie), également imbriqués dans une histoire, une histoire nationale voire internationale. Ainsi, lorsque le descendant s'est montré prêt à réceptionner cette histoire, il a pu être confronté au silence et au refus de l'acteur de la Guerre civile et de l'exil de lui transmettre son vécu. De ce fait, la mémoire de cette histoire a pris des chemins plus souterrains, notamment à travers les secrets de familles qui lui sont rattachés. Par les tabous et les attitudes qu'elle génère, une mémoire brouillée circule dans les familles et transmet les contours de cette histoire autant qu'elle explique les silences qui l'entourent.



A ces silences ou à ce manque de réception, la transmission trouve d'autres supports. De nombreux objets de cette histoire familiale sont investis. Leur trajectoire dans l'espace dans le temps, leurs usages et leurs détournements nous permettent d'objectiver cette transmission de la mémoire de l'exil chez un descendant. A ces objets s'ajoutent des recherches aux archives et un intérêt particulier pour l'histoire familiale, à l'histoire de l'exil et de la Guerre d'Espagne en général.

Interroger le parcours des descendants de l'exil nous a permis d'entrevoir, ici encore, des similitudes dans certains choix de vie, notamment dans les études, dans le métier exercé et dans leur engagement politique et ou culturel. Des choix que les enquêtés rattachent à la prégnance de la mémoire familiale teintée de la Guerre civile et de l'exil. Aussi, ces derniers ont témoigné du rapport au passé familial des autres membres de leur famille faisant état des différences d'intérêt, et parfois des divergences d'opinions qui en émanait. Des différences qui peuvent trouver une explication générationnelle et parfois historique qu'on tentera d'exposer tout au long de ce nouveau travail.

Cette intense activité mémorielle et ce rapport à l'histoire familiale des descendants d'exilés républicains en France a souvent été contrasté par le récit des relations avec la famille restée en Espagne. En effet, *La Retirada*, point de départ du long exil de presque un demi-million de vaincus de la Guerre civile espagnole, laisse une absence dans des milliers de familles qui évoluent dans des contextes différents. Cela annonce des générations descendantes de ce conflit qui en ont des représentations, des appréhensions et plus largement, une mémoire, bien différente selon qu'elles soient issues de l'exil ou restées en Espagne. Dans nos entretiens, après l'émotion qui caractérise les souvenirs de l'Espagne retrouvée par leurs ascendants, les enquêtés me font part des différences mémorielles et politiques qui éloignent une nouvelle fois l'exilé et ses ascendants de leur famille restée en Espagne.

Ainsi, cette première année de terrain m'a permis de tirer une multitude de conclusions à travers mon travail d'enquête au sein d'un corpus défini de descendants d'exilés républicains. Vaguement traitées voire laissées en suspens, ce sont ces dernières questions autour de l'éclatement familial en termes territoriaux, affectifs et politiques entre l'Espagne et la France qui m'avaient dans un premier temps intéressées lorsque je me suis approchée de l'histoire de l'exil et de la Guerre civile. L'absence de l'exilé, le vide qu'il a laissé dans une famille et dans la société, est une des questions en filigrane de ce premier mémoire auxquelles les descendants de l'exil, par leur condition même des descendants de

l'exil en France et par la nature des liens s'il y a avec leur famille espagnole, ont été très peu à même de communiquer une réponse.

C'est sans doute l'aspect intouchable de cette facette de l'objet -la mémoire familiale de la Guerre civile et de l'exil entre la France et l'Espagne- qui a encouragé un certain entêtement à creuser les questions que cette intraçabilité sous-tend.

## II. Approcher les familles espagnoles des descendants de l'exil

### A) Chronologie des refus

C'est par le biais de ce premier terrain, la rencontre avec descendants d'exilés français de la deuxième et troisième génération, que j'ai tenté d'approcher les membres de leurs familles espagnoles descendantes de victimes du franquisme.

Dans les premiers jalons de cette recherche et avant même leur rencontre, les enquêtés espagnols ont été considérés comme descendants de victimes du franquisme en ce que la vie quotidienne de leurs aïeux a été bouleversé par la perte d'un ou plusieurs proche, en exil ou au prix de leur vie en raison de la répression franquiste. Une expérience de la répression et de la dictature qui a orienté de plusieurs manières la trajectoire dans l'espace et dans le temps des familles. Au regard de la trajectoire de ces familles et de leurs descendants, nous pouvons toucher du doigt différentes dynamiques mémorielles en leur sein. Singulières et propres à chaque famille, voire à chaque individu, leur étude en profondeur dessine les contours de cadres sociaux qui rendent possibles ces transmissions matérielles et symboliques dans l'espace et dans le temps.

Dans le questionnaire qui orientait les entretiens menés auprès des descendants de l'exil, la question des relations avec les membres de la famille espagnole a systématiquement été posée. Dans chacun des cas étudiés, le lien à la famille espagnole revêt des significations et des expressions différentes. On peut toutefois les diviser en trois catégories pour les lire plus facilement. Sur les 20 descendants que j'ai interrogés en 2022, sept des enquêtés ont témoigné ne plus avoir de contact avec la partie espagnole de leur famille. Sur ces sept enquêtés, quatre sont des enfants d'exilés, les trois autres sont des petits enfants d'exilés. Aussi, tous et toutes indiquent que les liens ont été perdus à partir de leur génération, que leurs parents entretenaient des relations avec la famille espagnole. Quatre des descendants

enquêtés en 2021 ont des liens avec leur famille espagnole qu'ils qualifient de moyens : s'ils maintiennent un lien par le biais d'appels téléphoniques sporadiques, leurs voyages en Espagne n'ont pas pour motif premier une réunion familiale. Il s'agit de trois descendants de la deuxième génération et d'une descendante de la première génération qui témoignent également d'une dissipation des liens à partir de leur génération.

Enfin, sept d'entre eux m'ont décrit des liens soutenus, entretenus par des appels réguliers et des passages «obligés» lors de leurs voyages en Espagne. Il s'agit de quatre descendants de la première génération et de trois descendantes de la deuxième génération (dont l'une est la fille d'un enquêtés de mon corpus). Parmi les descendants de mon corpus de 2021, les trois enquêtés qui possèdent une propriété en Espagne font partie de ceux qui ont maintenu un lien soutenu avec leur famille outre-pyrénées. Les quatre autres logent chez la famille sur place. Cet aspect est développé dans d'autres chapitres du mémoire. Le tableau 1 propose une vision plus épurée, quoique très synthétique, de la nature des liens entre descendants de l'exil en France avec leur famille espagnole de mon corpus.

	Liens perdus	Liens moyens	Liens maintenus
Deuxième génération	4	1	4
Troisième génération	3	3	3
Total	7	4	7

Tableau 1 : tableau récapitulatif des liens entretenus avec les familles espagnoles des descendants d'exilés du corpus d'enquêtés de 2022

Devant ma proposition de continuer mon étude de terrain auprès de leur famille et notamment leur famille espagnole, les enquêtés ont toutes et tous été dans un premier temps favorables à leur parler de mon étude. Toutefois, dans les mois qui ont suivi l'envoi de mon mémoire de M1 et mon renouvellement de proposition d'entretiens, quatre des enquêtés n'ont pas donné suite à ma sollicitation. Deux des enquêtés m'ont fait part du refus de leur famille de participer à cette étude sur la transmission de la mémoire de la Guerre civile et de la répression franquiste au sein de leur famille. Nous allons exposer le cas d'Elisa dans la mesure où le matériau accumulé lors de nos entretiens ainsi que les liens tissés avec cette enquêtée permettent d'analyser en partie ce refus.

Le refus de la famille d'Elisa s'inscrit dans la durée de rapports différenciés au passé familial entre cette descendante de l'exil et ses cousins espagnols. Issue de la deuxième génération de l'exil, Elisa m'a longuement parlé de sa famille espagnole durant nos deux entretiens en 2022. Née en 1954 de deux parents réfugiés politiques, elle est fille unique et grandit dans la banlieue est-parisienne. Elle est très attachée à sa famille maternelle<sup>70</sup> restée à Santander à qui elle rend visite régulièrement durant son enfance. En plus de la trajectoire de ses deux parents exilés, l'enquêtée me parle longuement d'Eusebio, son grand-père fusillé en 1936. En plus de la souffrance de cette perte, une forte répression s'abat sur la famille d'Elisa, notamment avec l'incarcération de l'une de ses tantes pendant six ans et la dépossession de tous leurs meubles. Famille marquée physiquement, symboliquement et économiquement par la Guerre civile et les années de post-guerre, ces conditions socio-économiques mènent la mère d'Elisa à l'exil en France en 1949 où elle demande le statut de réfugiée. Elle rencontre le père d'Olga dans le local parisien du POUM. Ils s'établissent à Vitry sur Seine dans les années 60 après avoir connu la précarité des hôtels parisiens.

Si le passé familial qu'ils ont en commun est un sujet de conversation récurrent entre les cousins, Elisa me fait part à de nombreuses reprises de différences entre ses cousins espagnols et elle-même dans leurs rapports à ce passé. Ces différences se manifestent de manières variées. Par exemple, lorsque quelques années auparavant, ils avaient refusé de témoigner auprès d'un journaliste qui s'était penché sur le cas de cette famille originaire de l'Astillero (Cantabrie). Il est intéressant de noter que les cousins espagnols ont transmis à ce journaliste les mémoires écrites de la mère d'Elisa en le renvoyant vers celle-ci:

Ce journaliste m'a dit, ce serait bien que vous écriviez une petite présentation de votre grand-mère... Il s'intéressait aux femmes de la Guerre civile, j'ai dit oui mais moi... Ma grand-mère était en Espagne moi j'étais en France, peut être mes cousins ! Il m'a dit qu'ils ne veulent pas... Et aussi que mon ressenti était important... Oui, mes cousins voulaient pas... Ils avaient l'impression de pas pouvoir, de pas savoir, ils voulaient pas, ils se sentaient pas. Donc je leur ai dit vous lisez hein, moi j'ai pas vécu, ou très peu» et il a repris ce que j'ai écrit puis ils l'ont mis dans une archive d'une bibliothèque historique. Si tu cherches «Diario de cantabria, una familia del astillero» y'a une photo de famille de ma mère et de mon oncle.<sup>71</sup>

Le rapport au passé familial apparaît ici éminemment différent chez les descendants de ces victimes du franquisme selon qu'ils soient restés en Espagne ou bien nés de membres

---

<sup>70</sup> Sa famille paternelle est originaire de Barcelone. Elle me présente la grande différence d'âge avec son unique cousin comme l'une des raisons des relâchements des liens familiaux.

<sup>71</sup> Entretien avec Élisabeth, le 18/12/21, Ivry-sur-Seine.

exilés de la famille. Pourtant, il est à noter que le même sentiment d'illégitimité s'invite chez eux lorsqu'il s'agit de transmettre leur histoire au journaliste. Si Éliisa pense manquer d'informations sur ces années de répressions qu'elle n'a pas vécues et que ses parents ne lui ont raconté que par bribes, ses cousins restés en Espagne semblent exprimer les mêmes lacunes en termes de transmission de leur mémoire familiale. Pourtant, chacun pense que l'autre sait mieux. La variable du cadre géographique dans la transmission mémorielle de cette famille est nette en termes de représentations chez les descendants de victimes tout du moins, dans la mesure où chacun semble penser que c'est son lieu de socialisation et de résidence qui influence ses connaissances.

Récemment, une nouvelle manifestation de ce rapport différencié au passé familial entre cousins français et espagnols a transparu à travers mon invitation à participer à mon étude. En Octobre 2022, Éliisa m'envoyait un message pour prendre de mes nouvelles:

[...] Je suis allée il y a deux semaines en Espagne pour voir ma famille. Ça faisait onze ans que je ne leur avais pas rendu visite. C'était bizarre, je te raconterai. Je pense que j'ai des cousins que j'ai donc revu il y a peu que tu pourrais interroger. Pas sûr qu'ils acceptent mais bien sûr je peux leur demander! [...] <sup>72</sup>

Du fait de ses problèmes de santé, je n'ai pas revu Éliisa lors de mon année de terrain de M2. Toutefois, nous n'avons pas cessé de nous écrire. D'octobre à mars, elle m'a fait part du refus de deux de ses cousins et cousines. L'un, très occupé n'a pas donné suite à ses propositions, une autre, qu'Éliisa n'a pas senti à l'aise lorsqu'elle le lui a proposé, n'a pas non plus donné suite. Début mars, la descendante d'exilé m'informe qu'elle a essuyé un nouveau refus de la part de l'une de ses cousines:

[...] J'ai appelé une cousine à propos de tes travaux sur la mémoire mais elle ne veut pas, elle dit qu'elle ne sait rien, ce qui est faux mais bon, on ne peut pas l'obliger ! [...] <sup>73</sup>

Il est intéressant de s'attarder sur la tournure de la phrase d'Éliisa et les concepts mobilisés. Refuser de participer à une étude historique, de surcroît qui a attiré à un sujet aussi intime que celui de la mémoire familiale, peut aisément se justifier. Ici, si la cousine de d'Éliisa refuse, c'est parce qu'elle estime ne rien savoir. Pourtant, à travers ce refus, on peut lire une forme de savoir : la cousine d'Éliisa *sait* qu'elle ne sait rien. Même si le contenu de ce

---

<sup>72</sup> Message *facebook* d'Éliisa, reçu le 10/10/2023

<sup>73</sup> Message *facebook* d'Éliisa, reçu le 02/03/2023

savoir est vide pour cette descendante espagnole, il n'en constitue pas moins un savoir. Aussi, la manière dont Elisa, descendante de l'exil, prend la parole pour sa cousine est à relever: Elisa *sait* que sa cousine sait. La descendante de l'exil affiche avoir non seulement une conscience familiale propre tout en l'élargissant à cette cousine au titre de leurs nombreuses conversations à ce propos. On peut tenter d'analyser non seulement le refus des cousins d'Elisa de communiquer leur mémoire familiale en dehors de la sphère privée, mais aussi la manière dont ils investissent leur cousine française comme le passeur de mémoire. Les cadres préconstruits de la sociologie considèrent que la mémoire familiale, sous-ensemble du capital culturel et inégalement réparti, s'avère déficitaire dans les familles populaires et immigrées. Ainsi, la classe sociale est l'une des variables dans la transmission de sa mémoire familiale en ce qu'elle l'a teinte de légitimité. Toutefois, les trajectoires ascendantes sont perçues comme légitimes: elles permettent de communiquer une mémoire fière d'un passé modeste<sup>74</sup>. Elisa, issue d'un milieu ouvrier, a eu accès à des études en France avant de devenir professeur d'espagnol dans le prestigieux lycée parisien Henri IV. A l'inverse, ses oncles espagnols et ses cousins n'ont pas eu accès aux études :

Mon cousin est dans les comisiones obreras, c'est un mec qui milite MAIS... Je ne sais pas... Ils me disent «oui, mais toi tu as fais des études». Bon ok, mais ils ne sont quand même pas analphabètes! Ils pourraient lire, ils pourraient... Mais ils ne le font pas je sais pas c'est... Je crois... Mon cousin me dit que l'institut les frappait... Je lui demandais «mais ton père avec le caractère qu'il avait, il disait rien?» Qu'est ce que tu voulais qu'il dise, l'institut c'était un ... *Del ejército*, qu'est ce que tu voulais que mon père hijo de rojo dise... Ils sont restés dans ce truc... Ils sont marginaux.<sup>75</sup>

Au moment où elle me parle, on peut lire le rapport au passé familial d'Elisa à la lumière de sa condition sociale et la légitimité qui en découle, notamment du fait de son statut de professeur, de surcroît de langue espagnole. Aussi, l'enquête souligne la différence de socialisation entre ses cousins et elle-même, dans un accès à l'éducation et aux études supérieures différents entre la France des Trentes Glorieuses et l'Espagne sous-développée et répressive de la post-guerre.

La mémoire des vaincus républicains en France, bien que dans un premier temps silencieuse, n'a pas été éradiquée et réprimée comme elle le fut pendant la période franquiste en Espagne. Ainsi, pour dépasser la lecture en termes de classes sociales, Lepoutre note la

---

<sup>74</sup> Lepoutre, D., & Cannoodt, I. (2005). *Souvenirs de familles immigrées*. Odile Jacob, coll. Hors édition, Introduction, p. 7-14.

<sup>75</sup> Entretien avec Élisabeth, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

confusion entre la mémoire familiale et les conditions structurelles d'accès au passé. La première se définit comme le contenu des souvenirs, le rapport au passé et les pratiques mémorielles, et les secondes comme les contraintes extérieures qui pèsent sur la construction de cette mémoire familiale<sup>76</sup>. Si les contraintes peuvent être fortes pour les familles immigrées par la disparition des traces résidentielles, la séparation familiale, l'absence de photos, le cas d'Elisa et sa famille, replacé dans un contexte national français, espagnol et plus intime à l'échelle de la famille de parts et d'autres de la frontière, peut expliquer ces divergences dans le rapport au passé familial traversé par la Guerre civile et le franquisme. En Espagne, cet accès au passé familial des cousins d'Elisa est balisé par la répression subie par leurs parents et grands-parents mais aussi par des institutions franquistes qui ont veillé à éradiquer toute survivance mémorielle républicaine. En région parisienne, le milieu familial de la descendante de l'exil en France semble être un cadre plus propice d'accès à son passé familial traversé par la Guerre civile : un entre soi d'exilés espagnols du POUM dont la langue et les activités politiques entrent directement en résonance avec ce passé.

---

<sup>76</sup> Lepoutre, D., & Cannoodt, I. (2005), *op cit*, p25.

Ainsi, du corpus d'enquêtés constitué lors mon année de Master 1, les membres d'une seule famille espagnole ont répondu favorablement à ma proposition d'entretiens. Il nous paraît nécessaire de rendre compte des différentes étapes du suivi de cette famille de descendants de victimes du franquisme.

Lorsque je rencontre Emilie, petite-fille de José, exilé anarchiste andalou, le sujet de sa famille espagnole occupe une place importante dans notre entretien. Enfant, Emilie a passé ses étés chez sa grande-tante Antonia à Nerja, ville balnéaire près de Malaga dont est originaire son grand-père. Elle maintient un contact avec ses cousins et cousines, et passe ses vacances dans un appartement familial que sa mère et son père ont acheté il y a quelques années.

L'été qui a suivi l'envoi de mon premier mémoire à Emilie, cette dernière m'écrit pour m'informer que l'une de ses cousines au second degré, Manuela, petite-fille de sa grande-tante Antonia est d'accord pour me rencontrer, bien qu'elle soit très intimidée. C'est ensuite Carlos, petit-fils d'Antonia et cousin germain de Manuela qui accepte que l'on soit mis en contact. Enfin, Sofia, petite-fille de Victoria (sœur d'Antonia et de José) accepte de me rencontrer pour discuter de la mémoire familiale qui lui a été transmise. En octobre 2022, dans le cadre de mon premier voyage de terrain en Espagne, j'ai passé quatre jours à Nerja pour rencontrer ces trois descendants. Quelques jours avant mon départ, je rends visite à Emilie pour qu'elle me fournisse quelques derniers détails à propos de ses cousins que je m'apprêtais à rencontrer. Elle me raconte alors ses vacances d'été 2022 en évoquant avec une certaine amertume son échec à réunir toute la famille pour un barbecue. Elle m'indique le peu de relations qu'entretiennent ses cousins entre eux sur place et la manière dont elle constitue un pont entre eux. C'est finalement par le biais de messages qu'Emilie a proposé à l'un de ses cousins et deux de ses cousines de me rencontrer.

Cette dernière entrevue avec Émilie avant de rencontrer sa famille en Espagne a rompu une nouvelle fois l'un de mes présupposés dont je peine à me défaire: les liens familiaux comme allant de soi, les liens familiaux comme un en soi. Ces illusions balayées, la relation à mon terrain et à mon objet de recherche a pris une nouvelle tournure en cette année de Master 2. Décrire ce rapport épistémologique et émotionnel à mon terrain et à mes enquêtés apparaît nécessaire tout au long de mon développement et de mes analyses. Tout d'abord dans un souci de transparence scientifique: les efforts d'objectivation du chercheur sont vains s'ils font abstraction des émotions vécues en ce qu'elles constituent des sorte de sentinelles, jouant un rôle de signal d'alarmes pour le chercheur, lui indiquant qu'il se joue



quelque chose<sup>77</sup>. Ce rapport constitue un sous-ensemble de mon objet -la mémoire familiale dans les familles descendantes de victimes du franquisme- il structure les conditions de mise en œuvre de ma recherche, l'organisation de mon enquête et la diffusion des connaissances produites<sup>78</sup>. Si mes premiers entretiens avec des descendants d'exilés en France ont été teintés d'une certaine nervosité, l'angoisse ressentie en Espagne lors de mes deux voyages de terrain était sans commune mesure. En effet, j'avais sous-estimé les appréhensions que pouvaient susciter le fait de partir enquêter seule en Espagne, dans une région que je n'avais jamais visitée, de surcroît, pour rencontrer des membres d'une famille dont les relations m'ont été présentées comme complexes. Du 21 au 25 octobre 2022, logée dans une auberge de jeunesse à la décoration folklorique andalouse au centre de Nerja, j'ai rencontré successivement Carlos et sa femme Adela à la terrasse d'un café sur la place principale de la ville: le balcon de l'Europe, Sofia dans le café d'un centre commercial à Torrox, puis Manuela et sa fille de 11 ans Ahinoa dans un salon de thé de Nerja.

Ainsi, dans cette famille originaire de Nerja qui a connu l'exil et la répression franquiste, j'ai eu accès aux récits de transmission mémorielle de la troisième génération qui en descend. En 2021, j'ai également rencontré Hélène, cousine germaine d'Emilie de la branche française. Les deux cousines avaient évoqué les réticences de leurs mères respectives, descendantes de la première génération, à me rencontrer<sup>79</sup>. Du côté espagnol, Victoria, la mère de Sofia que j'ai rencontrée, est la seule personne en vie de la deuxième génération descendantes de victimes du franquisme. Lorsque j'ai évoqué à Sofia l'idée de rencontrer sa mère, sans refuser catégoriquement, la gêne qu'elle a exprimée a laissé entendre l'impossibilité d'une entrevue.

En novembre, de retour d'Espagne, je renouvelle ma demande auprès d'Emilie pour rencontrer sa mère et diversifier l'approche générationnelle des descendants de cette famille. Après quelques jours de négociations auprès de sa mère, cette dernière finit par accepter, avec la condition d'être accompagnée de sa sœur. Le 19 décembre 2022, plus d'un an après la rencontre de leurs filles, je rencontre Francine et Josiane au domicile d'Hélène dans le Val d'Oise.

---

<sup>77</sup>Héas, S., & Zanna, O. (2021). *Les émotions dans la recherche, le sens social*. Presses universitaires de Rennes. Introduction, p20.

<sup>78</sup> *Ibidem*

<sup>79</sup> Cet aspect générationnel autour du rapport à sa mémoire familiale est développé dans le chapitre suivant.

L'organisation des entretiens au sein de cette famille de descendantes de l'exil, dans sa temporalité et dans sa formalité est déjà révélateur d'un certain rapport à leur passé familial des différentes générations. La figure présente une chronologie du suivi de la famille diaz. La figure 1 présente une chronologie des entretiens menés auprès de la famille d'Emilie.

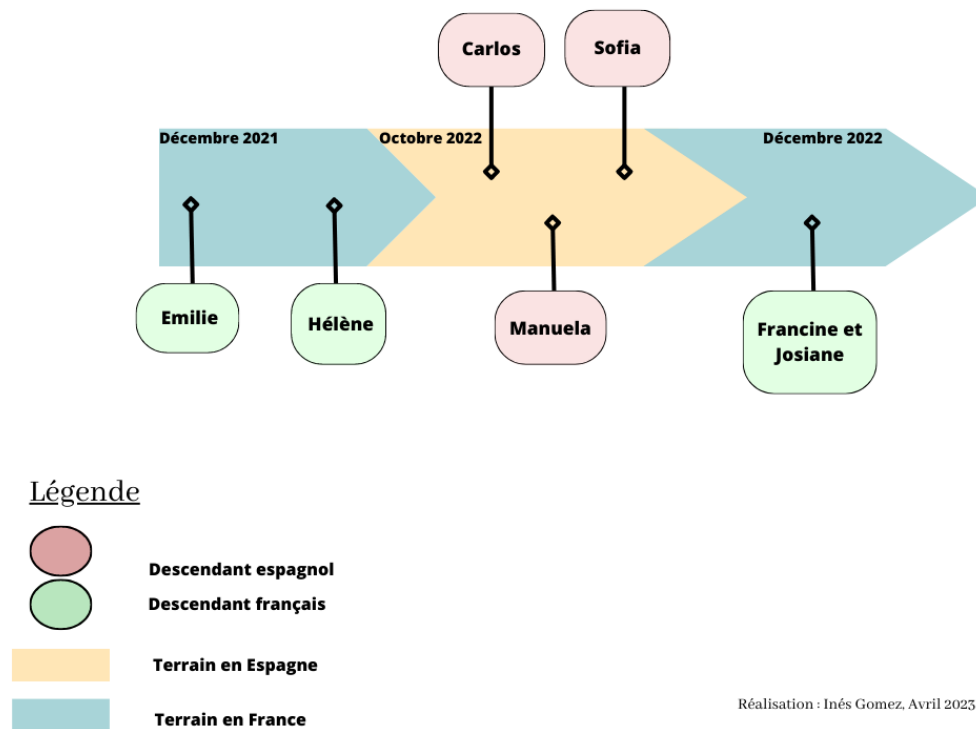


Figure 1 : Chronologie et géographie des entretiens menés avec des membres de la famille d'Emilie. Réalisation Inés Gomez, Avril 2022.

Ainsi, comptant seulement une famille de mon premier corpus, ma volonté de prolonger mon enquête de terrain auprès des membres des familles espagnoles des descendants d'exilés français s'est vue freinée par une certaine intraquabilité de l'objet, le rendant par là même, aussi palpable qu'illusoire. En grossissant le trait de mon approche à ce second terrain, c'est la perte du lien dans le temps et, lorsqu'il n'a pas totalement été perdu, le silence des familles espagnoles, qui a entravé la possibilité d'objectiver les différentes dynamiques de transmission mémorielle des familles descendantes de la répression franquiste de parts et d'autres des pyrénées. De ce fait, dans un certain entêtement, j'ai fait connaître à mon terrain de nouvelles bifurcations, définissant une nouvelle fois drastiquement mes relations d'enquête et plus particulièrement, ma relation à mon objet d'étude.

## B) La redéfinition d'un terrain

Étant moi-même originaire d'Espagne, depuis mon enfance, je passe mes étés dans le petit village aragonais où est né mon père : Cella.

Après une année en immersion dans l'histoire de la Guerre civile à étudier une multitude de mémoires familiales émanant de ces histoires, mon été 2022 a eu pour moi une saveur différente de la nostalgie et de l'ambiance festive habituelle. Lorsque je visitais famille et amis, raconter mes tribulations durant cette année de master 1 menait obligatoirement au sujet de mon mémoire qui l'a entièrement structurée. Un soir, alors que je dîne chez une amie, le bruit des rideaux anti-mouches de sa porte d'entrée annoncent l'arrivée de quelqu'un qui n'était pas attendu. Il s'agit de Maria, une des voisines de mon amie Marta. De fait, celle-ci m'avait appris quelques jours auparavant que les deux grands-pères de cette femme avaient été fusillés au début de la guerre. Maria fait partie des figures immuables que j'attribue à mon village. Française vivant en région parisienne, je ne m'étais jusqu'alors jamais vraiment posé de questions sur le parcours migratoire de ses parents.

Ce soir-là, tout juste arrivée au village, elle s'assoit à table avec nous dans l'espoir que le père de mon amie soit de retour. Alors que nous discutons, je lui demande la raison pour laquelle ses parents sont partis en France, elle me répond:

Maria : Ayy... Je dois te raconter ma vie?

Marta : Oui, elle fait une étude, moi aussi je lui ai parlé de ma famille <sup>80</sup>

Il me semble que l'intervention de mon amie a été cruciale dans ce qu'a accepté de me livrer ce soir-là Maria dont le ton ne semblait effectivement pas souhaiter me raconter sa vie. Alors que je présente mon étude de master à Maria, elle me raconte que ses parents, tous deux originaires de Cella, sont partis dans un premier temps à Barcelone à la fin de la guerre. C'est en 1956, trois ans après sa naissance, qu'ils émigrent en région parisienne. Lorsque j'évoque la guerre et la post-guerre, Maria reste dans un premier temps évasive: elle me parle de manière générale des temps difficiles qu'ont traversés certains habitants du village. Ce

---

<sup>80</sup> Traduit de l'espagnol :

*Maria: Ayy.. Si te tengo que contar mi vida?!*

*Marta: Si es que está haciendo un estudio yo también le he contado la parte de mi familia*

Ici, étant donné l'informalité de cet échange, la retranscription des paroles de Maria est issue de mon carnet de terrain, que je me suis empressée de noircir en rentrant chez moi suite à cet échange.

n'est que plus tard dans la discussion qu'elle me fait part de l'assassinat de ses deux grands-pères. Nous parlons de son rapport au village, à son histoire familiale et de sa vie en France. Elle me recommande d'aller parler à Pablo, l'un de ses cousins germain du côté paternel. Je connais bien cet homme, nous sommes parents du côté de sa branche maternelle: c'est le cousin germain de mon père. Proches du vivant de mon père, Pablo est très enthousiaste lorsque je le contacte. Au-delà de nos liens de parenté, l'enthousiasme de Pablo s'appréhende par un autre aspect fondamental de son quotidien: élu premier maire socialiste du village en 1983 après la transition démocratique, il milite activement pour la mémoire historique dans la région. Il a fondé et il préside une des associations mémorielles de la province, éponyme d'une fosse commune entre les municipalités de Conclud et Caudé, dans laquelle reposerait entre 400 et 1000 victimes de la répression franquiste. Nous nous donnons rendez-vous autour d'un petit-déjeuner dans un des bars de Cella. Dans l'ambiance fanfaronnante du premier jour des fêtes patronales de Cella, nous discutons de son action militante et de mes travaux.

Ces bribes de terrain constituées cet été à Cella n'avaient pas vocation à être intégrées à mon travail de master. Premièrement, par la nature de la migration de la famille de Maria, plus tardive que les enquêtés de mon corpus exilés de la première heure. Deuxièmement, et plus fondamentalement: ma trop grande proximité émotionnelle avec cette famille et cette zone géographique me semblait compromettre toute approche objective pour mon étude à visée scientifique. Pourtant, face aux refus successifs des descendants de mon corpus et mon voyage en Andalousie approchant qui n'excluait pas un passage à Cella, j'ai alors décidé, non sans perplexités épistémologiques et quelques tourments, d'intégrer cette famille à mon corpus d'enquêtés pour l'étude de la transmission de la mémoire dans les familles descendantes de victimes du franquisme.

En faisant ce choix, j'assume, pour reprendre les termes de l'anthropologue David le Breton, que mon «engagement dans un terrain tient [...] à des événements de l'histoire personnelle [du chercheur] qui ont laissé des traces, [...] un désir de compréhension, d'approfondissement, de réparation, une fidélité ou une dissonance avec des épisodes de son histoire familiale»<sup>81</sup>. Cet anthropologue préconise au chercheur de contrôler ses émotions lorsqu'il procède à l'analyse, en s'abstenant de formuler des jugements, de préconiser des solutions ou de dénoncer des aliénations que les acteurs ne lui ont pas formulées<sup>82</sup>. De ce fait,

---

<sup>81</sup> Héas, S., & Zanna, O. (2021). *Op cit.* David le breton, «Au corps de la recherche», p18.

<sup>82</sup> *Ibidem*

cette année, étant donné mon investissement de cœur et de corps dans ce terrain de recherche, j'ai rigoureusement veillé à adopter ces approches.

Aussi, intégrer la famille de Maria à mon corpus d'enquêtés suppose redéfinir les contours chronologiques et conceptuels de mon terrain. Les parents de cette descendante ne sont pas des exilés de la première heure: s'ils ont connu la répression franquiste de manière directe et prématurée par l'assassinat de leurs pères respectifs en 1936 et les dix années de la vie du père de Maria passées en prison après la victoire des nationaux, la famille immigré de manière légale en France en 1956. Cette première migration à Barcelone s'inscrit non seulement dans la grande vague migratoire interne que connaissent les régions en développement industriel, mais aussi dans la période de transition politique économique du premier franquisme autarcique vers une économie plus libérale et ouverte au marché extérieur. La précarité dans les régions rurales et la possibilité d'une amélioration de leurs conditions de vie dans les villes est à l'origine de cette explosion migratoire. Aussi, le caractère répressif du régime a impulsé certaines des migrations internes tant le quotidien des vaincus a pu s'avérer asphyxiant au sein de leurs communautés villageoises.<sup>83</sup> Alfredo (le père de Maria) et son frère Angel sont tous les deux plâtriers, la construction est un secteur en pleine expansion en ce qu'elle satisfait les besoins d'infrastructures de l'industrie et répond à la grande demande d'habitat de ces pôles urbains. Les deux frères émigrent dans un premier temps à Barcelone avec leurs femmes avant de partir pour la région parisienne quelques années plus tard. En effet, le courant des années 1950 est aussi marqué par un changement des politiques migratoires du régime qui ouvre ses frontières, voire encourage les migrations vers le nord de l'Europe, qui stimule l'envoi de devises vers l'Espagne et soulage son marché du travail en proie à l'augmentation du chômage.

Si la nature de cette migration - économique ou politique - peut être sujette à discussion, elle diffère au moins chronologiquement des migrations étudiées dans mon premier corpus de descendants d'exilés.

Maria, indisponible de septembre à novembre, me donne toutefois le contact de deux autres cousins (Emma et Joaquin) lorsque je lui fais part de mon premier voyage de terrain en Espagne. Seul Emma donne suite à ma sollicitation, je reste sans réponse de la part de

---

<sup>83</sup>Burbano T., Francisco A. (2013) *Las migraciones internas durante el franquismo y sus efectos sociales: el caso de Barcelona*. Trabajo de curso, Universidad Complutense Madrid, Introducción, p16.

Joaquin<sup>84</sup>. Ainsi, je rencontre deux cousins de Maria lors de mon terrain en Espagne en octobre 2022 avant même de m'entretenir avec elle.

Le jour de notre entretien, lorsqu'Emma m'ouvre sa porte, après nous être saluées et présentées, elle embraye directement en me disant : mon père et ton grand-père ont passé 10 ans ensemble en prison. Ce facteur est-il un indicateur de sa réponse favorable pour participer à mon étude?

Je rencontre finalement la descendante française au début du mois de décembre à son domicile à Villeneuve-la-Garenne. Lors de cet entretien, elle me transmet deux nouveaux contacts: celui de sa cousine germaine Josefina, dont le père Angel a migré au même moment que le père de Maria et le contact d'Odile. Il s'agit de l'aînée d'une famille d'exilés originaire de Cella établie à Argenteuil. L'enquêtée ne sait pas si un lien de parenté la relie à cette famille d'Argenteuil, mais elle se souvient des relations proches qu'entretenaient ses parents et ceux d'Odile, notamment par les dimanches passés chez eux et des nombreux immigrés espagnols qui ont transités dans cette enclave aragonaise du Val d'Oise. Ainsi, c'est par Maria que la famille Guia a pu intégrer mon corpus d'enquêtés.

Fin décembre, après m'être entretenue par visio-conférence avec Josefina, je contacte Odile. Lorsque je lui présente mon étude au téléphone, elle accepte tout en m'avertissant:

Il faut que vous sachiez que contrairement à Maria, je ne suis pas du tout attachée à Cella, mais vraiment pas du tout.<sup>85</sup>

Après lui avoir assuré que cela était loin de constituer une condition à la participation de mon enquête, nous nous donnons rendez-vous dans la semaine à son domicile à Bezons. Le lendemain suivant cet appel, Odile me recontacte pour me demander si j'étais la fille de mon père, à l'évocation de mon nom de famille, elle n'avait pas fait d'emblée le rapprochement. Elle me confie avoir croisé ma grand-mère et mon père de nombreuses fois à Argenteuil chez ses parents. Cette donnée a une nouvelle fois teinté ma relation d'enquête et la relation à mon objet dans la mesure où mes entretiens avec les membres de la famille Guia se sont apparentés, malgré nous, à des retrouvailles chaleureuses. Etudier l'exil de cette famille anarchiste originaire de Cella dont les similarités de parcours dans l'espace et dans le

---

<sup>84</sup> Maria me confiera qu'il a changé d'avis au dernier moment par stress.

<sup>85</sup> Entretien téléphonique avec Odile le 15/12/2022

temps avec celle de ma propre famille paternelle m'a fait porter un nouveau regard, malgré moi<sup>86</sup>, sur l'histoire de ma propre famille. Cette histoire, si elle n'est pas analysée et détaillée dans ce travail, apparaît en filigrane dans ce qu'elle a structuré mes rapports présents à la famille Guia, en France comme en Espagne.

J'ai mené quatre entretiens avec des membres de la famille Guia. Un premier en décembre 2022 avec Odile en présence de son mari Michel. Un second entretien avec Fabien, le troisième enfant de la fratrie, en présence de sa femme Régine en janvier 2023. Quelques mois plus tard, en mars 2023, je rencontre la fratrie toute entière dans le cadre d'un repas. J'ai eu ainsi accès au récit du second frère de l'adelphie : Agustin. Néanmoins, n'ayant pas eu lieu dans un cadre d'entretien individuel, ce récit s'avère plus fractionné que celui de sa sœur et de son frère. Si la fratrie m'a indiqué être restée en contact avec de la famille en Espagne, je n'ai pas rencontré leur cousine Eva par leur biais. Lors de mon second terrain en Espagne en janvier 2023, c'est Pablo, le cousin de Maria qui m'a présenté Eva. Ce dernier, ayant lui-même passé des moments chez la famille d'Argenteuil lorsqu'il a travaillé sporadiquement à Paris dans les années 1960, s'est ému que je sois remontée jusqu'à eux. Il me dit entretenir de bonnes relations avec Eva car leurs familles ont toujours été proches et reliés par certaines alliances matrimoniales au sein du village.

L'intégration de Pablo, le cousin de Maria et de mon père à mon étude a eu un impact certain qu'il est important de détailler. Ancien maire de Cella et militant pour la mémoire, en plus d'avoir accepté que je m'entretienne avec lui, Pablo a accepté que je le suive dans ses activités militantes de son association mémorielle. En Octobre 2022, quand je lui annonce ma venue au village entre le 25 octobre et le 2 novembre, il m'explique qu'il est très occupé par l'exhumation d'une fosse commune située dans le village de Gea de Albarracin dans laquelle repose treize civils du village de Cella<sup>87</sup>. Ainsi, après mes entretiens auprès de la famille de Maria, j'ai suivi de près le chantier d'exhumation de cette fosse entreprise par l'association valencienne A\*<sup>88</sup>. J'ai également mené un entretien avec la fille de l'une des victime qui s'avère être aussi une tante de Maria.

Ainsi, Pablo, par son passé familial mais aussi par son réseau de sociabilité, villageoise comme militante, a constitué un véritable levier pour mon étude. Grâce à lui, j'ai

---

<sup>86</sup> En commençant mon enquête auprès des descendants de cette famille, je ne m'attendais pas à voir des membres de ma famille dans leurs albums photos.

<sup>87</sup> Un mois après mon retour d'Espagne, lorsque je rencontre Odile, elle m'indique que son grand-père Constantino repose dans cette même fosse.

<sup>88</sup> Le dernier chapitre de ce mémoire est consacré à l'étude de l'excavation de cette fosse commune.

pu également rencontrer l'une des tantes de Maria, Libertad, dernière survivante de la seconde génération de descendants de leur famille. Consciente des nombreux biais que représentaient la présence de Pablo dans mes entretiens auprès des descendants de victimes du franquisme de mon village, j'ai dans un premier temps essayé de rencontrer Libertad sans passer par son neveu Pablo. Je me suis procurée son contact par une amie<sup>89</sup>, mais Libertad n'a pas répondu à ma proposition d'entretien. J'ai finalement tenté le tout pour le tout pour la rencontrer en passant par Pablo. L'entretien s'est apparenté à une visite familiale car Pablo m'a directement amené chez elle sans la prévenir préalablement. Après une trentaine de minutes à discuter tous les trois, Pablo s'en est allé et ma visite a pris la tournure des entretiens semi directif que j'intègre à mon corpus de sources orales.

Si Pablo représente un levier pour mon étude, il en a aussi changé la nature. Sa présence lors de mes entretiens a fortement teinté leur contenu. Cette présence, ses interventions et ses questions aux acteurs -dont l'orientation différait de mes intentions de recherche- font du matériau accumulé à Cella auprès de certaines personnes, des données très différentes de celles que j'ai pu récolter jusqu'alors. Pourtant, l'analyse de tous les biais qui ont structuré cette récolte se révèle extrêmement riche pour l'étude des transmissions mémorielles au sein de ces familles descendantes de victimes du franquisme à Cella.

Mon entrée sur le terrain des descendants de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne se divise en différentes étapes. D'un côté, la facilité qu'a supposé la composition de mon corpus de descendants d'exilés par le réseau social *facebook* est révélatrice de dynamiques mémorielles familiales du côté de certains descendants de l'exil républicain en France. De l'autre côté, l'impossibilité de poursuivre cette étude et le peu d'enthousiasme qu'elle a suscité auprès des familles espagnoles des descendants de mon corpus, dessine également les contours de dynamiques mémorielles différentes au sein des familles espagnoles, bien qu'il nous ait été possible de les explorer en profondeur seulement chez une famille de notre premier corpus de descendants. De plus, il est à noter que ce sont les descendants de la troisième génération des victimes du franquisme de la famille d'Emilie qui ont accepté de participer à l'étude. En France comme en Espagne, les descendantes de la seconde génération sont arrivées tardivement dans mon corpus et après maintes négociations en famille.

---

<sup>89</sup> Si Maria m'a renvoyé vers sa tante Libertad, elle était dans l'impossibilité de me donner son contact et de lui proposer directement : un ancien conflit de famille entre son père et Libertad ont distendu les relations avant même leur immigration en France. C'est une de mes amies serveuse dans un bar de mon village qui m'a donné le contact de Libertad, à qui elle sert le café tous les matins depuis quelques années.

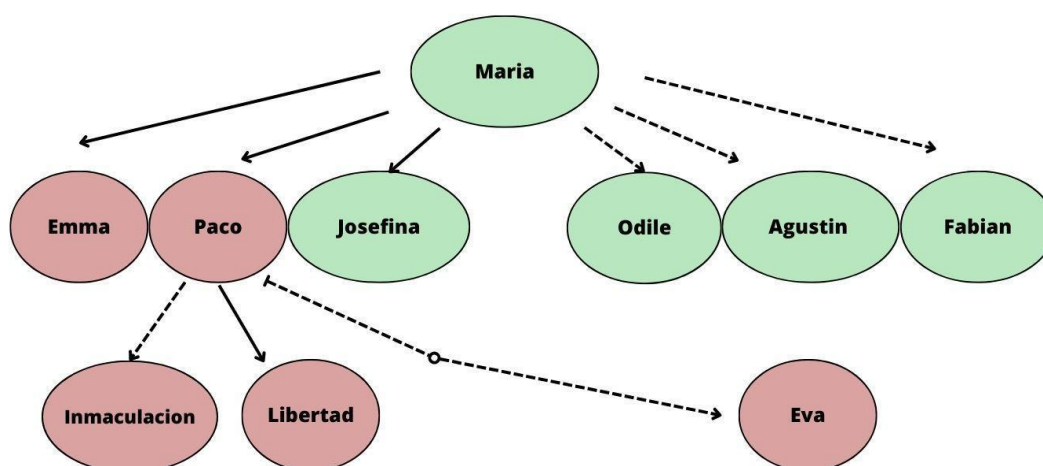


Ce manque de matière m'a mené vers un terrain connu, celui du village d'origine de mon père, Cella. La familiarité avec ce nouveau terrain a pourtant été le catalyseur de nombreuses incertitudes d'ordre méthodologiques et épistémologiques. Lors de mes deux voyages de terrain dans mon village à Cella, malgré ma familiarité au sens premier du terme avec les lieux et les personnes que j'ai rencontrés, mon statut d'étudiante en enquête de terrain a été le déclencheur d'un dépaysement total. En effet, il s'agissait de la première fois que je me rendais à Cella en dehors de la période estivale, une donnée qui a son importance dans la mutation de mes représentations de ce village. Cette enquête de terrain à Cella ne s'apparente pas à de l'observation participante<sup>90</sup>. Pourtant, logée chez mes voisins dont les enfants sont des amis de longue date et non dans la maison de ma grand-mère comme à mon habitude, le froid sec aragonais dont je faisais pour la première fois l'expérience et l'organisation de mon temps, temps familial, temps social et temps d'entretiens, ont été des expériences de terrain d'une intensité éprouvante.

Intégrer la famille de Maria à mon corpus m'a mené à rencontrer et enquêter la famille Guia. Cela m'a aussi permis d'étudier la transmission de la mémoire dans ces familles à la lumière de toute une histoire de la Guerre civile en Aragon, de l'exil, du militantisme anarchiste, de l'immigration, des sociabilités villageoises en Espagne et de leur continuité dans l'espace et dans le temps en rencontrant différents acteurs de cette histoire. La figure 2 schématise la mise en contact avec les descendants de victimes du franquisme originaires de Cella.

---

<sup>90</sup> J'ai fait délibérément le choix de refuser l'invitation de mon oncle Pablo de loger chez lui dans l'expectative de garder une certaine indépendance dans mes allées et venues et dans mes entretiens.



**Légende**

- Descendant espagnol
- Descendant français
- Mise en contact avec lien familial
- - - - -> Mise en contact sans lien familial

Réalisation : Inés Gomez, Avril 2022

Figure 2: Schémas de ma mise en contact avec les descendants de victimes du franquisme originaires de Cella. Réalisation, Inés Gomez, Avril 2022.

Comme bilan de ces deux dernières années de recherche, mon entrée sur le terrain des descendants de victimes du franquisme entre la France et l’Espagne peut se résumer par une phrase de David le Breton qui en fait particulièrement écho: «Certaines recherches impliquent en profondeur l’identité même du chercheur qui, au départ, ne savait pas toujours qu’il allait jouer avec le feu»<sup>91</sup>. Néanmoins, dans toutes les analyses qui figurent dans ce travail, j’espère rester fidèle à la rigueur scientifique qui m'a été enseignée tout au long de mes études d’Histoire.

<sup>91</sup> Héas, S., & Zanna, O. (2021). *Op cit.* David le breton, «Au corps de la recherche», p21.



## Chapitre 2 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en France

*Caminante, son tus huellas  
el camino y nada más;  
Caminante, no hay camino,  
se hace camino al andar.  
Al andar se hace el camino,  
y al volver la vista atrás  
se ve la senda que nunca  
se ha de volver a pisar.  
Caminante no hay camino  
sino estelas en la mar.*

Antonio Machado, *Camino no hay camino*, 1920.

Dans les entretiens menés auprès des enquêtés descendants de victimes du franquisme, leur rapport à ce passé familial nous est livré. Ce rapport au passé familial s'inscrit dans une mémoire familiale transmise au fil du temps et remodelée en permanence par les individus suivant les interactions de chacun au monde extérieur, de la plus grande échelle (en tant qu'individu vivant au sein d'une société donnée) à la plus petite échelle (à l'école, dans le groupe de pairs, etc.). Ces récits sont une interprétation personnelle d'un vécu familial qui correspond à une certaine génération de descendance, qui renvoie à un contexte familial et historique précis. En effet, la culture des sociétés change et définit de nouvelles conjonctures, de manières de penser, d'être et de faire au sein de la famille.<sup>92</sup> Dans ce chapitre, nous verrons que dans un va et vient permanent entre l'individu et le collectif, la singularité du rapport au passé familial de chaque descendant de victime du franquisme de notre corpus est tributaire d'une multitude de variables. En première ligne, on retrouve l'aspect générationnel des descendants.

La notion de génération est relativement floue. Elle se distille en plusieurs aspects. La sociologue Claudine Attias Donfut définit la génération comme un «ensemble de personnes ayant à peu près le même âge mais dont le principal critère d'identification social réside dans des expériences historiques communes et particulièrement marquantes dont elles ont tiré une

---

<sup>92</sup>Lahaye W., Pourtois J., Desmets H (2007), *Transmettre, d'une génération à l'autre*, chapitre I : du déterminisme à la liberté, PUF, p.11.

vision partagée du monde. Pour autant, une génération ne constitue pas un ensemble homogène, elle est composée de diverses unités de générations»<sup>93</sup>.

La sociologue de la mémoire Marie Claire Lavabre, dans une intervention au congrès de l'Association française des sciences politiques en 1981, évoque cette complémentarité conceptuelle entre mémoire et génération<sup>94</sup>. Dans son intervention, Marie Claire Lavabre propose davantage des orientations réflexives que des définitions fixes. Cette dernière insiste plus sur la dimension mémorielle qu'événementielle de la génération. Ce n'est pas l'événement en tant que tel qui crée la génération mais le sens, la valeur que les individus lui accorde selon leur vécu ainsi que la permanence de l'intensité des affects à posteriori: «la génération s'impose par sa capacité à créer une mémoire et homogénéiser une classe d'âge dans un jugement de valeur commun porté sur l'événement».<sup>95</sup>

Dans notre étude, la notion de génération se rapporte à la sémantique de filiation: elle rassemble les descendants des victimes du franquisme. Cela implique donc, au sein même de ces générations de descendants, des différences générationnelles si l'on se réfère aux définitions précédemment citées. Si la génération est fondée sur la mémoire d'un événement d'une classe d'âge, elle est aussi composée de diverses unités générationnelles. La notion de génération filiale est pertinente pour les victimes du franquisme: grandir avec un parent ou un grand-parent victime du franquisme a des effets certains sur la transmission mémorielle et le rapport au passé du descendant. Toutefois, pour en saisir toutes les variables, cette génération filiale se verra en permanence contextualisée historiquement et géographiquement, sans quoi elle se verrait attribuer un caractère immuable voire essentialiste.

Pour les victimes du franquisme établies en France, ces derniers appartenant à une génération de jeunes combattants en 1936, leurs petits-enfants sont nés entre 1970 et 1980. En Espagne, dans la mesure où la répression franquiste a commencé dès le début du conflit, elle s'est abattue sur une catégorie de population plus large que celle des miliciens ou soldats de l'armée républicaine. De ce fait, les générations filiales de descendants de victimes du franquisme diffèrent de la France. Par exemple, petit-fils d'un militant UGT fusillé peu après le coup d'État franquiste dans la province de Teruel, Pablo, né en 1950, est un descendant de victime du franquisme de la seconde génération. Sa cousine Maria, née en 1953 est quant à

---

<sup>93</sup>Attias Donfut, C. (1988). *Sociologie des générations, L'empreinte du temps*. Paris: Presses Universitaires de France, p149.

<sup>94</sup>Lavabre M., (1981) *Génération et Mémoire*. Congrès de l'Association française de Science politique, AFSP, Octobre 1981, Paris, France, p.1-11.

<sup>95</sup> *Ibidem*

elle descendante de la première et seconde génération de victimes du franquisme dans la mesure où son père Alfredo a été acteur direct de la Guerre civile et victime de la répression franquiste<sup>96</sup>. En cela, on peut déjà déterminer qu'être un petit-fils ou une petite-fille descendante de victime du franquisme revêt un sens historique différent de parts et d'autres de la frontière franco-espagnole. De fait, la notion générationnelle des parents s'invite également à cette lecture: Alfredo, le père de Maria est le plus âgé de l'adelphie, les pères respectifs de Pablo et de Josefina font partie des plus jeunes, ils n'ont pas participé directement au conflit.

Dans ce chapitre, nous explorerons le récit de la première et de la seconde génération de descendants français de notre corpus. Le cadre géographique, historique et contextuel de transmission mémorielle auprès de ces descendants sera mis en exergue à mesure que nous analyserons leur rapport à leur passé familial.

---

<sup>96</sup> Après la défaite républicaine, Alfredo le père de Maria a passé dix ans dans les camps de travaux franquistes.

# I. Les fils et filles de victimes du franquisme

## A) L'enfance de la première génération de descendants de l'exil en France ou le deuil de l'Espagne

La transmission mémorielle de l'expérience de l'exil connaît, comme l'exil en tant que tel, différents moments. Par définition provisoire, l'exil républicain est dans un premier temps d'autant plus pressenti comme passager dans le contexte de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de l'effondrement des puissances de l'Axe.

Victoria est la fille d'un brigadiste madrilène et d'une mère française. Née en 1945 à Saint-Gaudens, sa mère et elle-même suivent Eugenio dans tous ses exils depuis l'opération Boléro Paprika. Cette opération de police française a lieu le 7 septembre 1950 dans le contexte international d'affrontement des blocs de l'Est et de l'Ouest, de la dégradation des relations franco-soviétiques, de l'évolution des relations franco-espagnoles (soit le rétablissement de leurs relations diplomatiques en 1951). Son nom de code renvoie aux individus qu'elle vise: des étrangers communistes principalement originaires de pays de l'Est (Paprika) et de l'Espagne (Boléro). Ce sont 292 individus étrangers communistes, dont 251 anciens guérilleros espagnols, qui sont visés. 176 membres du PCE sont arrêtés pour intelligence avec un pays étranger et préparation d'un coup armé contre la France. 142 sont placés en résidence surveillée en Algérie. Ces derniers ont le choix entre cette assignation à résidence en dehors du territoire continental ou leur extradition dans des pays de l'Est appartenant à leur obédience politique<sup>97</sup>. Le père de Victoria fait partie de ces réfugiés espagnols visés par l'opération Boléro Paprika. Dans un premier temps extradée en Algérie, la famille est par la suite envoyée en Hongrie en 1951. Lors de nos entretiens, Victoria dans un français teinté d'un accent aux origines difficilement reconnaissables, décrit son enfance hongroise bercée par la langue espagnole et l'activité militante de son père.

Ma maman parlait un espagnol parfait, elle a appris pour mon père, à la maison c'était l'Espagnol, à l'école c'était le Hongrois mais on vivait dans une ambiance espagnole. Avec les voisins, les fêtes se faisaient au centre Espagnol, partout où on allait on représentait

---

<sup>97</sup> Denoyer A. (2011) «L'opération Boléro-Paprika : origines et conséquences. Les réfugiés politiques espagnols: de l'expulsion à leur installation en RDA». *Résonances françaises de la guerre d'Espagne*, éditions d'Albret, pp.295-312.

l'Espagne en fait. Tous les ans quand il y avait la fête au centre espagnol on disait «L'année prochaine en Espagne<sup>98</sup>»<sup>99</sup>

La période hongroise qu'a vécu cette descendante dans son enfance ainsi que la nature de l'activité militante communiste en exil de son père s'inscrit dans l'espoir du retour en Espagne, en d'autres termes, du renversement du pouvoir de Franco.

En effet, le Parti communiste et ses militants espagnols, dans un contexte d'antifascisme européen, ont eu des projets de résistance anti franquiste jusqu'à la fin des années 1950. L'opération la plus importante, la reconquête d'Espagne, organise en 1944 des milliers de guérilleros républicains ayant combattu dans les maquis de résistance française. Ces derniers sont envoyés au Val d'Aran pour reconquérir ce territoire, établir un gouvernement provisoire et relancer l'insurrection. L'opération se solde par un échec mais elle marque un nouveau temps dans l'organisation de la Guérilla Antifranquiste: la formation de l'Armée Nationale de la guérilla<sup>100</sup>.

Pourtant, si la fin du conflit mondial et la chute des pays de l'Axe sont de mauvaise augure pour l'Espagne franquiste, le début de la guerre froide suppose un réagencement des forces et des perspectives politiques internationales<sup>101</sup>. Dans un premier temps, l'année 1946 se caractérise par un effort international pour condamner le régime de Franco, notamment en raison de sa généalogie fasciste et de ses relations avec l'Allemagne Nazie et l'Italie Mussolinienne. Or en 1950, les Etats Unis changent de posture sur le régime à la lumière de la menace communiste, contre laquelle Franco fonde pour partie la légitimité de son régime. Ce changement de posture s'officialise avec la signature du pacte bilatéral d'amitié Hispanoaméricaine entre l'Espagne et les Etats Unis en 1953 et par l'intégration de la péninsule ibérique à l'ONU en 1955<sup>102</sup>. Si cette date marque la fin d'une période d'isolement du régime franquiste, elle officialise administrativement et symboliquement celui des exilés

---

<sup>98</sup> Traduit de l'espagnol, *el ano que viene en Espana*

<sup>99</sup> Entretien avec Victoria, le 26/11/21, Vincennes

<sup>100</sup> Marco J., (2015) «Une histoire sociale de la résistance au franquisme», *XXe siècle, Revue d'Histoire*, 127, p211-229

<sup>101</sup> Dreyfus-Armand, G. (2018). «L'exil républicain espagnol: de l'histoire aux mémoires, d'une génération à l'autre», *Exils et migrations ibériques aux XXème et XXIème siècles*, Centre d'études et de recherches sur les migrations ibériques, N° 9-10, pp. 472-496.

<sup>102</sup> Jarque Iñiguez, A. . «Estados Unidos ante el caso español en la ONU, 1945-1950.» *Revista Española de Estudios Norteamericanos*, 7, 1994, p. 157-174.



républicains. L'exil se prolonge définitivement dans le temps et définit l'espace transnational des effets du régime répressif de Franco<sup>103</sup>.

Durant cette enfance hongroise dans un entre soi d'exilés communistes espagnols, Victoria a des souvenirs précis de certaines péripéties de son père. Si ce dernier ne lui a pas transmis directement, les sociabilités militantes espagnoles ont été le vecteur de cette transmission mémorielle:

*[baisse la voix]* Non, non, non, il ne m'en parlait pas directement, je les entendais parler parce qu'ils parlaient entre eux, les Espagnols. Où on habitait, il y avait nos voisins qui étaient Espagnols, quand ils se voyaient ils parlaient de la guerre d'Espagne, de séjours dans les camps, de la façon dont ils ont été maltraités. Pareil, ce sont des choses qui restent: les épiluchures de patates qu'ils mangeaient avec avidité, et puis on leur donnait du camembert. Les espagnols le fromage c'est déjà un peu difficile, alors le camembert, en plus un camembert avec des vers. Mon père disait: je les mangeais, je m'en foutais. Il y en avait qui, même affamés, ne pouvaient pas manger ça. Il me disait «je me retrouvais avec pleins de boîtes de camembert, heureusement c'est ce que je mangeais»<sup>104</sup>

C'est non seulement le quotidien militant de cet exilé mais aussi la pratique de l'Espagnol qui permettent à cette descendante de réceptionner très tôt le parcours de son père. Victoria dispose de peu de détails sur la fin de sa trajectoire militante. Ce dernier finit par s'établir à Cuba avec sa famille en 1963 où il exerce comme professeur dans un lycée technologique jusqu'à la fin de sa vie. Durant l'entretien, elle parle de cette migration comme d'un exil militant et elle ne s'attarde pas sur les détails de l'activité de son père sur place:

V: Après la Hongrie en 1963, on part à Cuba. Là c'était un autre exil, un exil militant. Il meurt en 1989, il est enterré à Cuba. Pour mon père et ma mère Cuba ça été une... Une deuxième vie. Mon père n'est revenu en Espagne qu'en 1979 pour juste un mois, il n'est jamais revenu.

I: Qu'entendez-vous par exil militant?

V: Pour euh... Militer... Aussi en Hongrie, il était monteur électrique et à Cuba il était professeur, professeur de... Universidad tecnologica.<sup>105</sup>

Devant le flou des réponses de l'enquêtée, sans spéculer autour de l'activité de cet exilé espagnol communiste, le contexte international de guerre froide et le terrain qu'a représenté l'île lors de la Crise des missiles en 1962 peut laisser supposer qu'il s'agit d'une

---

<sup>103</sup> Sarría Buil, A. (éd.). (2019). *Retornos del exilio republicano español: dilemas, experiencias y legados*. Madrid: Gobierno de España, Ministerio de Justicia, Introduction, p10.

<sup>104</sup> Entretien avec Victoria, le 26/11/21, Vincennes

<sup>105</sup> *Ibidem*

nouvelle étape dans l'exil du père de Victoria: le deuil définitif d'une possible action politique en Espagne. En tenant compte de la structure de l'entretien, la période cubaine de la vie d'Eugenio marque effectivement une nouvelle étape pour la famille: les souffrances liées l'exil ne sont plus évoquées, l'établissement à Cuba apparaît comme un moment d'accalmie et de bonheur après les migrations tumultueuses de la famille.

Durant les entretiens avec Elisa, descendante de la première génération, une périodisation de la transmission mémorielle de l'exil apparaît également. Cette professeur d'espagnol à la retraite est la fille unique d'un couple de réfugiés qui s'est formé par leur fréquentation du local du POUM parisien. L'enquêtée me décrit une enfance structurée par le même entre soi politique et espagnol:

Mes parents me parlaient espagnol. Ma mère se débrouillait en Français, mon père avait plus de mal mais il arrivait à se faire comprendre. Ils ne parlaient que de politique ! Entre amis et tout et ils s'engueulaient, que de ça... Le soir quand mon père rentrait, il se lavait, il mettait la radio, puis après c'était la télé, c'était les infos, si on parlait de l'Espagne, on se taisait... il achetait *le Monde* et parcourait pour avoir des infos sur l'Espagne [...] Mon père m'emmenait au local, il y avait les enfants des autres, c'était sympa... J'ai grandi dans cette veine un peu politique et espagnole. Et puis vraiment dans une ambiance espagnole... [*parle très bas*] mes parents n'avaient que des copains espagnols... On n'avait pas de famille ici... Mais les copains non plus, on passait Noël avec des copains d'Espagne, le jour de l'an, les anniversaires...<sup>106</sup>

Étant donné la discrétion de son père, Elisa connaît très peu son parcours durant son exil. C'est par recoupements et à l'aide de quelques papiers administratifs recueillis çà et là qu'elle est en mesure de reconstruire sa trajectoire dans l'espace et dans le temps après la Guerre civile. Après avoir combattu sur le front d'Aragon au sein des milices du POUM, il arrive en France lors de la Retirada et passe un temps dans un camp de concentration dont Elisa ignore le nom. Il parvient à retourner clandestinement à Barcelone, Elisa suppose qu'il a rejoint la résistance anti-franquiste. Plus marginale, la Guérilla anti franquiste urbaine se concentre dans les grandes villes, notamment Madrid, Malaga, Grenade, Leon, Barcelone. En Catalogne, sa spécificité réside en ce qu'elle est dominée par les secteurs anarchistes<sup>107</sup>. Sebastian le père d'Elisa est incarcéré à la prison Modelo à Barcelone. Il en sort quatre années plus tard et rejoint clandestinement Paris en 1949. Dans ce contexte d'établissement

---

<sup>106</sup> Entretien avec Élisabeth, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

<sup>107</sup> Marco J, (2015) *Op cit.*

en France du père d'Elisa, cette dernière n'a pas connu l'illusion du retour qu'on a précédemment évoqué. Son père exprime toutefois une profonde nostalgie:

Comme on était... Comme j'étais fille de réfugiés, il fallait faire le deuil de l'Espagne. On savait qu'on y retournerait pas. Je me rappelle de mon père quand il avait des coups de cafards il disait «Oh si un jour on y retourne... même si on n'y retournera pas<sup>108</sup>»

On note le caractère définitif de l'exil du père d'Elisa -qui a poussé son engagement antifranquiste jusqu'à la dernière heure, qui s'incarne dans la naissance et l'enfance de sa fille en France. Nous verrons plus loin que la nostalgie relative à l'exil de ses parents qui accompagne le quotidien d'Elisa structure chez cette descendante un rapport particulier à l'Espagne.

La fratrie Guia est composée d'Odile, Agustin et de Fabien, descendants de la première génération de l'exil. La famille Guia traverse clandestinement la frontière en 1947. Il semble que cette arrivée relativement tardive est structurante dans le rapport au passé et dans la mémoire familiale de ces descendants de l'exil.

En cette période, la France est active dans la stratégie de condamnation et d'isolement de l'Espagne franquiste. En 1947, elle accueille plus de 9000 réfugiés politiques espagnols qui traversent clandestinement une frontière fermée<sup>109</sup>. Après un passage dans un camp près de Bordeaux, la famille s'établit à Amiens auprès des frères de Léonor arrivés en 1938 lors de la Retirada. Il semble que Léonor et Fabien n'aient pas transmis à leurs enfants la volonté de revenir en Espagne. Au contraire, Odile, aînée de la fratrie, a un souvenir heureux d'Amiens, première ville dans laquelle se retrouve toute la famille de Léonor (ses deux frères, sa sœur, puis leurs parents).

En tout cas, à Amiens, ils se sont beaucoup plus. Ils ont été accueillis par des anarchistes français et espagnols... Et ils ont formé une communauté très chaleureuse... J'étais petite mais je m'en souviens, c'était très agréable. Je me souviens très bien d'une vieille dame... Juanita, elle s'appelait Jeanne mais mes parents l'avaient baptisée Juanita... C'était vraiment des gens superbes...<sup>110</sup>

---

<sup>108</sup> Original : *Oh si algún día volvemos, que no volveremos...*

<sup>109</sup> Dreyfus Armand, G. (1999) «L'exil des républicains espagnols en France de la Guerre civile à la mort de Franco», Albin Michel, Chapitre 5 : *entre exil provisoire et définitif, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale*, p182.

<sup>110</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

La transmission d'une mémoire d'un exil relativement heureux transparait à travers l'entretien d'Odile. Cela s'explique par la nature et le moment de cet exil pour la famille: en plus d'une fuite de la répression franquiste, il s'agit d'une forme de regroupement familial en ce que le couple rejoint des membres de leur famille déjà exilés. Aussi, la vie en communauté en France entre ces militants anarchistes contraste avec la forte répression qui s'est abattue sur la famille dans une Espagne ravagée par la guerre. Agustin, cadet de la fratrie, évoque la manière dont ses parents lui ont parlé de Cella:

Cella, ils en parlaient... Pas très bien... Mais par rapport à ce qu'ils ont connu ici en arrivant... C'était Versailles ici, et là-bas c'était... Par rapport aux conditions de vie... C'était pas les mêmes, et pourtant, quand ils sont arrivés ici c'était pas des conditions extraordinaires non plus... Mais par rapport à ce qu'ils avaient connu là bas...<sup>111</sup>

Toute la fratrie témoigne d'une parole relativement libre au sein de leur famille. Le souvenir de la terre natale de leurs parents est rarement évoqué de manière nostalgique, bien au contraire. Odile souligne à plusieurs reprises son aversion pour Cella:

Leur arrivée en France à l'aide de passeurs, tout ça, ils en ont parlé devant moi... Je veux dire, mon père s'est jamais installé à table pour raconter son histoire mais il l'a toujours raconté devant moi... Par contre ils ne parlaient pas beaucoup de Cella... Que des mauvais souvenirs... Que des mauvais souvenirs... C'est pour ça que je suis pas attachée à Cella... Que je trouve moche d'ailleurs, je trouve Cella moche. J'ai vu d'autres villages que j'ai trouvés jolis... On a fait ya 7 ans avec ma cousine un voyage dans les villages aragonais... Magnifique... Quand j'ai vu leur beauté je me suis dis mais Cella c'est moche... Puis même les maisons faites de bric et de broc...<sup>112</sup>

Son frère Fabien, de dix ans son cadet, exprime les mêmes sentiments, voire un plus grand rejet du village d'origine de leurs parents:

Mon frère et ma sœur sont allés à Cella bien avant moi... J'avais une peur, c'est de me retrouver en face de quelqu'un qui était franquiste... Ou des gens auxquels mes parents avaient eu à faire... Je voulais pas... J'aurai pu y aller avec mon frère et ma sœur... Mais je voulais pas. J'y suis allé pour la première fois car je faisais une randonnée dans les Pyrénées aragonaises près de Huesca... Je regarde la carte, j'étais à 200 km de Cella. J'ai appelé ma mère, j'ai dit appelez, dites leur que j'arrive tel jour parce que j'avais pas leur numéro de téléphone... Comme ça sur un coup de tête... Je devais avoir 29 ans... J'étais allé en Espagne avant, mais pas à Cella. Je voulais rester 3 jours, ils m'ont gardé 8 jours[rires] Mais j'ai pas ressenti... J'avais une image un peu négative, je savais que Cella était pas un beau village...

---

<sup>111</sup> Entretien avec Odile, Fabien et Agustin, le 26/03/2023, Bezons

<sup>112</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

C'est moche, tu vas à Albarracin c'est beau c'est autre chose... Moi c'était le lieu dans ma tête où mes parents ont souffert, mais j'étais content de voir Cella...<sup>113</sup>

Agustin, second de la fratrie, n'exprime pas la même topophobie que son frère et que sa sœur. Lors d'un repas de famille auquel je suis conviée, je lui pose quelques questions sur son rapport à Cella:

Cella... Faudrait que j'y retourne ! Oui c'est... Nan c'était pas... J'aimais bien moi... Mais j'y suis allé jeune... La première fois j'avais 15 ans... C'était en 69... Comparé à ma sœur j'avais pas trouvé ça trop mal... On m'en avait dit tellement de mal que... Quand je suis arrivé là bas je me suis dit «bah c'est pas si mal que ça»<sup>114</sup>

Pour l'anthropologue Marc Augé le lieu est plus qu'un espace: le lieu se réfère à un événement, à un mythe ou à une histoire dont la mémoire s'empare en le dotant d'une fonction symbolique.<sup>115</sup> L'identification d'un lieu dans la mémoire peut revêtir une signification historique et à l'échelle de la famille, ils sont des points d'ancrage d'une expérience collective qui situe le groupe dans l'espace et dans le temps: «Les lieux sont alors référés aux événements historiques en même temps qu'aux événements familiaux, le récit les agrège les uns les autres»<sup>116</sup>. Ce rejet de Cella de la part des descendants de l'exil de la famille Guia s'inscrit dans la réception d'une mémoire de la souffrance de leurs parents dont le village de Cella a été le théâtre.

Une répression féroce s'est abattue sur leurs parents et leur famille. Dans ses travaux, l'historien espagnol Claudio Hernandez Burgos définit le large spectre de la répression franquiste: si la fin de la Guerre civile est proclamée le premier avril 1939, le franquisme se construit dès le soulèvement des rebelles dans les territoires qu'ils contrôlent par un déferlement de violence envers les population reliées de près ou de loin aux idéologies libérales de gauche<sup>117</sup>. On l'a dit, le grand-père paternel de la fratrie Guia est fusillé en septembre 1936. Conseiller municipal et membre de la société ouvrière du village, il fait partie des premières victimes de la répression à Cella. A la fin de la guerre, les soldats républicains démobilisés sont à leur tour des victimes potentielles du régime. La fratrie de Léonor part pour l'exil et son mari Fabien est condamné à treize ans de prison. Il sort

---

<sup>113</sup> *Ibidem*

<sup>114</sup> Entretien avec Odile, Fabien et Agustin, le 26/03/2023, Bezons

<sup>115</sup> Muxel A, (1996), *Individu et mémoire familiale*, Partie 1, Chapitre 1 : Les fonctions de la mémoire familiale, p.15.

<sup>116</sup> *Ibidem*

<sup>117</sup> Hernández Burgos, C. (2015). «Les dynamiques locales et quotidiennes de la répression franquiste (1936-1950)», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 127, p.196-209.

finalement trois années plus tard et le couple s'exile en France en 1947. S'ensuit une série de pertes dans la fratrie de Fabien due aux conditions précaires de la post-guerre et une violente stigmatisation de cette famille appartenant au camp des vaincus.

Aussi, dans le processus de répression, l'État n'est pas le seul moteur de la violence, la dictature a créé de nombreux espaces pour inciter les citoyens à collaborer. Au même titre que Claudio Hernandez Burgos qui observe la répression au ras du sol pour se rapprocher au mieux de ses instruments, de ses acteurs et de son théâtre, les descendants des exilés de la famille Guia, dans leur mémoire familiale et dans leurs rapport à Cella sont autant de traces de la répression vécue à différentes échelles d'une famille de vaincus. Dès le commencement de notre entretien, alors que Fabien me parle du parcours carcéral de son père, il ajoute:

Je sais que les femmes en ont autant bavé que les hommes après la guerre... Des gens venaient... Des personnes d'autre villages qui venaient la nuit les insulter... *Putas, putas* , vos hommes sont pas là, ils sont a l'étranger ou en prison... <sup>118</sup>

La sociologue Anne Muxel indique que la mémoire des lieux est une mesure de cohésion du groupe, de sédimentation des affinités et des rivalités, elle donne et renforce une légitimité d'existence du groupe familial. A travers les mots des descendants et de la mémoire qui leur a été transmise, on note à quel point Cella représente la négation de leur famille. Si la mémoire familiale de la fratrie est en partie structurée par le rejet de ce village, théâtre de la souffrance de leurs parents, les lieux de l'exil de leur famille constituent une topographie mémorielle plus heureuse.

---

<sup>118</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

## B) Une enfance entre-deux

La particularité de certains descendants de l'exil de la première génération se situe dans le caractère spatial de leur construction mémorielle. Alors que la pérennité de l'exil de leurs parents les enracine dans le pays d'accueil, par leurs contacts avec l'Espagne - symboliques ou tangibles - les descendants grandissent dans un entre-deux géographique qui structure la transmission de leur mémoire familiale.

Pour revenir à Elisa précédemment citée, on a souligné que le caractère définitif de l'exil de son père s'incarne dans la naissance et l'enfance de sa fille en France:

Mon père me disait: toi, que tu le veuilles ou non t'es Française. Moi ça m'énervait, tout le monde est Espagnol sauf moi... J'avais l'impression d'un rejet... Mais de temps en temps, il disait «si algun día volvemos, que no volveremos...»<sup>119</sup>

Elisa, quant à elle, dans son environnement entièrement espagnol et par un premier séjour qu'elle a passé chez sa grand-mère à Santander, semble aussi sensible que son père à un retour de la famille en Espagne:

J'ai l'impression que j'ai bâti ma vie sur un an, entre 4 et 5 ans quand j'étais chez ma grand-mère, et puis après des vacances sporadiques... Mes parents avaient pas de fric, on y allait pas souvent, parfois j'y allais toute seule... On s'écrivait avec ma famille... Bon pas souvent c'est vrai... Mais dans ma tête tout était là bas. C'était fantasmé... Oh, ici j'étais pas malheureuse non plus ! J'avais mes copines Italiennes, pas de Français... Mais ma tête était là-bas... Mais bon j'y allais pas... C'était fantasmé... Ici, j'étais dans un milieu plus hostile... en banlieue... Et y'avait pas de racisme mais quand même, on m'a déjà dit de retourner dans notre pays !<sup>120</sup>

Fille unique ayant grandi dans la banlieue est parisienne, Elisa met à plusieurs reprises son environnement socio-géographique en parallèle avec celui de sa famille espagnole, où bon nombre de ses oncles, tantes et cousins vivent dans un village près de Santander. Ce sentiment de manque et d'isolement ressenti par Elisa apparaît comme le catalyseur d'une mémoire de l'exil transmise par ses parents.

Aussi, on entrevoit que les injonctions identitaires - qu'elles soient d'ordre familial ou d'échelle plus large - de cette descendante de l'exil sont multiples. En effet, si Elisa incarne pour son père la dimension définitive de leur établissement en France, elle grandit dans un

---

<sup>119</sup> Entretien avec Élisabeth, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

<sup>120</sup> *Ibidem*

environnement familial entièrement espagnol et vit dans une ville dans laquelle elle est perçue comme étrangère. Malgré l'expansion économique que connaît la France durant les Trentes Glorieuses, le besoin de main d'œuvre et l'organisation politique de l'immigration, la xénophobie s'amplifie dans un contexte de compétition avec la classe ouvrière française.<sup>121</sup> A la transmission d'une mémoire de l'exil par la nostalgie de son père, par un environnement et des sociabilités espagnoles et politiques s'ajoute l'expérience personnelle d'Elisa dont l'enfance dans un cadre socio-géographique et un contexte particulier de xénophobie lui rappelle constamment les origines de sa famille.

Cet entre-deux spatial et symbolique émerge également de mon entretien avec les deux sœurs Josiane et Francine. Emilie et Hélène, leurs filles, évoquent dans nos entretiens le rapport au passé familial de leurs mères, très différent du leur. Ce rapport au passé familial des mères d'Hélène et d'Émilie s'est par la suite confirmé.

En novembre 2022, de retour de mon premier terrain en Espagne où j'ai rencontré trois des cousins espagnols d'Emilie et d'Hélène, je propose à ces dernières de rencontrer leurs mères. Après quelques jours de négociation avec sa mère, Emilie m'avise qu'elle est finalement d'accord pour me rencontrer, avec pour seule condition la présence de sa sœur Josiane. Emilie et Hélène m'ajoutent à une boucle Whatsapp nommée «Charla hermanas e Inés». Une après-midi est organisée chez Hélène dans le Val d'Oise quelques jours avant Noël. J'appréhende quelque peu cette entrevue dans la mesure où j'ai peu d'informations sur son déroulé: j'ignore si Hélène et Emilie seront présentes, j'ignore l'état d'esprit des deux enquêtées, elles qui ont jusque-là été réticentes pour me rencontrer. Je prends aussi la mesure de la dimension presque cérémonielle de ce témoignage pour l'ensemble des descendantes de José que j'ai rencontrées. Lorsque j'arrive à Noyer, c'est Francine, la mère d'Emilie, qui vient me chercher. Nous nous acheminons à pied vers le domicile d'Hélène en faisant timidement connaissance. Cette dernière nous attend avec ses trois enfants et sa mère, Josiane. Après avoir préparé le thé, Hélène s'en va disant qu'elle nous laisse toutes les trois. Nous nous installons autour de gâteaux de Noël espagnols et Francine sort une pochette avec une multitude de documents administratifs de son père. Elle m'explique que c'est elle qui s'est occupée de la retraite de ses parents. Josiane quant à elle, se munie de trois feuilles de papier qu'elle a noircies d'une multitude de tirets et d'écritures. La différence de supports mémoriels chez les deux sœurs est intéressante. Il est à noter que l'aînée, Josiane, est présentée par Emilie et sa fille Hélène comme très sensible à ce qui lui a transmis par son père: celui-ci l'emmenait en meeting à la mutualité, à certaines réunions politiques dans des cafés. A l'inverse de Josiane qui manifeste un certain enthousiasme à partager ce qui lui a été transmis, Francine paraît dans un premier plus réservée dans son regard qu'elle rive sur sa sœur pendant la première grosse moitié de l'entretien. Au fil de la discussion, je m'efface derrière le dialogue des descendantes, posant quelques questions pour préciser certains faits.

---

<sup>121</sup>Stora, B., & Temime, E. (2007). *Immigrances, l'immigration en France au XXe*. Hachette littérature, Introduction, p31.



Durant l'entretien, les deux sœurs me racontent par bribes leur enfance à Achères dans un foyer franco-espagnol. Alors que les sœurs se souviennent des fêtes à la Mutualité qu'elles ont fréquentées enfants, elles évoquent les différences politiques entre leurs parents. Leur mère, Française d'origine bretonne et très croyante, est peu réceptive aux activités de son mari. De fait, la branche française de la famille des deux descendantes ont eu des rapports conflictuels avec leur père José:

I: Votre mère aussi venait à la fête de la Mutualité?

F: Non

J: Si elle est venue une fois

F: Faut dire qu'ils avaient des idées opposées

J: Oui

F: Ma mère dans sa famille, ils étaient plus de droite que de gauche... ça faisait des heurts parfois...

J: Je me souviens d'une réunion de famille... Alors là

F : Bah le seul étranger c'était mon père et ils ont eu une remarque malheureuse...

J : Non pas une... Pas qu'une!

F: Que les étrangers mangeaient le pain des français...

J: Que la France était un pot ou tout le monde venait faire dedans... Il s'est levé... Et il nous a dit... C'est fini...

F: On rentre...

J: Et puis, on était enfants... On voyait qu'il se passait des choses... J'avais l'oreille qui traînait... Et puis on est rentrés... Et on a plus jamais fêté Noël ou quoi que ce soit ensemble... Même pas le baptême d'Éric

F: Parce que papa ne voulait pas y aller

J: Non Francine ! Bon.

F: De toutes manières même si il avait été invité il aurait dit non!

J: Oui ! Mais maman aurait pu y aller...

F: Comme il était un peu chatouilleux... C'était un sujet sensible il faut reconnaître

J: Oui mais je suis désolée... Bah je suis désolée mais quand même <sup>122</sup>

Dans cette retranscription de la discussion des deux sœurs, la stigmatisation de leur père comme étranger dans leur famille maternelle, doublée de son anticléricalisme, semble sceller la prise de distance avec sa belle famille pratiquante catholique dont les rites sont une occasion de célébrer l'unité familiale. Si Josiane semble plus indignée que sa sœur, Francine tient à souligner que cette xénophobie n'était pas propre à leur famille française:

F: A l'heure actuelle c'est ce que les Français disent aussi des nouveaux immigrés...

J: Oui justement ça te fait pas peur toi?

F: Si... C'est euh... J'ai l'impression qu'on retourne en arrière.

J: C'est pas une impression c'est certain...

F: Souviens-toi, on avait des Polonais comme voisins qui étaient charmants comme tout, eux c'était polak... Les Italiens c'étaient les ritals... Les Espagnols les pingouins... C'était une aberration mais c'était comme ça hein... Aujourd'hui c'est pire. <sup>123</sup>

La discussion des deux sœurs à propos de cette mémoire familiale de l'altérité renvoie à un pan de l'histoire de l'immigration, à savoir celui de l'expérience vécue des personnes immigrées, et notamment à leur stigmatisation. Sur ces questions identitaires qui seront développées dans un autre chapitre, une mémoire familiale de l'entre deux émerge chez ces descendantes. Aussi, au rejet de leur famille française qui conditionne le rapport au passé familial des deux sœurs, s'agrège un autre aspect, lui aussi fondamentalement relié à la condition d'exilé de leur père. Durant leur enfance, Josiane et Francine apprennent l'existence d'un demi-frère né d'un premier mariage de José et resté en Espagne avec sa mère:

J: C'est vrai aussi que nous on a su qu'on avait un frère, moi j'avais 12 ans, Francine 10. Et ce sont mes parents ensemble... Maman était là. Et il nous a montré une photo... Et papa a dit, c'est votre frère... Francine tout de suite tu t'es fermée... Je juge pas hein Francine.

F: Ah, non, non c'est vrai.

J: Francine tout de suite fermée, maman n'a rien dit... Et moi j'étais contente d'avoir un grand frère en définitive... Mais je crois que j'avais pas complètement assimilé... J'avais 12 ans mais c'est pas ceux d'aujourd'hui...

---

<sup>122</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>123</sup> *Ibidem*

F: Qu'est ce que vous voulez savoir sur notre père? Qu'est-ce qui vous intéresse? <sup>124</sup>

Cette dernière intervention de Francine coupe court à la discussion à propos de leur demi-frère resté en Espagne et souligne la volonté de la descendante de l'exil d'axer l'entretien sur son père et non sur elle-même. En effet, cet aspect de la vie de leur père renvoie sans doute au plus douloureux de l'exil de José, pour lui-même et pour sa famille: celle restée en Espagne et celle qu'il a fondé en France<sup>125</sup>. Les deux sœurs évoquent le mariage de leurs parents, retardé à cause d'une lettre anonyme envoyée depuis l'Espagne indiquant que leur père était déjà marié<sup>126</sup>. De fait, le premier voyage des deux soeurs en Espagne pour rencontrer leur famille est conditionné par cette donnée:

I: C'est votre père qui vous envoyait en Espagne?

J: Non c'est pas lui qui nous envoyait... C'est nous même... Moi j'avais 20 ans, toi, tu avais 18 ans. C'est un cousin qui est venu travailler en France qui vivait chez mes parents et à la suite de ça, il a dit faut que vous veniez...

F: Faut connaître la famille et tout... Il venait en France pour travailler... Ils cherchaient tous du travail...

J: Mais moi j'avais vraiment très envie de... ça faisait partie de mes rêves d'aller en Andalousie.

F: Pas moi [marmonne]

I: Pas vous?

F: Non pas moi... Non parce qu'il avait reçu une lettre... En disant... Y'a quelqu'un qui a envoyé... On a jamais su qui avait envoyé cette lettre... En disant que c'était pas la peine qu'on vienne... Alors moi, comme j'étais un peu bretonne... Têtue [rires]... J'ai dit à ma sœur qu'est-ce qu'on va faire dans la famille, ils veulent pas de nous... La lettre anonyme, ma mère l'a eu quand elle allait se marier avec mon père... Il a fallu prouver que le mariage n'était pas reconnu par Franco... Qu'il était nul... C'est vrai que ça a été un choc.<sup>127</sup>

Arrivées à Nerja, alors que les deux descendantes sont accueillies chez l'une des soeurs de leur père, elles apprennent que les petits déjeuners qu'elles mangent tous les matins sont approttés par Gertrude, la première femme de leur père:

---

<sup>124</sup> *Ibidem*

<sup>125</sup> Alors qu'ils sont établis à Barcelone à la fin de la guerre où naissent leur premier enfant, la première femme de José, Gertrude, n'a pas souhaité traverser la frontière avec José lorsque les troupes nationales marchent sur la capitale catalane.

<sup>126</sup> Les mariages civils célébrés pendant la seconde république sont considérés comme nuls après l'accession de Franco au pouvoir.

<sup>127</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

J: Par contre Gertrude, la première fois qu'on l'a vue... On était en Espagne et puis notre tante Dolores, c'était une famille nombreuse et ils étaient assez nombreux... Assez pauvres, donc ils faisaient des efforts incroyables... Et je lui ai dit, ma tante vous savez on aime pas... C'est pas un problème... Et elle a dit «mais ce n'est pas moi» j'ai dit, ah bon c'est qui?

F: Elle était gênée

J: Elle était embêtée parce qu'elle ne l'aimait pas... Gertrude... Donc, nous on savait qui elle était. Je lui dis ah bon j'aimerais bien la rencontrer au moins la remercier et la connaître. Et puis à la suite de ça, un matin «descendez Gertrude est là». Et je crois que je pourrais pas oublier ce regard... On commençait à descendre les escaliers... Et elle était en bas, nos regards se sont croisés et je me suis dit «elle voit mon père»... Et ça a été pour moi un moment mais très très très fort... Et j'ai eu l'impression qu'on se comprenait...

Et elle a dit «ah mon fils José est à Barcelone, je vais demander à quelqu'un d'écrire pour qu'il vienne qu'il vous rencontre !» Je lui ai dit écoutez moi je peux... Et c'est ce qu'on a fait, on a envoyé la lettre et puis il est venu, et on a rencontré notre frère... Je m'en souviendrai toujours ça aussi.

F: Oui... Et olala fallait pas le dire, fallait qu'on se cache quand on allait voir Gertrude pour les voisins et tout olala...

J: Oui... Mais donc José est venu et un matin il est venu et oh... Qu'est ce qu'il est beau. Puis on a traversé tout Nerja pour aller voir notre grand-mère ensemble, et y avait des copains à lui qui disaient «ahh José avec des étrangères déjà» [rires] il était tout gêné.

F: [rires] On rigolait bien.<sup>128</sup>

En France comme en Espagne, les deux descendantes semblent porter la condition d'exilé de leur père. Dans leur famille française, celui-ci porte le stigmate de l'étranger. En Espagne, s'il porte le stigmate du vaincu et de l'exilé au sein de la communauté villageoise, ses deux filles incarnent matériellement cette absence et portent à leur tour le stigmate d'étrangères françaises. Il est intéressant de préciser que pour une certaine génération, le caractère étranger des descendantes passe par leur origine française et leur statut de touristes dans cette station balnéaire en plein boom économique et touristique. Pour l'autre génération, celle qui a vécu la guerre, le stigmate des jeunes filles semble plus passer par leur filiation: elles sont les filles d'un exilé anarchiste.

Lorsque notre entretien touche à sa fin, une phrase de Francine résume la complexité de cet entre deux vécu par les deux descendantes de l'exil durant leur enfance:

---

<sup>128</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

F: Dans notre enfance... C'est vrai que c'est difficile... Du fait des idées opposées de nos parents... C'était difficile d'en discuter... Et en plus y'avait un a priori avec Gertrude... Alors ça...<sup>129</sup>

Dans mon entretien avec Maria, le caractère spatial dans la construction mémorielle de cette enquêtée est central. Cette dernière n'est pas une descendante de l'exil républicain, elle descend de l'immigration espagnole des années 1950, plus communément qualifiée d'économique dans la distinction des différents moments de l'immigration. On l'a mentionné plus haut, sa famille a subi, tout comme les Guia à Cella, une violente répression. Ses deux grands-pères ont été fusillés au début de la guerre et reposent dans la fosse commune des Puits de Caudé. Après la fin du conflit, son père Alfredo passe dix ans en camp d'internement. Peu de temps après sa libération, les parents de Maria émigrent à Barcelone en 1953. Maria naît cette même année dans la capitale catalane. Arrivée en région parisienne, Maria grandit à Villeneuve la Garenne. Si l'enquêtée me raconte de manière assez détaillée l'histoire de l'arrestation de ses deux grands-pères, elle a plus de mal à reconstituer spatialement et chronologiquement la trajectoire de son père. La vie de ce dernier, décédé très jeune, reste encore relativement mystérieuse pour cette descendante qui peine à retrouver sa trace dans les archives espagnoles:

Je sais pas où il a fait son service militaire... Tout ce que je sais c'est... Ce que ma mère m'a raconté... Et qu'elle m'a toujours dit «ton père s'il était pas mort on aurait refait tout le trajet de son service militaire»... Fin'... De ses 10 ans... Ca c'était son truc, son rêve... Il voulait repartir à Algésiras... Il voulait... Donc je... J'en sais pas plus... Et puis à chaque fois que je demandais à ma mère des trucs un peu plus perso... C'est trop personnel pour elle...<sup>130</sup>

Si la mère de Maria peine à lui parler de son père du fait de sa disparition subite et prématurée, l'enquêtée a grandi dans un quotidien où l'évocation du passé familial était légion. Notamment en Espagne, où elle et sa mère partaient régulièrement depuis leur migration:

Ma mère à Cella je la sentais en colère... Parce que tu sais que ya eu des villages où le maire a dit, ici y'aura pas de fusillés, et personne a été fusillé, tu le sais? Par contre à Cella, [passe à l'espagnol] Personne a eu les couilles... De dire «ici on ne tue personne»... Et ça tu vois... Cette rage si on peut appeler ça comme ça... Ils pouvaient pas l'extérioriser... Il pouvait que le ruminer tous seuls ou avec ceux qui étaient du même camp... Parce que moi, ma mère... Plein de gens sont venus à la maison... Et ils parlaient, de la guerre, de toutes ces choses... Et

---

<sup>129</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>130</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

moi j'écoutais, mais bon j'étais petite je connaissais pas les gens! Et dis toi qu'ils se gardaient bien de dire les noms, ils parlaient en sachant de qui ils parlaient mais sans dire les noms... [re passe au Français] On en parlait qu'à la maison, soit chez moi soit chez des familles qui étaient pareilles... Je me souviens, je lui disais [passe à l'Espagnol] «mais maman dis moi qui c'est! explique moi... Non! Non!» Et aussi je te dis... Moi j'ai connu le Cella avec les routes pas encore bétonnées... Et y'avait une ambiance de peur<sup>131</sup>

Le récit de la transmission dont témoigne Maria passe essentiellement par des souvenirs en Espagne dans le village de ses parents. Cette transmission mémorielle est d'autant plus spatialisée qu'elle a lieu dans des espaces confinés. En effet, les fondements du régime franquiste ont été jetés sur l'éradication physique et symbolique de l'ennemi. Cela a ensuite donné lieu à la disparition progressive des vaincus des cadres sociaux de mémoire. En effet, leur souvenir, légitimant leur existence et par là même leur statut de victime, a été empêché. Ce silence imposé dans l'espace public tend à intérioriser certaines pratiques à l'espace familial<sup>132</sup>. Aussi, la transmission mémorielle décrite par Maria au sein de son cercle de sociabilités familiales comporte un caractère codé, qui peut être associé au jeune âge de Maria et le risque de propagation des discussions dans une Espagne franquiste des années soixantes, qui malgré un certain relâchement de son caractère répressif, continue de conditionner le quotidien des espagnols. De plus, la condition rurale précaire de ce village aragonais modernisé tardivement vient compléter un certain tableau mémoriel de la descendante. Maria associe le décor du théâtre de la violence à Cella à la permanence d'une mémoire vive et des représentations de la répression franquiste au sein de la population. Par là même, cette formulation induit que la descendante pourrait légitimement en témoigner, malgré les nombreuses années qui la séparent des faits.

Par ses nombreux voyages en Espagne, Maria est en contact direct avec la génération qui a vécu la guerre dont ses grands-mères veuves de guerre:

En vérité, tout ce que je sais sur ce grand-père c'est par des on dit à droite à gauche. Petite, même plus tard ma grand-mère Libertad... Elle a jamais parlé de quoi que ce soit... Je sais pas si elle en a parlé à Pablo mais moi elle m'a jamais dit quoi que ce soit, pourtant elle est allée à la maison, j'ai été chez elle et tout... Mais elle en a jamais parlé...

Autant ma grand-mère maternelle Carmen m'en a parlé... Elle me disait ouai... Quand j'étais à la maison et elle me disait «mets ta main comme ça, et tu verras qui a dénoncé ton grand-père»... En face je savais qui c'est qu'il y avait donc voilà... Quand j'étais chez elle, elle le disait souvent... Et à chaque fois qu'elle voyait passer certaines personnes... Moi à l'époque j'étais petite... Donc je sais pas... Mais à chaque fois qu'elle voyait passer une certaine

---

<sup>131</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

<sup>132</sup> Cuesta Bustillo, J. (2007). *Op Cit.*

personne, elle avait les mains qui devenaient comme ça et elle disaient «regarde regarde!» Bon, quand t'es petite [pfff] c'est des choses qui t'échappent... Maintenant je saurais... Mais à l'époque... Quand t'as 7 ans...<sup>133</sup>

L'enquêtée pointe la dissymétrie de connaissance entre le passé de sa famille maternelle et celui de sa famille paternelle. Cela peut non seulement s'expliquer par le décès prématuré de son père, par le silence de sa grand-mère paternelle mais aussi par l'héritage de griefs intra-familiaux qui éloignent Maria de certains de ses cousins de sa branche paternelle<sup>134</sup>. J'ai rencontré cinq des descendants de Libertad : deux de ses petites filles françaises (Maria et sa cousine Josefina, fille de Angel), deux de ses petits enfants espagnols (Pablo et Carla) et sa dernière fille nommée également Libertad. Il est intéressant de noter que seules les descendantes françaises gardent un souvenir mitigé de leur grand-mère dont la dureté de caractère entrave une bonne mémoire posthume. Josefina, cousine germaine de Maria, me confie lors d'un entretien:

J'ai le souvenir d'une femme euh... Aigrie... Elle avait encore la colère dans les yeux quand elle parlait... Le peu qu'elle disait... C'est curieux que personne n'ait clairement voulu évoquer les choses... Elle quand... Elle avait une sainte horreur des curés... C'est la seule chose qu'elle m'a dit à propos de mon grand-père... Que c'était un curé qui était venu l'arrêter, et qu'il avait soulevé sa soutane pour sortir la mitraille... Et que depuis ce jour-là, elle avait une... Une féroce envie de meurtre de tout ce qui était clérical... Elle c'était... Tu sentais dans le visage ses traits se tirer et la colère dans les yeux... Contre les curés. Elle m'a dit ça car y'a eu un sujet de discorde dans... Enfin de discorde... Maman voulait que je fasse ma communion... Et papa, bah pas trop... Déjà le baptême c'était limite mais alors la communion... Puis ma grand-mère est venue se mêler... Et elle est venue à me dire dans la discussion «moi les curés voilà ce que j'en pense» et c'est sorti comme ça...<sup>135</sup>

Comme Maria, Josefina fait aussi état du silence de sa grand-mère Libertad qui vivait alternativement chez chacun de ses enfants en France comme en Espagne. Pourtant, un événement, la communion de l'une de ses petites filles, rompt ce silence : il réveille les raisons de son anticléricalisme, ravivant le souvenir du rôle tenu par l'institution cléricale avant, pendant et après le conflit civil du côté des forces rebelles franquistes.

Aussi, Maria détient une version différente du récit de l'arrestation de leur grand-père, de celle de sa famille espagnole et de sa cousine française. Alors que ces derniers racontent que le grand-père a été arrêté puis emmené depuis leur domicile, Maria m'explique que le grand-père a été retenu alors qu'il a été appelé au cartel de la garde civile pour rendre son

---

<sup>133</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

<sup>134</sup> Notamment une querelle entre Alfredo et sa sœur Libertad.

<sup>135</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

arme de garde forestier. De fait, pendant notre entretien, l'enquêtée me renvoie vers Pablo, son cousin militant pour la mémoire très actif dans la région aragonaise:

Paquito pourrait t'en parler plus que moi car j'ai pas suivi... Il y a eu la période de cette Guerre civile où... à Cella.. Surtout à Cella... Ceux de droite, ceux de gauche, les riches, les pauvres... Tu vois ya eu tellement d'évolutions que je sais pas exactement ce qui a déclenché cette Guerre civile... Et ça je pense que Pablo a dû t'en parler plus que moi...  
C'est une période que je connais pas trop, tout ce que je sais c'est que mon père était au service militaire quand la guerre s'est déclenchée et qu'il a été engagé...<sup>136</sup>

On note que pour cette descendante, combler les trous de son passé familial est une tâche complexe en ce qu'elle connaît moins le déroulé du conflit civil espagnol. De fait, dans un entretien structuré par des allers-retours permanents entre la France et l'Espagne, Maria souligne la difficulté d'une transmission mémorielle en situation de migration:

On parle de tout mais ça va trop vite... Et comme en plus on est pas dans le bain... Si on était à Cella... Tu géographies plus... Tu vois ce que je veux te dire... Tu es dans le bain... Alors que là, ici t'es en France, on te le dit mais tu t'imagines moins... Là si tu veux, je sais que y'a des gens qui se sont cachés dans *las cunetas*<sup>137</sup>... Maintenant y'en a plus... Des *cunetas*... Puisqu'ils ont fait des trottoirs... Maintenant ça passe en dessous des trottoirs l'eau... Mais avant t'avais un peu de ciment devant les maisons puis t'avais *las cunetas* où passaient l'eau donc les gens se cachaient en dessous... Donc tu vois... Quand on te dit... [passe à l'Espagnol] «Ils se sont cachés dans la *cuneta*»... Toi en tant que Français, tu vois même pas où c'est *una cuneta*...<sup>138</sup>

Cette remarque de l'enquêtée est particulièrement pertinente pour notre réflexion autour de la spatialité de la transmission mémorielle. La réception d'une mémoire familiale pour Maria est entravée par son évolution dans un milieu urbain français, constituant une double rupture avec le théâtre de son passé familial proche : un milieu rural espagnol. Si Maria est allée régulièrement en Espagne depuis son enfance, le choc culturel qu'a vécu annuellement l'enquêtée lors de ses vacances au village rend compte d'un grand écart de représentations. Nous y reviendrons dans un chapitre suivant.

---

<sup>136</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

<sup>137</sup> Traduction en Français: Caniveau

<sup>138</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne



## C) L'activité militante

Chez de nombreux enquêtés de la première génération, l'activité militante de leurs pères sur le territoire français est structurante dans leur mémoire familiale. En effet, pour reprendre les mots de l'historienne spécialiste de l'histoire de l'exil républicain Geneviève Armand Dreyfus, la particularité de l'exil républicain réside dans son emploi à maintenir mais aussi à diffuser l'esprit qui l'a opposé au vainqueur<sup>139</sup>. Les lieux et les modes d'expressions politiques et culturelles sont nombreux. Ces lieux sont autant de lieux de mémoire pour certains des enquêtés, notamment pour Josiane, fille d'un exilé anarchiste:

J'ai vécu des choses très fortes avec papa... À la maison, je me souviens de petites réunions avec papa et ses copains, c'est moi qui servait le café, ma mère refusait [rires]. Je l'ai aussi accompagnée à des réunions à Paris... Il me semble que c'était au-dessus d'un garage, je m'en souviens plus... Mais ... C'est une salle où ce qui m'avait impressionné, je sais plus quel âge j'avais... Il y avait beaucoup de fumée, ça parlait fort [rires], y'avait plusieurs salles, il en avait entrouvert une et ya quelqu'un qui parlait je me souviens plus si c'était en Français ou en Espagnol, je me souviens plus du tout... Parce que l'Espagnol je l'ai appris d'oreille... Et puis j'ai dit à papa, ah non, je suis pas d'accord avec ce qu'il vient de dire ! Et puis il m'a dit mais vas-y, va le dire ! Moi j'ai dit non je parle pas bien espagnol, mais si va ! Et puis, non j'ai pas eu le courage devant tout ce monde [rires].<sup>140</sup>

On l'a dit, la mère de Josiane et de Francine ne partageait pas les idées politiques de son mari. Indirectement, la tâche du service aux invités déléguée à l'enquêtée peut se lire comme le déclencheur de la curiosité chez la descendante. Plus directement, par son activité militante, le père de Josiane transmet non seulement à sa fille sa culture politique du débat mais aussi la langue espagnole. Durant l'entretien et sur le papier que la descendante a rédigé avant notre rencontre, Josiane évoque les journaux auxquels étaient abonné leurs père:

Papa, il recevait 2 journaux de la CNT, un culturel, que j'essayais de lire, et un autre politique. Et puis, quand il a commencé à plus trop vouloir faire partie du milieu il m'a demandé quel journal m'intéressait le plus... J'ai dit culturel. Mais il continuait... Il voulait continuer de recevoir le bulletin culturel.<sup>141</sup>

Le combat politique de l'exil se trouve dans le prolongement de la Guerre civile: dans la mesure où la lutte contre le fascisme a été menée au nom de la défense de la culture, le

---

<sup>139</sup> Dreyfus Armand G, (1999), *Op cit*, chapitre VII, p 270.

<sup>140</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>141</sup> *Ibidem*

combat de l'exil contre le franquisme revêt un aspect éminemment culturel.<sup>142</sup> Dans son important travail d'édition, la Confédération Nationale du Travail en exil édite plusieurs journaux hebdomadaires anarchistes mais aussi d'autres journaux à la valeur littéraire, philosophique et scientifique pour un petit prix<sup>143</sup>. Il est intéressant de noter que malgré l'arrêt de son activité politique, le père tient encore à transmettre à sa fille les idéaux de son organisation. En effet, pour la CNT, dans son héritage des *Ateneos* et des écoles rationalistes de l'Espagne de la seconde république, la culture revêt une importance particulière dans l'épanouissement de l'individu.<sup>144</sup>

Dans cet effort du maintien d'une culture politique au sein de l'exil, les fêtes anarchistes organisées à la Mutualité sont autant de lieux de mémoire pour certains des descendants interrogés. Francine, si elle n'a pas accompagné son père à des réunions syndicales comme sa soeur, évoque cette fête à laquelle elle se rendait plus jeune:

F: La mutualité, je sais pas si ils vous en ont parlé... Le matin des débats et l'après midi des spectacles.

J: Ouiiii, moi, j'ai encore pleins de souvenirs, de la jeune femme qui s'était enveloppée dans le drapeau républicain... On a vu Brassens... Tous les ans on y allait.

F: Je me souviens plus quand c'était, juste qu'on y allait une fois par an. <sup>145</sup>

Maria, dont les parents sont arrivés dans les années 1950 en région parisienne pour des raisons économiques s'est régulièrement rendu aux fêtes de la mutualité:

Alors, je vais te dire, les anarchistes qui étaient à Paris... ça c'est encore un autre volet... ils faisaient... Moi j'ai été... Une fois par an, il y avait... La fête anarchiste... On y allait le matin, on mangeait... Et l'après midi, y'avait un spectacle ... Avec les vedettes anarchistes... Comment il s'appelle celui qui chantait et racontait des poèmes, Brassens... Je dois avoir une photo quelque part sur la scène de la Mutualité, c'était là bas... Les anarchistes se retrouvaient... Tous les plâtriers que je connaissais qui venaient à la maison... Tu sais c'est loin tout ça... Et cette photo je suis en train de danser, y'avait toujours une partie flamenco, jotas... après une fois que mon père est décédé, parce que j'ai été jusqu'à ce qu'il décède... Je suis jamais retournée... Alors je sais pas si ça existe toujours ou pas... <sup>146</sup>

---

<sup>142</sup> Dreyfus Armand G, (1999), *Op cit*, chapitre VII, p 270.

<sup>143</sup> *Ibidem*, p288.

<sup>144</sup> *Ibidem*, p290.

<sup>145</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>146</sup>Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

Sa cousine Josefina, dont les parents sont arrivés avec ceux de Maria, se rappelle également :

Mon père se contentait d'aller à la fête de la CNT une fois par an, on allait écouter des discours politiques le matin et Léo Ferré l'après midi, c'était le seul truc... Dans lequel mon père s'engageait... Politiquement, il s'engageait pas plus que ça... On allait tous écouter le discours mais voilà...<sup>147</sup>

Le père de Josefina, Angel, est le frère d'Alfredo. Rappelons leur arrivés ensemble depuis Barcelone en 1956 et le regroupement familial l'année qui suit avec l'arrivée de leurs femmes respectives, originaires du même village aragonais. Durant un entretien, lorsque je questionne Josefina à propos de la politisation de son père, elle raconte:

Il est parti à Barcelone... Et je pense pas qu'il se soit impliqué politiquement en Espagne... Il s'est pas trop investi pour pas être trop catalogué je pense et pouvoir venir en France.<sup>148</sup>

En effet, la politique migratoire entre la France et l'Espagne est surveillée de près par les autorités franquistes méfiantes vis-à-vis de cette terre d'accueil des républicains exilés. Les visas et passeports<sup>149</sup> pour la France étaient souvent refusés aux personnes rattachées de près ou de loin au camp des vaincus. Ainsi, différentes stratégies étaient mises en place par les espagnols ayant la volonté d'émigrer en France, comme par exemple de procéder à une demande depuis une capitale extérieure à leur région<sup>150</sup>. Sur ce que lui a transmis son père à propos de son histoire familiale, Josefina raconte:

Avec mes frères il en parlait plus, mais à mot couvert, c'était toujours le sujet tabou, il passait vite sur les aspects négatifs de tout ça. Je me rappelle qu'il nous a raconté que les voisins avaient pillé leur maison pendant qu'ils étaient partis se réfugier avec leur mère dans un village qui s'appelle Ademuz... Ils se sont échappés là-bas quand mon grand-père a été emmené... Et quand ils sont rentrés au village, ils ont retrouvé leur maison saccagée... Enfin vidée, plus rien. De cette période là, il m'a pas trop parlé de la guerre, après contrairement à Alfredo le père de Maria, il était enfant. Il m'a plus parlé du fait que certains, les instituteurs voulaient pas leur apprendre à écrire car ils étaient des enfants de rouges. Par contre quand ils se sont réfugiés dans le maquis ils lui ont appris à écrire<sup>151</sup>

---

<sup>147</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>148</sup> *Ibidem*

<sup>149</sup> Y compris les passeports touristiques, dans la mesure où l'immigration spontanée représente une grande part du procédé immigrationnel espagnol en France.

<sup>150</sup> Fernández Vicente, M. J. (2006). «Émigrer sous Franco. Politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers la France (1945-1965).» *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, n°2, p. 151-182.

<sup>151</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

Angel fait partie d'une génération espagnole qui a vécu un certain entre-deux en termes de socialisation. Enfant durant la Guerre civile, il a vécu la répression avec l'assassinat de son père au début de la guerre, l'exil en zone républicaine avec sa famille, l'occupation de leur maison ainsi que la misère et stigmatisation des vaincus à la fin du conflit<sup>152</sup>. Angel ne transmet à ses enfants que des pans de la répression qu'il a subi intimement en tant qu'enfant de vaincu, sans élargir à ce que l'ensemble de sa famille, actrice du conflit, à subi. En effet, la mise en mot de la douleur, si elle n'est pas aisée, sa transmission est entravée par l'enfance de sa descendance. Josefina et ses frères sont-ils en mesure de recevoir un tel récit de la violence? Le passé familial de la descendante se complète à mesure qu'elle tisse des liens avec sa famille espagnole et les sociabilités de ses parents en France. Adulte, le père de Josefina fait partie de l'afflux de migrants économiques impulsés par la demande française et la situation de l'économie espagnole. Alors que les Espagnols représentent le groupe d'étrangers le plus nombreux en France, les exilés occupent une place réduite dans cette nouvelle colonie<sup>153</sup>. Dans un premier temps considérés avec méfiance -car élevés sous le franquisme, les nouveaux arrivants constituent un terrain d'implantation des idées libérales en exil. Certaines organisations politiques tentent de les sensibiliser aux problèmes politiques espagnols en organisant des événements à visée politico-culturelles, comme les fêtes organisées à la Mutualité à Paris.<sup>154</sup>

Aussi, cette mémoire familiale de l'exil par le militantisme de leurs parents revêt chez certains des descendants un caractère à la fois concret et mystérieux. Par exemple, l'entretien avec les deux sœurs descendantes de José, exilé andalou anarchiste, commence directement sur la convocation de leur père à la gendarmerie en 1968:

F: En 68 mon père a été convoqué à la police...

J: La gendarmerie...

F: Parce qu'avec les événements de 68, ils avaient peur que mon père organise des manif donc il a été convoqué, ma sœur qui l'a accompagné vous expliquera ça...

---

<sup>152</sup> Libertad, la sœur d'Angel, me raconte durant un entretien qu'elle et ses frères ont dû recourir à l'*auxilio social*, aide sociale mise à disposition des plus précaires au sortir de la guerre.

<sup>153</sup> Dreyfus Armand, G. (1999) «L'exil des républicains espagnols en France de la Guerre civile à la mort de Franco», Albin Michel, Chapitre VII, p302.

<sup>154</sup> *Ibidem*

J: Il avait été au commissariat, je lui avais dit tu veux que je vienne avec toi? Il m'a dit oui... Donc nous y sommes allés... On nous a reçu je sais pas qui c'était exactement... D'abord il lui a dit... Papa lui a demandé pourquoi il était convoqué. L'homme a dit «écoutez c'est juste pour vous dire que faut pas enseigner comment faire des cocktails molotov sinon comme certains on vous enverra en Corse».<sup>155</sup>

En effet, en 1948 avec la réouverture de la frontière avec l'Espagne et depuis 1951 le rétablissement des liens diplomatiques entre les deux pays, le gouvernement français procéda à un fichage systématique des réfugiés espagnols ainsi qu'à la rédaction de rapports sur les organisations antifranquistes réfugiées et leurs activités contre le régime de Franco<sup>156</sup>. Dans le contexte de tensions sociales françaises entre Mai et juin 1968, la convocation de leur père instaure un climat d'inquiétude au sein de leur famille. Cette conscience d'une certaine irrégularité de leur père à travers ses anciennes activités en Espagne comme en France est l'un des facteurs explicatifs de la différence du rapport au passé familial entre mères et filles descendantes que l'on a précédemment évoqué, notamment dans le contexte historique de transmission mémorielle. Nous y reviendrons.

On l'a dit plus haut, lorsque les parents de la fratrie Guia, Léonor et Fabien, s'exilent en France, ils rejoignent les frères de Léonor à Amiens depuis 1938. Ce sont ensuite les parents de Léonor qui viennent s'établir en France. Le parcours migratoire de la famille finit dans le Val d'Oise:

Et donc, ils ont vécu ensemble à Amiens... Jusqu'à l'âge de treize ans, j'ai vécu avec mes oncles mes tantes... J'avais pas une famille papa maman... Donc mes images maternelles c'était mes tantes, mes cousines qui avaient 15 ans de plus que moi et qui s'occupaient de moi. Puis, ils sont venus à Argenteuil et ils ont acheté un terrain avec 4 maisons... Et c'est là qu'on a vécu dans 2 maisons tous ensemble, les autres étaient encore occupées... Et au fur et à mesure que les locataires partaient on a vécu chaque famille... Mais moi ça a été difficile... Moi, je me suis retrouvée avec mon père, ma mère et mes frères j'avais 13 ans... J'étais pas contente du tout... Moi je voulais continuer à vivre avec tout le monde... Mais bon ils étaient à côté, on passait d'une maison à l'autre...<sup>157</sup>

Le militantisme de ces exilés anarchistes rythme le quotidien de la communauté:

---

<sup>155</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>156</sup> Guixé, J. (2010). Persécutions d'exil. La répression politique des républicains espagnols en France (1937-1951). *Relations internationales*, 142, p.71-86.

<sup>157</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

J'ai toujours vu plein de gens chez mes parents, ils ont accueilli beaucoup de monde, même des activistes... Je me souviens d'un homme on savait pas comment il s'appelait, il fallait pas qu'on le sache...<sup>158</sup>

Durant notre entretien, Fabien évoque également les activités de ses parents et de ses oncles:

Je sais pas trop ce qu'ils faisaient... Par contre le seul truc que je sais c'est que ya eu interpol dans les années 60 qui regardait... On sait qu'ils enquêtaient... Je sais pas à quel moment j'ai pris conscience du passé de mes parents... Peut être ado... Après y'a toujours eu des gens à la maison... Pas forcément des militants, des gens qui venaient passer le dimanche...<sup>159</sup>

Durant mes entretiens avec les descendants, si ceux-ci savent leur famille anarchiste et très engagée, leurs activités militantes à proprement dites sont passées sous silence durant nos entretiens. Il est intéressant de s'interroger sur la nature de ces silences : s'agit-il d'une véritable méconnaissance ou bien d'un choix délibéré de ne pas m'en parler? Il semblerait que les deux options convergent. Lors d'un repas avec la fratrie entière, Agustin raconte qu'enfant, il a trouvé des armes cachées au sein du domicile. Il est tout de suite interrompu par Fabien qui embraye sur un autre sujet. Le caractère d'illégalité de l'action militante de leurs parents expliquent la difficulté à réceptionner mais aussi à transmettre ce pan de la mémoire familiale. En son temps, cette transmission aurait mis en péril la liberté de la famille. Aujourd'hui, pour leurs descendants, c'est la mémoire de leurs parents qui est mise en péril.

Néanmoins, à plusieurs reprises la fratrie tout entière se remémore du quotidien au sein de cette communauté familiale élargie:

A: Y'avait du monde olala, tous les Espagnols d'aragon de Paris

F: Ah y'avait du monde hein... Toujours... Le dimanche...<sup>160</sup>

Une sous-partie du chapitre V de ce mémoire est dédiée à cette communauté Argenteuillaise que constituait la famille Guia. En effet, dans cette famille d'exilés anarchistes, les liens de solidarités et de camaraderie sont transfrontaliers, transfamiliaux et très forts. Ces liens sont par la même vecteur d'une transmission mémorielle particulière pour les descendants qui ont connu le quotidien de cette maisonnée.

---

<sup>158</sup> *Ibidem*

<sup>159</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

<sup>160</sup> Entretien avec Odile, Fabien et Agustin, le 26/03/2023, Bezons

## II. La deuxième génération de l'exil

Dans notre corpus, tous les descendants de victimes du franquisme français issus de la seconde génération descendent de l'exil. En étudiant la mémoire qu'ils ont réceptionnée, notre étude s'encadre de nouvelles bornes chronologiques. On l'a dit, les ascendants des enquêtés de notre corpus sont en grande majorité des jeunes hommes au moment de leur exil en 1939. De ce fait, dans ce travail, la seconde génération de l'exil est constituée d'hommes et de femmes nés entre 1970 et 1980. Tous et toutes ont connu leur grand-père ou leur grand-mère exilé qui leur ont transmis de différentes manières une mémoire durant un âge de leur vie précis: celui de la vieillesse. Les âges de la vie des descendants de la deuxième génération -enfant, adolescent puis parfois jeune adulte- conditionnent également la réception de cette mémoire. La seconde génération descendantes victimes du franquisme, en France comme en Espagne, est caractérisée par sa distance avec les faits historiques qui ont traversé leur famille. La curiosité à propos d'une époque différente de celle que l'on vit est souvent plus forte que pour une période connue et vécue. De ce fait, par cette distance historique, les seconde générations réceptionnent et rattachent leur mémoire familiale à des faits concrets.

Un autre acteur apparaît déterminant dans la transmission mémorielle intergénérationnelle entre grands-parents et petits-enfants: le parent, qui lui-même agit comme un passeur et un intermédiaire de la mémoire familiale. Ces différentes strates générationnelles au sein de la famille sont porteuses de mémoires extérieures, rattachées à leurs cadres de socialisation. La transmission mémorielle intergénérationnelle prend alors des chemins descendants mais aussi ascendants.

A l'égal de la première génération précédemment étayée, nous porterons un regard sur les acteurs de la transmission mémorielle au sein de la seconde génération de descendants de l'exil républicain en les entourant de leur contexte socio-géographique. En décrivant le contact des petits enfants avec leurs grands-parents exilés républicains, nous nous intéresserons aux échanges au sein des trois générations de l'exil.

## A) Le contact avec les grands-parents exilés

Émilie est institutrice en banlieue parisienne. Fille unique, elle me parle de sa relation avec son grand-père, exilé anarchiste andalou qu'elle a connu jusqu'à ses quinze ans. L'entretien commence par une discussion sur son bilinguisme:

Il m'a transmis la langue... Ce qui déjà est énorme... J'étais souvent chez mes grands-parents car mes parents travaillaient. Je suis celle qui a probablement le plus de liens avec la famille en Espagne et qui parle le mieux. Il a énormément poussé aux fesses ses filles pour envoyer les petites-filles en Espagne dans la famille, on était accueillies comme des reines...<sup>161</sup>

Le cadre de transmission d'Émilie est induit par le travail de ses parents et donc directement structuré par l'environnement de son grand-père en mesure de s'occuper d'elle. Émilie apprend à parler l'espagnol et garde un lien fort avec sa famille en Espagne grâce à l'insistance de ce dernier. Émilie naît en 1980, année où son grand-père retourne en Espagne pour la première fois après la mort de Franco. Lors de mon entretien avec sa mère et sa tante, celles-ci me font part du peu d'enthousiasme de leur père à les envoyer en Espagne. On remarque une différence générationnelle dans la réception de la transmission de la langue espagnole, d'un rapport à l'histoire familiale et à la politique entre Émilie et sa mère, descendante de la première génération. L'enquêtée m'explique que sa mère ne parle pas l'espagnol, qu'elle est restée discrète sur l'histoire de sa famille exilée et qu'elle ne partage pas l'idéal politique de son père, contrairement à Émilie qui se revendique comme lui anarchiste. Nous y reviendrons. On note ici de manière claire l'influence des différents âges de la vie d'Émilie et de son grand-père dans la transmission d'une mémoire familiale, ces âges étant eux-mêmes entourés d'une conjoncture favorable: la mort de Franco et le possible retour des exilés après 40 ans de déracinement.

On retrouve le même cadre de transmission chez Silvio. Cet éducateur spécialisé dans la protection juridique des mineurs est aussi le petit-fils d'un exilé anarchiste andalou. L'entretien se passe en compagnie de son fils de 18 ans. Dénommés tous les deux comme ce grand-père, ils me parlent de la manière dont l'originalité de ce prénom a marqué leur vie.

---

<sup>161</sup> Entretien avec Émilie, le 2/02/22, Poissy



Chaque présentation à une nouvelle personne sur le territoire français engendrant des questionnements relatifs aux origines de ce prénom. Son père ne parlant pas l'espagnol, Silvio m'explique que c'est à ses grand-parents qu'il doit la transmission de la langue espagnole.

Je suis de Corbeil-Essonnes, mon grand-père habitait dans une maison avec des jardins communaux. Moi, j'ai grandi dans ces familles qui avaient 40 mètres de terres à cultiver en commun. J'ai appris l'espagnol petit car je traînais dans les jardins. Petit, j'étais les fins de semaine et les vacances chez mes grands-parents. Ils ne parlaient qu'espagnol, rentré à la maternelle, j'avais des ambiguïtés, c'était un peu compliqué ça. <sup>162</sup>

Cette enfance passée au domicile des grands-parents laisse entendre un caractère spatial dans le récit de la transmission que me donnent ces deux petits enfants d'exilés. En plus de l'apprentissage de la langue par leur ascendant, l'enfance des enquêtés passée chez leurs grands-parents exilés sert de cadre référentiel dans le puisement de souvenirs de la mémoire familiale que je sollicite. De fait, lors des entretiens, les anecdotes à propos de cette enfance passée chez leurs grands-parents exilés fusent. Émilie se rappelle amusée de l'éternelle blague de son grand-père:

Il parlait *fragnol* avec des blagues que seuls nous comprenions parce qu'on faisait le lien entre les deux langues mais par exemple... Il adorait nous dire quand il nous servait un poulet rôti qu'il nous servait un gendarme... Du coup, il nous faisait la blague en Espagnol mais forcément elle n'avait pas trop de sens [*rires*] On rigolait beaucoup. <sup>163</sup>

Dans le récit de transmission de certains descendants, une lecture genrée s'invite à l'analyse des chemins de leur mémoire familiale. Silvio me parle d'une difficile transmission, caractérisée par le refus catégorique de son grand-père de lui parler de son histoire. Comme on l'a brièvement évoqué, Silvio se remémore une enfance dans une communauté espagnole à Corbeil-Essonnes, dans laquelle il a appris la langue et à travers laquelle il semble avoir été acculturé au collectivisme anarchiste. Sur la parole directe de son grand-père, il me confie:

Il ne voulait jamais l'aborder, y avait que ma grand-mère qui voulait bien. Lui, il en parlait avec ses copains mais il s'enfermait dans le salon et personne n'avait le droit de rentrer. Donc

---

<sup>162</sup> Entretien avec Silvio, le 25/02/22, Toulouse

<sup>163</sup> Entretien avec Émilie, le 2/02/22, Poissy

très peu de retours par le cercle familial ni amical... Pas grand chose... Dans le sens où il était dans cette communauté.<sup>164</sup>

Le silence de son grand-père semble entrer en contradiction avec le cadre espagnol et militant que son petit-fils côtoie. Le mystère autour de son parcours militant est entretenu par ces réunions auxquelles Silvio n'a pas pu assister et par le contournement des sujets de conversation portant sur la Guerre civile. Sur sa relation avec son grand-père, Silvio la décrit comme proche et complice:

On discutait sans problème, de tout sauf de la guerre d'Espagne. De politique de tout ce que je voulais. Il était passionné de politique, il lisait son petit libé' tous les jours... Il aimait le foot...<sup>165</sup>

Le refus catégorique de transmission de son histoire s'est formalisé plus tard, lorsque Silvio alors étudiant en Master d'études hispaniques, choisit de travailler sur la Guerre d'Espagne à travers le prisme de sa famille:

J'ai fait un master d'espagnol, mon premier sujet c'était sur la Guerre civile. Malheureusement, j'ai dû changer de sujet car mon grand-père ne voulait rien me dire du tout, ma grand-mère me racontait ce qu'elle avait vécu elle, sous un autre angle sans dimension politique. Du coup j'ai fais un mémoire de linguistique, rien à voir.<sup>166</sup>

Parler de soi est socialement et historiquement situé. Recueillir une parole l'est tout autant. En partant de la démarche du descendant, nous pouvons tenter d'analyser le silence auquel il se heurte. Silvio passe par un biais scientifique pour prendre connaissance de l'histoire de son grand-père. Par là-même, la légitimité d'inscrire cet acteur de la Guerre civile et de l'exil républicain dans les événements historiques de l'Espagne contemporaine émane du descendant qui tente de recueillir le témoignage de son grand-père. Dans un premier temps d'analyse -en plus de la difficile mise en mot de la violence de la guerre, un rapport différent à l'histoire intime et personnelle et à l'histoire générale chez le grand-père et son petit-fils apparaît comme le moteur de ce silence. De fait, ironiquement, le second choix d'un sujet en linguistique, science de la langue, ne paraît pas si éloigné de son premier choix et du silence que son grand-père lui a témoigné.

---

<sup>164</sup> Entretien avec Silvio, le 25/02/22, Toulouse

<sup>165</sup> *Ibidem*

<sup>166</sup> *Ibidem*

En parallèle au récit de ce silence, Silvio évoque plusieurs fois durant l'entretien une parole plus libérée: celle de sa grand-mère. Pourtant, ces témoignages ne semblent pas trouver le même écho chez ce descendant d'exilé. Michelle Perrot, dans le premier chapitre de son ouvrage *Les femmes ou les silences de l'histoire* (1998), parle d'un enregistrement de la parole des femmes et de leur mémoire comme des dynamiques liées à leur condition et leur place dans la famille comme dans la société. Si «la mémoire des femmes est verbe», «la mise en scène du théâtre de cette mémoire est privée, tournée vers la famille et l'intime». L'historienne note que l'approche par la source orale des historiens a eu un franc succès auprès des femmes. A l'inverse, le mutisme des hommes s'expliquerait par l'entrave à la virilité que signifie parler de soi. Cette historienne des mouvements ouvriers ajoute une lecture militante à son raisonnement : le militant, porté par la culture collective de l'idéologie, se limite à parler de la vie syndicale et politique. Entre les grands-parents de Silvio, on peut adopter cette lecture pour comprendre les chemins de la mémoire non seulement dans sa transmission, mais aussi dans sa réception. En effet, cette réception chez ce descendant d'exilé diffère selon si l'histoire transmise lui vient de l'expérience de sa grand-mère ou celle de son grand-père:

I: Votre grand-mère vous a beaucoup parlé?

S: Ah oui, elle était très bavarde.

I: Vous l'avez déjà enregistré comme vous avez essayé avec votre grand-père ?

S: Non j'ai pas fait. Pourtant j'aimais bien enregistrer... Mais le fait que mon grand-père m'ait dit non pour mon mémoire... Après c'était sur le quotidien familial quoi... C'est d'autres histoires que ma grand-mère racontait... J'ai pas enregistré... J'aurais peut-être dû...<sup>167</sup>

Si le témoignage de la grand-mère de Silvio n'avait pas la dimension politique que ce jeune étudiant sur les traces militantes de son grand-père attendait, elle lui a transmis de précieuses informations sur son expérience en tant que femme d'activiste anti-franquiste:

I: Vous m'avez dit que votre grand-mère était catholique.

S: Oui, alors c'était curieux, catholique et pratiquante. Ça ne la dérangeait pas d'aller à l'église. Après elle y rentrait pas souvent... Elle en gardait quand même des souvenirs difficiles je pense. Quand mon grand-père était en France sans elle, elle était convoquée tous les jours au poste et elle faisait des ménages gratuits chez les gardes civils... C'est ce qu'elle

---

<sup>167</sup> *Ibidem.*

nous disait, elle balayait l'église entre autres, le commissariat, la place du village... Après c'est ce qu'elle nous a dit... Il y a peut-être eu d'autres punitions, brimades... C'était compliqué les années qu'elle a passées seule là bas.<sup>168</sup>

Dans sa thèse sur les témoignages oraux et la transmission des mémoires de la guérilla antifranquiste de Léon-Galice (1936-1951), Odette Martinez Maler analyse ce biais genré. L'historienne de la mémoire rappelle dans le deuxième chapitre de la thèse «des paroles à peine audibles», que les témoignages se distinguent selon les positions sociales autrefois occupées, selon si les témoins étaient des enfants, des adultes, des anonymes ou des responsables politiques, des hommes ou des femmes. Les témoignages recueillis par l'historienne témoignent de la position des femmes comme cibles privilégiées de la répression. Elles sont visées en tant que femmes rouges «doublement coupables: coupables d'opposition à la dictature [...] et coupables d'enfanter des monstres, des rouges»<sup>169</sup>. Pourtant, cette répression particulière chez les femmes reliées de près ou de loin à l'anti franquisme semble minimisée, «rabattue vers le petit côté de l'histoire»<sup>170</sup> pour une narration qui privilégie fréquemment les épisodes militaires.

Nicolas, le musicien descendant de la deuxième génération de l'exil dont nous avons évoqué les repas de famille, me fait l'archéologie du fort intérêt qu'il porte pour son histoire familiale. Comme Silvio, c'est son nom qui a structuré son identification à une histoire espagnole.

Pendant 3 ans, un instit m'a appris à écrire mon nom avec un G en me disant : G comme gitan... Je comprenais pas, je ne savais même pas si c'était un J ou un G et les copains m'appelaient le gitan, je comprenais pas... Je me suis vite posé des questions... Voir ce que c'était cette histoire. A partir de là je suis parti vers mon grand-père, il a commencé à me dire des trucs, hyper anecdotiques, limites des blagues quoi... Des histoires que je sais pas si elles sont vraies ou pas au final... Si j'te raconte c'est des histoires drôles quoi, des trucs que tu peux voir dans des films. Et puis en grandissant j'ai compris mieux ce que c'était cette histoire de guerre d'Espagne, j'ai commencé à lui poser des questions plus précises, je savais ce que je cherchais, jusqu'à en arriver au point où je l'ai enregistré, pendant 3h on a discuté et moi j'ai enregistré. Il reprend son parcours depuis son petit bled de la campagne jusqu'à la libération. [...] Je l'ai enregistré sans vraiment... Sans savoir pourquoi...<sup>171</sup>

Contrairement à celui de Silvio, le grand-père de Nicolas se laisse interroger et enregistrer. Cette transmission directe par la parole et son enregistrement constitue une

---

<sup>168</sup> Entretien avec Silvio, le 25/02/22, Toulouse

<sup>169</sup> Martinez Maler, O. (2012). *Témoignages oraux et transmission des mémoires : la guérilla antifranquiste de Léon-Galice (1936-1951)*, Thèse de doctorat, Partie I, chapitre 2, «des paroles à peine audibles », p.100.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.97

<sup>171</sup> Entretien avec Nicolas, le 2/03/22, Toulouse

archive familiale que le petit-fils de ce réfugié va détourner et user à des fins artistiques comme nous l'avons précisé plus haut. Lorsque Nicolas réfléchit pendant notre entretien à la manière dont il a réceptionné la parole de sa grand-mère, il admet ne s'être tourné que tardivement vers cette dernière. Si sa grand-mère, Française et descendante du versant économique des premières migrations espagnoles à Toulouse, n'a connu l'exil et la Guerre civile qu'à travers son mari et le reste de sa famille, elle est une source de mémoire importante.

I: Et ta grand-mère tu lui en parles de tout ça?

N: Bah non ! Depuis quelques années... En fait je me suis rendu compte... C'est marrant, et comme tu dis ça suit quelque part une évolution de la société... Je me suis rendu compte pendant longtemps, je l'ai pas questionné.... Après mon grand-père avait un espèce d'ascendant, il était plus âgé et il avait quand même, faut le dire... une culture.. Même chez les coco et les anars c'était des machos, une culture traversée par des trucs hyper mascu' et patriarcaux... Il lui parlait mal... C'était sa bonniche... J'ai mis du temps à aller vers elle pour lui demander de me parler d'elle et depuis peu je le fais.. Enfin depuis quelques années je le fais, et là elle me raconte des trucs j'hallucine... Sur son père, sur son oncle... Là j'ai appris c'était cet été je suis allé la voir et elle me sort comme ça dans une phrase : « c'est comme quand mon père a fait de la prison» Je lui dis comment ça, elle me dit « mais si tu saais», Mais non! tu m'as jamais raconté !! Y'a pleins de choses je me rends compte que je l'ai pas sollicité... Y'a aussi l'idée que comme elle était plus jeune et qu'elle est née en France, je me doutais pas qu'elle savait des choses, alors que si elle a pleins de choses à raconter... <sup>172</sup>

Cette lecture genrée de la transmission d'un vécu et de sa réception au sein de la famille nous donne des pistes pour décrypter le silence des exilés: entre indicible masculin et une écoute partielle de l'histoire féminine.

---

<sup>172</sup> *Ibidem*

## B) Les échanges entre générations

S'intéresser aux mémoires familiales revient à s'intéresser aux générations et à leurs échanges. Les entretiens avec les descendants d'exilés de la seconde génération l'illustrent bien. Rebondissant sur une discussion commencée en dehors du cadre de l'entretien, je commence l'échange avec Sébastien en le questionnant sur les archives:

I: Tu es déjà allé voir des archives?

S: Bah, disons que j'ai jamais éprouvé le besoin, la transmission elle est pas perdue quoi... J'ai connu mes grands-parents, mon père... Ya pas de choses à chercher ailleurs si tu veux tu vois...<sup>173</sup>

En effet, depuis une vingtaine d'années, les archives sont prisées par un nouveau public: celui des généalogistes amateurs. Ces derniers traquent en partie dans les archives ce qui a échappé à la mémoire orale de leur famille<sup>174</sup>. Pourtant, malgré ce contact intergénérationnel, au sein de la famille de Sébastien, son grand-père n'est pas au centre de cette transmission mémorielle active au sein de sa famille:

Mon grand-père... écoute il est mort à 101 ans... Il a dû mourir en 2008... Il en parlait presque pas mais tu vois je l'ai jamais questionné là dessus... Parce que... J'avais pas peut être assez percuté sur la chose tu vois... Mon père m'a souvent dit, on fait jamais assez parler les anciens... Lui, il regrette de pas avoir assez fait parler son père... Mon père me le dit souvent ça... Donc, moi du coup je fais parler mon père tu vois... [rires]<sup>175</sup>

On note ici de manière claire le dialogue mémoriel intergénérationnel au sein de la famille de Sébastien. Un dialogue non seulement conditionné par une faible transmission de la génération actrice de la Guerre civile mais aussi par une réception de la part de la deuxième génération qui en descend. Dans les mots du père de Sébastien, le regret de ne pas avoir assez questionné le grand-père rappelle à quel point la mémoire familiale en tant qu'objet ne va pas de soi: elle est une construction qui suit les âges de la vie de certaines personnes d'une société donnée, le tout dans des contextes particuliers. Aussi, avant la perte d'un parent, le quotidien à ses côtés tend à effacer les mystères qui peuvent entourer sa

---

<sup>173</sup> Entretien avec Sébastien, le 2/03/22, Toulouse

<sup>174</sup> Segalen, M. (2015). «Pourquoi mon père n'aurait pas dû épouser ma mère. Récit d'une quête généalogique». *Mondes Ethnographiques*, 30.

<sup>175</sup> Entretien avec Sébastien, le 2/03/22, Toulouse

trajectoire de vie, et avec, la curiosité qui enclenche chez les descendants la transmission mémorielle.

On peut expliquer l'implication du père de Sébastien dans la transmission de cette mémoire familiale en ce qu'il a aussi été un acteur de cette histoire et qu'elle a directement attiré à sa construction identitaire:

Avec mon père... Y'a pas une fois où on en parle pas quand on se voit tu vois... C'est toujours évoqué d'une manière ou d'une autre tu vois... En creusant, en élargissant sur le contexte politico historique... Bah, les détails je les connais depuis longtemps... On revient pas trop sur les détails... Mais y'a pas une fois où c'est pas évoqué quoi... J'ai pas de souvenirs de mon père qui me raconte, ça veut pas dire qu'il l'a pas fait... Mais ça jamais été caché, ça a jamais été tabou, pour mon père c'est revendiqué c'est une fierté ... Je sais pas si c'est le mot juste... Même si c'est... C'est un échec quand même, on est les perdants dans l'affaire mais y'a ce truc de «on s'est battu» bon on a perdu mais on est là... Je pense que quelque part le perdant il a un truc en plus... C'est lui qui gagne...<sup>176</sup>

Cette forme de transmission mémorielle très politisée du passé familial de Sébastien s'inscrit dans la trajectoire de vie de son père:

On va dire que mon père a toujours eu une forte conscience politique... Il était ouvrier... Électricien... Il a passé un CAP d'électricien.. Il a intégré une des plus grandes entreprises... Il était bon, il a fini sa carrière chef de chantier contremaître... Il était syndiqué à la CGT, militant CGTiste, délégué syndical... Gréviste... 68 avec ses collègues, ils ont bloqué le siège de leur entreprise... Ils ont séquestré le patron pendant... Je sais plus combien de temps... Quand ils ont voté la reprise, mon père a été un des deux ou trois à ne pas le voter... Donc voilà mon père grosse conscience politique...<sup>177</sup>

Si Sébastien précise que son grand-père n'a pas poursuivi d'activité militante à Toulouse durant son exil, on note la manière dont le parcours de son père se caractérise par des loyautés politiques relatives à leur histoire familiale (dans l'engagement du grand-père et de son exil). Sébastien, s'il n'est pas militant politique, est très actif dans le milieu associatif et culturel toulousain. Les différentes strates mémorielles des générations de cette famille ainsi que leur dialogue s'incarnent notamment dans cette continuité intergénérationnelle de l'engagement politique libéral sur trois générations. Il est intéressant de noter que les tantes de Sébastien ont un rapport au passé très différent, voire opposé, à celui de leur frère et de leur neveu. De fait, ces dernières ont un grand écart d'âge avec leur frère né à Madrid en

---

<sup>176</sup> Entretien avec Sébastien, le 2/03/22, Toulouse

<sup>177</sup> *Ibidem*

1934. Nous verrons plus loin que cet écart générationnel s'incarne dans un rapport différent à leur passé familial, dans un jeu permanent avec leur construction identitaire.

Le cas de Marion et de son père Philippe, tous deux descendants de la deuxième génération de l'exil, illustre également comment les échanges générationnels sont le catalyseur d'une mémoire familiale et de sa transmission. Philippe, rencontré via mon appel à témoins sur *Facebook*, est le fils d'un couple d'exilés formé dans le camp d'Argelès-sur-mer par un communiste andalou et la fille d'un riche socialiste aragonais. Issus d'une famille nombreuse, Philippe et sa sœur jumelle ont passé une grande partie de leur enfance chez leurs grands-parents exilés, c'est cette branche dont il parle essentiellement lors de notre entretien. Riche commerçant et propriétaire terrien, ce grand-père militant à l'UGT s'exile en 1939, un de leurs enfants reste en Espagne et un autre décède sur le chemin de l'exil. Pour les descendants, son histoire est relativement mystérieuse car elle est criblée de silences et de secrets. Accusé d'avoir assassiné des curés, il est condamné à mort par contumace et ses biens (des terres et une maison) sont rachetées par de la famille espagnole puis par l'oncle et la tante de Philippe. A leur mort, l'héritage de ces biens en Espagne remontent jusqu'à la fratrie de Philippe. C'est l'héritage de cette maison qui ravive la transmission d'une mémoire familiale chez ce descendant et sa fille:

Ma fille pose beaucoup de questions, en fait on a tous des ... Des raisonnements... Elle essaye de valider... Elle est de gauche... A l'époque, quand on a reçu l'héritage de la maison... J'étais pas forcément favorable, parce que y'avait des frais, des trucs... J'ai demandé à mes enfants, je prends la succession ou je la prend pas, je vous laisse décider. Ils m'ont dit de garder la maison! Je pense que c'était une manière aussi de garder contact avec cette région là et de transmettre...<sup>178</sup>

Comme son père, dans notre entretien, Marion est plus tournée vers le passé familial de sa grand-mère paternelle, et donc de son arrière- grand-père. Comme son père durant notre entretien, elle évoque les divergences politiques qu'il entretient avec elle et le reste de sa fratrie, tous restés fidèles aux idéaux communiste de leur père exilé<sup>179</sup>. Quelque temps après avoir rencontré Marion et Philippe séparément, nous organisons un entretien tous les trois. Dans le fond d'un bistrot parisien, les deux enquêtés me parlent de leurs récentes découvertes sur ce mystérieux grand-père. La descendante a apporté plusieurs documents d'archives mais aussi une archive familiale découverte au moment de l'héritage de la maison

---

<sup>178</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris

<sup>179</sup> L'aspect identitaire et politique de la mémoire familiale traversée par la répression franquiste est développée dans le chapitre VI de ce travail.



aragonaise: une boîte contenant la fortune du grand-père de Philippe<sup>180</sup>. Contrairement aux entretiens menés individuellement avec ces descendants et malgré le contexte de l'entretien qui a lieu peu de temps après les élections présidentielles de 2022, aucun sujet politique n'est abordé. L'entretien est centré sur ce qui les rassemble de cette mémoire familiale: un fort intérêt pour l'histoire du grand-père et la volonté de transmettre cette mémoire au reste de la famille, qui semble peu réceptive. Le père et sa fille discutent:

P: Il faut noter un élément... Dans la famille de Marion... Y'a 7 Marions...

M: C'est à dire y'a 7 Marions

P : Y'a 7 petits enfants... Qui sont censés transmettre l'histoire... C'est votre projet c'est votre truc de mémoire Ines... Et votre truc Marion ya que elle en fait, les autres sont désintéressés en fait... Alors qu'est ce qui fait que Marion... C'est vrai que son père... L'aide un peu... Mais c'est la bonne question... Pourquoi Marion et pas un autre? Y a même une cousine de ses cousines qui est prof de lettres... Elle aussi s'y intéresse mais pas comme Marion

M: Bah, je sais pas, je pense ça peut les intéresser...

P: La seule réaction quand l'historien a trouvé des choses c'était toi

M: Mais peut être que c'est parce que ya de la crainte ou je sais pas...

P: Peut-être parce qu'elle a fait des études d'histoire... On sait pas...

M: Aussi y'a le fait qu'on est les seuls à Paris... Ya plus que nous... Même mon cousin qui était là est retourné à Narbonne... Donc ils sont tous un peu là bas... Près de l'Espagne... Peut-être comme je me sens loin de ma famille...

P: C'est une question hein... Après ya l'âge aussi... Marion en a 42... Mon fils en a 35... On a d'autres neveux de 28 ans... Olivier qui a deux ans de plus que toi ça le dépasse...<sup>181</sup>

Les questionnements de Philippe à propos de l'intérêt particulier de sa fille, descendante de la seconde et troisième génération sont intéressants: parmi les sept petits enfants, pourquoi Marion est-elle la plus investie dans le recouvrement et la transmission de cette mémoire familiale?

David Lepoutre, dans son ouvrage de sociologie précédemment cité portant sur mémoire familiale chez des adolescents issus de l'immigration, s'interroge sur ces besoins de mémoire familiale. Le sociologue établit une typologie de la mémoire familiale en y intégrant la notion d'oubli. Pour s'extraire de la binarité souvenir absolu / oubli absolu, il introduit la variable valeur du passé. Elle correspond à certains aspects familiaux valorisés et certains

---

<sup>180</sup>La fonction mémorielle et sociale de cet objet est analysée dans un chapitre dédié à cet aspect de la transmission.

<sup>181</sup> Entretien avec Philippe et Marion, le 18/06/22, Paris.

aspects dévalorisés. En croisant ces variables, il présente une nouvelle typologie : le souvenir positif, qui renvoie à l'attachement au passé familial ; le souvenir négatif, qui renvoie à son rejet ; l'oubli, qui symbolise le détachement. Le chercheur conçoit cette typologie comme dynamique précisant que ces «cases» ne sont pas immuables: ses enquêtés ont manifesté des changements de perspectives. Ces perspectives se définissent par le rapport de valeur entre passé, présent et futur familial. Ainsi, si passé et présent figurent comme négatifs par rapport au futur il y a rejet du passé ; si présent et passé figurent comme positifs par rapport au futur, il y a attachement au passé. Ces changements de perspective sont liés au contexte et au changement de position du point de vue familial. Dit autrement: à l'évolution du cycle de vie et aux âges de la vie. Cette analyse nous permet de porter un regard sur les différentes formes de rapport au passé familial et de nous défaire de l'idée que la mémoire familiale est une valeur: aucun des rapports au passé familial n'est a priori meilleur que les autres.<sup>182</sup>

Ainsi, comme l'ont souligné Marion et son père à plusieurs reprises dans nos entretiens, la transmission mémorielle dans leur famille est impulsée à différents moments de leurs vies: la mort de ses parents pour Philippe, la mort de sa mère pour Marion et la naissance de ses enfants, le tout alimenté par leur isolement socio-géographique familial en région parisienne. Aussi, il semble que cet intérêt commun à ce passé familial -malgré les divergences politiques qui en émergent, est structurant du lien entre ce père et sa fille en ce qu'ils se transmettent mutuellement.

---

<sup>182</sup> Lepoutre, D., & Cannoodt, I. (2005). *Op Cit*, Chapitre 11 : Qu'est ce que la mémoire familiale ? p.315-346.

## Chapitre 3 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en Espagne

*Hazme un sitio en tu montura,  
caballero derrotado, hazme un sitio en tu montura  
que yo también voy cargado  
de amargura  
y no puedo batallar!*

*Vencidos*, Léon Felipe, 1920.

Si les exilés laissent derrière eux une grande partie de leur famille, c'est aussi un frère, une soeur, un cousin, une cousine, un oncle, une tante, voire un père qui s'est exilé pendant de très longues années. De plus, souvent, dans notre corpus l'investissement familial dans le conflit ne s'est pas réduit à la participation de l'exilé : ses parents ou ses frères et sœurs ont été directement acteurs de la Guerre Civile. Pour les victimes du franquisme qui n'ont pas fui l'Espagne, cela engendre, de fait, des différences dans la perception de cette histoire familiale et la diffusion de sa mémoire aux générations suivantes.

La répression franquiste se caractérise par l'amplitude de son action. Des exécutions à l'incarcération, en passant par l'exclusion et la marginalisation des vaincus dans une société reconstruite à l'image de vainqueurs selon des mécanismes administratifs et sociaux. Autant de procédés qui mènent à des situations d'exil intérieurs<sup>183</sup>. Dans son ouvrage éponyme, l'historien espagnol Gutmaro Gomez Bravo s'interroge autour de la longévité et de l'efficacité des mesures répressives du régime. En analysant sa structure administrative, judiciaire et pénitentiaire, le triomphe de ces institutions réside dans le travail propagandiste au sein de la société dont l'espace social s'est construit à l'encontre des vaincus. Pour les victimes de la répression franquiste, la fin de l'expérience carcérale n'était pas synonyme de liberté tant les options de réinsertion sociale au sein de la société franquiste étaient limitées. Les vaincus étaient, de fait, maintenus dans une situation d'isolement social au sein d'une société mutique, craignant en retour la répression : «la liberté fut l'épreuve la plus dure, celle de savoir ne pas être accepté au sein de la société à cause de son passé et celle d'avoir

---

<sup>183</sup> Gutmaro Gómez B., (2000), *El exilio interior, carcel y represion en la españa franquista*, ed. Taurus, Introduccion, p14.

conscience de que l'objectif réel de sa peine et de sa condition était servir de leçon et d'exemple à la société de la post guerre»<sup>184</sup>.

Ces sont dans ces conditions socio-historiques que la mémoire familiale des vaincus s'est vue interdite, réprimée et condamnée au silence. D'après le sociologue Daniel Bertaux qui a étudié les transmissions familiales en situations extrêmes, notamment en suivant la trajectoire de plusieurs familles moscovites des classes dominantes lors des révolutions de Février et d'Octobre 1919, le contexte social est un pilier de la transmission. Dans cette situation extrême où les cadres sociaux ont été modifiés par le contexte révolutionnaire, les efforts de transmissions sont vains car les repères des familles ont été sapés : revenus, amis, relations, milieux, habitudes de vie<sup>185</sup>.

En partant de ce postulat et en qualifiant les situations de migration et d'exil de l'intérieur comme des situations extrêmes pour les familles victimes du franquisme -dans le torpillage des cadres qu'elles connaissent-, on peut s'interroger autour des formes de transmission mémorielles en Espagne ainsi que sur le rapport au passé familial de ces descendants comme on l'a fait pour les descendants d'exilés en France.

On l'a dit, cette année l'enjeu de ce nouveau travail de master a précisément été celui de l'élargissement de cette question : l'étude des liens familiaux entre les victimes du franquisme parties en France et celles restées en Espagne ainsi que la transmission de la mémoire au sein de leur famille. David Lepoutre, dans son ouvrage précédemment cité *Souvenirs de familles immigrées* (2005), s'interroge sur ces questions de transmissions familiales en situation que l'on peut qualifier d'extrêmes, dans le bouleversement des cadres que peuvent connaître les familles qui ont immigrées. Il observe que cette mémoire familiale n'est pas autonome, pas consciente, qu'elle ne constitue pas un savoir situé qu'on transmet volontairement. Il élargit également ses questionnements autour du besoin de mémoire familiale : est-il universel? Dans l'affirmative, l'est-il dans toutes les sociétés? Dans tous les contextes et pour toutes les catégories de population? Ce sont ces questionnements qui nous guident tout au long de notre réflexion transfrontalière autour de la transmission de la mémoire dans les familles entre la France et l'Espagne.

A travers l'analyse des entretiens avec les descendants de victimes du franquisme interrogés en France, on constate une active transmission mémorielle au sein des familles d'exilés républicains. Cette transmission de la mémoire a pris différents chemins plus ou

---

<sup>184</sup> *ibid*, p218.

<sup>185</sup>Bertaux, D. (1994). «Les transmissions en situation extrême». *Communications*, 59, p73-99.

moins sinueux selon une multitude de critères. Qu'ils aient cherché à entrer en contact avec moi par le biais de *Facebook* ou autrement, tous m'ont décrit ce fond sonore familial républicain<sup>186</sup> dont parle l'écrivaine Marta Martin Domine. Cette mémoire de l'exil plus ou moins retentissante au sein du cercle familial, les descendants l'ont entendue, écoutée ou en ont ignoré les tonalités. Avec les quelques cousins espagnols de descendants de mon corpus d'enquêtés français, on constate des divergences dans le récit de la transmission de leur histoire familiale, confrontée à des obstacles et des perceptions de nature différente. En effet, cette musique de fond a revêtu des formes très différentes dans une Espagne cadennassée par la répression franquiste.

Dans son article *Las capas de la memoria*, l'historienne Josefina Cuesta Bustillo procède au découpage de la société contemporaine espagnole en trois générations pour analyser les différents processus de transmissions générationnelles :

- Une première génération, née entre 1926 et 1937 : protagonistes de la seconde république et de la guerre civile, ce sont des témoins du conflit et se caractérisent par différentes strates générationnelles.
- La seconde génération, née entre 1956 et 1968 : ce sont les enfants des acteurs du conflit, ils ont connu la guerre sous des formes mémorielles depuis une enfance sous la dictature.
- La troisième génération, née à partir de 1975, a grandi sous la démocratie, elle détient des références mémorielles de la guerre et de la dictature en ce qu'elle a pu vivre avec des témoins oculaires. C'est la génération des petits enfants, de los nietos.

Suivant ce découpage générationnel, mon corpus de descendants de victimes du franquisme espagnoles compte deux femmes de la première génération : Libertad et Inmaculada, toutes deux tantes de Maria (du côté maternel et paternel) ; trois personnes de la seconde génération : Pablo et Emma (cousins de Maria du côté paternel et maternel) et Eva (cousine du côté paternel de la fratrie Guia) ; trois descendants de la troisième génération : Manuela, Carlos et Sofia (cousins du côté maternel d'Emilie).

---

<sup>186</sup>Marín-Dòmine M, (2013) «La transmission et la construction de l'espace transgénérationnel», *Témoigner. Entre histoire et mémoire*,115.

Au vu du flou sémantique cristallisé dans la notion de génération, il convient de préciser quelques-unes de ses complexifications à l'heure d'analyser la transmission mémorielle au sein des familles espagnoles de victimes du franquisme. Dans mon corpus de descendants d'exilés, ces derniers appartenant à une génération de jeunes combattants en 1936, leurs petits-enfants sont nés dans la décennie entre 1970 et 1980. En Espagne, dans la mesure où la répression franquiste a commencé dès le début du conflit, elle s'est abattue à l'encontre d'une catégorie de population plus large que celle des miliciens ou soldats de l'armée républicaine. De ce fait, les générations filiales de descendants de victimes du franquisme diffèrent de la France. Par exemple, petit-fils d'un militant UGT fusillé peu après le coup d'État franquiste dans la province de Teruel, Pablo, né en 1950, est un descendant de victime du franquisme de la seconde génération. Sa cousine Maria, née en 1953 est quand à elle descendante de la première et seconde génération de victimes du franquisme, dans la mesure où son père Alfredo, a lui été acteur direct de la guerre civile et victime de la répression franquiste<sup>187</sup>. En cela, on peut déjà déterminer qu'être un petit-fils ou une petite-fille descendante de victime du franquisme revêt un sens historique différent de parts et d'autre de la frontière franco-espagnole. De fait, la notion générationnelle des parents de ces petits enfants s'invite également à cette lecture : Alfredo, le père de Maria est le plus âgé de l'adelphie, les pères de Pablo et de Josefina, font partie des plus jeunes, ils n'ont pas participé directement au conflit. La transmission mémorielle prend donc des chemins différents selon différents aspects de leur génération. En reprenant les lectures des sociologues Marie Claire Lavabre et Claudine Attias Duffont les générations des descendants de ce corpus sont à appréhender dans leur aspect à la fois filial, événementiel et mémoriel.

Chronologiquement, nous nous intéresserons à la première et deuxième génération de descendants à travers la famille espagnole de Maria à Cella ainsi que celle de la fratrie Guia. Enfin, nous approcherons la troisième génération de descendants de victimes du franquisme à travers les récits des cousins espagnols d'Emilie.

---

<sup>187</sup> Après la défaite républicaine, Alfredo le père de Maria a passé dix ans dans les camps de travaux franquistes.

## I. La génération des fils et filles de victimes du Franquisme

Les récits des descendants de victimes du franquisme de cette génération en Espagne ont tous été recueillis à Cella, un village aragonais situé à 23 km de la capitale de la province de Teruel. La comarque de Teruel dans laquelle se situe Cella ainsi que celles qui l'entourent comme la comarque d'Albarracin sont le théâtre d'offensives et de nombreuses batailles durant la guerre civile. Cette zone est également très touchée par la répression, elle compte plus de 400 fosses communes dans lesquelles reposent des milliers de victimes<sup>188</sup>.

Entouré des reliefs de la chaîne de montagne de Albarracin, ce village au climat continental fait partie des plus peuplés de la province. Sa population oscille entre 3685 habitants en 1930 et 3909 habitants en 1960<sup>189</sup>, avant de décroître durant la décennie suivante et de stagner autour de 3000 habitants. A partir des années 1980, l'ensemble de la province connaît un phénomène de dépopulation et malgré l'implantation industrielle à Cella, le village continue de se vider de sa population.

On l'a explicité dans le premier chapitre, mon rapport à ce terrain est particulier : il est le village d'origine de mon père qui de surcroît lui était très cher. De ce fait, lorsque Maria a démarché ses cousins pour leur proposer de me rencontrer, elle m'a présenté comme la fille de mon père et la petite-fille de ma grand-mère. Il me semble que mon statut de descendante de personnes originaire du village a été déterminant dans leur consentement à me rencontrer. Aussi, tous les descendants rencontrés m'ont confié avoir été proches de ma grand-mère et fervents lecteurs de mon père. En effet, à la retraite, ce dernier a écrit un roman sur ce village à travers la vie de son oncle, figure républicaine de Cella, exécuté dans les années de Post-Guerre. Dans la mesure où ce livre est l'un des uniques écrits retranscrivant une mémoire du vécu des familles républicaines de Cella a été évoquée par tous les descendants lors des entretiens.

---

<sup>188</sup> Site du gouvernement d'Aragon, le répertoire «mémoire démocratique» comporte une base de données qui recense toutes les fosses communes de la région. La province de Teruel en compte 405.

<sup>189</sup> Données recueillies à partir des recensements de l'Institut national de statistiques espagnol.

Cella est le village le plus touché par la répression dans la province de Teruel en termes d'exécutions et de saisissement des biens.<sup>190</sup> Directement tombé aux mains des nationaux, la répression à Cella commence le jour même du soulèvement militaire nationaliste lorsque des membres de la société ouvrière et agricole sont fusillés. On compte au total 86 personnes fusillées entre 1936 et 1939 dont douze sont des épouses des membres de la société. De fait, trois des jours de mon terrain à Cella en Octobre ont consisté à suivre l'un des descendants de mon corpus, président d'une association mémorielle de la province, ainsi qu'une association d'archéologues et d'anthropologues légistes valencienne lors de l'exhumation d'une fosse commune dans laquelle repose 13 habitants de Cella, notamment le grand-père de la fratrie Guia.

Mes deux terrains à Cella, dans une immersion totale, me permettent d'affirmer que la mémoire de cette violence est encore vive dans le village. En effet, l'explication des raisons de ma présence -soit une étude sur la mémoire familiale des descendants de victimes du franquisme- aux connaissances dont je croisais la route (toutes générations confondues) a toujours suscité des réactions gênées.<sup>191</sup> Aussi, dans les entretiens menés avec les descendants, le tissu relationnel du village est vu sous le prisme d'une mémoire de l'engagement passé des familles ainsi que de la délation qui a eu lieu. Nous y reviendrons.

Les enfants de victimes du franquisme à Cella me font part d'une transmission passée sous silence dans le cadre hostile de la répression franquiste des années 1950. Toutefois, certains des descendants témoignent d'une transmission mémorielle explicite au sein de leur foyer. Cette transmission nourrit la conscience d'un statut, celui d'enfant de vaincu, notamment entretenu par le lien avec leur famille française.

---

<sup>190</sup> Aldecoa S., (2016), «La Sociedad Obrera Agrícola de Cella, una organización modélica e independiente», *Xiloca* 44, p95-114, 2016.

<sup>191</sup> Devant cette gêne qui a fini par être partagée, il m'est moi même arrivé de réduire la présentation de mon étude à la mémoire familiale en situation de migration.



## A) Une transmission passée sous silence (1950-1960)

Je rencontre Emma, cousine au second degré de Maria, en Octobre à son domicile : un appartement dans des blocs d'immeubles vieillissés à l'orée du village, plus communément appelé *Los pisos*. Ramon, père de l'amie chez qui je loge, propose de me déposer. Sur le chemin, il me confie ne connaître personne habitant à cet endroit. En effet, bon nombre des habitants de ce quartier sont des immigrés de l'intérieur ou de l'extérieur de l'Espagne venus travailler dans les usines de Cella.

Il est intéressant de préciser le cadre de mon entretien avec Emma. D'abord assises sur son canapé, nous sommes certainement toutes deux plus gênées l'une que l'autre. Pour ma part, car il s'agit de mon premier entretien à Cella. L'entretien prend une nouvelle tournure lorsque l'enquêtée prépare le café et me propose de continuer dans sa cuisine pour pouvoir fumer. Ce changement de cadre, moins formel, donne une impulsion à notre conversation. Des souvenirs plus intimes et profonds émergent ponctués par des anaphores du type «Ah tiens!». De fait, Emma qui pensait ne rien avoir à apporter à mon étude, fait partie de mes entretiens les plus denses.

Mon entretien avec Emma commence par la présentation de ses liens familiaux avec sa cousine Maria. Lorsque je la questionne sur la trajectoire de ses parents avant pendant et après le conflit, l'enquêtée me fait part de ses lacunes :

Mon père a fait la guerre, bien sûr. Mon père y est allé... D'ailleurs, il était avec ton grand-père... Mais comme jamais... Ta grand-mère a dû te raconter... Ah tiens, tu ne l'as pas connue? Mais, tu sais mon père était un taiseux... Il avait très peur car ils ont reçu de sacrées raclées ... A Mora de Rubielos, c'est là qu'ils ont été condamnés à mort... Après, je ne sais pas ce qui s'est passé qui les a... A l'époque, il fallait voir... On ne pouvait rien savoir, hein... On ne savait rien de ce qui se passait... Rien de rien.<sup>192</sup>

Emma connaît mal la trajectoire de son père, un jeune journalier anarchiste au moment du soulèvement nationaliste. De fait, l'enquêtée semble attendre de ma part une certaine connaissance de cette histoire, dans la mesure où elle est similaire à celle de mon propre grand-père. Cette connaissance partielle est due à la personnalité mutique de son père que l'enquêtée rattache à une expérience de répression violente subie au sein de différentes prisons et de camps d'internement pendant presque dix années. Lorsque je lui demande si sa mère était plus bavarde, Emma se remémore d'une peur similaire chez celle-ci :

---

<sup>192</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

Ohlala, ma mère..Pas du tout! Peut-être quand une de ses connaissances passait à la maison alors elles discutaient entre elles. Mais ne crois pas, pas plus que ça, elles avaient vraiment très peur, bien sûr, nous autres enfants ont peut parler plus que de raison...<sup>193</sup>

Au sein du foyer d'Emma, le passé familial constitue plus qu'un non-dit. En effet, les années 1950 sont non seulement marquées par le vif souvenir du conflit mais aussi par la forte censure des vaincus dans un espace social qui leur est fortement hostile. Dans la mesure où les enfants sont confrontés à diverses instances de socialisation au sein des institutions franquistes comme l'éducation, la religion et les groupes de pairs, entretenir une mémoire familiale ouvertement anti franquiste au sein du foyer relève du risque. Dans l'élaboration de sa mémoire familiale, l'enquêtée associe la peur de ses parents à des souvenirs précis :

Ah, tiens, je vais te raconter ce détail qui s'est gravé pour toujours dans ma mémoire... Le père de Darío, c'était celui qui castrait les chevaux... Il venait à la maison, il suffisait de l'appeler et il venait... Il entrait par la porte de la cour et dis donc, ils n'échangeaient pas un mot, pas un seul, ce qui se dit, pas un seul... Tellement ils avaient peur car ils étaient toujours en train de les surveiller... Mais, je veux te dire... Je crois que même s'ils s'étaient rencontrés seul à seul, C'est fou, ils avaient fait la guerre ensemble et tout... mais ils avaient si peur que...<sup>194</sup>

Ce souvenir évoque un tissu relationnel à Cella entièrement détricoté durant la post guerre. Emma semble à ce jour encore bouleversée par l'ombre de la répression qui pesaient sur les vaincus qui se traduit ici par l'échange de silence entre son père et son ami qui ne s'adressent plus un mot de peur d'être entendus depuis la cour. Durant mon entretien avec Pablo, cousin germain de Maria du côté paternel, je commence par évoquer les différences d'entrées sur le terrain des descendants de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne. Présente lors de mon premier entretien avec Pablo, sa femme Antonia intervient :

A: C'est très simple, ils avaient moins peur de parler là-bas que par ici... Ce qu'ils se disaient entre eux... Ici, on ne pouvait même pas être en groupe, alors que là-bas...

P : Ecoute, il y a eu une période où il y avait une loi appliquée au niveau du village: trois hommes ne pouvaient pas circuler ensemble dans le village.<sup>195</sup>

Pour Antonia, l'entrée sur le terrain des descendants de victimes du franquisme en

---

<sup>193</sup> *Ibidem*

<sup>194</sup> *Ibidem*

<sup>195</sup> Entretien avec Pablo et Antonia, le 31/10/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

Espagne est freinée par la peur et la prudence de leurs ascendants, particulièrement taiseux à propos de leurs vies et de leurs expériences passées avant et pendant le conflit. Ces silences empêcheraient l'élaboration d'une mémoire de la répression chez leurs descendants. En effet, pour asseoir les bases légales et administratives du régime, entre la fin de la Guerre Civile et l'abrogation de l'état de guerre en 1948, l'Espagne franquiste est régie par une série de lois répressives<sup>196</sup>. L'enquête fait référence aux lois de sécurité de l'État du 29 mars 1949. Le chapitre 4 de cette loi est composé de treize articles qui détaillent la moindre participation à des associations subversives : allant du pacte contre l'Etat à la diffusion publique d'un sentiment anti national ou contre le chef de l'Etat, ces formes d'associations et de propagandes sont réprimées entre 6 mois à 3 ans de prison<sup>197</sup>. A Cella, petit village où le tissu relationnel était relativement dense, la réunion de personnes anciennement impliquées durant le conflit ou encore issues de familles vaincues, est suspecte et répréhensible. A l'inverse, en France, la libre activité politique des exilés s'est effectivement retrouvée au centre des récits de transmission mémorielle des descendants rencontrés.

Malgré cette répression latente qui a façonné la transmission d'une mémoire apeurée et silencieuse au sein des familles, les enquêtés me font part d'une transmission en contrebande, notamment par le biais des micro résistances au franquisme de leur cercle familial. Antonia et Pablo se souviennent de la radio écouté par leurs parents :

A: Il y avait une radio, quand j'étais petite, qu'on continuait à écouter très doucement... Elle s'appelait la Pirenaica... Car c'était... À l'époque, ils retransmettaient ici... On l'entendait mais très faiblement ...

P: Si le son était trop fort, la surveillance s'en apercevait et...

A: Et on te dénonçait.

P: Dans ta propre maison! Il y avait un garde qui te surveillait jour et nuit...<sup>198</sup>

La pirenaica est une radio indépendante créée par le Parti communiste espagnol en exil, elle est émise depuis les Pyrénées. Étant donnée son illégalité ainsi que les idées

---

<sup>196</sup>Guittet, E.-P. (2019). «Les recours à l'état d'exception sous le régime franquiste» (1956-1975). *Cultures & Conflits*, 113.

<sup>197</sup> *Ley para la Seguridad del Estado de 29 de Marzo de 1940*, B.O.E., núm., 101, p. 2434-2444.

<sup>198</sup> Entretien avec Pablo et Antonia, le 31/10/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

libérales qu'elle diffuse, son écoute relève d'un acte de micro résistance au franquisme.<sup>199</sup> Emma se rappelle également de toute une organisation pour écouter cette radio sans craindre d'être entendu :

E : Ah tiens, je vais te raconter ça... On n'avait ni radio ni télévision, je crois que... Euh... la télé, je devais avoir 18 ans, t'imagines un peu! Mais, un homme avait... Une radio... Et tu sais ce qu'ils faisaient... Et ben, ils allaient écouter Radio Paris, la Pireneica et nous les enfants, ils nous faisaient jouer devant l'entrée... Je me souviens que cette maison ressemblait à celle de ta grand-mère, l'entrée comme ça... La chambre... la pièce où eux étaient, ils étaient plus au fond... Et, en fait, ils nous faisaient jouer devant, on l'a découvert ensuite, pour qu'on fasse du boucan au cas où un garde civil passerait par là car la garde civile était partout, elle se promenait... Bon, elle tabassait... Elle tabassait fort. Ils nous faisaient jouer là pour que nous criions et hurlions... Nous, on se doutait de rien... Et eux écoutaient...

I : Si on les attrapait à l'écouter, que pouvait-il se passer?

E : Et bien, ce qu'ils pouvaient leur faire... Car alors... Jusqu'au jour où Paquito est mort...<sup>200</sup>

## B) Les conditions d'une transmission mémorielle

### a) Les sociabilités

Ce genre de sociabilités, qui s'apparentent plus à des réunions informelles entre vaincus tant leur tenue est synonyme de danger, sont strictement confinées entre quatre murs. Elles ont été évoquées par certains des descendants interrogés à Cella, mais aussi par Maria, la cousine française de Pablo dont les propos ont été précédemment cités :

Cette... rage... Si l'on peut dire... Ils ne pouvaient pas l'extérioriser... Ils ne pouvaient que la manger entre ceux qui étaient du même camp... Car chez ma mère, ils sont venus très souvent, chez ma mère... Et, ils parlaient... De la guerre, de toutes ces choses... Et moi, j'écoutais... mais comme j'étais petite, je ne connaissais pas les gens! Eux, ils parlaient... Ils savaient de qui ils parlaient mais ils taisaient leur noms... On en parlait qu'à la maison, chez moi ou chez les familles qui étaient comme nous...

On l'a dit dans un chapitre précédent, la transmission mémorielle est spatialisée. Non seulement à Cella, mais aussi au sein des foyers des familles vaincues. A l'abri des regards, entre personnes partageant la même condition de vaincus, les discussions gardent un

---

<sup>199</sup>Fernández, L. Z., et al. (2008). En Radio Pirenaica: *La Voz de La Esperanza Antifranquista*, Introducción p.19-24 Marcial Pons Ediciones de Historia.

<sup>200</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

caractère codé pour éviter toute fuite et diffusion de leurs ressentiments hors de la sphère privée. De ce fait, ce caractère confiné de la transmission mémorielle revêt un aspect féminin.

Le caractère genré de la mémoire et de sa transmission a été traité dans l'historiographie hispanique. La sociologue argentine Elizabeth Jelin analyse les impacts de la répression dictatoriale post victoire militaire en soulignant ses spécificités genrées, notamment dans le traitement des corps. Les exécutions et les emprisonnements touchent davantage les hommes, alors que les femmes, sans pour autant être toujours épargnées, sont victimes de violences sexuelles. A la mémoire de cette violence, s'ajoutent les manières de se souvenir, sujettes aux transformations engendrées par les régimes dans l'organisation des pratiques quotidiennes des hommes et des femmes. Comme Maurice Halbwachs, Elizabeth Jelin parle d'encadrement social de la production et l'expression mémorielle.<sup>201</sup> La défaite d'Hitler engendre une redéfinition des modèles de genre au sein de la société franquiste. Avec l'atténuation du caractère fasciste du régime, un nouveau modèle de masculinité est prôné. L'homme est le gagne pain de la famille, il est travailleur et caractérisé par son activité dans l'espace public. En parallèle, il est attendu de la femme d'être une mère de famille et une épouse dévouée, travaillant dur pour la bonne organisation du foyer<sup>202</sup>. Dans la redéfinition de cet espace social, les souvenirs des femmes se structurent autour de la vie quotidienne, de la situation économique et émotionnelle de la famille, de l'actualité du quartier, des peurs et des sentiments de la société environnante<sup>203</sup>. Emma témoigne également des bribes de son histoire familiale qui lui sont parvenues par ces sociabilités féminines au sein de son foyer :

E: Et bien, je l'apprenais certainement quand Francisca, la sœur de ta grand-mère, montait à la maison et qu'elles se mettaient à parler, toi t'étais là, elles le savaient d'ailleurs, et c'était toujours le même sujet, le même sujet de conversation... Peut-être que ta grand-mère criait plus que les autres (rires). Elles ne parlaient que de la guerre et elles disaient toujours: «Aie! pourvu que vous n'ayez pas à en voir une autre». T'imagines à quel point...<sup>204</sup>

Pablo, le cousin de Maria, a un souvenir des discussions de sa mère et de ses sœurs. A l'inverse de sa cousine, il vit à Cella et les discussions ne revêtent pas pour lui un caractère codé :

P: Quand ta grand-mère Balbina, la tante Anuncia et ma mère se retrouvaient, elles se mettaient à parler...

---

<sup>201</sup>Jelin, E. (2001). «El género en las memorias.» *Los trabajos de la memoria* (Cap. 6). Ed. Siglo Veintiuno.

<sup>202</sup>Rosón Villena M., (2016) *Género, memoria y cultura visual en el primer franquismo (materiales cotidianos más allá del arte*. Ed. Grandes Temas Catedra, 317p.

<sup>203</sup> Op cit, Elizabeth Jelin

<sup>204</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

A : C'est que, petit tu es une véritable éponge, tu captes tout

P: Elles parlaient de l'oncle Joaquin. Je les questionnais comme toi et elles se commençaient:« Et ceci et cela et le grand-père Agustin qui a reçu une sacrée trempe car quand l'oncle Joaquin a pris le maquis avec Marianico alors l'oncle s'était réfugié dans une grange...<sup>205</sup>

## b) Une transmission explicite

Certains descendants témoignent toutefois d'une transmission relativement explicite au sein de leur famille durant leur enfance. Eva est la cousine germaine de la fratrie Guia qui descend de l'exil. Leur grand-père a été fusillé au début du conflit. L'enquêtrice espagnole me fait le récit d'une active transmission mémorielle au sein de sa famille par plusieurs biais. Je commence l'entretien en lui demandant si sa mère lui a parlé du passé familial traversé par la Guerre Civile :

E: Ma mère est morte il y a cinq ans, à 99 ans... Quand ma mère est morte, la veille, elle ne parlait pas ... et elle est décédée mh, je te répète exactement ces termes: «salopard, le pédé de Cora» jusqu'à son dernier souffle...

P: Un des plus grands assassins de la province était d'ici de Cella, il s'est proposé pour participer à toutes les exécutions du village...

E: Ma mère est morte avec cette dernière pensée.

I : Ta mère se souvenait de l'arrestation de son père?

E: Enfin...Comment ne pas m'en souvenir, faut savoir que chez moi c'était le sujet à l'ordre du jour. Tu sais, avant on récoltait le maïs... On le séchait, on retirait les épis... Pour les donner après aux bêtes et on était à côté du poêle à bois et ma mère nous racontait tout,tout, oui, oui... Ma mère, tout... Je sais tout sur tout le monde.<sup>206</sup>

La mère d'Eva, âgée de 19 ans au moment de la mort de son père, a ouvertement exprimé sa rancœur envers les assassins de son père auprès de ses enfants. A l'inverse des descendants de victimes du franquisme précédemment cités, Eva m'explique que ce sujet était fréquemment évoqué dans son foyer. L'enquêtrice me fait part de souvenirs précis de la transmission de sa mémoire familiale par sa mère. Des moments presque ritualisés et spatialisés : à l'abri des regards, au coin du feu au moment de préparer le maïs pour les animaux. Lorsque je questionne Eva sur sa grand-mère, malgré le silence de cette dernière, sa

---

<sup>205</sup> Entretien avec Pablo et Antonia, le 31/10/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>206</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

petite fille suppute sa douleur :

I : Et ta grand-mère, elle t'a parlé du sujet?

E: Ma grand-mère Consolación... Ma grand-mère, la pauvre... Je l'ai toujours connue amère... Celle qui me parlait, c'était ma mère, pas ma grand-mère, non... Elle avait un caractère un peu... Je ne sais pas si c'est à cause de... Ce qui s'est passé... Un peu aigri... Mais ma mère aimait beaucoup son père... Il est toujours resté ici avec ma mère... Tu vois, on a fusillé le mari de ma grand-mère... Après... Son fils Valero... Il devait partir faire son service militaire... Ils l'ont envoyé à Ceuta. C'est sûr qu'il est parti si loin parce que c'était un rouge... Et là-bas, il est mort du typhus. Après ça été le tour de Sebastian qui est mort de froid quand il a échappé à la garde civile... Ensuite, une fille en Argentine... Et pour finir mon oncle Fabien... Qui a dû partir car sinon...<sup>207</sup>

En plus de la transmission orale directe de sa mère, la condition de sa grand-mère vivant au sein du foyer de Eva est significative : veuve de guerre, elle a ensuite perdu cinq de ses enfants, décédés ou partis loin de l'Espagne en raison du franquisme. Ces décès maintiennent la famille d'Eva dans un état de deuil permanent, qui nous rappellent la rancœur de sa mère précédemment citée.

Aussi, la situation d'exil de Fabien, le père de la fratrie Guia, maintient la famille espagnole dans le viseur des autorités locales. Ce cadre familial est propice à la diffusion d'une mémoire de la répression en ce qu'elle a violemment redessiné les contours de la famille restante à Cella. Eva évoque la pression exercée sur sa famille jusqu'à tardivement dans les années 1960 :

E: Fabien avait été fait prisonnier... Il aidait beaucoup les gens à se cacher... Il leur apportait à manger, il distribuait des tracts... Il était fiché... Il a fait de la prison, je ne sais où... Et la garde civile venait pour nous dire... «Où est ton oncle, qu'il revienne en Espagne, il ne va rien lui arriver, qu'il vienne quand il veut»... Sur le perron de la porte, ils me passaient le message, à moi... Parce que mes parents n'étaient pas là...<sup>208</sup>

En plus d'assister aux moments de sociabilités de sa mère, Pablo indique que sa grand-mère paternelle et son grand-père maternel lui ont beaucoup parlé. Ce dernier, fils unique de parents saisonniers en France, a passé de nombreux mois hébergé chez ses grands-parents:

La situation de mes grands-parents m'a pas mal affecté, les écouter parler... Quand le grand-père Agustin me racontait... Savoir ce qu'il s'est passé avec mes oncles, les miens, les

---

<sup>207</sup> *Ibidem*

<sup>208</sup> *Ibidem*

problèmes, tout, la persécution... Imagine un peu, les hommes qui ont fait mon grand-père prisonnier, le père de mon père, la famille les connaissait... Ma grand-mère a donc décidé de pas les saluer... Tous autant qu'ils étaient. Parfois, ma grand-mère me racontait... Comme mes parents partaient en France, je restais avec ma grand-mère... Et elle me racontait tout ça... Elle me disait «Tu vois cet homme, c'est lui qui est venu la nuit pour le tuer». Et un jour, alors qu'on était en charrette tirée par l'âne qu'ils avaient, j'allais avec elle au champ... Tout le monde la connaissait et quand elle passait, tout le monde la saluait « Madame Libertad! Bonjour! Et, elle leur rendait leur salut! Mais, je me souviens d'un jour qu'un homme est passé à côté d'elle et ma grand-mère sur la charrette ne lui a même pas jeté un regard... Moi, ça m'a interpellé car elle disait bonjour à tout le monde mais pas à lui et l'homme non plus. Alors, une fois seuls sur la charrette, je lui demande et je lui dis: «Eh, pourquoi tu ne lui as pas répondu, il t'a dit bonjour». Une fois arrivés au champ, elle m'a expliqué «Écoute, je t'ai dit que certains sont venus chercher ton grand-père et bien cet homme les a accompagnés aussi pour chercher ton grand-père et j'ai juré de ne plus jamais le saluer car il est venu, il ne l'a pas tué mais il était là. Et, pour moi, il est coupable aussi de ce qu'ils ont fait à mon mari, à ton grand-père...» Et, peu à peu, je découvrais les choses... Je connaissais cet homme...<sup>209</sup>

Ici, la transmission mémorielle semble déclenchée par une situation, un moment particulier dans un contexte plus général à Cella dans les années 1960 : celui du tissu relationnel du village qui apparaît structuré par la mémoire du conflit. Les ressentiments entre personnes peuvent émaner de griefs survenus lors de la Guerre Civile: allant de la répression armée aux saisies de biens et aux occupations de maisons. Dans mes entretiens, la mémoire de la fuite en zone républicaine durant la guerre civile structure la mémoire familiale des descendants. Antonia, la femme de Pablo raconte:

A :Mon père a fait la guerre... Oui... Ils ont aussi connu exil en zone rouge... Ils ont eu la chance de ne pas être fusillés mais parce que quand on allait les inscrire sur la liste, on les a prévenu et ils ont pu s'enfuir vers la zone de Cuenca.

I : Et toi, comment sais-tu que tu es sur la liste? Qui t'a inscrit?

A: Voyons voir, [il baisse la voix] mettons que toi, tu sois mon ami, que lui aussi, que tel autre aussi mais à la fois, j'ai des liens d'amitié avec ceux qui sont sur la liste. Si je suis là et que je l'apprends... ou là-bas ou dans un groupe qui dit «ce soir, il y a une rafle, un tel est sur la liste...» Même si ce n'est qu'une rumeur, un peu de... «celui-là», alors je cours à toute vitesse pour le prévenir: « Écoute, vous pouvez commencer à plier bagage.» Alors, comme les choses restaient un peu en suspens le temps de savoir à quel moment ça allait se produire, et ben, si tu avais le temps, tu t'enfuyais... C'est ce que mes parents et ta grand-mère ont fait...

P: Les listes ne comptaient pas quelques personnes, c'était des groupes de personnes... Et quand tu fais les listes et tout, tu peux imaginer que dans un groupe, il y a toujours un homme avec qui tu as des affinités ou une certaine familiarité... Alors, il y avait toujours quelqu'un pour prévenir: «Écoute, tu es sur les listes et un tel...» Et c'est comme ça que l'on sauvait des

---

<sup>209</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)



gens dans le coin .<sup>210</sup>

Au commencement du conflit, le sort des cibles de la répression franquiste apparaîtrait comme dépendant d'un facteur chance, lui-même issu des sociabilités du village, dans lequel l'information circule vite au vu de sa démographie. Liberta, la tante de Maria et de Pablo, est née en 1932. Elle a 4 ans lorsque des personnes du village viennent chercher son père, conseiller municipal militant de l'UGT, pour l'exécuter. Elle est l'une des dernières témoins directes de la répression à Cella. Durant notre entretien, elle me raconte de manière détaillée la fuite de sa mère en zone républicaine :

L: Oui, on est resté en zone rouge pendant toute la guerre... Car, quand ils ont tué mon père, ma mère ne pensait pas partir d'ici car elle était avec ses enfants, il y avait la maison et les bêtes pour labourer la terre... Mais, la garde civile et les phalangistes, ils venaient tous les soirs ici chez moi voir si ma mère cachait du monde... Et un soir, un homme dont ma mère n'a jamais voulu dire qui c'était, lui a dit: «dors tranquille car il ne te reste plus beaucoup de nuits...» Ma mère a pensé «Ça, c'est un avertissement, c'est sûr que je suis sur la liste et qu'ils vont venir me chercher»... Elle n'envisageait pas de partir d'ici, elle disait... Elle ne savait même pas où étaient les rouges ni ce que voulait dire aller autre part, elle n'était jamais sortie du patelin! Mais la venue de cet homme qui lui a dit ce truc de dormir tranquille... Elle pensait être sur les listes parce qu'en plus, ils avaient tué une femme qui était une amie intime de ma soeur aînée et ils l'ont tuée... Ils sont allés chez elle, ils ont emmené la mère... Ils ont emmené la fille... Car quand ici... Quand Vicentinazo, le ministre est venu ici à Cella, cette fille chantait très bien, alors elle a chanté des jotás et comme c'étaient des jotás en faveur de la République, et bien résultat, ils sont venus la chercher... Et alors, comme sa mère a dit qu'ils ne l'emmèneraient pas... Et bien, ils les ont prises toutes les deux. Et ma soeur, comme elle a toujours été avec elles et ma mère pareil, pareil, ils les ont emmenées toutes les deux et ils vont nous emmener nous aussi avec les quatre enfants et ils vont les laisser sans père ni mère... Et alors ma mère est partie chez les rouges pour ça. C'était des gens du village qui venaient les chercher.

P: Mais, on le savait parce que la grand-mère Libertad... Et dans toutes les maisons, on voyait bien qui venait chercher les gens... C'était des gens du village et on a toujours su qui c'était, les personnes qui sont...

L: Oui, ma mère les connaissait... Écoute, mon père, ils l'emmènent le 26 août... À six heures de l'après-midi, il fait encore jour... Et ma mère a vu ceux qui étaient du village jouer les gardes pour qu'ils ne s'échappent pas... Et derrière, ma grand-mère a vu... Derrière, il y a une rue qui descend, et, il y avait d'autres gardes postés là-bas... Et il y avait de la famille... Même si c'était de la famille éloignée de mon père... Mais là encore, on a rien pu dire parce qu'après la guerre, il fallait fermer son bec. Et quand on a su pour certains qu'ils

---

<sup>210</sup> Entretien avec Pablo et Antonia, le 31/10/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

avaient balancé, ils étaient déjà morts!! Mais avant, on ne disait rien... Alors toute la famille de mon père est partie en zone républicaine.<sup>211</sup>

Il est à noter qu'à aucun moment de son récit, l'enquêtée ne parle de répression franquiste. Ce sont «des gens du village» qui sont présentés comme les auteurs d'assassinats à la chaîne dont le simple chant d'une chanson républicaine peut valoir une exécution ainsi que celle de sa famille. Aussi, l'enquêtée évoque la loi du silence imposée par la victoire définitive des nationalistes dont les crimes de guerres restent aujourd'hui amnistiés. Nous y reviendrons. Le témoignage de Libertad fait état d'une forte répression à Cella qui dépasse l'opposition politique en soi:

Les gens du village dénonçaient ceux qu'ils voulaient tuer... C'est grâce à un garde civil qui n'était pas du village, en service à Cella à qui un jour quelqu'un a dit: «Aujourd'hui, on doit tuer tant de gens»... Et ils commencent à dresser la liste de ceux qu'ils voulaient tuer... Alors ce garde civil est allé les voir et leur a dit» vous allez tuer ces gens? «Oui, celui-ci m'a fait ça, celui-là ci, et le garde a dit «D'accord mais vous devez signer, car on ne tue personne sans signer, quand quelqu'un fait une dénonciation, il doit la signer. Et on n'a plus jamais tué personne! Car personne ne voulait... Mais, ils en auraient tué bien plus. Après la guerre, il y aurait eu trace de leur délation... Avant ça, personne ne savait rien, ni qui les avait dénoncés ni pourquoi.<sup>212</sup>

Si les exécutions ont pu avoir un caractère dit personnel, elles n'en gardent pas moins une substance politique en ce que le régime a banalisé voire encouragé la violence au moment du conflit pour étendre un climat de peur et de répression. De fait, la dynamique purgatoire de la Guerre Civile prônée par les nationaux est l'un des moteurs de cette violence.

Pour revenir à Pablo et à ce que lui a transmis sa grand-mère paternelle sur son histoire familiale lors de la guerre civile, il précise:

Ma grand-mère voulait que je sois au courant de tout... Et quand elle m'a vu en âge d'en savoir davantage, que te dire... Elle a toujours souhaité qu'on sache toute la vérité sur tout, ce qui se passait dans les parages et les petits enfants... Ça ne lui posait pas problème! Et, elle n'avait rien à se reprocher! Elle procurait rester discrète, selon le moment auquel elle nous parlait de ça... Ses enfants et petits enfants? Bien sûr qu'ils savaient « Voilà ce qui est arrivé, grand- père, cette nuit-là... Et elle me l'a répété mille fois mais toujours en faisant en sorte de ne pas m'impliquer ou de m'inoculer des envies de vengeance ou des histoires de ce genre. Et nous sommes restés dans cette configuration et très bien... Je lui suis très reconnaissant...<sup>213</sup>

La mention du fait que sa grand-mère, malgré une transmission intense, ne lui ait pas

---

<sup>211</sup> Entretien avec Pablo et Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>212</sup> Entretien avec Pablo et Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>213</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

inculqué la volonté de vengeance est intéressante. En effet, cette précision s'insère dans un discours mémoriel vieux de la post guerre et qui s'adapte aux différents moment de l'Espagne contemporaine. En effet, les familles victimes du franquisme ont subi une injonction au silence après la guerre, notamment pour asseoir leur statut de vaincu et éteindre définitivement leurs aspirations anti franquistes. Le spectre de la Guerre Civile comme une guerre de la division a plané sur l'Espagne franquiste ainsi que sur l'Espagne de la transition démocratique. Aujourd'hui encore, de nombreux discours politiques se structurent autour d'un supposé séparatisme hérité des vaincus, aspirant à la vengeance et menaçant la paix sociale. Ces discours semblent s'intensifier à mesure que les volontés mémorielles se manifestent au sein de la société espagnole, d'où cette justification de Pablo, lui-même militant socialiste de la première heure, pour la mémoire. Nous y reviendrons plus longuement dans notre dernier chapitre.

### C) Descendre d'un *represaliado*<sup>214</sup> resté à Cella

Dans mes entretiens avec les fils et les filles de victimes du franquisme à Cella, l'école est au centre du processus de remémoration activé par notre échange. Cette institution et son organisation est privilégiée par le régime, surtout dans les années qui ont suivi la victoire militaire, en ce qu'elle forme les futurs adhérents au régime et par là même, sa stabilité. Passée l'épuration du corps professoral républicain, les années de post guerre se caractérisent par la définition du modèle éducatif. L'Église est érigée comme le garant de la transmission des valeurs de fidélité et d'obédience au régime. Le patriotisme est transmis à travers divers symboles comme la foi catholique, le drapeau espagnol, et la langue castillane<sup>215</sup>.

Lorsque nous commençons notre entretien avec Pablo et Antonia, le temps est compté dans la mesure où ce dernier est attendu sur le chantier de l'exhumation de la fosse commune de Gea. Durant le peu de temps imparti, les informations fusent à propos de leur histoire familiale. Très vite, Antonia avance sur le sujet de l'éducation :

A: Écoute, quand on allait à l'école, la première chose que l'on faisait c'était prendre notre cahier et une fois assis à notre pupitre, on se signait et on priait le Nôtre Père. Après, on

---

<sup>214</sup> Traduction: Terme communément utilisé par les enquêtés pour parler de leurs ascendants victime du franquisme

<sup>215</sup>Rubio, E. A. (2017). *La política educativa durante el franquismo: depuración del profesorado y aprendizaje de género* (Trabajo Fin de Grado). Universidad de Almería.

dessinait le joug de la phalange et on écrivait Vive l'Espagne... Ça c'était tous les jours... Et ce n'est qu'à ce moment-là que la leçon. En milieu de matinée, quand ça leur chantait, on descendait depuis les écoles de la haut jusqu'à la porte de l'église et là on chantait le Cara al sol, tous les enfants, quand ça leur chantait.

P: On nous l'imposait.

A: Alors, on chantait...

P: Moi, j'ai passé 5 ans dans une école en formation professionnelle à Teruel et tous les jours de l'année, c'était chanter le Cara al sol, le matin, quand on entrait à 7 heures ... Imagine un peu le froid en plein hiver!

A: Tu ne peux pas imaginer le temps qu'on passait à dessiner le joug avec ses flèches magnifiques ... Les flèches, c'était incroyable, certains le dessinaient comme ça et d'autre comme ci et tout le monde se vantait de son joug mais, on ne savait pas ce qu'on était entrain de faire...<sup>216</sup>

Les enquêtés témoignent de l'emboîtement entre nationalisme et catholicisme, structurant leur éducation, palpable dans les premières heures de la journée scolaire. Durant mon entretien avec Eva, son mari Manuel et Pablo, ces derniers se rappellent de l'un de ces maîtres d'école sympathisant du régime :

P :Un des plus grands assassins de la province était d'ici de Cella ... il a pris part à toutes les mises à mort ... Il s'est proposé pour tuer beaucoup de personnes et nettoyer la province... et quand la guerre a pris fin Franco, l'a nommé maître d'école!

M :Tu te rends compte un peu!

P : Et je te dis, c'était le pire des étudiants qu'on pouvait trouver à Teruel ... Mais bien sûr, c'était un collabo.<sup>217</sup>

En effet, devant la pénurie d'instituteurs, l'enseignement est dans un premier temps attribué à des personnes adhérentes au régime, sans avoir une formation préalable.<sup>218</sup> Emma, qui a quitté l'école à 13 ans sous la contrainte financière, ironise :

Écoute, un jour, j'ai dit à une de mes amies... On est vraiment bêtes et ... Et, elle me répond vu les maîtres qu'on a eus, on en sait même trop. Et elle ajoute: «Et bien, je n'avais pas relevé ce détail!»<sup>219</sup>

---

<sup>216</sup> Entretien avec Pablo et Antonia, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>217</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

<sup>218</sup> Rubio, E. A. (2017). *Op. Cit.*

<sup>219</sup>Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

A la fois, malgré cette éducation et socialisation franquiste au sein de l'institution scolaire, une certaine contradiction demeure, de fait, certains des descendants interrogés témoignent d'un traitement spécifique du fait de leur ascendance républicaine. Plusieurs fois durant nos nombreux entretiens, Pablo me raconte une scolarité entravée par son statut de fils de vaincu :

P :Il n'y avait pas de possibilités d'étudier une carrière, je veux dire ... seuls les fils de riches sortaient, mes parents étaient journaliers ... Et mes parents me répétaient toujours: « Toi, tu dois avoir un métier! Charpentier, plombier, n'importe quoi... Moi, finalement, j'ai suivi une formation professionnelle de mécanicien spécialisé en ajustement à Teruel. Je te raconte: je n'étais pas un élève brillant mais bon, j'avais de bonnes notes, non ... Mais, je voyais qu'on ne me donnait pas de bourse... J'en ai donc parlé à mes parents et mon père savait bien que notre famille était fichée, la garde civile avait envoyé une fiche à l'école... Toutes les notes étaient affichées au tableau et je connaissais mes camarades... Donc, mon père est allé voir le directeur en lui disant:«Écoute, ceux-là ont une bourse avec des notes plus basses que celles de mon fils ...Ça ne suffisait pas de tuer mon père ... Je pars travailler en France pour récolter la betterave en laissant mon fils ici... Il a de meilleurs résultats que ceux-là ... Et bon, ils ont eu une discussion et l'homme a fini par dire qu'il allait voir comment régler cette affaire. Ecoute bien comment ça c'est réglé : officiellement, ils ne pouvaient pas m'accorder une bourse mais ce directeur a compris en quelque sorte... Lui de son côté de l'argent, des deniers de l'état qu'il recevait, il en tirait une certaine somme pour me donner une sorte de bourse ... Pendant des années, j'ai reçu cette bourse mais jamais de façon officielle... Mais si jeune, je ne comprenais pas.<sup>220</sup>

Cette contradiction entre socialisation franquiste et condition d'enfant de vaincu dont le traitement diffère des autres enfants semble réveiller et alimenter une mémoire familiale teintée de ce stigmatisme chez l'enquêté. Une mémoire qu'il sollicite au moment de décrire son parcours militant et ses engagements mémoriaux. En effet, Pablo s'engage politiquement très jeune. Étudiant au moment des remous universitaires de 1968, il est le premier maire socialiste de Cella après la transition et continue de militer pour la mémoire historique dans l'ensemble de la région aragonaise. Nous y reviendrons. Aussi, le fonctionnement de l'administration discriminante franquiste apparaît nettement dans les transferts inter administratifs dont témoigne l'enquêté: son statut familial est connu de son école qui lui refuse l'accès à une bourse. De fait, la bourse qu'il finit par percevoir n'a rien d'officielle, elle émane de la bonne foi du directeur de son école. Le témoignage de Pablo fait état de la double peine des vaincus dont l'ascendance semble hériter de ce statut à travers le temps. Emma évoque le même traitement discriminant lors de sa scolarité à Cella:

---

<sup>220</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

E: A l'école, on était mis de côté ... parce que, non ... En dehors de l'école c'était pas comme ça, mais à l'école ...

I : Comment ça mis de côté?

E: Et bien, ils savaient que tu étais l'enfant d'un tel et comme tous les maîtres appartenaient au régime, on te mettait... Enfin, il fallait voir comment on te traitait...

I :Et comment vous traitaient les maîtres?

E: Bah très mal ... On te frappait... on te...Et, on ne t'apprenait rien de rien parce que c'était loin d'être des maîtres car tous les maîtres républicains, visiblement ... Bien sûr... on les a éliminés... Et ceux-là qui étaient des ....<sup>221</sup>

En tant que fille de vaincu, l'enquêtée garde un souvenir douloureux de sa scolarité car l'institution lui rappelle en permanence la condition de sa famille. Par la suite, plus que son ascendance, c'est son appartenance de classe qui lui ferme les portes d'une éducation se poursuivant au delà du collège :

E: Tu devais payer l'école et je me souviens que mon frère ... Moi, je voulais étudier quand j'ai terminé l'école ici à 13 ans, alors j'ai dit ... D'accord, je prépare mes livres pour intégrer l'école car on rentrait avant le lycée et... Ma mère a dit qu'il n'en était pas question parce que mon frère avait aussi le niveau et lui n'était pas parti alors moi non plus... Donc rien...

I: Et alors à quoi tu t'es consacrée ?

E: Et bien à rien, laver ... Coudre... Mon frère est parti en Suisse après avoir terminé et quand il est revenu, il s'est marié et il est parti à Saragosse...<sup>222</sup>

La destinée des enquêtés, enfants de vaincus au sein du système scolaire franquiste des années 1950 et 1960, rejoint un des constats de l'hispaniste Bruno Tur dans sa thèse *L'immigration espagnole à Paris dans les années 1960, discours, représentations et stéréotypes*. Dans ses entretiens avec les acteurs de l'immigration espagnole à Paris des années 1960, ces derniers mettent en évidence leur parcours personnel ainsi que leur trajectoire avec l'histoire de leur famille ayant subi une intense répression franquiste.

Au moment d'évoquer leur parcours scolaire, Pablo et Emma font référence à leur famille partie s'installer en France et à leurs cousins ayant eu accès à des études. Pablo raconte :

---

<sup>221</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>222</sup> *Ibidem*

P: Les gens me demandaient: «Alors et tes cousins là bas!» et je leur répondais : «Mes cousins vont à l'université de Toulouse.» A l'époque ici, personne ne sortait du village ou ne s'en allait étudier... C'était la misère... Seuls partaient les fils de riches, alors putain, voir ça... Que des enfants pauvres, enfants d'un maçon, aillent à l'université poursuivre des études....<sup>223</sup>

A son tour, Emma confie émue :

E: Ici il n'y avait pas d'opportunité ni pour étudier ni pour rien... Ceux qui sont restés là... Tu n'allais nulle part car tu n'avais pas de quoi ... Parce que je crois que ceux qui sont partis à l'étranger comme tes grands-parents et bien, je ne sais pas, mais leurs enfants ont eu une autre vie, je crois... Quand j'ai lu le livre de ton père, j'ai pleuré car j'ai pensé: «Ah! s'ils étaient partis! ...<sup>224</sup>

Les enquêtés espagnols de Cella nés entre 1935 et 1950, descendants de victimes du franquisme ont subi une triple peine : du fait de la faiblesse pédagogique de l'éducation franquiste, de l'élitisme de l'institution mais aussi du fait de son caractère stigmatisant et punitif envers les enfants de vaincus. A l'inverse, en France, leurs cousins issus de la génération des Trentes Glorieuses ont bénéficié des réformes scolaires, plus communément appelé explosion scolaire. On pense notamment à l'ordonnance du 6 janvier 1959 qui prolonge le cycle d'éducation obligatoire jusqu'à 16 ans.<sup>225</sup> Maria, Odile, Fabien et Agustin ont eu accès à l'éducation primaire, secondaire voire universitaire.

Dans la famille Villa, la différence de destinée des descendants de victimes du franquisme apparaît également dans leur accès aux études : Eva et son frère Valero ont eux aussi eu une trajectoire bien différente à celle de leurs cousins, descendants de leurs oncles partis en exil. Les descendants espagnols ont arrêté l'école à 14 ans et ont exercé plusieurs métiers dans le milieu de l'industrie et de la restauration. Ils ont aussi connu une période d'immigration en France. Nous y reviendrons. Les descendants français sont, quant à eux, allés à l'université et ont exercé en tant que greffier, éducatrice spécialisé et professeurs de technologie au collège.

---

<sup>223</sup> Entretien avec Pablo, le 2/11/ 2022, Teruel (traduit de l'Espagnol)

<sup>224</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>225</sup> Vial J., (2019) *Histoire de l'éducation*, QSJ, l'école française pendant la deuxième moitié du XXe siècle, p102.

## II. La génération des petits-enfants de victimes du franquisme en Espagne

L'approche de la deuxième génération de descendants de victimes du franquisme en Espagne s'est faite par le biais d'Emilie. En vacances dans son village d'origine l'été qui a suivi notre rencontre, la descendante de l'exil a démarché trois de ses cousins pour participer à mon étude transfrontalière sur la mémoire dans les familles descendantes de victimes du franquisme. Je rencontre les cousins d'Emilie quelques mois plus tard lors de mon premier terrain en Espagne. Chacun d'entre eux vit dans les environs de Nerja d'où sont originaires les deux générations qui les ont précédés. Il s'agit de Manuela et Carlos, petits-enfants d'Antonia, et de Sofia, petite fille de Francisca, toutes les deux soeurs de José, le grand-père exilé d'Emilie<sup>226</sup>. Tous et toutes sont nés entre 1971 et 1980.

Entourée de la chaîne de montagne de Almirajara, Nerja est une petite ville balnéaire de la comarque de Axarquía située à une cinquantaine de kilomètres de la capitale provinciale Malaga. Aucune monographie ne retrace les événements de la Guerre Civile et des années de franquisme dans la comarque. En proie à une forte répression, la zone a cependant été au cœur des premiers travaux prenant pour source la voix des vaincus. Parmi eux, les ouvrages du journaliste britannique Ronald Fraser qui a recueilli les voix des habitants d'un village de la province. Au moment du conflit, la province reste républicaine quelques mois, de Juillet 1936 jusqu'en Février 1937. Lorsque les troupes franquistes marchent sur Malaga le 8 février, la population civile de toute la province se précipite vers l'unique sortie accessible : la route de Malaga à Almería. Sous une pluie de bombes italiennes, cet exode est l'un des plus importants et meurtriers du conflit. José (grand-père d'Emilie), sa première femme Gertrude ainsi que ses soeurs Antonia et Dolores ont connu cet épisode. Si cet exode est temporaire pour les soeurs et la femme de José qui restent un temps à Barcelone avant de revenir à Nerja, il est définitif pour José qui traverse la frontière française en 1938 au moment de la *Retirada*.

Pour porter un regard sur les évolutions démographique de la ville, Nerja compte 7452 habitants en 1940. Un nombre d'habitants autour duquel le village oscille jusqu'en 1970 avant d'atteindre 11 589 habitants en 1981. Cette augmentation s'inscrit dans le développement du tourisme dans la péninsule au début des années 1960. A Nerja, la découverte de peintures rupestres en 1959 corrélée à sa situation géographique littorale impulse un secteur touristique, qui, à son tour remodèle démographiquement la localité : en

---

<sup>226</sup>Voir les arbres généalogiques en annexes.



2011 la population de Nerja atteint les 21 086 habitants. Ces importantes transformations démographiques et géographiques apparaissent dans les récits de transmission recueillis auprès des descendants de la famille enquêtée.

Mon terrain diffère de celui que j'ai mené à Cella en ce qu'il est beaucoup moins immersif. J'ai logé quelques jours dans une auberge de jeunesse et j'ai rencontré les trois cousins d'Emilie successivement au cours d'entretiens en extérieur, à la différence des enquêtés de Cella qui m'ont tous reçu chez eux. Au lendemain de mon arrivée, je rencontre Carlos, son épouse et sa fille à la terrasse d'un café sur la place principale du village, suivi de Manuela et sa fille de 11 ans dans un salon de thé de Nerja. Enfin, je rencontre Sofia dans un centre commercial dans la localité de Velez de Malaga non loin de Nerja.

Mes entretiens avec les cousins d'Emilie mettent à l'honneur Antonia, grand-mère et grande-tante des enquêtés dont la trajectoire de vie a été vectrice d'une mémoire de la guerre et de la répression au sein de sa famille. Pour autant, cette transmission diffère selon plusieurs modalités. Aussi, comme les enquêtés font partie de la seconde génération de descendants, la place des parents est prise en compte dans l'analyse du récit de transmission.

## A) Antonia ou la mémoire de la Guerre civile et de la répression franquiste

Dans nos entretiens, Emilie me présente Antonia, la sœur de son grand-père exilé anarchiste. Elle est l'un des principaux acteurs dans la transmission de son histoire familiale. Par son grand-père et ses vacances passées chez cette grande-tante en Espagne, Emilie me raconte ce qu'elle a réceptionné de l'histoire d'Antonia. Surnommée *La roja* à Nerja -plus pour sa relation avec son premier mari et sa filiation avec José le grand-père d'Emilie que par son engagement politique, elle subit d'importantes persécutions. Lors de nos entretiens, la descendante se rappelle d'elle et de ce qu'elle lui a transmis avec émotion :

Il traînait beaucoup avec sa sœur... Il avait trois sœurs... Celle dont il était le plus proche, Antonia, elle allait souvent dans les comités avec lui. Elle est restée en Espagne, encore aujourd'hui tout le monde l'appelle *la roja*... C'est resté pour toujours. Je ne sais pas comment elle est passée entre les mailles du filet à l'époque... Je ne sais pas comment elle a fait... En plus, elle n'avait pas une petite bouche... Elle a mis son mari à la porte, à l'époque quand même... C'était une femme... Je ne sais pas comment elle a fait. Elle était très drôle, un franc parler, une liberté d'esprit...<sup>227</sup>

Durant nos différents entretiens, la descendante de l'exil accole à plusieurs reprises *La Roja* lorsqu'elle prononce le prénom de cette grande-tante. L'emploi de cet adjectif pour qualifier Antonia est teinté d'une certaine fierté pour cette descendante de l'exil qui partage les idéaux anarchistes de son grand-père exilé. A l'inverse, ce terme est éludé par ses cousins espagnols rencontrés. En effet, ce terme englobant désigne une personne située à gauche de l'échiquier politique dans le souvenir de la binarité franquiste et anti franquiste du conflit civil. Malgré ses évolutions sémantiques, le terme revêt encore une signification péjorative en Espagne du fait de son statut d'insulte lors de la période franquiste. On retrouve la trace de ce statut d'insulte dans les écrits pro nationaliste avant et après guerre, dans lesquels la figure de la femme républicaine désignée comme rouge, *roja*, est dépeinte à travers un langage violent<sup>228</sup>.

---

<sup>227</sup> Entretien avec Émilie, le 2/02/22, Poissy

<sup>228</sup> Joly, M. (2007). «Dire la guerre et les violences: femmes et récits pendant la guerre d'Espagne». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 37, p199-220.

Le caractère d'Antonia est décrit par ses descendants espagnols dans les mêmes termes qu'Emilie. Une personnalité forte que tous les enquêtés associent à son vécu pendant et après la Guerre Civile. Après la mort de son premier mari sur le front, elle fuit la région au moment de l'exode et arrive jusqu'à Barcelone avec son frère José et leur petite sœur. De retour à Nerja, elle est tonduée et élève seule son premier enfant orphelin de guerre. Remariée en secondes noces avec un homme violent et addict aux jeux, Antonia finit par se séparer de lui. Parti au Chili, son premier fils meurt dans des circonstances troubles au moment du coup d'État de Pinochet en 1973. Elle perd ses deux autres enfants prématurément, les parents de Manuela et Carlos, tous deux atteints de maladies.

Lorsque la descendante de l'exil me met en contact avec sa cousine espagnole Manuela, elle me prévient que cette dernière est intimidée à l'idée d'être interrogée. La descendante me donne rendez-vous dans un salon de thé du centre ville de Nerja où nous nous isolons à l'étage. Un lieu à mi-chemin entre le caractère public du salon de thé et l'intimité d'un salon personnel. Manuela me confirme son angoisse au moment de notre entretien. A chacune de ses interventions, elle se demande à voix haute si cette donnée ne serait pas inintéressante. Le contraste avec sa cousine est flagrant dans le fait que la descendante française a tout de suite manifesté un fort enthousiasme à mon appel à témoin sur *Facebook* et par la suite, a accepté de démarcher le reste de sa famille pour participer à mon enquête.

Sur sa grand-mère, Manuela me confie :

M: Et ben, ma grand-mère m' a toujours dit une chose... «Du restant de ma vie, je vais rencontrer des gens, mais personne comme Antonia». Et ça, peut-être qu' Emilie te l'a dit... Comme Antonia... Personne. Une femme qui enterre ses trois enfants et qui va jusqu'à 93 ans... Avec cette vie, cette vitalité... Aujourd'hui, c'est impossible de trouver quelqu'un comme ça. Cette vitalité et la joie qu'elle transmettait... Oui, elle est devenue veuve très jeune et ne perd pas de vue que... Ce qu'un de ses neveux, venu à Malaga quand elle est décédée, m' a dit «Ce qu'Antonia a fait, hum, beaucoup de femmes ne l'auraient pas fait. Se marier en secondes noces et avoir deux enfants en plus, mon oncle et ma mère... Ça, dans un village à l'époque, c'était wouaaa, super...<sup>229</sup>

Sofia a bien connu sa grande-tante, très proche de sa grand-mère. Elle garde un souvenir d'Antonia similaire:

Uy Antonia, une battante... Oui, oui Antonia était une vraie battante... J'ai beaucoup de

<sup>229</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

souvenirs... Voyons, elle est devenue veuve une première fois, elle s'est remarié avec un gars... En ces temps-là... Elle a perdu un fils et puis sa fille et un autre fils... Survivre à tout le monde... Ce doit être très dur... La vie, je ne crois pas que... Je crois que c'est la vie elle-même qui l'a rendue pugnace... La vie qui devait être la sienne ...<sup>230</sup>

Toutefois, son petit-fils Carlos émet certaines nuances dans la description du charisme de sa grand-mère. Il l'a perçue comme plus discrète et introvertie en société:

Et bien, de ma grand-mère, j'ai pas mal de souvenirs, même beaucoup. En tant que femme, elle en avait une belle paire, elle avait une forte personnalité, mais seulement dans le cercle familial, strictement familial... Oui, elle portait bien la culotte!

Comment elle était? Et bien réellement... Je te dirais que très ... Prudente... Je pourrais te raconter par exemple qu'elle ne voulait pas que les gens parlent d'elle. Ce n'étaient pas les cancans qui l'inquiétaient, le qu'en dira t-on, le genre de critiques typiques «Attention, ta fille sort beaucoup», non, non, ce n'était pas ça... Elle voulait passer inaperçue. Elle portait une attention particulière à notre invisibilité. De fait, si tu faisais quelque chose, elle disait «Ne fais pas ci, ne fais pas ça»... «Essaie de ne pas faire de bruit pour que les gens ne te remarquent pas»... Ou... elle essayait de passer inaperçue, oui, ça c'était son truc... Et pour ce qui est de raconter des choses... Il fallait l'asticoter et pas qu'un peu! [accentue]<sup>231</sup>

Le descendant ne s'avance pas sur les raisons de la prudence d'Antonia. Néanmoins, à plusieurs reprises durant l'entretien, il semble sous-entendre son vécu difficile après la Guerre Civile : dans le refus de sa grand-mère de lui en parler mais aussi lorsque je le questionne sur grand-oncle exilé, le grand-père d'Emilie :

Les fois où il est venu de France... Et il est pas venu beaucoup... Je peux compter sur les doigts de la main les fois où je l'ai vu. Il ressemblait beaucoup à ma grand-mère... Ils se ressemblaient beaucoup. Mais... Il était différent... Il était plus... Comme plus extraverti... Ma grand-mère était plus introvertie... Plus... taiseuse... Elle en avait traversé... Elle a traversé... En termes de harcèlement psychologique... Elle a souffert... Ça ça se remarquait beaucoup... Lui il avait pas l'air de... Il avait l'air d'avoir eu une belle vie, et c'est tout.<sup>232</sup>

La perception de Carlos, personnelle et située, à propos des différences de personnalité entre sa grand-mère et son frère, nous donne des clés dans la manière dont ce descendant de victime du franquisme en Espagne conscientise le passé de sa grand-mère. Cette perception de Carlos, âgé d'une dizaine ans dans l'Espagne nouvellement démocratique, nous rappelle que la question de la justice envers les vaincus est mise de côté

---

<sup>230</sup> Entretien avec Sofia, le 24/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>231</sup> Entretien avec Carlos et sa femme, le 22/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>232</sup> *Ibidem*

le temps d'une stabilisation du nouveau régime et ce, jusqu'à un premier éveil mémoriel dans la fin des années 1990. Nous y reviendrons. A côté de la joie retrouvée de son grand-oncle de retour en Espagne, la souffrance de sa grand-mère semble pérenne du fait d'une vie de pertes sous le franquisme.

### A) La réception de cette mémoire

On l'a dit, si dans les propos de Carlos on suppose la répression qu'a pu subir Antonia, il ne la nomme pas. Comme l'a raconté Emilie à propos de sa famille espagnole, pour Carlos la mémoire du franquisme et de la répression subie par sa grand-mère lui est transmise par des attitudes :

Bah, moi ma grand-mère si je lui posais une question à propos de la Guerre Civile, elle commençait par fermer les fenêtres, elle fermait la porte de la maison... Pour que tu te fasses une idée de la peur qu'ils pouvaient ressentir...<sup>233</sup>

Ce caractère confiné et secret de la transmission mémorielle, qui outrepassa les années de la dictature, apparaît également dans les entretiens avec Emilie et Manuela, à la différence que ces dernières évoquent une parole assez libérée d'Antonia, une fois le cadre posé. Par exemple, Manuela me raconte :

Une fois... [rires] Mais je ne sais pas si ça va t'intéresser, c'est vraiment des histoires personnelles de ma grand-mère, du quotidien... Elle me racontait qu'elle était allée au bal d'un village pas loin de Nerja... Qu'elle avait dansé avec un garçon du coin et que le lendemain, les filles de son village étaient venues la réveiller et l'insulter à la porte de chez elle avec des casseroles et tout.<sup>234</sup>

Ce rappel à l'ordre perpétré par la population civile rappelle le climat de répression des mœurs à l'œuvre dans les prémices de la dictature. De fait, la répression subie par Antonia en tant que femme est très présente dans les récits de ses descendants. La question de la tonte d'Antonia est évoquée lors de mes entretiens avec Emilie, notamment lorsque nous discutons du fils de Antonia, Manolo, parti au Chili et certainement assassiné lors du coup d'état de Pinochet :

Elle parlait beaucoup plus facilement de cette époque-là que mon grand-père. Elle parlait de quand elle apportait à manger la nuit au maquis, qu'elle faisait toujours attention de pas être

---

<sup>233</sup> *Ibidem*

<sup>234</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

suivie... Elle nous racontait... Elle parlait de son premier mari et aussi de son premier fils. Il est parti à 18 ans, dès qu'il a pu. De toute façon, vu qu'il était fils de républicain, que sa mère c'était *la roja* qui avait été tondu, il était très stigmatisé'. Dès qu'il a pu partir, il est parti. Il a choisi le Chili, il a eu le temps de se marier, d'avoir un enfant et quand son enfant a eu 1 an, il y a eu le coup d'état.<sup>235</sup>

En temps de guerre, la femme violentée symbolise une violence envers le camp politique ennemi. Le corps féminin incarne l'anéantissement physique et idéologique d'un groupe auquel elle est assignée<sup>236</sup>. En Espagne, les victoires militaires franquistes signifient la désintégration du marxisme présent chez les individus pour les intégrer au nouvel État, la violence envers les femmes du camp vaincu ou associées à ce camp est importante<sup>237</sup>. Les femmes tondues font partie du paysage de la république vaincue. Passée l'humiliation de l'acte, la repousse des cheveux donne matière au temps de marginalisation des femmes avant leur réintégration dans la société. L'historienne Yannick Ripa évoque le vide de la recherche autour de ces tontes : le manque de sources associé aux silences ont rendu difficilement objectivable ce phénomène. Aujourd'hui, aux témoignages laissés par les victimes de la répression franquiste s'ajoutent les voix de leurs descendants qui témoignent moins des événements que de leur transmission au sein des familles.

Il semble que la trajectoire d'Antonia soit particulièrement mieux connue par ses descendantes femmes. En effet, Emilie, Manuela mais aussi Sofia connaissent de manière relativement détaillée la vie d'Antonia. Dans nos entretiens, cette connaissance passe surtout par les nombreuses mentions de son premier mari Manolo ainsi que de son premier fils décédé au Chili. Plus qu'une transmission mémorielle, cette dernière se matérialise de manière concrète pour deux des enquêtées : Manuela, qui a grandi avec le portrait de Manolo affiché dans son salon, m'explique que sa mère l'a nommée Manuela en hommage à son demi-frère Manolo. Emilie quant à elle, m'a longuement parlé de son stage de fin d'études au Chili durant lequel elle a rencontré son cousin, le fils de Manolo et le petit-fils d'Antonia.

La dissymétrie de connaissances entre cousins est patente lorsque Carlos doute de l'identité de son grand-père. Rappelons-nous qu'Antonia, veuve de guerre, s'est remariée en secondes noces avec un homme dont elle a vécu séparée peu après la naissance des parents de

---

<sup>235</sup> Entretien avec Céline, à son domicile, Poissy le 15/10/2022

<sup>236</sup> *Ibidem*

<sup>237</sup> Ripa, Y. (1995). «La tonte purificatrice des républicaines pendant la guerre civile espagnole». *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 31, octobre, p39-51.

Carlos et Manuela. Si Carlos ne sait pas qui est son grand-père entre le premier et le second, sa cousine Manuela fait un choix :

Le deuxième homme, quand ma mère avait 10 mois et mon oncle 2 ans... Cet homme les a abandonnés... C'est pour ça que cet homme n'a jamais été... Enfin, ma mère a été élevée sans père et ma grand-mère n'a jamais parlé de cet homme... Quand elle a appris sa mort et que ma mère et mon oncle ont dû légalement aller le reconnaître à la morgue en tant qu'enfants... Ma grand-mère a fini par leur dire qu'il lui avait mené la vie très dure et que la meilleure chose qu'il avait pu faire c'était de disparaître... C'est la seule chose que je sais de lui... De fait, elle ne nous a jamais inculqué que c'était notre grand-père, pour moi dans mon cœur, le grand-père ça a toujours été le premier... Elle ne parlait que de lui, de l'autre jamais, jamais.<sup>238</sup>

Les doutes de Carlos autour de l'identité de son grand-père apparaissent alors plus clairs. De plus, Manuela dont la mère a été souffrante durant de longues années avant de décéder a vécu avec sa grand-mère très jeune jusque tard dans sa vie d'adulte. Manuela me parle durant tout l'entretien de leur relation privilégiée : notamment dû au fait que la grand-mère et sa petite fille dormaient dans la même chambre. Si passée la dictature franquiste, la transmission d'une mémoire de la guerre est marquée par le strict confinement au foyer comme en témoigne Carlos, une chambre à coucher donne à la parole un cadre encore plus particulier : calfeutrées et hors de l'espace-temps, parler pourrait alléger un sommeil lourd d'une vie de pertes et de tristesse. Aussi, alors que Carlos affirme que sa grand-mère n'était pas politisée, ma discussion avec Manuela me dépeint un certain degré d'engagement :

M: Elle me racontait que... Une nuit... Bien sûr car Franco voulait tuer... Que... Il y avait des guérillas... Il y avait un moment où il y en avait cachés dans les montagnes... Et Antonia y allait... Avec du pain et de la nourriture... Et une fois elle a été attrapée... Ils lui ont rasé la tête et tout...

I: Et ça elle t'en parlait comment? Par exemple, l'épisode où elle s'est faite tondre

M: Qu'ils lui avaient rasé la tête? Elle me l'avait dit une fois, en mode... Vite fait<sup>239</sup>

Manuela, me confie ne pas avoir de souvenirs scolaires des leçons sur la guerre d'Espagne - de surcroît très peu traitée à l'école à son époque (dans les années 1990) et pas plus d'informations sur les maquis que sa grand-mère alimentait. En perpétuel mouvement pendant les trois années de Guerre (Carthagène puis tentative de fuite vers la frontière<sup>240</sup>), il

<sup>238</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja. (Traduit de l'espagnol)

<sup>239</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja( Traduit de l'espagnol)

<sup>240</sup> Archives personnelles, correspondance entre Antonia et sa sœur Victoria, 1938. Accès au document par Sofia, 2022.

pourrait s'agir des tranchées de Carthagène dans lesquelles combattait son premier mari avant de mourir<sup>241</sup>. De retour en 1939, après avoir fait marche arrière lors de la Retirada, c'est certainement à ce moment-là qu'elle est tondu, dans son village tombé aux mains des franquistes. L'émission de ces suppositions traduit un flou dans la transmission de la trajectoire d'Antonia dans la Guerre Civile au sein de la famille. Cette zone d'ombre s'explique par la difficile mise en mot de la perte d'un être cher sur le front, les tribulations d'un difficile exil, puis d'un retour en arrière qui marque non seulement la séparation avec son frère José qu'elle ne reverra que quarante ans plus tard, mais aussi une vie de violence: la répression franquiste, les violences domestiques endurées et l'assassinat de son fils au Chili. Si la violence et l'intimité des émotions est difficile à transmettre, il semble que Manuela et Emilie l'aient réceptionnée, symbolisée et exprimée de manière similaire (et ce malgré le différent lien familial qui les unie à Antonia) lorsque leur mémoire familiale a été sollicitée lors de notre entretien.<sup>242</sup>

Pour Manuela, cette mémoire s'est particulièrement matérialisée dans les années 2000. En effet, en Espagne ce moment correspond à un tournant politique important : celui de l'éveil mémoriel. On l'a dit, la transition démocratique en Espagne s'est faite au prix d'une amnistie générale de tous les crimes commis avant la Guerre Civile et pendant la dictature franquiste, scellant constitutionnellement le silence autour des crimes commis par les vainqueurs. A la fin des années 1990, le journaliste Emilio Silva, petit-fils de victime du franquisme, défraie la chronique en engageant l'exhumation de la fosse commune de son grand-père dans le Bierzo. L'hispaniste Odette Martinez Maler évoque un mouvement mémoriel émanant de la société civile, plus particulièrement de la sphère privée où la transmission des mémoires a été confinée, dont «des mouvements d'activation du passé ont surgis, portés par les témoins républicains et relayés par leurs descendants». Cet effacement juridique et symbolique du passé est mis en branle par la condamnation du coup d'Etat par les Cortes en novembre 2002, un acte symbolique ouvrant la voie à un retour juridique sur les

---

<sup>241</sup> Ayant mis au monde ses deux autres enfants de son second mariage en 1942 et 1945, il y a peu de chances qu'Antonia ait alimenté les maquis andalous de la guérilla antifranquiste à une dizaine de kilomètres de Nerja maintenus jusqu'en 1948.

<sup>242</sup> Carlos, malgré quelques questions qui orientaient l'entretien, n'a pas beaucoup évoqué la trajectoire de sa famille dans la guerre civile. Comme précisé plus haut, il estime même que sa grand-mère n'était pas politisée, que personne ne l'était vraiment lors de la guerre civile. A la fin de l'entretien lorsque le magnétophone est coupé, nous discutons politique et il me dit voter VOX, je comprends alors la re-élaboration de son roman familial en fonction de ses aspirations politiques personnelles. Cet aspect est développé dans le sixième chapitre de ce travail.



crimes commis par le pouvoir franquiste. Cinq ans plus tard, les lois de mémoires historiques sont votées : elles reconnaissent aux victimes leur statut ainsi que les persécutions et la violence subie et promettent d'engager des moyens financiers dans la récupération de la mémoire historique. L'historienne de la mémoire Paloma Aguilar analyse le contenant symbolique et métaphorique de cette notion. En effet, la mémoire historique renvoie aux usages publics d'un événement historique provoqués par une demande présente. Ce tournant politique, social et juridique impulse l'activité associative centrée sur la mémoire des vaincus en Espagne et en France, permettant à des familles de recouvrer une mémoire empêchée durant les années de franquisme et silencieuse au moment de la transition. Alors qu'Antonia connaît une forme de démence à la fin de sa vie, elle investit sa petite-fille d'une tâche spécifique :

Parfois, elle avait des moments de lucidité... Alors, je lui ai demandé : « Grand-mère, si je peux faire quelque chose, quelque chose pour toi Antonia, ce que tu veux, dis-moi ce que je peux faire »... Alors tu sais ce qu'elle a dit à Pablo mon mari, qu'elle aimait à la folie, elle lui a dit qu'elle voulait les cendres de Manolo ou ses restes, elle voulait être avec lui.. Il a pris contact avec tous les cimetières de Cartagena et on lui a communiqué que les restes étaient dans une fosse commune des gens morts pendant la guerre... Je lui demandais, mais grand-mère, Antonia pourquoi il n'est pas au cimetière avec un fils... Elle me répondait alors: «Manuela, c'est qu'il est resté là-bas, à l'époque, il n'y avait pas d'argent, on n'avait rien, pas même elle savait où il se trouvait... Après les recherches de Pablo, on a su que pour les gens morts à la guerre, il y avait des fosses communes... Il a dit qu'il était impossible de le retrouver.<sup>243</sup>

A travers les mots de Manuela, on appréhende la douleur de sa grand-mère dont le deuil de son premier mari ne semble pas achevé. La psychologue Barbara Couvert parle de deuils impossibles « [...] lorsqu'on ne sait pas dans quelles conditions une personne a disparu [...] l'absence de corps et de rituel d'adieu laisse les personnes en vie suspendue à l'attente d'une nouvelle. Le chagrin et l'anxiété envahissent en permanence le mental de ceux qui ne peuvent accomplir leur deuil, les empoisonnant physiquement et moralement »<sup>244</sup>. De plus, durant les guerres, le corps des soldats demeure à l'endroit où ils ont été tués, ce qui empêche les familles d'enterrer leurs défunts près d'elles<sup>245</sup>. Christine Ulivucci, psychologue également, évoque les cimetières militaires dans une approche psychogénéalogique des lieux. Selon elle, ce genre de cimetières commémore l'appartenance voulue (ou non) à un groupe : « Les soldats enrôlés restent à jamais prisonniers d'un endroit

<sup>243</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>244</sup> Couvert, B. (2021). *Hériter de l'histoire familiale? Ce que la science dévoile sur la psychogénéalogie*, p.30, ed. du Rocher.

<sup>245</sup> Béatrix, P. (2017). «Le ballet des morts. Armée de terre» *Inflexions*, 35, p167-174.

non choisi loin de chez eux, renforçant la séparation et l'injustice de la mort ressentie par les personnes en vie.»<sup>246</sup> A ces aspects individuels, s'ajoutent les contextes socio-historique des étapes du deuil d'Antonia : l'Espagne franquiste victorieuse dont la mort des vaincus était célébrée, suivi de leur oblitération durant les années de dictature, finissant par un contexte mémoriel qui réactive l'espoir de cette victime du franquisme de voir son deuil s'achever. De fait, la transmission mémorielle dans les familles descendantes de ces victimes affleure à chacune de ce type d'entreprises dans le contact et l'organisation entre générations filiales. Aussi, elle se déconfiné en prenant un aspect public et souvent revendicatif. Nous développons cette question dans le dernier chapitre de ce travail consacré à l'exhumation d'une fosse près de Cella.

## B) Les parents des enquêtés

On l'a dit dans le chapitre 2, pour analyser la transmission mémorielle intergénérationnelle, il convient de prendre en compte le parent qui constitue l'un de ses principaux acteurs. L'intérêt d'avoir accès au récit de cousins nous permet d'avoir une vision sur la génération de l'adelphie antérieure ainsi qu'un certain contexte familial<sup>247</sup>. Par exemple, Manuela, me décrit la forte proximité entre sa mère, sa grand-mère et elle-même :

Je sais qu'avec moi elle avait une connexion spéciale... Et avec ma mère aussi... Parce que quand elle était malade, Antonia vivait avec nous. Ma mère me disait... Quand elle nous entendait parler depuis sa chambre, elle nous disait «qu'est-ce-que vous vous racontez! C'est bon, vous vous échangez déjà vos cachotteries!» [rires] On était très proches, et pourtant elle avait pleins de petits-enfants...<sup>248</sup>

Cette configuration familiale spécifique peut en partie expliquer la différence de transmission entre Manuela et Carlos. Les parents de Manuela, ouvriers dans le textile migrent à Barcelone dans la périphérie de la capitale où naissent leurs deux enfants. Antonia les rejoint lorsque sa fille tombe gravement malade. Manuela évoque plusieurs fois les relations aimantes entre elle, sa mère, sa grand-mère et elle-même. On peut lire ici la variable territoriale mais aussi conjoncturelle (la maladie de la mère) comme jouant un rôle dans les dynamiques de transmission au sein de la famille. La famille de Manuela revient à Nerja une quinzaine d'années plus tard. De ce fait, Carlos coïncide moins avec sa grand-mère. Ce

---

<sup>246</sup> Ulivucci, C. (2017). *Psychogénéalogie des lieux de vie*, Les lieux des étapes de vie, p. 65.

<sup>247</sup> Voir l'arbre généalogique de la famille d'Emilie en Annexe.

<sup>248</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

dernier grandit à Nerja, dans un environnement différent de celui de leur cousine : il est le troisième enfant d'une fratrie de cinq et son père travaille dans le secteur de la construction en plein essor dans cette région balnéaire en proie au tourisme de masse. Aussi, Carlos me décrit des parents très secrets :

Je te parlais de la peur de ma grand-mère, mais ce n'était pas la seule, c'était toutes les personnes qui avaient à peu près le même âge... Ils ne voulaient pas parler de politique. De fait, si on lui demandait pour qui elle votait, ma mère ne voulait rien dire... Et je vous parle de gens qui aujourd'hui auraient 73 ans... Et mon père, la politique... Ce que je voyais c'était qu'il achetait la revue *Cambio 16*... C'est-à-dire que s'il achetait *Cambio 16*, je pouvais savoir de quel côté il penchait (rires)... Il était de gauche... Mais je ne l'ai jamais entendu parler de politique et ma mère non plus... Si on demandait à ma mère quoique ce soit en lien avec la politique... «Moi, je ne vote pour personne!»<sup>249</sup>

En effet, la première génération née après l'instauration du nouvel État est marquée, comme on l'a détaillé plus haut, par une intense propagande franquiste au sein de la société en parallèle à la répression de toute autre forme de politisation. À l'inverse de certains descendants français qui ont témoigné de la forte politisation de leurs parents, participant à la transmission d'une mémoire de l'exil et de l'anti franquisme au sein de leur foyer, les enquêtés espagnols de la seconde génération témoignent de la grande discrétion de leurs parents quant à la chose politique. Ainsi, la génération socialisée par le franquisme écartée de toute autre forme idéologique semble avoir un rapport encore timide à la démocratie. *Cambio 16* est une revue d'information politique espagnole faisant partie des médias pro actifs dans la diffusion des idées démocratiques dans l'Espagne en transition. Ce journal est le symbole d'un phénomène éditorial sans précédent, dont les tirages pouvaient atteindre le demi million quotidien<sup>250</sup>. Les journaux qui parsèment la mémoire familiale de l'enquêté semblent constituer la trace des aspirations politiques d'un père discret. Sofia évoque la même retenue chez sa mère :

Ahh ma mère... Impossible de parler politique avec elle. Quand j'essaie, elle me dit des choses comme «non non non on ne parle pas de ça» ou «ah mais ça ne se dit pas!»<sup>251</sup>

---

<sup>249</sup>Entretien avec Carlos et sa femme, le 22/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>250</sup>Díaz-Dorransoro, J. M. (2010). «The origins the Spanish newsmagazine *Cambio 16*» (1971-1974). *Communication & Society*, 23, p41-70

<sup>251</sup> Entretien avec Sofia, le 24/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

Avant de commencer mon stage en Espagne, Emilie me reçoit à manger chez elle. La descendante me raconte qu'après avoir parlé de mon travail et avoir donné mon contact à son cousin Carlos, ce dernier lui demande si elle a des informations sur la politisation de sa mère. Cette requête confirme un certain statut de la descendante de l'exil au sein de sa famille espagnole, celui d'un catalyseur mémoriel. On l'a vu plus haut, Emilie peine à discuter politique avec sa famille espagnole, en ce qu'elle a conscience des différences de génération et de socialisation. Alors que l'enquêtée française informe son cousin que sa mère est issue d'une famille franquiste, Carlos laisse son message sans réponse. Le rapport à la politique des enquêtés, qui renvoie à des questions identitaires et mémorielles, est développé dans le cinquième chapitre de ce travail.

La discrétion du père de Carlos peut aussi se rattacher à celle d'un stigmaté ayant pesé sur lui. Lorsque je questionne Carlos sur la rencontre de ses parents, il me confie:

C: Ils se sont connus euh... Bah à Nerja

I: Au bal ? [rires]

C: [rires] Sûrement

I: Ils ne te l'ont jamais dit?

C: Si si... Ma mère me disait souvent que son père à elle n'aimait pas mon père... En gros, que mon grand-père paternel n'aimait pas mon père.

I: Elle te disait pourquoi?

C: Parce que disons que... Comme le père de mon père l'a abandonné... Et ils étaient... seuls... Bah... Ce truc... Que ma grand-mère était célibataire... Si tu regardes en arrière... Comment les choses étaient ici... Combien de fois, on a entendu [voix de personne âgée] «si jamais tu tombes enceinte tu dégages de la maison!» Bah ça vient de là.<sup>252</sup>

L'enquêté semble associer la mauvaise relation entre son grand-père maternel du fait de son statut d'enfant abandonné. Comme le fait l'enquêté, on peut élargir le contexte de ces rapports personnels à celui d'un contexte patriarcal franquiste particulier. Antonia, veuve remariée puis séparée, apparaît hors de la norme imposée : celles des femmes de bonnes mœurs phalangistes et religieuses. De plus, Antonia hérite de cette condition en raison du conflit civil. Originaire de Nerja, la famille maternelle garde sans doute en mémoire le statut de vaincu d'Antonia, faisant hériter à ses enfants ayant été abandonnés, un double stigmaté.

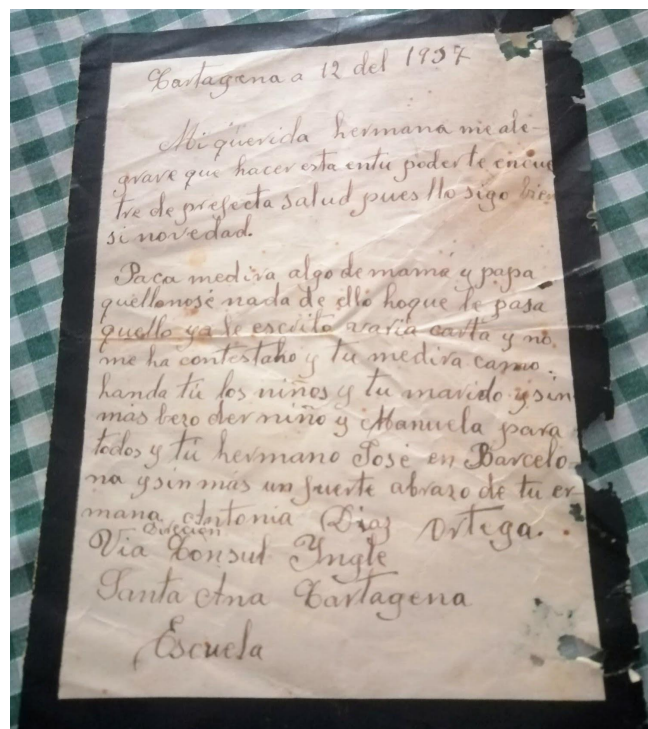
---

<sup>252</sup> Entretien avec Carlos et sa femme, le 22/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

Sofia, quant à elle, parle de l'histoire d'Antonia à travers ce que lui a transmis sa mère, elle-même très proche d'Antonia. Aussi, la descendante dans ses archives familiales, possède des lettres échangées entre Antonia et sa soeur au moment de sa fuite à Barcelone :

Moi, j'ai une lettre d'Antonia ! Il faut voir comment elle écrit à ma grand-mère!... «Comment va maman, comment va papa?» Elle est partie d'ici puis elle est arrivée à Barcelone... Et à Barcelone elle écrit à ma grand-mère... Cette lettre, c'est ma mère qui l'a... Elle raconte comment elle est arrivée, comment elle se sent... Et bien sûr, elle n'a pas continué... José si... José a laissé sa femme ici... Elle s'est rendue compte qu'elle était enceinte quand José était en France...<sup>253</sup>

Arrivée chez elle, l'enquêtée m'envoie une photo de cette lettre (Photographie 6).



Photographie 6: de la correspondance entre Antonia et la grand-mère de Sofia (Dolores), Source: Sofia, 2022.

La correspondance ancre dans la matérialité un moment de vie dont la transmission mémorielle peut se poursuivre des générations plus tard. De fait, par la conservation de ce document et le discours de sa mère rattaché à ce moment de vie d'Antonia, Sofia témoigne d'une importante connaissance de la trajectoire de sa grande tante Antonia et de son

<sup>253</sup> Entretien avec Sofia, le 24/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

grand-oncle José, le grand-père d'Emilie, tous deux victimes du franquisme et dont le parcours est resté à la marge d'une mémoire officielle.

Quelques mois plus tard, lorsque je rencontre la mère et la tante d'Emilie elles m'expliquent, émues, avoir appris que Sofia détient des lettres d'Antonia dont elles ignoraient l'existence. Cette émotion peut se lire à travers la trace intime que constitue l'écriture de leur tante. Si grâce à cet objet elles touchent du doigt l'histoire de leur famille au moment de la période agitée de la Guerre Civile, elles se rapprochent au plus près des émotions de leur tante, redonnant vie cette dernière à la lecture de cette lettre. Ce rapport émotionnel aux objets, participant à la transmission de la mémoire au sein des familles, est analysé dans le chapitre suivant.



## Chapitre 4 : Le support de la transmission mémorielle

*Les objets quotidiens prolifèrent,  
les besoins se multiplient,  
la production en accélère la naissance et la mort,  
le vocabulaire manque pour les nommer.*

Jean Baudrillard, *Le système des objets*, 1968.

*Uno se cree  
Que los mató el tiempo y la ausencia  
Pero su tren, vendió boleto de ida y vuelta,  
Son aquellas pequeñas cosas,  
Que nos dejó un tiempo de rosas  
En un rincón, en un papel  
O en un cajon,  
Como un ladrón  
Te acechan detrás de la puerta  
Te tienen tan a su merced  
Como hojas muertas  
Que el viento arrastra allá o aquí  
Que te sonrían tristes y  
Nos hacen que lloremos cuando nadie nos ve.*

Joan manuel Serrat, *Aquellas pequeñas cosas*, 1971.

Dans l'étude de la transmission mémorielle au sein des familles descendantes de l'exil républicain en France, le récit de nombreux enquêtés s'est accompagné de la description d'objets matériels et de leur présentation. De l'archive publique à l'archive privée détenue par les descendants, la possession, les usages et les détournements de ces objets font état de la réception d'une mémoire et de sa transmission en cours. Ils constituent des supports émotionnels, des supports de preuve, de reconstitution et de diffusion d'une histoire familiale parfois mal connue par ses membres. Un objet, dans sa matérialité comme dans sa symbolisation, cristallise une multitude de représentations, d'usages et de pratiques. S'il apparaît inanimé, dans sa production, sa diffusion, ses modifications et les détournements qu'il subit, l'objet est porteur d'une vie sociale. En historicisant cette vie sociale, on peut étudier les groupes sociaux qui s'organisent autour des usages de cet objet, de sa mise en circulation ou encore de sa transmission.



Cette année, dans l'approche transfrontalière de notre sujet, des objets ont également pris part aux entretiens avec les descendants de victimes du franquisme. Toutefois, leur nature diffère des objets appréhendés l'année dernière. Si la mémoire des enquêtés descendants de victimes du franquisme parties en France s'accroche à des objets associés au déracinement de leurs ascendants, dans les familles qui n'ont pas fui l'Espagne, ce sont principalement les photographies qui constituent le principal support matériel de transmission mémorielle. Après un passage en revue d'objets porteurs d'une mémoire familiale de la Guerre Civile et de l'exil, dans une perspective davantage micro historique, nous porterons un regard sur quelques unes de ces photographies, qui, à travers leur vie sociale, recomposent la géographie affective des familles éprouvées par la prison, l'exil ou la mort<sup>254</sup>.

---

<sup>254</sup>Moreno J., (2016) *El duelo revelado, la vida social de las fotografías familiares de las víctimas del franquismo*, Ed. Consejo superior de investigaciones científicas, introducción, p12.

## I. Entre mythe et histoire

Les objets qui parsèment le sillage d'une vie n'en demeurent pas moins animés une fois leur propriétaire disparu. On l'a dit, au fil des détours de leur trajectoire spatio-temporelle, ces objets sont investis d'une symbolique et d'usages souvent bien différents de ceux pour lesquels ils ont été conçus. Passant de mains en mains, ils donnent corps à une mémoire familiale particulière. Dans le même temps, c'est la fonction mémorielle de ces objets qui leur donne corps sur la durée. En partant de cette fonction mémorielle, l'étude de certains objets fait émerger la part mythique de l'histoire familiale des descendants de victimes du franquisme. Le philosophe Michel Guérin rappelle que le mythe a pour objet privilégié un récit des origines. Dans une sorte de pensée hiérarchique, le mythe établit des rangs, il s'interroge sur la souveraineté, qu'elle soit cosmique, religieuse, familiale ou politique. Le mythe est une fable doublée d'un récit d'encouragement à faire comme, à refaire ou faire ensemble.<sup>255</sup> Ainsi, la mémoire familiale revêt une part de mythe si l'on s'attache à la définition d'Anne Muxel. Dans son ouvrage éponyme, la sociologue catégorise trois fonctions de la mémoire familiale : la transmission qui s'envisage comme la possibilité de s'inscrire dans une histoire collective qui prend racine dans une certaine profondeur généalogique, la reviviscence qui est liée à l'expérience affective et au vécu personnel et la réflexivité qui sous-tend l'évaluation critique de sa destinée.

Silvio, descendant de la deuxième génération de l'exil, s'intéresse depuis son adolescence au parcours de son grand-père. Malgré cet intérêt précoce, il est confronté au refus de son grand-père lorsqu'il le sollicite pour témoigner de son expérience de la guerre civile pour son mémoire de recherche. A la mort de son grand-père en 2008, Silvio s'intéresse à nouveau à son histoire :

Quand mon grand père allait mourir, je suis rentré de Cayenne, il était sénile et perdait la boule... Il m'a dit « ça tu ne dois pas l'oublier! ». J'étais dans sa chambre et il m'a sorti sa carte de la CNT... C'était un grand moment...<sup>256</sup>

Depuis, Silvio conserve précieusement ce document. Il symbolise la transmission *in extremis* d'une histoire, d'une expérience politique et militante que son grand-père a toujours

---

<sup>255</sup>Guérin, M. (2007). «Qu'est-ce qu'un mythe?» *La pensée de midi*, 22, 93-109. Actes sud.

<sup>256</sup> Entretien avec Silvio, le 25/02/22, Toulouse.

refusé de transmettre. L'enquêté retrouve l'intérêt qu'il avait éprouvé durant ses études. Alors qu'il se dirige vers sa tante qui a récupéré les affaires de ses grands-parents, il se heurte à un nouvel obstacle dans la quête de son histoire familiale :

S : On a eu une discussion il y a un mois et demi, alors que moi je lui en avais parlé plusieurs fois. Je lui ai dit que j'étais sur plusieurs groupes *facebook* mais que j'avais pas de matériel pour comprendre ce qu'il s'était réellement passé pour *Papaino*. Et elle m'a dit : « je ne te dirai rien, *Papaino* quand il est mort, il n' a rien voulu dire, je respecte ça.»

I : Ah c'était véritablement un non !

S : Oui, au début, elle était dans une forme de politesse en disant que c'était à la cave, qu'elle allait regarder... «Je n'ai pas rangé depuis que les grands-parents sont morts... J'ai pas le temps». Mouais, elle est à la retraite. Après, j'ai forcé un peu plus, j'ai dit « bon, ils sont où les papiers? » Et là elle m'a dit : «je ne te les donnerai pas ! Ton grand-père quand il est mort, il ne nous a rien dit! Donc on respecte son silence, tu n'auras rien.»<sup>257</sup>

Ce refus de la tante de Silvio de transmettre les archives privées de son grand-père est évocateur du différent rapport qu'entretiennent ces deux descendants avec l'histoire de leur aïeul exilé. La tante de Silvio s'érige comme la gardienne du silence de son père, présageant les raisons de ces non-dits. Le lieu de conservation dans la cave est aussi porteur de sens comme si la tante de Silvio souhaitait enfouir l'histoire. On note explicitement le jeu de l'individualité et de la collectivité de la mémoire familiale qui se heurte aux intérêts de chacun. Ici ces intérêts apparaissent dictés par une question de génération : la tante de Silvio s'attache à préserver la mémoire de son père afin de ne pas ternir le mythe tandis que Silvio, par sa distance avec les faits semble vouloir se rapprocher au plus près de la réalité de la trajectoire de son grand-père.

L'enquêté m'informe quelques mois plus tard que sa tante a fini par lui transmettre quelques documents. Silvio avait depuis contourné le biais de ces archives privées sous scellés pour recueillir des informations sur son grand-père. Rappelons que ce dernier est décédé en 2008, en plein contexte des lois de mémoire historique en Espagne. Le contexte de récupération de la mémoire historique a permis à Silvio de mener à bien un certain nombre de recherches avec des chercheurs espagnols, notamment avec l'un qui travaille sur les parcours carcéraux en Andalousie entre 1936 et 1950. C'est alors que l'enquêté retrouve la trace d'une tout autre histoire de celle qui avait vaguement circulé dans sa famille :

Le truc c'est que je suis en train d'apprendre des choses qu'on ne savait pas... On a une version intrafamiliale qui ne correspond pas à ce que je trouve [...] Il a été condamné à 12 ans de

---

<sup>257</sup> *Ibidem*

prison avec 13 autres camarades pour des vols chez des grands propriétaires, la destruction d'une église qu'ils ont brûlé. Ils ont a priori aussi eu des problèmes avec la police.... Il y a eu plusieurs chefs d'accusation...<sup>258</sup>

La vie de son grand-père s'avère marquée par un lourd parcours carcéral que son petit-fils réunit dans un dossier qu'il me montre pendant l'entretien. Cela peut s'ajouter à l'explication du silence du grand-père et de celui de sa fille qui n'envisage pas d'entacher l'image de son père à titre *posthume*. Sur la diffusion de ses trouvailles, Silvio confie :

S: C'est compliqué parce que l'officiel va venir percuter l'officieux et il y a des questions qui sont complexes. Je parle des découvertes à ma tante mais je dis pas tout, je peux pas tout dire. Il y a des trucs sur le plan chronologique, ça marche pas.

I: Pourquoi vous ne voulez pas?

S: Parce que l'histoire est plus compliquée qu'elle n'y paraît... Je n'ai pas tous les éléments pour avoir une version pour le moment, mais la chronologie des choses ne colle pas. J'ai pas envie de faire un scandale familial... De sortir les cadavres du placard. L'objectif c'est pas ça. C'est de retracer plus ou moins ce que mon grand-père a fait... Je ne veux pas aller plus loin... Ce n'est pas la peine. Le but c'est de réunir la famille...<sup>259</sup>

La carte d'adhésion de la CNT du grand-père de Silvio cristallise une multitude d'enjeux pour ses descendants. Les conditions dans lesquelles elle a été transmise à Silvio symbolisent l'importance de son engagement pour cet exilé, pourtant si silencieux et réticent à parler de son expérience. Transmettre ce bout d'histoire militante à l'orée de sa mort revient d'une certaine manière à résumer sa vie à cet engagement. Cela réveille chez son petit-fils l'envie de le comprendre et d'une certaine manière de l'honorer. D'autres objets s'immiscent dans cette quête de transmission comme la multitude de documents administratifs et privés conservés par la tante de Silvio. Si ce dernier entreprend de les utiliser à des fins informatives et d'écriture d'une histoire familiale, l'usage qu'en fait sa tante s'apparente à une stricte conservation dans le but de sceller les secrets de familles qui pourraient s'y renfermer. Quelques temps plus tard, la tante de Silvio, tout en s'excusant, accepte finalement de lui partager des documents, comme des photographies et des documents attestant l'incarcération de son grand-père à Grenade et à Cadix. Silvio devient à son tour le garde-fou des secrets familiaux devant l'incohérence de ses trouvailles administratives, prolongeant ainsi le mythe familial qu'il avait tenté d'historiciser.

---

<sup>258</sup> *Ibidem*

<sup>259</sup> *Ibidem*

Dans la famille de Philippe, descendant de la première et de la seconde génération de l'exil, deux objets cristallisent la transmission d'une histoire familiale traversée par la Guerre Civile et l'exil. Ces objets sont également le moteur de mythes au sein de cette famille descendante de l'exil qui connaît peu la trajectoire de ses ascendants. Il y a quelques années, l'héritage d'une maison en Aragon revient aux descendants de ce grand-père exilé. Si Philippe est dans un premier temps réticent à accepter la succession de cette maison, ses enfants l'encouragent à l'accepter :

A l'époque, quand on a reçu l'héritage de la maison... J'étais pas forcément favorable, parce que y'avait des frais, des trucs... J'ai demandé à mes enfants, je prends la succession ou je la prends pas, je vous laisse décider. Ils m'ont dit de garder la maison ! Je pense que c'était une manière aussi de garder contact avec cette région là et de transmettre...<sup>260</sup>

La fratrie ayant accepté l'héritage s'y retrouve en été depuis les travaux de réhabilitation qu'ils ont entrepris. La seconde sœur de la fratrie, qui compte six membres dont cinq ont accepté l'héritage, est, selon Philippe et sa fille, la plus intéressée et investie dans l'histoire familiale. Elle a déposé dans la maison un certain nombre de documents qu'elle conservait puis a dessiné un arbre généalogique sur l'un des murs du salon. Marion, la fille de Philippe que j'ai rencontrée peu de temps après, à défaut de photographie, me décrit cet arbre avec précision. Fait à la règle au marqueur noir, il remonte jusqu'aux grands-parents de Philippe et descend jusqu'à la quatrième génération de descendants, des photos de chacun des membres de la famille y sont accolées.

Cette maison familiale émerge à nouveau dans le patrimoine matériel et mémoriel des descendants d'exilés. Sa trajectoire dans le temps retrace l'histoire de cette famille exilée avant, pendant et après la Guerre d'Espagne : dans sa dépossession après la guerre, son rachat pendant la période franquiste, et son héritage, revenant aux descendants du grand-père dépossédé. Marion témoigne avec émotion du rapport qu'elle entretient avec la maison :

Retourner dans cette maison que mon père a décidé de garder avec ses frères et sœurs... C'est un endroit incroyable... J'ai presque envie d'en pleurer car vraiment quand j'y suis allée il y a... 2 ans, ça m'a fait un choc. On se sent vachement bien... [*très très émue*]. Là, en mai, j'ai prévu de partir une semaine là-bas avec mes enfants. C'est une maison qui est toute simple mais le village c'est ... C'est incroyable !<sup>261</sup>

---

<sup>260</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris

<sup>261</sup> *Ibidem*

Ce témoignage donne à la maison et au village de son arrière-grand-père une fonction de repère biographique pour cette descendante. La sociologue Anne Muxel analyse les lieux dans la mémoire familiale comme ayant une fonction identitaire, affective et historique. Ils sont appréhendés comme les points d'ancrage d'une expérience collective qui situe la famille dans l'espace et dans le temps, notamment dans les événements historiques qui l'ont traversés. Les exils politiques, par le brusque déracinement affectif et culturel lié à l'expérience de séparation à la famille, donnent au lieu quitté une fonction de repère biographique<sup>262</sup> pour les personnes exilées. En juin 2022, Marion me raconte ses vacances au village :

Là, tu vois, on y est allé en mai c'était hyper fort... J'avais un peu peur, j'appréhendais... Est-ce-que j'allais re-ressentir ce que j'avais senti la première fois... Ça n'a pas loupé, ça a marché encore... On a retrouvé les champs d'oliviers... J'ai écrit à ma tante pour qu'elle m'envoie les cadastres... A la maison, j'ai regardé sur maps les trucs... Et je me suis dis c'est là ça à l'air d'être ça... Et avec la voiture, on est partie avec les gamins derrière... La route toute cabossée... On s'est éclaté, c'était l'aventure... Et on a marché un peu, on s'est retrouvé sur un champ et se dire bah ça... C'était à la famille, c'est à nous... Et ça va se transmettre... Je me suis assise sous l'olivier, ça m'a fait un truc, tu vois, me dire qu'ils s'étaient sûrement assis là... A regarder les paysages... Entendre les mêmes sons... Et j'ai dit à mes enfants, c'est à la famille ça ! C'est tes oliviers.<sup>263</sup>

Le récit de la descendante s'inscrit dans un certain mythe familial : le retour possible d'une descendante de l'exil presque quatre générations plus tard. La propriété de terres donne à la descendante une légitimité d'ancrage, de ré-enracinement dans le village d'origine de son arrière-grand-père. L'isotopie employée, digne d'une épopée, conjugue passé, présent et futur: les origines de la familles dans l'abondance agricole aragonaise ; le long chemin de récupération de leurs terres associé à celui d'une récupération de l'histoire de leur aïeux, et enfin la projection d'une transmission matérielle et mémorielle à la nouvelle génération.

Aussi, la sœur de Philippe a œuvré pour que la maison devienne un véritable contenant mémoriel par cet arbre généalogique qui expose la lignée familiale et par les documents qu'elle y a déposés, donnant une dimension presque de sanctuaire à cette maison. Pourtant, Marion regrette que toutes les archives gardées par sa tante ne soient pas déposées dans la maison. Cette organisation archivistique intra-familiale est dépendante de logiques sélectives particulières visant à mettre en lumière ou au contraire à cacher certains pans de l'histoire familiale. En effet, les exactions commises par le grand-père de Philippe constituent

---

<sup>262</sup> Muxel A, (1996), *Individu et mémoire familiale*, Partie II, les lieux de la mémoire familiale, p.45.

<sup>263</sup> Entretien avec Marion, le 19/02/22, Paris

encore aujourd'hui un tabou, dans un premier temps difficilement évoqué dans mes entretiens avec le père et sa fille. Elles ternissent l'image de ce grand-père somme toute plutôt atypique: un commerçant très fortuné, pourtant socialiste et fortement engagé pour la justice sociale. A la mort de sa grande-tante, Philippe trouve de nouveaux documents dans sa maison attestant ces exactions. Ces preuves écrites des exactions du grand-père relèvent d'une histoire interdite au sein de la fratrie de Philippe dont l'évocation reste tabou pour ne pas égratigner le mythe familial. En effet, lorsque je demande à Philippe si le sujet de son histoire familiale est facilement abordable dans sa fratrie, il développe :

P: Oui, on en parle ! Après, mes sœurs en savent un peu plus... Ma sœur en sait plus mais elle n'en parle pas trop... Des fois, moi j'essaye d'être dur dans la relation : « bon sang parlons-en ! » « non, non, mais ça c'est pas vrai, non, non ». Et elles refusent. Je suis prêt à entendre des choses ! Est-ce que mon grand-père a mis le curé dans un puits? Bah, si c'est vrai bah, comme tout le monde tuait tout le monde, on va pas dire que c'est pas vrai ! [...] Parce que oui, mon grand-père est accusé... Mon père a pu revenir, il était combattant mais mon grand-père était un homme politique responsable d'exactions, ma tante disait que c'était pas vrai... Après on a commencé à se dire mais si c'est vrai, bon c'est pas grand chose... Parce que bon, ma tante me l'a dit, à l'époque les curés étaient très...

I: Donc c'est votre tante qui vous a d'abord parlé des exactions de votre grand père?

P: Et après on l'a validé avec les papiers...<sup>264</sup>

Dans les rapports qu'entretiennent Philippe et ses frères et sœurs avec cette frange de l'histoire de leurs ascendants, on remarque la contradiction des secrets de famille dans les dynamiques de transmission de la mémoire familiale. Si ces secrets ont du mal à être abordés, mis en mots et symbolisés, leur existence et leur connaissance, qu'elle soit formelle ou partielle, sont le moteur de la transmission d'une histoire interdite. Cette histoire est interdite car elle entache la réputation de l'aïeul, menacé de perdre son statut de héros et de victime de la Guerre d'Espagne aux yeux de ses descendants. Les exactions du grand-père de Philippe semblent être un tant soi peu admises dans la fratrie de Philippe. Les descendants apparaissent comme tirillés entre la preuve matérielle du jugement qui condamne leur grand-père et la manière dont leur tante a toujours démenti par les silences de leur mère.

Dans la maison de cette la grande-tante décédée, alors que les petits neveux se partageaient ses biens car cette dernière n'avait pas eu d'enfant, Philippe trouve un objet qu'il lui tient à coeur de récupérer : une boîte contenant la fortune obsolète de son grand-père:

---

<sup>264</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris

Ça s'est passé au moment de la mort de mes oncles. On a retrouvé... Mon grand-père paternel, quand il est parti, il est parti avec de l'argent! Pas toujours à lui d'ailleurs, on sait pas. Et on a retrouvé cette cagnotte.... On a retrouvé de l'argent... Je saurais plus vous dire combien c'était de pesettes, mais j'ai fait le calcul... Quand on a distribué les choses de la maison de mes oncles, j'ai dit que je prenais cette cassette.. Il est parti à l'époque avec 2 millions de *pesetas* et aujourd'hui ça aurait représenté une très grosse somme, je l'ai récupérée. J'ai dit à ma fille : tu la prends, tu la gardes. Donc c'est ma fille qui a la cassette.<sup>265</sup>

Cette petite boîte contenant autant d'argent soulève un grand nombre de questions chez Philippe et sa fille. Elle alimente le mythe autour de ce mystérieux aïeul. Dans mon entretien avec sa Marion, elle me dit que c'est précisément la mort de sa grande-tante et la trouvaille de cette *Cassette* qui a déclenché chez elle un fort intérêt:

On s'est partagé les affaires. Moi j'ai pris des petits ramequins, elle faisait pleins d'apéritifs... J'ai voulu un petit ramequin... Et avec la cassette, on a commencé à regarder combien ça pouvait valoir à l'époque, la valeur de la *peseta*... Et même si j'ai fait de l'histoire, j'ai un peu oublié. Et là on s'est dit ça équivaut à beaucoup quand même, et on s'est dit y'a peut être pas tout, que ça a été changé, ça valait le salaire de 40 ouvriers pendant un an. On s'est demandé pourquoi cet argent était là, pourquoi... On s'est mis à réfléchir. Et moi ça m'a donné envie de creuser, je me suis demandée pourquoi il a gardé cet argent. Mon père, je crois, m'a dit que c'était sûrement un argent qu'il ne voulait pas que les franquistes spolie.<sup>266</sup>

Cet objet est entouré de mystères. Ni Philippe, ni Marion n'ont d'informations sur son origine et sa trajectoire. Il réactive par là-même une multitude d'aspects de l'histoire mal connue et tabou de ce grand-père socialiste fortuné. On l'a vu dans le chapitre précédent, Philippe entretient un rapport différent de celui de sa fratrie avec son histoire familiale, notamment du fait de son ascension sociale et de ses intérêts économiques et politiques. Le témoignage de Philippe sur cette *cassette* met en lumière un entremêlement de mémoires familiales, de transmissions, de différentes réceptions et d'enjeux émotionnels. La récupération par Philippe de cette fortune obsolète et sa transmission à sa fille semble symboliser l'achèvement d'une tâche que ce grand-père dépossédé n'a pas pu faire de son vivant :

Dans la cassette qu'on a récupérée... Cette cassette-là, elle a une valeur sentimentale. Mon grand-père, il faut s'imaginer, il est parti avec plein d'argent en se disant un jour je vais revenir... Il s'est retrouvé très riche très pauvre parce qu'un jour c'était périmé... Moi je suis sûre quand même, si à 54 ans j'étais devenu très pauvre ça m'aurait fait un choc hein... Donc cette cassette là c'est moi qui l'ai récupéré. Et ma sœur m'a demandé si je pouvais

---

<sup>265</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris

<sup>266</sup> Entretien avec Marion, le 19/02/22, Paris



donner un billet à chacun des descendants, j'ai dit oui je suis d'accord! J'ai dit à ma fille, vous savez là où on met les pièces d'identités, ma fille a mis un billet mais elle rajouté un papier avec écrit des choses, en expliquant la situation, pourquoi tout ça. Donc elle explique ce que c'est que cette cassette. Y'a un peu d'émotions... ça veut dire que tous les petits enfants... Je voudrais qu'un jour que tout le monde sache pourquoi cette cassette existe, comprendre pourquoi on l'a gardé qui l'a gardée et voir si la transmission a marché... Moi j'ai qu'un souvenir c'est que ma mère me disait «on aura souffert»... Mais physiquement quoi... Mes grands-parents ont souffert d'être en France. Mon grand-père a été accusé d'exactions quoi... Passer 25 ans de sa vie en France à penser que pleins de gens savent que tu as tué des gens...<sup>267</sup>

---

<sup>267</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris



Photographie 1 et 2 : photographies de la cassette de Philippe et Marion accompagnées d'un billet contenu dans la boîte et d'une note écrite par Marion. Source : Inés Gomez, 18/06/2022, Paris.

Texte sur la photographie : Ce billet de 25 pesetas est lié à l'histoire de notre famille qui a dû quitter l'Espagne avant la dictature de Franco. Notre grand-mère, ses frères et sœurs, et leurs parents, ont ainsi sauvé leur vie et leur descendance. Voici l'histoire de ce billet : à la mort de tata, une petite boîte en carton a été retrouvée. Elle contenait des billets anciens, classés, qui n'avaient plus cours depuis longtemps, et qui dataient de 1928 à 1935. Voulant éviter qu'elle soit jetée, mon père me l'a confié, en héritage, et je l'en remercie. Lorsque nos arrières grands-parents ont fui leur village avec leurs enfants, ils ont emporté cet argent qui, s'ils l'avaient laissé, serait tombé aux mains de l'armée. Ils avaient sans doute l'espoir d'y revenir un jour et sans doute de les utiliser. Mais l'issue de la guerre les en a empêchés ; puis un changement de monnaie ensuite.

Chaque membre de notre famille en possède maintenant un. Les six frères et sœurs et mes six autres cousins et cousines. Trois billets iront à Valdealgofa. Il est une petite partie de cette histoire.

Par la nouvelle forme que prend cet objet, la tâche -empêchée- de transmission d'une fortune à sa descendance est rétablie. Cette redistribution matérielle auprès de tous les descendants s'accompagne d'une transmission solennelle de l'histoire de cette fortune et donc de la mémoire d'une famille qui a connu la Guerre, la dépossession et l'exil. Les sentiments qu'a exprimés Marion à propos de la dernière mutation de cet objet et de ses usages traduisent cette communion entre symbole et matériel :

Au moment où il a fallu partager, que je donne un billet à chaque membre de la famille, je me suis demandée si je ne brisais pas un truc en fait. Il y a eu un espèce de dilemme : je dois laisser le truc intact ou dois-je le transmettre? Bon, je réponds à une demande donc je le fais. L'idée c'était que chaque descendant ait son billet, je me suis dit putain un moment il y aura plus rien... A un moment, je donne le billet au frère de mon père, il le met dans sa poche plié en deux... Nan mais Didier... Non quoi. Je me suis dit putain... Voilà... ça y est, le truc se dissémine... Mais en même temps, je ne vais pas crier à tout le monde «faites gaffe!»<sup>268</sup>

Pour la descendante, l'attache affective à cet objet est à la mesure de ce qu'il incarne au sens premier : l'histoire familiale de l'exil . Lors d'un second entretien en présence du père et de la fille, la photographie de la cassette exposée plus tôt a été discutée et débattue entre les deux. Si Marion était plus pudique, Philippe insiste pour que le billet soit exposé dans ce travail :

P: Prenez ça en photo c'est vraiment dans le cadre de votre projet.. Ça c'est le sujet !!!

[Marion change de sujet]

---

<sup>268</sup> Entretien avec Marion, le 19/02/22, Paris

[plus tard dans l'entretien] P: Ça, vous avez fait une photo?

M: [hésitante] Je...

P: Oui mais Marion... Son sujet c'est ça!

I: C'est comme tu veux Marion

P: La bonne note c'est avec ça ! [montre la cassette]<sup>269</sup>

Finalement, le père et la fille se mettent d'accord pour que je photographie le billet confectionné par Marion (photographie 1 et 2), qui contient quelques photographies de ladite cassette. Ces différentes réactions sont un autre exemple des rapports et des fonctions émotionnelles à la mémoire familiale cristallisée en un objet.

## II. La répression franquiste en objet

Les lieux de mémoire de la répression franquiste parsèment l'espace de la péninsule ibérique. Durant nos entretiens avec des descendants de victimes du franquisme, certains objets présentés constituent des extensions de ces lieux. La matérialité de ces objets et de leur trajectoire conjuguent plusieurs espaces temps différents tout en témoignant de la mémoire qu'ils transmettent. Durant notre entretien, Maria me montre une multitude d'archives familiales privées, allant de l'acte de naissance à la photographie:

M: [revient avec une malle] Là dedans, je crois que j'ai des écrits de mon père...

I: Ton père a écrit?

M : Oui quand il était en camp... Et je les ai recopiés en me disant qu'à la longue ça allait s'effacer... Je les ai laissés à Pablo... Et.. J'ai dit à Pablo tu me les rendras... Il a dit je vais m'en servir pour écrire pour faire quelque chose je sais pas quoi... Fin bref... Et... Je les ai pas récupérés... Il a écrit pendant qu'il était à Algeciras... Sur l'amour, à ma mère... Une lettre d'amour qui fait pleurer... Euh... Plein de choses comme ça....<sup>270</sup>

On l'a développée dans le deuxième chapitre de ce travail, l'enquêtée connaît mal le parcours pendant et après la Guerre Civile dans la mesure où celui-ci a passé presque dix ans dans différents camps de concentration. Pourtant, Maria qui a fait quelques recherches dans

---

<sup>269</sup> Entretien avec Philippe et Marion, le 18/06/22, Paris

<sup>270</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

les archives départementales de Teruel et sur des sites internet rattachés à certaines archives judiciaires ne trouve la trace de son père nulle part.

Hubo un hombre que cantaba  
y que al pueblo le asombro  
Ese hombre fue Goriario  
y el mariano se llamo  

---

Me preguntan por que lloro  
y por que canto tanto  
De tanta pena que ~~sentí~~ oculto  
De tanto orgullo que siento

Photographies 3, 4, 5, 6: Poèmes d'Alfredo, père de Maria. Date inconnue, source : Maria, décembre 2022.

En el cielo no hay faroles  
que todo sea estrellica  
Benditos sean los machos  
que han nacido socialistas

Trabajo y Libertad  
Es lo que pide el obrero  
Igualdad y Fraternidad  
y paz en el mundo entero  

---

Llevo una herida en mi pecho  
que siempre sangrando está  
Es tan grande y tan profunda  
con ella me ~~enterraron~~  
con ella me enterraron  

---

Los hombres que se mancharon  
con sangre de trabajadores  
fusieron tan tristes a España  
que todavía aun llora

Los que creían en Dios  
y mataron sin piedad  
Pisieron de luto a Cella  
y jamas lo olvidara  

---

No me pidan que yo olvide  
ni que perdone tampoco  
Por que no podria entrar  
en el reino de los justos  

---

Como quieren que yo olvide  
a quien yo queria tanto  
a mi madre a padre y ami  
abuelico patato

Photographies 3, 4, 5, 6: Poèmes d'Alfredo, père de Maria. Date inconnue, source : Maria, décembre 2022.

Texte photographie 3:

<i>Hubo un hombre que cantaba</i>	Autrefois, il y avait un homme qui chantait
<i>y que al pueblo le asombró</i>	Qui fit l'admiration du village entier
<i>Ese hombre fue Soriano</i>	Cet homme portait le nom des Soriano
<i>Y mariano se llamó</i>	Et Mariano il se prénomma

-----

<i>Me preguntan por qué lloro</i>	On me demande pourquoi je pleure
<i>y por qué canto tanto</i>	Et pourquoi je chante autant
<i>De tanta pena que oculto</i>	C'est toute la peine que je cache
<i>De tanto orgullo que siento</i>	C'est tout l'orgueil que j'éprouve

Texte photographie 4 :

<i>En el cielo no hay farolas</i>	Dans le ciel point de lanternes
<i>Que todo son estrellitas</i>	Il n'y a que des petites étoiles
<i>Benditas sean las madres</i>	Bénies soient les mères
<i>Que han parido socialistas</i>	Qui ont mis au monde des socialistes

Texte photographie 5 :

<i>Trabajo y libertad</i>	Travail et liberté
<i>Es lo que pide el obrero</i>	C'est ce que demande l'ouvrier
<i>Igualdad y fraternidad</i>	Egalité et fraternité
<i>Y paz en el mundo entero</i>	Et la paix dans le monde entier

-----

<i>Llevo una herida en mi pecho</i>	J'ai une blessure dans la poitrine
<i>Que siempre sangrando esta</i>	Qui ne cesse de saigner
<i>Es tan grande y tan profunda</i>	Elle est si grande et si profonde
<i>Que con ella me enterraran</i>	Qu'on m'enterrera avec

-----

<i>Los hombres que se mancharon</i>	Les hommes qui se sont souillés
<i>Con sangre trabajadora</i>	Avec le sang des travailleurs
<i>Pusieron tan triste a España</i>	Ont rendu l'Espagne si triste
<i>Que todavía llora</i>	Qu'elle en pleure encore

Texte photographie 6 :

<i>Los que creían en dios</i>	Ceux qui croyaient en dieu
<i>Y que mataron sin piedad</i>	Et qui ont tué sans pitié
<i>Pisotearon de luto a Cella</i>	Ont apporté le deuil à Cella
<i>Y jamás lo olvidara</i>	Et jamais elle ne l'oubliera

-----

<i>No me pidan que yo olvide</i>	Ne me demandez pas d'oublier
<i>Ni que perdone tampoco</i>	Ni même que je pardonne
<i>Porque no podría entrar</i>	Parce que je ne pourrais pas entrer
<i>En el reino de los justos</i>	Dans le royaume des justes

-----	
<i>Cómo quieren que yo olvide</i>	Comment veulent-ils que j'oublie
<i>a quien yo quería tanto</i>	ceux que j'ai tant aimés
<i>a mi madre a mi padre y a mi</i>	ma mère mon père
<i>abuelico patato</i>	et mon papi patato
-----	
-----	

Ces écrits (photographies 3, 4, 5, 6) sont les uniques traces de son père au cours de la période la plus mystérieuse de sa vie. L'enquêtée me fait part des avatars de ces écrits :

Je les ai retapé... Sinon ça se serait effacé... C'était sur un calepin, Alfredo me les a plastifiés... De sorte que l'écriture de mon père ne s'en aille pas... Nan je les ai pas là... Il me semblait que j'avais ramené certaines choses... Tu peux faire une photo... Je les ai trouvés dans les affaires de ma mère quand elle est décédée, j'ai tout trié... J'en ai passé à Pablo aussi... <sup>271</sup>

A travers les transformations et la trajectoire de cet objet, c'est toute une organisation familiale et différents rapports mémoriaux qui s'entrevoit. Les écrits du père de Maria ont été dispersés, classés et traités différemment. Ceux que nous présente l'enquêtée au moment de l'entretien dans son domicile de la région parisienne ne sont pas plastifiés. Ce sont des couplets de *jotas*, chant traditionnel aragonais, dans lesquels son père évoque la répression à Cella, son anti-cléricalisme ainsi que ses aspirations au socialisme. Ces sources de l'intime sont une fenêtre sur les ressentis d'un prisonnier politique au moment de son incarcération pour ne pas avoir soutenu le soulèvement militaire franquiste. A travers ces ressentis posés sur papier jaillit la vie du père de Maria malgré l'expérience déshumanisante des camps. Elles attestent également un certain échec du nouvel Etat à la rééducation politique de ses prisonniers vaincus durant la post-guerre.

Aussi, la circulation de ces écrits au sein de la famille semble répondre à une certaine logique. Lorsque je demande à Maria si elle projette d'écrire quelque chose, elle me répond:

Ah, non, non, non, moi j'écris rien du tout, je laisse ça aux gens qui savent écrire, moi j'écris rien du tout... Pablo il a les écrits de mon père, il fait ce qu'il veut avec... <sup>272</sup>

On l'a vu dans le second chapitre, Maria qui connaît peu son histoire familiale fait plusieurs fois référence à son cousin Pablo, militant pour la mémoire et très actif dans la région aragonaise. Le don de Maria à son cousin espagnol de quelques-uns de ces écrits

<sup>271</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

<sup>272</sup> *Ibidem*



semble orienté par leur contenu politique. Plus qu'un manque de légitimité à écrire l'histoire de son père, cette transaction apparaît plus comme une hiérarchie dans son rapport à l'histoire de son père. Si l'aspect politique l'intéresse au point d'assurer sa conservation matérielle et sa diffusion en le léguant à son cousin militant de la mémoire, l'histoire d'amour de son père avec sa mère semble plus chère aux yeux de Maria:

Il a écrit pendant qu'il était à Alger... Sur l'amour, à ma mère... Une lettre d'amour qui fait pleurer...<sup>273</sup>

Les parents de l'enquêtée sont déjà en couple lorsque leurs deux pères respectifs se font fusiller à Cella au début de la Guerre Civile. Alfredo s'échappe en zone républicaine puis s'engage dans les milices anarchistes avant d'être jugé puis envoyé en camp après la victoire franquiste. Après dix ans de séparation, le couple émigre à Barcelone puis rejoint la France. Alors que Maria n'a que 18 ans, son père décède d'un accident du travail:

Quand mon père est mort, on a supposé que c'est parce que justement, il a fait 10 ans de... Tranchée, camps, froid... Après il a travaillé dans le bâtiment, re froid... Il était génial... Ma mère quand mon père est décédé elle m'a dit "j'aurai mieux fait de mourir" ça fait mal...<sup>274</sup>

Notons que ce sont les lettres de son père écrites à sa mère que Maria a fait plastifier par son fils. Comme pour rendre éternelle l'histoire d'amour de ses parents à la trajectoire éprouvante et entravée par la guerre et ses séquelles dans le temps. L'enquêtée conserve ces écrits dans la maison de sa mère à Cella, lieu-dit de l'amour de ses parents.

Libertad, l'une des tantes de Maria et de Pablo, me reçoit chez elle en Janvier.

Ma rencontre avec Libertad a suivi différentes étapes. Elle est la dernière survivante de la première génération descendante de victimes du franquisme de la fratrie d'Alfredo, Francisco et Angel (les pères de nos enquêtés Maria, Josefina et Pablo). Maria et Josefina, descendantes Françaises, comme elles n'ont pas de contact avec elle pour lui proposer de participer à mon étude, elles me conseillent vivement de tenter de la questionner. Je me procure le contact de Libertad par une amie serveuse dans un café où la descendante à l'habitude d'aller. Après avoir tenté de la rencontrer seule, c'est finalement par le biais de son neveu Pablo que l'enquêtée accepte de me rencontrer. De ce fait, l'entretien s'apparente à une visite familiale à son domicile. En arrivant, je suis frappée par la modernité de la maison : nous sommes accueillis par une porte d'entrée qui s'ouvre seule automatiquement. Libertad nous reçoit dans son garage aménagé d'un coin cuisine.

<sup>273</sup> *Ibidem*

<sup>274</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

Après lui avoir brièvement exposé mon sujet d'étude, l'enquêtée commence l'entretien en parlant de sa maison:

Ça me tenait vraiment à cœur de posséder cette maison, mon père... J'avais quatre ans lorsqu'ils l'ont tué. Alors j'ai toujours espéré vivre dans la maison de mes parents. Autrefois, c'était une petite maison bien sûr... Elle n'était pas comme... Mais on en a fait une nouvelle maison... mais c'est là où ils ont vécu, où moi je suis née et où ils sont venus le chercher pour le tuer.<sup>275</sup>

Malgré un statut d'objet, la maison est actrice de l'histoire et de la trajectoire de la famille de Libertad tout au long du siècle. On l'a précédemment évoqué, après l'assassinat de son père, l'enquêtée, sa mère et ses frères et soeurs fuient en zone républicaine. A leur retour, leur maison est occupée et tous leurs biens ont été volés:

On est revenu au village et nous sommes retournés chez nous. Mais écoute à quel point ils étaient mauvais... Ils avaient tout pillé jusqu'au dernier fil électrique! Ce sont des gens de Cella que nous connaissons parfaitement... La femme était une de ces méchantes mégères... Elle lance: « Ah, t'es partie à la guerre, t'as tout perdu, t'avais pas qu'à partir. Cette maison est à nous et nous ne partirons jamais!» Heureusement que le garde que ma tante connaissait est monté à la mairie et à leur à dit »Mais que se passe t-il dans ce village, vous laissez tout faire.» «Mais enfin, ils sont partis» «Oui mais les propriétés n'ont pas été achetées! Quelqu'un a payé quelque chose pour la maison?» Alors, ils ont dû déloger les maisons... Mais, ils n'ont rien laissé, rien de rien de rien.<sup>276</sup>

La maison de Libertad est un thème récurrent durant notre entretien, et pour cause, elle est au cœur d'une mémoire vive de la répression subie par sa famille pour la témoin. Dans son article portant sur la transmission familiale en situation extrême, le sociologue Daniel Bertaux évoque la dépossession de la maison des familles bourgeoises et nobles au moment de la Révolution d'Octobre 1917. A travers ses entretiens avec les générations descendantes de ces familles, le sociologue analyse le caractère hautement traumatique de l'occupation ouvrière de leurs logements. Sans espace privé, il est impossible de transmettre à ses enfants un cadre de vie qui est d'abord un moyen de production culturelle, de valeurs, et d'orientations de leur classe sociale. Si le contexte socio-historique ainsi que la nature de saisissements de biens et d'occupation de maisons lors de la Guerre civile espagnole diffère grandement de ceux opérés de la Révolution russe d'octobre 1917, cet acte renvoie à une forme de déstructuration physique des familles vaincues dans une nouvelle société, *de facto*

---

<sup>275</sup> Entretien avec Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>276</sup> *Ibidem*

très hostile à l'ancienne organisation<sup>277</sup>. Sara Baudel, dans son étude sur l'abandon du canton de Jiloca (1950-1970), analyse l'organisation des ménages du village d'Olalla. Conditionnés par la solidarité familiale, les acteurs entreprennent leur maison comme une unité de travail et de consommation donnant une dimension organique à la famille<sup>278</sup>. L'assassinat de leur père, l'incarcération du frère aîné (le père de Maria), suivit de l'occupation de la maison familiale constitue une fragilisation très importante pour la famille de l'enquêtée au sortir de la guerre. De fait, durant l'entretien, Libertad évoque la grande précarité de leur situation familiale, non seulement du fait de leur situation économique mais aussi du fait de leur statut de vaincu :

Si tu vois quelqu'un dans le besoin, tu lui apportes de l'aide... Une femme tombe à terre, tu la relèves. Mais alors pour ceux de gauche...C'était comme si on avait eu la peste...On ne pouvait même pas...Je vais même te dire... On allait manger à la soupe populaire installée sur la place du village. Ceux dont le père avait été tué avaient le droit de se rendre à l'aide sociale, pour Consolation, comme c'est sa mère qu'on avait tuée et bien, elle n'avait pas le droit... J'avais à peu près dix ans, j'avais été vacciné de la variole et bien tous les jours, on nous obligeait à chanter le Cara al sol, mais à cause du vaccin, je pouvais pas lever le bras... Un jour le sergent du village et un autre de Teruel arrivent et m'ordonnent:«lève le bras et chante le Cara al sol». «C'est plutôt le gauche que je vais lever pour chanter l'Internationale!» Sur ce, le sergent s'est pointé... J'aurais pu le dénoncer paraît-il... et il m'a balancé deux claques, à moi une enfant de dix ans...<sup>279</sup>

De retour dans leur maison pillée de tous ses biens, un objet demeure: la pierre sur laquelle son père avait l'habitude de s'asseoir..

L: Moi, ce soir-là, je n'avais pas même 4 ans, je m'en souviens à peine. Mais on était tous à la maison: grand-mère, tante Encarnación, l'oncle Alfredo, ton père... Grand-père était assis sur cette pierre, là, près de la porte qui donne sur la rue.

P: Avant, les maisons, l'extérieur n'était pas goudronné et tous les voisins s'asseyaient là... Ils avaient tous une pierre pour s'asseoir...

L :Le fait est que mon grand-père et ses amis sont allés à la montagne et le grand-père a vu cette pierre et à son retour, il l'a mise à côté de la porte d'entrée... Je l'ai gardée là-bas, viens et je te la montre, entre, entre.<sup>280</sup>

---

<sup>277</sup> Bertaux, D. (1994). Op. Cit.

<sup>278</sup> Baudel S. (2020), *L'abandon du canton de Jiloca (1950-1970)* chapitre 1: La vie aux villages du canton de Jiloca, un mode de vie représentatif des campagnes de l'Espagne intérieure, p44. Mémoire de Master d'histoire contemporaine, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

<sup>279</sup> Entretien avec Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>280</sup> *Ibidem*

On l'a dit, la maison occupe une place particulière dans mon entretien avec l'enquêtée. Libertad a passé quarante deux années de sa vie à Paris où elle a travaillé en tant que nourrice et bonne à tout faire. A la mort de sa mère, elle récupère en héritage cette maison, elle vend son appartement parisien et entreprend de grands travaux pour s'y installer en 2007. A travers la récupération de la maison et son impressionnante transformation,<sup>281</sup> elle expose publiquement une ascension économique et sociale certaine après une enfance précaire et une vie passée à l'étranger. Pendant notre discussion, elle me montre fièrement quelques meubles qu'elle a ramenés de son ancien appartement de Paris. C'est à peine rentrée dans sa demeure que l'enquêtée me désigne la pierre du père (photographie 7). Cette pierre, dans sa matérialité, rappelle les usages qu'en faisait le père de l'enquêté, elle confère un caractère de support émotionnel à sa fille qui l'a peu connu. Aussi, elle est le symbole des origines familiales en ce qu'elle rappelle la première maison. Ayant vu le père de Libertad se faire emmener le soir de son assassinat, elle incarne également le commencement des années de grande difficultés pour la famille. De fait, cet objet apparaît comme la pierre angulaire de la transmission de l'histoire familiale de la descendante:

Ma maison, que te dire... Comme ils ont tué mon père, j'espérais qu'elle ne se vendrait jamais... Après, ma fille en héritera et puis ma petite fille...<sup>282</sup>

---

<sup>281</sup> Libertad détruit la petite maison originelle de 60 m2 pour la reconstruire sur les 200 m2 de basse-cour.

<sup>282</sup> Entretien avec Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)



Photographie 7 : Pierre du père de Libertad ainsi qu'une chaise vieille de la post-guerre, source : Gomez, 2022.

### III. Les photographies familiales

*En un contexto donde los fuertes siempre ganan,  
las imágenes siempre engañan*<sup>283</sup>

Les descendants de victimes du franquisme rencontrés durant mes deux années de terrain m'ont ouvert leurs cartons et leurs albums photos. Pour certains, ils ont accepté de me communiquer une multitude de photographies familiales en y accolant des explications lorsqu'ils en détenaient. A travers les mots ou les incertitudes des descendants, les lieux et modes de conservations ainsi que l'état des photographies, leur vie sociale prend forme et témoigne à son tour de la transmission d'une mémoire familiale traversée par la répression. L'étude microscopique des photographies familiales alimente l'histoire du large spectre des mécanismes de répression subie par les vaincus de la Guerre civile. De la photographie d'une victime à celle de la famille de l'exilé restée en Espagne, passant par le maintien du contact avec elle par le biais de ce matériau, les fonctions, usages et transit des photographies familiales de victimes du franquisme sont vectrices d'une mémoire particulière pour les descendants approchés.

---

<sup>283</sup> Moreno J., (2016) *El duelo revelado, la vida social de las fotografías familiares de las víctimas del franquismo*, Ed. Consejo superior de investigaciones científicas, qui cite Michel de Certeau, *l'invention du quotidien*, Un art de faire, 2000.

## A) Les victimes du franquisme

Lors de ma semaine de terrain passée à Cella en Octobre 2022, Pablo me propose de rencontrer une femme nommée Inmaculada âgée de 93 ans. Si Inmaculada a peu de souvenirs de son père, fusillé au début de la Guerre civile, elle entretient une vive mémoire de la période de la *post-guerre* durant laquelle elle a grandi.

Dans un premier temps, Pablo me présente cette femme comme une source d'information importante sur notre branche commune familiale, dans la mesure où elle a été la voisine du grand-père de Pablo (mon arrière grand-père). Pablo me parle d'elle comme d'une femme très âgée et sympathique dont le caractère pinçant lui rappelle celui des femmes de la génération de sa mère. C'est au cours de l'entretien avec cette femme - dont l'humour quelque peu grivois me fait perdre plusieurs fois le fil de nos discussions - que je comprends qu'elle est une grande tante de Maria (cf arbre généalogique chapitre 3).

En nous installant dans son salon, je me trouve face au grand meuble de la télévision. Après une trentaine de minutes de discussion, Inmaculada remarque que je scrute les photos, elle m'interpelle:

Mais prends les photos ! Prends-les et fais des photos et comme ça tu écriras un livre !  
Regarde, ramène les toutes!<sup>284</sup>

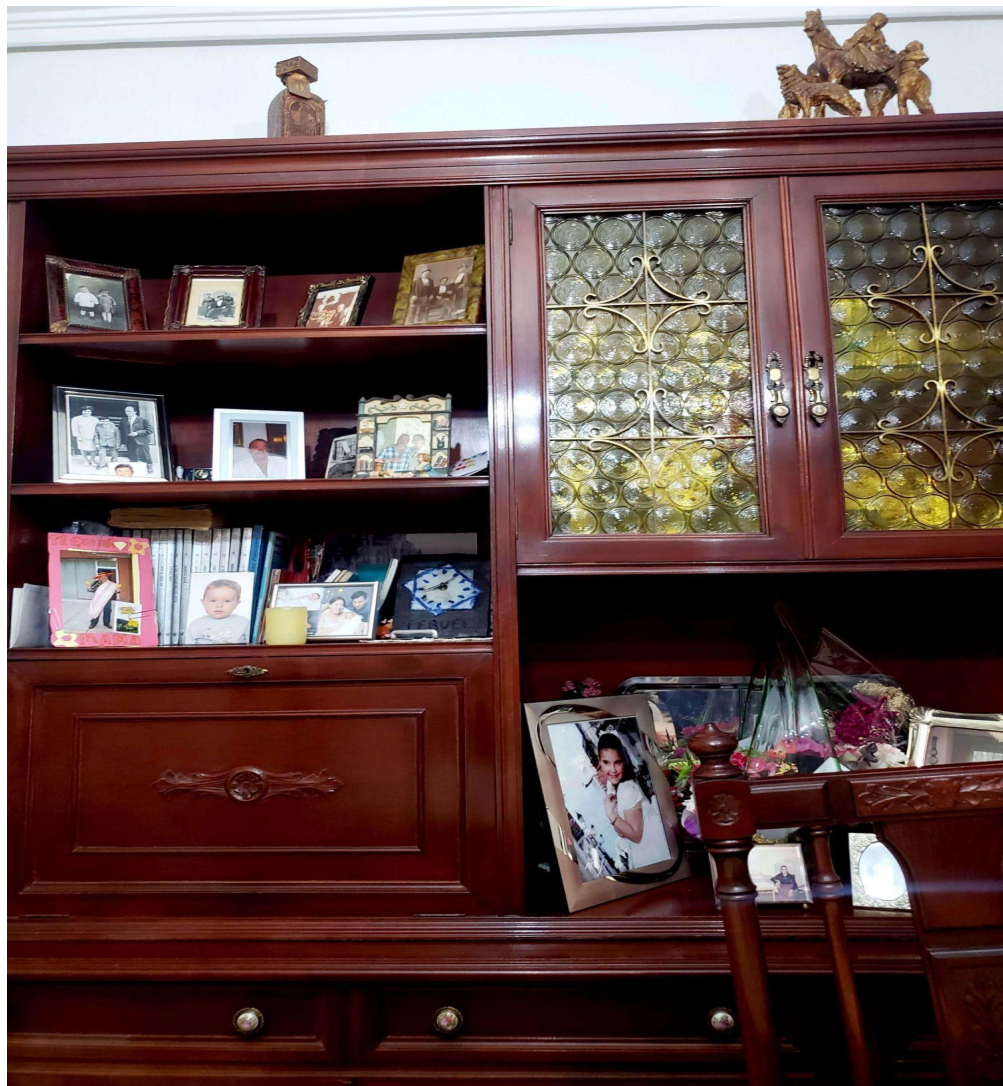
Cette remarque est certainement liée au fait que mon père a interrogé Inmaculada par le passé lorsqu'il a lui-même écrit sur la vie de l'un de ses oncles<sup>285</sup>. A l'inverse des enquêtes de Cella, qui ont été difficiles à approcher, mon entretien avec Inmaculada n'a pas été organisé et il s'est caractérisé par une certaine spontanéité. L'enthousiasme de l'enquêtée m'évoque les travaux de l'anthropologue espagnol Jorge Moreno Andrés. Dans son ouvrage portant sur les photographies de victimes du franquisme *El duelo revelado, la vida social de las fotografías familiares de las víctimas del franquismo*, l'accès à son terrain à travers les photographies de familles de son propre village Abenojar, s'est caractérisé par deux types de situations. D'un côté, il rencontre des familles ouvertes au partage d'archives familiales qu'elles ont très bien conservées. L'accès aisé à ce matériau et le soin apporté par la famille à

---

<sup>284</sup> Entretien avec Inmaculada, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>285</sup> Celle-ci, en tant que voisine, a été actrice des événements traversés par ma famille durant la post-guerre

cette conservation ont donné l'impression à l'anthropologue que d'une certaine manière ces photos *l'attendaient*. Dans le second cas de figure, l'accès aux photographies était contraint par leur perte ou encore par la réticence des familles, en plein contexte du débat mémoriel en Espagne, de participer à cette étude<sup>286</sup>. Après la lecture d'un livre portant sur les vaincus du village durant la post-guerre à Cella auquel Inmaculada a participé à travers son témoignage en tant qu'actrice, cette dernière souhaite voir s'épaissir cette bibliographie, notamment avec l'histoire de son père.



Photographie 8 : Meuble de télévision de Inmaculada. Source : Gomez, 2022.

<sup>286</sup> Moreno J., (2016), *Op. cit*, p26.



Ce sont les cadres positionnés sur les étagères les plus hautes que j'observe en premier (photographie 8). Si le ton noir et blancs et sépia indique que les photographies sont anciennes, leurs places laissent supposer un certain raisonnement: surplombant la pièce et touchant symboliquement le ciel, ces défunts décédés jadis sont élevés à un certain rang affectif. Lorsque je m'avance pour mieux observer les photographies, je questionne Inmaculada :

I : Cet homme c'est ton père?

In : Ouiiii et celui de Maria. Vas-y, prends-les, prends-les !<sup>287</sup>

La formulation de l'enquêtée laisse déjà entendre la relation de cette dernière avec cette photographie de son père. En effet, elle ne me somme pas de prendre *la* photo de son père et de son oncle (formulé *cogela* en espagnol), mais de *les* prendre (*cogelos*). L'objet est dématérialisé, comme animé du souffle de vie des personnes représentées: son oncle Juan et son père Julian, fusillés à Gea de Albarracín le 16 septembre 1936,



Photographie 9 : Photographie du père de Resurreccion, Julian (à droite) de son frère Juan (le grand-père de Marina) et de leur beau-frère (au milieu)

---

<sup>287</sup>Entretien avec Inmaculada, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

R : Siiii ! Y el padre de Maria. Toma cógelos, cógelos !

En Espagne, la photographie s'étend aux classes populaires dans les années 1930. Elle reste un matériau rare dont la pratique se résume à capter des activités précises : les fêtes de village ou encore le service militaire.<sup>288</sup> Inmaculada ne possède que deux photographies de son père. Si la descendante ne connaît pas la date précise de la photographie (9), elle me fournit plusieurs informations sur son origine et son transit :

I : Et cette photo, tu sais quand est-ce qu'ils l'ont prise?

In: Aux *Altos Hornos* où ils allaient travailler... Celui du milieu, ils ne l'ont pas fusillé, c'était leur beau-frère... Et le gars... Là bas, celui qui les a pris en photo, c'était un cousin qui était photographe ! Sinon on avait pas de photos, tu sais ma fille...

J'en ai donné une à Maria... Parce qu'elle n'en avait pas... Et derrière j'ai... L'originale... Parce que Maria m'a dit «je l'emmène je te la rendrai». Je lui ai dit NON ! Sinon je me retrouve sans rien!! Donc j'ai fait cette photo et je lui ai envoyée... Et derrière il y a l'originale... Pour ne pas l'abîmer...

I: Et cette photographie, c'était ta mère qui l'avait?

In: Oui! Tu vois pas que c'était la maison de ma mère ?

I: Tu te souviens où elle était cette photo?

In: Qu'est-ce que tu crois qu'on avait ces meubles? [agacée] <sup>289</sup>

Maria, enquêtée française de notre corpus, ne m'a pas présenté de photographie de son grand-père maternel Juan, ici présent sur la photographie 9. Il est très probable que la photographie que lui a partagée Inmaculada se trouve dans la maison de Cella de la l'enquêtée française<sup>290</sup>. Aussi, il est à noter que Maria possède plusieurs photographies de son grand-père paternel. Il peut s'agir ici d'une différence de position sociale : Francisco, le grand-père paternel était garde forestier, conseiller municipal militant de l'UGT. Juan était quant à lui ouvrier dans la mine de charbon de la comarque, adhérent à la société ouvrière et agricole de Cella.

Dans les mots de Inmaculada, on relève l'importance accordée à la photographie originale, non seulement dans le refus qu'elle oppose à sa nièce mais également dans les nombreuses copies qu'elle en a faites. Plus que la peur de sa perte et de sa détérioration, on note encore une fois la manière dont la descendante anime cette photo. En effet, la

---

<sup>288</sup> Moreno J., (2016), *Op. cit.*, p27.

<sup>289</sup> Entretien avec Inmaculada, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>290</sup> Maria, durant toute la partie de présentation de photographies de notre entretien, m'a précisé que beaucoup de ses photos sont à Cella, dans la maison de sa mère.

photographie originale symbolise la matérialisation originelle du moment capturé, cristallisant un moment de vie du défunt père de Inmaculada. Le processus d'humanisation de cette photographie passe également par la considération du corps de son père. En plus des différentes couches de doublons qui recouvrent la photo originale, on peut voir dans ce cadre la fonction de sépulture pour ce père et oncle fusillés. De fait, on peut associer le cadre à un panthéon familial dans la mesure où ces derniers reposent dans deux fosses communes différentes.<sup>291</sup>

On comprend également l'agacement de l'enquêtée lorsque je l'interroge sur la relation de sa mère à cette photographie. En proie à la répression, la conservation de photographies de victimes du franquisme pouvait représenter un danger. De ce fait, cette photographie, certainement cachée des regards, n'a pas reçu le traitement digne qu'elle aurait mérité. L'anthropologue Hans Belting décrit ce phénomène dans son étude sur les images et les cultes: le mort sera toujours absent et la mort est une absence insupportable, qui, pour l'être, a été associée à une image. C'est en cela que les sociétés ont lié à leurs défunts, absents et de surcroît, ne se trouvant nulle part, un lieu déterminé: la tombe et la pierre tombale. Par le biais de cette image, ils dotent leurs défunts d'un corps immortel, un corps symbolique avec lequel ils peuvent socialiser de nouveau<sup>292</sup>. On l'a dit, en l'absence de tombe et en connaissance de cause des conditions d'enterrement de son père, fusillé au niveau du fossé d'une route en sortant du village de Gea de Albarracin, cette photographie, son cadre et le rapport de l'enquêtée à cet objet renvoient à une fonction de culte, à une fonction tombale. Pour reprendre les mots de l'anthropologue Jorge Moreno Andres, le soin apporté à la photographie originale de son père, nous indique la manière dont la vie sociale des photographies dépend de la violence vécue par les personnes.

On retrouve cette fonction pour une autre photographie. Au milieu du meuble, à la place centrale où est censée se trouver le téléviseur, un vase de fleurs en plastique est posé. Alors que je scrute les photos aux alentours, je remarque une petite photo tenue par une pince à l'extrémité d'une tige en plastique. Lorsque je demande à l'enquêtée de qui il s'agit, elle me répond avec émotion :

---

<sup>291</sup> Juan, le grand-père maternel de Maria repose dans les Puits de Caudé avec son grand-père paternel également.

<sup>292</sup> Belting, H. (2007). *Image et Culte: Une histoire de l'art avant l'époque de l'art*. Éditions Cerf., p178.

I: Et ce monsieur dans les fleurs?

In: Mon grand-père !!! Ay... Mon pauvre grand-père...

P: Le grand-père les a beaucoup aidés parce que leur mère s'est retrouvée veuve très jeune...  
Seule avec ses trois filles...

In: Aie, mon grand-père... Il nous a toutes élevées...

I: [Je lis à voix haute] Cristobalina Soler Villa, bisabuela paterna...

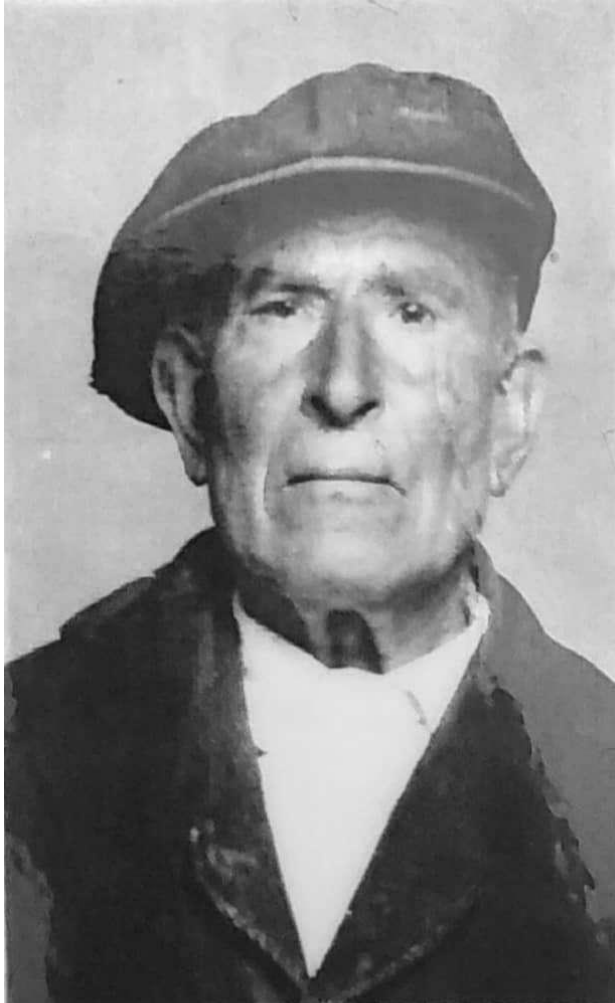
In: Cette photo a été prise... Quand il allait toucher sa pension de retraite ... On n'en a pas  
d'autres, c'est la seule... Je l'ai agrandie chez un photographe oui... Je n'en ai pas de ma  
grand-mère, elle est morte jeune.<sup>293</sup>



Photographie 10 : Centre du meuble de la télévision (photographie 8). Source : Gomez, 2022.

---

<sup>293</sup> Entretien avec Inmaculada, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)



Photographie 11 et 12 : recto et verso d'une photographie du grand-père de Resurreccion. Source: Gomez, 2022

Abuelo Paterno  
Jose Leonarte Rubio  
Cristobalina Soler  
Villa  
Abuela Paterna  
Vis Abuelos de Julián

Ici encore, la trajectoire et les usages de cette photographie (11 et 12) dessinent les contours de sa vie sociale. Le grand-père de Inmaculada est né à la fin du XIXe siècle et mort en 1960. L'unique trace de ce dernier est une photographie administrative prise à la fin de sa vie pour percevoir sa pension. Inmaculada récupère cette photo, l'agrandit chez un photographe et l'a fait plastifier. Le transit et la transformation de l'objet change sa nature: le grand-père de Inmaculada n'est plus une trace administrative parmi d'autres, il retrouve une identité, notamment auprès de sa descendante: il redevient le grand-père qu'il a été. L'enquêtée, orpheline de père, manifeste une forte affection pour son grand-père qui a pris en charge sa fille et ses petites filles. Cette affection impulse le dernier chemin que prend la photographie: au centre du large meuble de télévision, à la place où tous les regards sont susceptibles de converger. Aussi, les annotations écrites derrière la photographie par la descendante témoignent de la fonction tombale de l'objet :

I: Il y a écrit derrière? Ah oui, c'est moi, je me suis dis après ils vont la jeter... Donc, je me suis dis, écris... Ay...<sup>294</sup>

A première vue, ces inscriptions semblent se résumer à leur caractère informatif, notamment pour le fils Julian de Inmaculada en ce que cette dernière indique leur lien de parenté : *bis abuelos Julian*<sup>295</sup>. La raison pour laquelle Inmaculada m'explique avoir écrit derrière cette photo m'est apparue mystérieuse : en quoi écrire derrière cette photographie peut la protéger de sa destruction? Ce n'est qu'à la retranscription de l'entretien que je comprends les intentions de l'enquêtée à la lumière de la dernière phrase citée. Alors qu'elle discute avec Pablo de ses dernières volontés<sup>296</sup>, elle raconte sa peine lorsqu'elle a appris par la mairie la dépose de la sépulture de sa grand-mère dans la fosse commune du cimetière du village, il y a quelques années auparavant. Du fait de sa condition physique, Inmaculada ne peut se déplacer jusqu'au cimetière, situé sur la cime d'une colline, à l'orée du village. Cette photographie fait non seulement office d'extension de la tombe de son grand-père qu'elle ne peut plus visiter, mais elle est aussi une création d'espace de culte pour sa grand-mère dont elle ne dispose d'aucune trace : ni photographique, ni matérielle, car sa sépulture a été déplacée, «jetée» si l'on reprend les termes d'Inmaculada. Cette inscription de l'identité de ses grands-parents peut ainsi rétablir un lieu de culte pour ses êtres chers. Aussi, en plastifiant la photographie, elle la protège de toute détérioration et lui assure une trajectoire dans le temps. De surcroît, le tout entouré de fleurs en plastique donne un caractère immuable et immortel à ce lieu de culte.

---

<sup>294</sup> Entretien avec Inmaculada, le 31/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>295</sup> Traduction : arrières grands-parents de Julian

<sup>296</sup> Elle ne souhaite pas passer par l'église, Pablo lui propose également d'accoler le drapeau républicain à sa tombe.

## B) Des photographies en exil

Lorsque je rencontre Odile, l'aînée de la fratrie Guia, descendante de la première génération de l'exil, elle m'explique ne disposer d'aucune photos de famille. Elle me renvoie vers Fabien, le benjamin, qui a tenu à conserver les photographies lorsque leurs parents sont décédés. Lors de mon entretien avec ce dernier, il ramène un cartons de photographies en vrac. Il m'explique préférer ce mode de conservation des photographies, notamment du fait de leur prise en main. En effet, à l'inverse de l'agencement plus ou moins raisonné d'un album photographique familial, le caractère aléatoire du positionnement en vrac s'associe à une certaine liberté du matériau et influence le récit accolé à chaque photographie.<sup>297</sup> Dans ce carton de photographies, on peut lire la trajectoire de ses parents en Espagne et en France, de ses grands-parents maternels, de sa famille en exil à Amiens puis à Argenteuil ainsi que le lien maintenu avec sa famille espagnole.

Durant notre entretien, alors que je demande à Fabien de me faire son arbre généalogique, il m'indique ignorer le nom de ses grands-parents paternels.

Non, bah, je ne connais pas le prénom de mes grands-parents paternels, je peux pas... C'est bizarre, quand j'ai pas vu quelqu'un je peux pas mettre... Bon si, mon grand-père fusillé je sais qu'il s'appelait C\*...<sup>298</sup>

Rappelons que les grands-parents maternels ont rejoint la famille Guia quelques années après leur installation en France. Le peu de connaissance à propos de ses grands-parents paternels transparait également à travers l'unique photographie (photographie 13) qu'il détient d'eux :

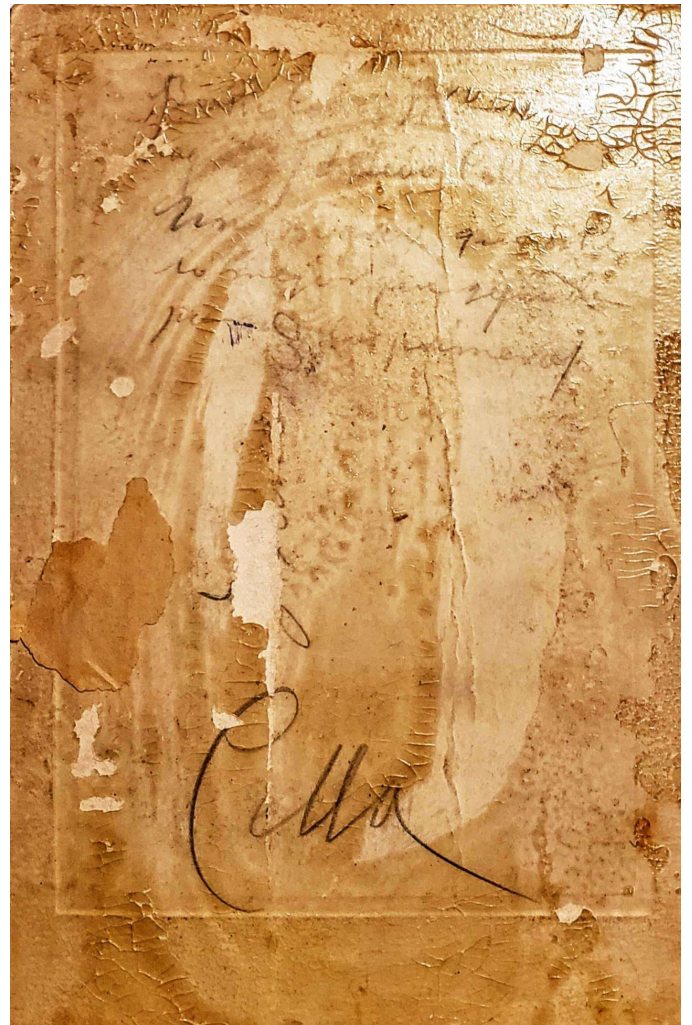
Ça c'est mes grands-parents paternels, je savais pas qui étaient mes grands-parents. Je l'ai envoyée à Eva elle m'a dit qu'elle avait la même chez elle que c'était celui de droite, qu'elle avait le châle chez elle donc que la grand-mère, c'est celle de gauche.<sup>299</sup>

---

<sup>297</sup>Molay, D. (2022). L'album photographique: Une famille affective? *Enfance, Famille, Génération*, 40.

<sup>298</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

<sup>299</sup> *Ibidem*



Photographie 13 : Photographie des grands-parents de la fratrie Guia de gauche à droite: Orosia (la grand-mère), son frère, une cousine, Constantino (le grand-père).

D'emblée, l'état de la photographie nous indique une vie sociale agitée. Lorsque je rencontre sa cousine Eva à Cella quelques semaines plus tard, elle me montre cette même photographie (14). L'enquêtée me confirme la trajectoire mouvementée de cette photographie :

Cette photo, c'est ma mère qui l'avait. Ce n'est pas l'originale, l'originale c'est mon oncle Fabien qui l'a en France. Celle-ci, c'est mon oncle et ma tante qui l'on reproduite et ils les ont distribuées aux différents frères.<sup>300</sup>

---

<sup>300</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)



On comprend que Fabien, aîné de la fratrie, lorsqu'il s'est exilé en 1942, prend avec lui l'unique photographie de son père et de sa mère, accolant à cette image une fonction de refuge familial. En effet, si son exil est caractérisé par le regroupement familial de sa femme, il ne reverra jamais sa mère qui décède avant la mort de Franco. A ce transit illégal entre la France et l'Espagne, la photographie connaît de nouvelles tribulations lorsque l'exilé envoie une copie à sa fratrie restée en Espagne. On l'a évoqué dans un chapitre précédent, la famille espagnole des Guia reste un certain temps dans la ligne de mire des autorités franquistes du fait des activités de Fabien. Au vu de la surveillance accrue de la correspondance durant la dictature, on peut supposer que l'envoi de cette photographie à la famille espagnole est tardif.



Photographie 14 : Cadre contenant la copie de la photographie des grands-parents Guia.

Aussi, la conservation de ces photographies et les différentes connaissances qu'en ont les descendants de victimes du franquisme de part et d'autre des Pyrénées, nous donne des informations sur les différents rapports mémoriaux de ces cousins et par là même de leurs parents respectifs. Présente dans la boîte à photographies familiale, l'enquêté français ne manifeste pas une attache particulière à la photographie de ses grands-parents. Il semble aussi qu'elle n'ait pas fait partie des photographies familiales de son enfance. Il dépend de sa cousine pour identifier les individus indiquant que son père ne l'a pas fait. A l'inverse, Eva explique :

Moi, la chambre de ma mère est conservée telle qu'elle était quand elle était là. Si tu veux, je te la montre.<sup>301</sup>

Concha est décédée récemment à l'âge de 99 ans. A l'inverse de son frère, elle a encadré et posé sur une commode en face de son lit la photographie de ses parents. Elle a également ajouté deux photographies d'identité dans la commissure du cadre : l'une de sa mère, l'autre d'elle-même entourée de ses deux parents. On peut lire la même fonction de refuge familial dans cette photographie. Reçue tardivement, cet assemblage photographique recompose le lien entre la fille, la mère et le père fusillé au début de la Guerre civile.

---

<sup>301</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)



## Chapitre 5: Géographie du lien familial entre l'Espagne et la France

*Da todo lo que puede dar, su casa está de par en par  
Quien quiere entrar tiene un plato en la mesa,  
Pero nos cambia el cielo por  
La orden de la legión de honor que le dio  
La república francesa  
Tio Alberto, tio Alberto*

Joan Manuel Serrat, Tio Alberto, Mediterraneo, 1971.

L'étude de la transmission de la mémoire dans les familles descendantes de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne, nous renvoie nécessairement à prendre en considération les liens qui unissent les membres de ces familles entre eux. De fait, ce sont ces mêmes liens qui ont permis la réalisation de ce travail.

La migration questionne les grandes lignes du concept de la famille en ce que la co-résidence et la proximité physique ne sont plus des caractéristiques nécessaires à la production matérielle et affective des familles transnationales. Les anthropologues Bryceson et Vuorela définissent les familles transnationales comme des familles dont les membres, malgré une séparation physique, développent des mécanismes pour se maintenir unis et sentir faire partie d'un même entourage familial malgré leur dispersion dans l'espace transnational. Continuellement, les manières de faire famille se créent et se recréent à travers différentes connexions et renforcement de liens.

L'isolement des exilés en France par le fait que les connexions avec leurs familles sont difficilement entretenues durant la période franquiste se traduisent par une certaine détérioration dans le temps contrairement aux descendants de victimes du franquisme parties légalement du territoire dont le contact physique est régulier et les liens relativement durables.

Peu importe l'intensité des liens voire leur inexistence, ils sont des vecteurs et parfois même les moteurs d'une mémoire familiale au sein des familles descendantes de victimes du franquisme. De fait, ce lien familial est entretenu de différentes manières selon une certaine position socio-géographique. Alors que la géographie mémorielle des descendants français se constitue en Espagne au moment de leurs vacances, les descendants espagnols visitent leurs

cousins en France dans un contexte de travail. En effet, tandis que les pratiques vacancières se démocratisent progressivement en France depuis le droit aux congés payés concédés en 1936 par le Front populaire, les années 1960 se caractérisent en Espagne par une forte émigration dans les pays du nord de l'Europe dont la France.

En tirant le fil du lien des familles descendantes de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne, nous verrons que les contacts entre familles transnationales renferment des pratiques et des représentations différentes chez les enquêtés dont la mémoire familiale a été nourrie au fil des années. Enfin, nous verrons que leur histoire commune les rapproche autant qu'elle les sépare.

## I. Tirer le fil du lien

### A) Un voyage en enfance

Dans les récits descendants de la première génération de victimes du franquisme françaises, les souvenirs de moments passés en Espagne dans leur enfance sont vifs. Les origines socio-géographiques des descendants français et espagnols sont très différentes, les uns se socialisent dans l'urbanité croissante de la banlieue parisienne et la société de consommation française, les autres évoluent dans la précarité rurale espagnole de la fin des années 1950.

Élisa, descendante de la première génération de l'exil, évoque à plusieurs reprises la solitude de ses parents en France. Fille unique ayant grandi en banlieue parisienne, elle témoigne elle aussi d'une enfance marquée par un manque profond de sa famille espagnole. Lorsqu'elle a quatre ans, sa mère tombe malade et Élisa est recueillie chez sa grand-mère en Espagne, ce changement de cadre spatial et affectif lie particulièrement cette descendante d'exilé à sa famille espagnole :

Ma grand-mère m'attendait de l'autre côté de la frontière, et c'est une dame qui m'a fait passer le pont de Santiago, ils ne voulaient pas que ce soit ma mère pour ne pas me faire de peine. Ma grand-mère me disait que je hurlais tout le long du chemin dans le car. Et puis là-bas en Espagne, chez ma grand-mère et mes tantes, j'étais comme un coq en pâte hein... Ahhh, oui, oui, en plus au bord de la mer, mes cousins... Et puis c'est mes premiers souvenirs donc, ils sont nostalgiques... J'avais quatre ans. Quand je suis rentrée, c'était moins drôle. Je suis revenue pour aller à l'école, pour commencer, je ne parlais pas français. Bon c'était pas

grave, ce qui était compliqué c'est que je n'avais que mon père et ma mère qui bossaient, qui étaient en banlieue et puis qui étaient des déracinés...<sup>302</sup>

A travers ce témoignage, on entend qu'Élisa incarne un véritable lien entre la partie de la famille exilée et celle restée en Espagne. La petite fille reçoit une attention particulière dans sa famille espagnole, elle représente une première réunion familiale: plus qu'un passeur de mémoire, elle est un passeur d'amour. De plus, à ce cadre affectif s'agrège un cadre géographique dans lequel Élisa s'épanouit pleinement, loin des logements en barre de Vitry-sur-Seine dans lesquels elle vit. De fait, Élisa semble avoir conscience de ce rôle unificateur entre les deux familles. Lorsqu'elle a neuf ans, sa mère abandonne son statut de réfugiée politique pour rentrer en Espagne, inenvisageable pour son père, ancien guérillero de la lutte anti-franquiste :

Je me souviens que ma mère a pu se faire un passeport, mon père non et je voulais absolument aller en Espagne... Un jour, j'étais en 4ème, j'ai séché le collège et je suis partie au consulat... J'ai fait la queue puis j'ai dit «mon père a perdu son passeport, qu'est-ce qu'il doit faire?» Il a dû sentir parce qu'il m'a dit «Ton père est un réfugié politique non?»<sup>303</sup> J'ai dit non... Il m'a dit «non, non, non [*ironique et moqueur*]» et puis il est passé à autre chose... Je me suis dis merde, c'est foutu... Je suis rentrée à la maison et évidemment, je n'ai rien dit. Je voulais vraiment revenir en famille en Espagne.<sup>304</sup>

L'étude de la sociologue Jennifer Bidet,, *Vacances au bled* (2021)<sup>305</sup>, fait écho à ces appartenances binaires. Poursuivant les travaux de Sayad<sup>306</sup> portant sur la double absence de l'immigré, la sociologue analyse la double présence de leurs enfants. Leur droit à la nationalité française ainsi que l'héritage de la nationalité du pays d'origine de leurs parents permettent de parler de double présence, malgré une vie à distance de ce pays d'origine<sup>307</sup>. Cette double présence est perceptible à travers les vacances au *bled* des descendants

---

<sup>302</sup> Entretien avec Élisa, le 18/12/21, Ivry-sur-Seine

<sup>303</sup> Original : *tu padre es un refugiado político no?*

<sup>304</sup> Entretien avec Élisa, le 18/12/21, Ivry-sur-Seine

<sup>305</sup> Bidet J., (2021), *Vacances au bled. La double présence des enfants d'immigrés*, Ed. Raisons d'agir, 306p.

<sup>306</sup> Sayad A., (1999), *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Ed. Seuil, 448p. Le sociologue Abdelmalek Sayad propose une nouvelle lecture scientifique de la question migratoire. Considérant le phénomène migratoire dans sa globalité à partir d'un double prisme, il analyse les immigrés comme absents de leurs sociétés de départ mais aussi absents symboliquement de leurs sociétés d'accueil.

<sup>307</sup> A travers ce concept, elle entend questionner l'évolution de la pensée d'Etat sur l'immigration et rompre l'abstraction de double identité en analysant la place matérielle faite aux descendants d'immigrés dans la société algérienne.

d'immigrés dans le fait qu'ils s'inscrivent dans différents rapports sociaux à la fois en France et dans le pays d'origine de leurs parents.

Maria partait seule tous les étés dans le village aragonais de ses parents. Contrairement aux descendants de l'exil pour qui le retour n'est qu'une projection lointaine, les descendants de l'immigration économique espagnole sont insérés dans des négociations d'ordre diplomatiques entre la France et l'Espagne. Dans les années 1960, tout en encourageant une émigration pourvoyeuse de dividendes, l'Espagne veille à inciter le retour de ses ressortissants partis dans une France dont la politique migratoire s'articule autour de l'acculturation et la naturalisation des immigrés.<sup>308</sup> L'institut espagnol de l'émigration est créé en 1956. Tout en organisant les sorties du territoire, il constitue un lien entre l'administration nationale et les Espagnols en France. Il est aussi à l'origine d'une importante activité associative et culturelle qui passe notamment par l'apprentissage de la langue espagnole aux enfants d'immigrés et cultive les liens avec l'Espagne. L'organisation des voyages de Maria fait écho à ces dynamiques migratoires entre les deux pays :

Ils m'envoyaient avec des oncles qui partaient... Parce que la plupart du temps, les saisonniers venaient ici... On en a accueilli beaucoup des saisonniers... Et, quand ils partaient... Ils partaient fin juin ou début juillet parce qu'après ils devaient s'occuper de leurs champs à Cella... Donc, ils venaient ici faire des saisons et mes parents me faisaient partir avec eux quand ils retournaient à Cella... Et je rentrais aussi avec ceux qui revenaient pour la saison fin août! J'allais comme ça à Cella... Je logeais chez ma grand-mère...qui était sur place... Parce que ma grand-mère Libertad est allée à Paris quand la petite Carla est née... Donc parfois j'allais chez mon oncle José... Et sa femme, Palmira, elle m'accueillait comme si j'étais sa fille...<sup>309</sup>

Le récit de Maria renvoie aux stratégies déployées par les familles transnationales pour maintenir des liens ainsi qu'un contact physique. Outre les liens familiaux, c'est tout un réseau de solidarité issu de l'immigration aragonaise à Paris qui est convoqué. A travers ces voyages réguliers, Maria conscientise très jeune qu'elle se trouve à l'intersection de deux mondes.

A partir du moment où j'ai pu me laver seule, ils m'ont envoyé là-bas en vacances toute seule... J'allais dans ce village puis quand je revenais j'avais ma chambre, une salle de bain, l'eau à la maison... Un ascenseur... Et toutes ces choses là... Et moi... C'était deux mondes! Là-bas, c'était un monde, et ici, c'en était un autre... Je me rappelle de mon cousin Daniel, sa

---

<sup>308</sup>Duroux, R. (2002). « La emigración a Francia, segunda mitad del siglo XX, unas reflexiones sobre retornos y reintegraciones. » *Hispania*, LXII, p577-596.

<sup>309</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne (traduit de l'Espagnol)

mère était de Mora de Rubielos... Il disait qu'il y avait deux dieux... «un ici, et un à Mora». Imagine ce que nous enfants, on pouvait penser de toutes ces choses à cet âge-là.<sup>310</sup>

En France, la famille de Maria fait partie des classes laborieuses. Son père est ouvrier plâtrier et sa mère fait des ménages. Toutefois, dans les années 1960, la France en plein développement économique se mue en société de consommation et le confort matériel se répand. A Cella, les conditions matérielles d'existence de la famille espagnole de l'enquêtée contrastent fortement avec sa vie en France. Les différences sont telles qu'elles bouleversent profondément les représentations des enfants. Le cousin de Maria, également fils d'immigré, comprend qu'il y a deux dieux pour deux mondes si différents tant est grand le dépaysement de ces enfants évoluant en France. Partant de ce contraste, Maria se remémore avec précision la vie à Cella, village rural d'Aragon:

Alors... Moi j'ai vécu à l'ancien temps si je peux dire... C'est-à-dire quand Cella n'était pas encore goudronnée, on allait chercher de l'eau... La rivière passait encore à l'église... Alors que maintenant, ils ont mis du goudron *por todo*... [passe à l'Espagnol] On allait où il y avait le ruisseau... Puis, on descendait au lavoir... On s'amusait bien! Pour moi qui avait entre 6 et 10 ans... Les vacances c'était une fête... Un... Un autre monde ! Parce que tu allais faire pipi et caca, il faut dire les choses comme elles sont! Tu allais à la basse cour avec les poules qui te piquaient les fesses!! [rires] Et oui elles sont comme ça les poules! Et puis on allait récupérer le fumier des chevaux dans les rues, elles n'étaient pas encore goudronnées... On récupérait tout ça puis on le mélangeait avec de la farine pour le donner aux cochons... Tu faisais tout ça avec les mains... Avant, y'avait pas ce truc de «ah tu as touché ça, lave toi»... Et on n'est jamais tombés malades hein... Et si je suis tombée malade une fois, c'était des angines... Et ma tante Léonarda... Elle venait, elle te faisait des croix sur la gorge... J'ai plus jamais eu d'angines... Que tu y crois ou non... Je veux dire qu'avant, on guérissait comme ça les choses.... Enfin bref, moi c'est la vie que j'ai connue à Cella.<sup>311</sup>

Durant notre entretien, Maria alterne entre l'Espagnol au Français donnant une certaine profondeur géographique à la narration de ses souvenirs, en plus de la nostalgie provoquée par l'évocation de ces temps révolus. La mémoire de la descendante s'accroche à des lieux, aux us et coutumes précis propres à l'organisation des espaces ruraux espagnols des années du milieu du XXe siècle. Ce contact avec les lieux de son histoire familiale entretient une mémoire chez la descendante. On l'a citée dans un chapitre précédent, cette dernière estime que cette géographie interne des lieux a été un catalyseur de la transmission d'une mémoire de la répression subie par sa famille. Par exemple, dans la connaissance de ce

---

<sup>310</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne (traduit de l'Espagnol)

<sup>311</sup> *Ibidem*



que peut être *una cuneta*<sup>312</sup>, désormais disparue sous le goudronnage des rues depuis la modernisation de Cella dans les années 1960.

Josefina est descendante de la première génération de victimes du franquisme. Comme sa cousine germaine Maria, elle évoque avec la même nostalgie ses vacances à Cella. Toutefois, plus que la différence environnementale, c'est la dimension communautaire du village ainsi que le contact intergénérationnel qui est vecteur d'une mémoire singulière chez l'enquêtée:

Mes moments à Cella... Mémorables, mémorables... Les plus belles années de ma vie, pour moi ça représentait la liberté... Le village pour moi c'est synonyme de liberté... Moi, je me souviens d'événements... Enfin d'événements... Je me souviens de soirées à la fraîche en Espagne au village... y'avait sur la plaza del castillo, una vega, un poteau qui était posé par terre... Tous les voisins sortaient le soir pour raconter ou des histoires ou les cancans du village, des moments de vie, des souvenirs de jeunesse... C'était le whatsapp de l'époque en va dire, j'adorais ces moments là... T'écoutais les vieux qui te racontaient je sais pas... C'était un partage de leur quotidien qui fait que tu te sentais de la famille même sans l'être. Moi personnellement, j'ai des très bons souvenirs de ces soirées, moi j'étais gamine, j'intervenais pas mais rien que de voir l'ambiance qu'il y avait entre eux...<sup>313</sup>

Comme Maria, les deux parents de Josefina sont originaires de Cella. Elle m'explique que sa famille maternelle n'a pas subi la répression franquiste et n'a pas été impliquée dans le conflit civil. Les soirées heureuses évoquées par l'enquêtée ont lieu dans le quartier du village dans lequel vit sa famille maternelle. La mémoire familiale de la descendante connaît une nouvelle spatialisation au moment d'évoquer son contact avec sa branche familiale paternelle:

J'adorais Cella mais j'ai toujours une appréhension de passer devant le Cuartel... La garde civile... Maintenant c'est devenu une auberge de jeunesse... Mais à l'époque, c'était au pied de la rue où habitait ma grand-mère paternelle, quand j'allais la voir, je passais par là et je flippais mais grave quoi... ça m'a toujours impressionné... Même si j'ai pas vécu la répression ni autre... Ça m'a toujours choquée et marquée.... Je... Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs... Je pense qu' inconsciemment... *La guardia civil te va a coger, la guardia civil te va a coger...* Il y avait toujours cette épée de Damoclès, quand tu n' étais pas gentille, la garde civile allait venir... Et je me disais... Je sais pas...<sup>314</sup>

Si l'enquêtée a témoigné d'une transmission mémorielle directe assez faible au sein

---

<sup>312</sup> La cuneta renvoie à plusieurs installations de la voirie publique: le caniveau des rues non goudronnées du village où se sont cachés nombre de personnes qui fuyait la répression au début de la guerre ; le fossé des routes dans lesquelles ont été exécutés puis enterrés de nombreuses victimes du franquisme.

<sup>313</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>314</sup> *Ibidem*

de sa famille, les lieux de mémoire familiaux transmettent à la descendante ce que la journaliste Marianne Hirsche a nommé la post-mémoire. Ce concept décrit la transmission de la mémoire familiale au sein des familles descendantes de l'Holocauste. La réception de cette mémoire est fragmentaire du fait qu'elle découle d'une histoire traumatique. Elle devient postérieure car la mémoire des générations suivantes s'accrochent aux silences, aux objets et aux représentations plus contemporaines du génocide<sup>315</sup>. Josefina, qui a plus ou moins entendu parlé du sort de son grand-père fusillé au début de la guerre civile, conscientise cette mémoire, lorsqu'elle se trouve chez sa grand-mère paternelle, à travers les angoisses ressenties lorsqu'elle passe devant le cartel de la garde civile.

## B) ¡Vienen los primos! Les cousins débarquent.

Dans mes entretiens avec les descendants espagnols de la première génération, ces derniers ont aussi de vifs souvenirs des visites de leurs cousins français. Lorsque je questionne Emma, cousine au second degré de Maria, sur son lien avec sa cousine, ses réponses renvoient aux mêmes différences matérielles entre la descendante espagnole et la descendante française:

Mais Maria, on a des liens de famille très forts... C'est vraiment une membre de la famille... Je pense pas qu'ici on soit très... Mais avec elle si... C'est ma cousine au second degré mais c'est comme si c'était plus... Parce que depuis qu'elle est petite, elle vient... Ils venaient ici tous... Je me rappelle, on disait: «On s'habille comme le Paris de la France» [rires] Parce qu'ils nous ramenaient des vêtements... Parce que je ne crois pas... Ici... Ici il n'y avait rien... Mais ce qu'il se passe c'est que quand tu es jeune, tu ne te rends pas compte... Mais les plus vieux en ont vraiment bavé... Tous les gens qui ont pu partir... Je pense que tout a été mieux pour eux... Comparé à ceux qui sont restés ici...<sup>316</sup>

Le lien entre ces cousines du second degré est fort du fait des solidarités familiales déployées au moment de la guerre civile et du contexte de répression à Cella. Emma m'explique que sa mère et celle de Maria ont été très proches notamment après l'assassinat du grand-père de sa cousine. Au fil du temps, les solidarités intrafamiliales mutent, notamment avec la migration de la famille de Maria qui aide matériellement sa famille restée en Espagne. Aujourd'hui, s'il a encore changé de nature-l'aspect matériel d'entraide n'est

---

<sup>315</sup>Albuisch, M. R. (2021). Transmisión transgeneracional de la memoria del franquismo: el vídeo doméstico como documento en 'Haciendo memoria' (2005) de Sandra Ruesga. Kamchatka: Revista de análisis cultural, 18, 199-219

<sup>316</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

plus en vigueur, le lien entre les deux cousines reste fort. De fait, pour Emma, le lien avec sa famille française semble teinter sa mémoire familiale. A la lumière de ce contact, lorsque sa cousine arrive de France les valises pleines de cadeaux, elle constate une vie plus prospère et heureuse de l'autre côté de la frontière. En effet, mon entretien avec la descendante est caractérisé par une projection géographique importante. Elle répète au total à huit reprises et sous différentes formes, l'honorable décision des personnes qui ont quitté Cella et l'Espagne:

I : Tu as rendu visite à ta cousine en France?

E: Oula, je ne suis jamais partie d'ici ma fille... Je ne suis jamais sortie d'Espagne... Mais bon, elle m'a toujours invité... Mais bon, on n'est jamais sorti d'ici... Ici ma fille on est...<sup>317</sup>

L'enquêtée qui n'est jamais sortie du territoire national considère son village comme un lieu dans lequel il était matériellement et politiquement impossible de s'épanouir pleinement<sup>318</sup>. Il est intéressant d'observer le rapport de sa cousine Maria avec Cella. Après une enfance et une vie d'adulte rythmée par des vacances au village, elle continue d'effectuer de nombreux allers-retour de à Cella et Villeneuve-la-Garenne depuis sa retraite.

Pablo, quant à lui, cousin germain de Maria, témoigne d'une mémoire familiale plutôt heureuse à Cella. Fils unique, son enfance est également rythmée par la cyclicité des visites de sa famille française:

Des moments comme ceux-là, ils n'y en avaient pas beaucoup... Comme ils venaient en été... On essayait toujours d'organiser un repas... De se réunir... J'ai toujours été très fier de ma famille... J'ai toujours essayé de maintenir un lien... Qu'on reste uni... Je me suis toujours vanté de mes cousins et cousines en France... Les gens me demandaient «Alors tes cousins?» et je répondais «ils sont en France ils viennent cet été!» et puis ils arrivaient... C'était génial d'être avec eux...<sup>319</sup>

Le schéma familial de l'enquêté est conditionné par une configuration géographique particulière. En plus de la majorité des membres de sa famille établie en France, les parents de Pablo effectuaient régulièrement des saisons sur le territoire français. On l'a vu dans un chapitre précédent, l'enfance de Pablo passée auprès de ses grands-parents a été le vecteur d'une importante transmission mémorielle.

---

<sup>317</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>318</sup> Dans le chapitre 3, on a évoqué la fin prématurée du parcours scolaire d'Emma dont les parents n'avaient pas les moyens de lui faire poursuivre.

<sup>319</sup> Entretien avec Pablo, le 2/11/ 2022, Teruel (traduit de l'Espagnol)

Si l'enquête évoque avec un certain enthousiasme les souvenirs du lien avec sa famille française, dans d'autres entretiens, certaines des discussions avec Pablo font ressortir une certaine réflexivité dans la mémoire de l'enquête. A la lumière de son histoire familiale, il pose un regard différent sur cette immigration :

La situation de mes grands-parents m'a affecté... Les entendre parler... Le grand-père Agustín me racontait... Ma grand-mère Libertad... De savoir tout ce qu'il s'est passé avec mes oncles, mon grand-père qui a été tué, tous mes proches, les problèmes, la persécution... Le fait qu'ils aient dû partir ailleurs... Pour une vie meilleure... Tout ça, ça te crée... Mon père aussi est parti pendant des années... Je ne sais pas, peut-être 10 ou 12 ans... Il est parti 16 fois en dans le nord de la France en Normandie faire des saisons...<sup>320</sup>

Aussi, très certainement du fait de cette configuration familiale particulière, Pablo est le seul descendant espagnol rencontré ayant eu un contact vacancier avec la France. L'année de ses 17 ans, il part en vacances à Toulouse:

A Toulouse avec mes cousins... Je me rappelle après un dîner... C'était l'été... Il y avait trois petites marches devant la porte de leur maison... On s'asseyait là avec les cousins et on demandait à notre oncle Manuel... L'américain... Il vivait avec ma tante et mes cousins à Toulouse, lui il était exilé depuis 1938... On lui demandait: «Alors raconte-nous ce que tu as fait à New York!» et il nous racontait comment il était arrivé en bateau... Dans quelles mines il avait travaillé...<sup>321</sup>

Les mots de Pablo renvoient à la spatialité de la transmission mémorielle au sein des familles descendant de victimes du franquisme. Les projections géographiques de cette transmission mémorielle, qu'elles soient symboliques ou matérielles, sont nombreuses. Pour ce descendant espagnol, la transmission d'une mémoire militante anarchiste est possible outre Pyrénées par l'un de ses oncles exilé anarchiste de la première heure. Aussi, il semble que ce contact familial en France est à l'origine de la réception d'une mémoire familial propre à cet enquêteur espagnol:

Moi j'halluciniais... Depuis mon petit village... Tu sais c'était un petit endroit, tout simple, assez fermé... De voir les gens en France, de voir mon oncle... Qui nous racontait des anecdotes... Je me rappelle des nuits à parler avec lui et les cousins... Il nous racontait des choses sur Cella avant la guerre, comment ils s'organisaient... Comment ils se réunissaient dans les basses cour... Ce qu'ils revendiquaient... Et je me rappelle, il criait [rires] «Ton oncle Joaquin!! Il en avait une sacré paire!» [rires] Je m'en rappelle comme si c'était maintenant [imite son oncle] : «Une sacrée paire, je te dis !!»<sup>322</sup>

<sup>320</sup> Entretien avec Pablo, le 21/01/2022, Teruel (traduit de l'Espagnol)

<sup>321</sup> Entretien avec Pablo, le 2/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>322</sup> *Ibidem*

On note une différence nette entre le récit de la transmission au sein de sa famille en Espagne<sup>323</sup> et au sein de sa famille en France. Par le contact familial à Toulouse en lien avec le milieu exilé et militant, les cadres sociaux de la mémoire qui ceignent sa transmission et sa réception sont mouvants, ils peuvent même être joyeux. Il est à noter que l'oncle en question n'a pas évoqué la Guerre civile et son exil dans ce qu'il a transmis à ses neveux. Pour Pablo, contrairement à son milieu de socialisation espagnol où les vaincus ont été définitivement rayés de l'espace social, la France constitue un lieu où leur existence est revendiquée, voire où ce statut de vaincu est remis en cause.

La fratrie Guia a entretenu des liens avec les frères et sœurs de leur père restés à Cella dont une est partie travailler en Argentine.

A la fin de mon entretien avec Emma, cousine de Maria, elle m'explique qu'une partie de sa famille paternelle est aussi partie en France. Aucun lien n'a été conservé et donc le contact est rompu. Je fais le rapprochement avec la famille Guia via la constitution des arbres chronologiques lorsque je rencontre la fratrie en France. Lors de notre entretien, Emma m'explique :

E: Mon père avait aussi de la famille en France mais c'était des exilés... Avec eux, on a pas eu de relations... Il se disait que jusqu'à ce que Franco meurt pas, ils ne pouvaient pas revenir...

I : Ce sont tes parents qui le disaient?

E: Tu l'entendais... Une s'appelait Léonor... J'ai entendu ça.

I : Et les enfants ne sont pas revenus?

E: Je crois que non... Les gens qui ne sont pas revenus par ici... Je crois qu'ils se portent mieux... Ils doivent être à Paris... J'entendais la tante Maria... Je crois qu'ils étaient ensemble... Eva, c'était un oncle à elle.<sup>324</sup>

La descendante espagnole ne s'est pas attardée sur la question et la fratrie Guia, elle n'a pas non plus mentionné Emma comme une cousine avec laquelle ils avaient relation. Cette coupure de lien nous informe sur la manière dont l'isolement des exilés dans le temps peut rendre le maintien d'un lien relativement sélectif en le réduisant à la famille proche.

<sup>323</sup> Dans le chapitre trois de ce travail, l'enfance des descendants espagnols fait état d'une transmission de la mémoire familiale confinée.

<sup>324</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

Malgré un certain entretien du lien avec une partie de leur famille espagnole, le lieu d'origine de leurs parents ne perd pas sa connotation de souffrance endurée pendant et après la Guerre civile. La mémoire familiale transmise et réceptionnée engendre le rejet massif de Cella:

La première fois que j'y suis allée j'avais 20 ans, je sais pas pourquoi je suis partie, mes parents m'ont envoyé moi, mon frère et ma cousine. On a été accueilli chez mon oncle et ma tante, les gens étaient contents de nous voir car ils voyaient pas mes parents mais leurs enfants... On a été invités partout... Moi j'aimais pas ça... Ils nous embrassaient tous, ils étaient contents de nous voir, nous on était obligé de manger partout, j'en pouvais plus... Mais mes parents ne m'ont pas beaucoup parlé de Cella... Que des mauvais souvenirs... Que des mauvais souvenirs... C'est pour ça que je ne suis pas attachée à cela... Que je trouve moche d'ailleurs, ah oui, je trouve Cella moche. J'ai vu d'autres villages que j'ai trouvé jolis... On a fait y'a 7 ans avec ma cousine malade un voyage dans les villages aragonais... Magnifique... Quand j'ai vu les beautés, je me suis dis mais Cella c'est moche... Puis même les maisons faites de bric et de broc...<sup>325</sup>

Le contact tardif de la descendante de l'exil avec le village d'origine de ses parents peut expliquer ce rejet du lieu. En effet, c'est la transmission d'une mémoire de la répression qui est convoquée dans l'explication de la relation au lieu. A 20 ans, les souvenirs de l'enquêtée n'ont pas la même substance nostalgique des souvenirs d'enfance. Odile semble conscientiser les raisons profondes de sa condition de descendante d'exilés: la répression subie par ses parents ainsi que la continuité de la dictature. De fait, cette conscience est sans doute accrue par le statut d'étudiante d'Odile à l'Université de Nanterre en licence de langue espagnole<sup>326</sup>. La comparaison avec ses frères est intéressante. Constantino, adolescent au moment de ce voyage, ne témoigne pas de la même aversion. On l'a cité dans un chapitre précédent:

Cella... Faudrait que j'y retourne ! Oui c'est... Nan c'était pas... J'aimais bien moi... Mais j'y suis allé jeune... La première fois, j'avais 15 ans... C'était en 69... Comparé à ma sœur, j'avais pas trouvé ça trop mal... On m'en avait dit tellement de mal que... Quand je suis arrivé là bas je me suis dit "bah c'est pas si mal que ça".<sup>327</sup>

Fabien, petit dernier de la fratrie, lui aussi s'est rendu tardivement à Cella, bien après son frère et sa sœur. On l'a aussi cité précédemment, il passe à Cella sans préméditation alors

---

<sup>325</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>326</sup> Si elle n'a pas activement participé aux mouvements de Mai 68, Odile a été une étudiante actrice des événements et elle témoigne d'une conscience politique développée par sa trajectoire professionnelle (éducatrice spécialisée) et associative au cours de sa vie.

<sup>327</sup> Entretien avec Odile, Fabien et Agustin, le 26/03/2023, Bezons

qu'il est en voyage dans les Pyrénées aragonaises. Il emploie les mêmes termes que sa soeur:

La première fois que je suis allé à Cella, je ne l'ai pas ressenti... J'avais une image un peu négative, je savais que Cella n' était pas un beau village... C'est moche, tu vas à Albarracin, c'est beau, c'est autre chose... Moi, c'était le lieu dans ma tête où mes parents ont souffert, mais j'étais content de voir Cella... Mais ... La deuxième fois c'était pour déposer les cendres de mon père... Il a toujours dit qu'il voulait qu'on mette ses cendres là où son père était enterré. La première fois que je suis allé à Cella, j'étais allé voir la fosse, j'étais avec le fils de Domingo et sa femme...<sup>328</sup>

Sans le caractère vacancier et la nostalgie des souvenirs d'enfance, le village apparaît dans sa réalité brute : la terre de répression et de souffrance de leur famille. De fait, la première activité du descendant est d'aller voir la fosse commune où repose son grand-père. A travers le temps, le statut de Cella ne change pas de nature chez les descendants, notamment du fait qu'elle devient une fois de plus le lieu de sépulture d'un parent. Odile raconte:

J'y suis retournée quand mon père est tombé malade... On ne savait pas mais il devait savoir qu'il avait un cancer... Il m'a dit : quand je mourrai est-ce-que tu voudrais pas emmener mes cendres là où y'a mon grand-père enterré... ça m'a foutu un coup... J'ai demandé à ma mère, et toi, elle m'a dit moi après ma crémation vous faites ce que vous voulez ça m'est égal... Mais pour mon père c'était important... Il est mort deux ans après. Pour emmener les cendres, on a attendu avril car il faisait très froid... Y'avait Maria et Marinin... On a amené l'urne... Je pensais qu'on allait enterrer l'urne. Ma mère n'a pas voulu, elle avait peur que des fachos déterrent l'urne... Elle a voulu qu'on jette les cendres et elle a ramené l'urne. On a fait ce qu'elle voulait mais je me suis dit qu'est-ce qu'ils sont marqués...<sup>329</sup>

Pour ces descendants d'exilés, le contact avec le village de leurs parents est rare et tardif. Cela entraîne des représentations et des usages différents du village, l'ensemble alimenté par une mémoire familiale hostile à cet endroit, théâtre de la répression subie. De fait, au moment de la dispersion des cendres de leur père qui a lieu en 1999, les craintes de leur mère à propos de l'urne sont l'héritage de la répression subie, elles témoignent d'une mémoire encore traumatique. Ainsi, malgré les dernières volontés du père, Cella garde une connotation très négative pour les descendants. Et pour cause :

Me revient en tête tout ce que mes parents ont vécu, je ne me sens pas bien là-bas... Mais ce que je te dis c'est que mes parents n'ont pas eu de travail de réconciliation. Ça a été... Mon père n'a pas pu le faire ! Quand il est revenu tout lui est revenu certainement en tête et... Il a

---

<sup>328</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

<sup>329</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

pas oublié... C'est comme si c'était la veille. On a jamais vécu avec le mythe comme quoi ils allaient retourner vivre là bas... Jamais. On a toujours su qu'ils resteraient en France. Même ma mère m'a dit qu'ils ont passé plus de temps en France... Je crois que mon père n'a jamais rien pardonné... Il est mort en ayant pardonné à personne et surtout il ne supportait pas de rencontrer les gens de familles... J'ai beaucoup pleuré la première fois que j'ai vu l'endroit... Je l'ai pas connu mon grand-père mais quand j'ai vu son nom... Oh qu'est-ce que j'ai chialé... En plus, c'était au moment où on portait les cendres de mon père.<sup>330</sup>

On comprend le ressenti de la descendante à propos de la dispersion des cendres de son père sur ces lieux auxquels s'agrègent une nouvelle couche de douleur. Sans le pardon de leur père, décédé avant les mouvements mémoriaux et par là même la reconnaissance des injustices endurées pendant la guerre et la dictature en tant que vaincu, la relation des descendants à Cella ne peut s'apaiser. Nous reviendrons sur la dépose des cendres du père de la fratrie Guia dans le dernier chapitre de ce travail qui traite de l'exhumation de la fosse commune de Gea de Albarracin.

Un mot est employé à plusieurs reprises par Josefina lorsqu'elle évoque ses vacances au village : liberté. Née en 1958, l'enquêtée est l'aînée de deux frères. Ils ont grandi Porte de Saint Denis à Paris.

Pour moi le village c'était vraiment liberté... Je pouvais sortir tout le temps. Parce qu' en France, bah on a peur des mauvaises fréquentations, mes parents ne voulaient pas que je sorte... C'était pas le même trip pour mes frères, je pense, puisqu'en France ils faisaient ce qu'ils voulaient... Arrivés à cela, ce n'était pas spécialement le besoin de sortir... Eux les copains c'était en France, la nouba pendant la semaine d'août de fêtes... Mais ... Pas le même contact je pense...<sup>331</sup>

On comprend dans quelle mesure la descendante française accole le terme liberté à ses vacances au village, face à son quotidien parisien conditionné par la méfiance de ses parents. Aussi, le parallèle de genre émis par Josefina est intéressant. Au-delà du statut identitaire, relevant des origines, occupé par Cella dans la mémoire familiale de l'enquêtée, son affection pour le village s'expliquerait presque phénoménologiquement dans le sentiment de liberté qu'elle y a ressenti. Toutefois, ce sentiment de liberté entre en contradiction avec la condition féminine dans l'Espagne franquiste. Durant son adolescence, le sentiment de liberté ressentie par l'enquêtée va en s'amenuisant:

---

<sup>330</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>331</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo



Après en France, c'était pas du tout pareil, en plus pour moi c'était... Synonyme de pouvoir exprimer en France des choses... Que tu pouvais même pas sussurer en Espagne... Parce que pour les filles interdiction... A mon époque... Fallait pas fumer, pas mettre de décolleté... Il y avait une chape au-dessus... C'était l'Iran...<sup>332</sup>

Odile, issue de la fratrie Guia descendante de la première génération de l'exil, en plus de son aversion pour Cella, témoigne du même ressenti au sujet de sa condition féminine :

Je t'ai dit, j'ai pas trop aimé mon premier voyage à Cella... Puis surtout, le souvenir que j'en garde c'est que l'oncle de mon père ne me lachait pas les baskets... Je pouvais rien faire, olala... J'en n'en pouvais plus.<sup>333</sup>

Josefina et Odile témoignent ici de la double présence des enfants d'immigrés théorisée par Jennifer Bidet. A travers les vacances de ces descendantes françaises de victimes du franquisme émerge leur inscription dans deux espaces sociaux disjoints dans lesquels elles n'occupent pas la même position au regard des inégalités de classe et de genre<sup>334</sup>. En effet, dans l'Espagne de la fin des années 1960, les rôles de genres sont encore strictement encadrés idéologiquement. L'éducation des femmes vise à en faire des femmes dignes de s'occuper du foyer familial<sup>335</sup>. Les descendantes françaises, quant à elles, évoluent dans un pays qui aspire de plus en plus à la mixité<sup>336</sup> et dont l'éducation féminine ne diffère pas de celle des garçons. Arrivées à Cella, leurs relations sociales et leurs représentations sont bouleversées, conditionnant par là même une mémoire spécifique du lieu d'origine de leurs parents. Josefina ajoute:

Imagine moi, quand j'étais la révolution en marche. [rires] Une amie que j'ai de cette période, aujourd'hui, elle me dit encore "toi quand tu arrivais c'était la révolution" parce qu'elles me percevaient comme quelque chose d'impossible à accéder... Quand j'ai commencé à arriver au village avec du maquillage, à fumer, à pouvoir acheter des cigarettes... que mon père ne m'interdise pas de le faire et me il couvrait en plus... Parce que t'a les gens bien pensants qui vont trouver ton père en disant "tu sais, j'ai vu ta fille sortir du bureau de tabac... Elle allait pas acheter autre chose que des cigarettes" et mon père a eu l'intelligence de répondre "j'espère qu'elle t'a pas demandé du pognon car je lui avais acheté une cartouche pour elle et une cartouche pour moi... Là, les gens restaient un peu scotchés... Donc, moi j'arrivais avec mon côté libertaire français : cigarettes, maquillage, boire... Toutes les autorisations possibles parce que mes parents ne m'interdisaient plus rien en Espagne alors qu'en France, j'avais un

---

<sup>332</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>333</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>334</sup> Bidet, J. (2021). *Op cit.* Chapitre 7, p265.

<sup>335</sup> Nattiez, L., (2010) « Le gynécée franquiste », *Dialogue*, vol. 188, 2,, p.123-132.

<sup>336</sup> La circulaire du 15 juin 1965 étend la mixité à toutes les écoles élémentaires, notamment pour faire face à l'explosion des effectifs.

côté brimé entre guillemets... J'arrivais avec mes côtés libertaires et mes copines étaient folles... Elles me disaient "on peut pas faire comme toi" fumer déjà c'était inimaginable.<sup>337</sup>

### C) *Visitar a los tios*, rendre visite aux oncles

Passé le récit du contact par les vacances avec leurs cousins au village, les descendants rencontrés témoignent d'un contact avec leur famille française dans un contexte socio-géographique différent: celui du travail en France. On l'a mentionné plus haut, les entretiens avec les descendants de victimes du franquisme font état des réseaux de solidarités migratoires articulés autour de liens familiaux et ou géographiques.

Les deux sœurs Francine et Josiane, filles d'un exilé anarchiste andalou, me racontent comment ce dernier a accueilli des années durant des travailleurs saisonniers de sa famille espagnole. De fait, c'est par ce contact en France avec l'un de leurs cousins que les descendantes finissent par aller en Espagne:

J: C'est un cousin qui est venu travailler en France, Miguel, qui vivait chez mes parents et à la suite de ça, il a dit: faut que vous veniez...<sup>338</sup>

On l'a explicité dans le second chapitre de ce travail, les deux sœurs apprennent dans leur enfance qu'elles ont un frère en Espagne. Après l'avoir rencontré durant un premier voyage à Nerja, José leur rend visite à son tour, dans un contexte laboral:

I : Et José et votre père...

J : Il est venu... Mais ça s'est mal passé...

MF : Il avait un caractère... C'est-à-dire que... Le problème c'est que mon père a reçu Miguel... Le fils de sa sœur Dolores, très travailleur... Par contre, José comme c'était quelqu'un de très renfermé... Et très proche de ses sous... Vous savez tout le monde s'invite après avoir travaillé sur un chantier... Lui ne payait jamais... Et ça mon père ne supportait pas... Les rapports n'étaient pas... Et puis bon... Moi, je comprends José... Un père qu'il n'a jamais connu... Qui ne s'est jamais occupé de lui... Qui ne lui a jamais écrit... Ça me paraît logique...

J : Par contre, José quand il est venu passer quelques mois... Il est parti, il n'est pas revenu... On a même pas su qu'il était rentré en Espagne... Et ça s'est trouvé qu'on est parti en vacances et José est venu nous voir... Et alors là, je ne l'ai pas raté... Je lui ai dit: José... Tu es parti sans

---

<sup>337</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>338</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

nous dire au revoir, sans rien dire ! Est ce que ma mère t'a mal reçu? Tu es parti comme un voleur... C'est pas bien...<sup>339</sup>

A la lumière de la discussion des descendantes, on peut lire une certaine importance dans le contexte de rétablissement du lien entre membres séparés par l'exil. A l'inverse de ses sœurs qui nouent un lien avec l'Andalousie et leur famille dans un contexte vacancier, les conditions de travail qui sous-tendent les retrouvailles de José et de son père les ont certainement d'autant plus entravées (on suppose qu'entre le père et son fils, les enjeux affectifs des retrouvailles sont plus denses).

On a évoqué plus haut le contact de Pablo et de ses cousins en vacances en France et en Espagne. Dans nos entretiens, le descendant espagnol évoque à plusieurs reprises une autre visite estivale de sa famille française. Cette visite vacancière de ses parents à Paris se transforme en séjour laboral. Tout comme ses vacances à Toulouse, ce passage à Paris marque profondément l'enquêté:

Je venais voir mes parents qui étaient en saison à Paris... Et Alfredo (le père de Maria) m'a dit «écoute si tu veux rester ici, on te paye ta nourriture, tu es ici avec nous et tu économise ce que tu gagnes» Sa femme travaillait dans une imprimerie et elle m'a trouvé un contrat pour l'été... Bouah, j'arrivais pas à y croire... J'ai demandé à mon père: je peux le faire? Il m'a dit bien sûr reste ici, c'est la famille... Et donc mes parents sont descendus voir la famille de Toulouse et je suis restée avec eux à Paris tout l'été... C'était génial, vraiment. Je me suis inscrit à une école de Français qui s'appelait l'Alliance Française... Y'avait pleins d'étrangers comme moi... Beaucoup d'africains... Et un détail, c'était la première fois que je voyais des noirs... Le premier jour à l'école, je me souviens de cette fille noire... A Cella et à Teruel, il n'y en avait pas! Je n'arrêtais pas de la regarder... Je la faisais beaucoup rire du coup. [rires] Jamais de ma vie, j'aurais pensé être dans cette ville... Ni dans un métro... Ici à Cella, il n'y avait rien... Tout ça, c'était un autre monde... Enfin bon, une sacrée expérience Paris... C'était fabuleux...<sup>340</sup>

A l'image du dépaysement de ses cousines françaises précédemment citées, l'expérience du descendant espagnol chez ses oncles vivant à Paris est la source de nombreux bouleversements tant en termes de représentations et d'usages de l'espace urbain parisien qu'en termes de savoirs et d'ouverture sur le monde à l'école de langue ainsi qu'en termes matériels. En effet, avec ces quelques mois passés en France à travailler, l'enquêté accède à des biens de consommation dont la possession est difficilement imaginable dans la campagne aragonaise de la fin des années 1960:

---

<sup>339</sup> *Ibidem*

<sup>340</sup> Entretien avec Pablo, le 20/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

J'ai été super content... Je ne sais pas, par exemple, le premier salaire que j'ai reçu... Je n'avais jamais vu d'appareil photos... Et mes oncles là-bas m'ont dit, qu'est-ce que tu veux t'acheter? Qu'est ce qui te ferait plaisir? Et je leur ai dit... Un appareil photo... Ok d'accord, on va l'acheter! On est allé aux Galeries Lafayette, je m'en rappelle comme si c'était aujourd'hui... Et j'ai acheté mon premier appareil photo... Un instamatic kodak... Personne n'avait d'appareil photo à l'époque, imagine un peu quand je suis rentré...<sup>341</sup>

Ce descendant espagnol témoigne des diverses formes du lien entre la France et l'Espagne dans les familles enquêtées. Ces liens se tissent au travers le tableau des sociétés espagnoles et françaises de la fin des années 1960. Ainsi, ces échanges symboliques par des liens solidaires et matériels, par l'accès à la société de consommation des Espagnols, mettent en lumière les contradictions montantes d'une dictature franquiste à la fois refermée sur elle-même et ouverte sur le monde, notamment par le biais d'une émigration massive et dynamique et un secteur touristique en plein essor.

Parmi les descendants espagnols de Cella rencontrés, tous sauf Emma ont eu un contact laboral avec la France impulsé par des solidarités familiales. Tous et toutes ont aussi mentionné la communauté d'Argenteuil.

## D) Refaire famille: la Maisonnée d'Argenteuil

Tout le long de ma semaine de terrain en Octobre 2022 à Cella, mes entretiens avec les descendants espagnols ont fait mention d'une famille et d'un lieu : *los de Argenteuil* autrement dit, Ceux d'Argenteuil. Il s'agit d'une grande famille originaire de Cella qui a fui l'Espagne à différents moments de la Retirada jusqu' à la fin des années 40. Malgré les mentions relativement vagues des enquêtés, leur caractère systématique laissent entendre le haut lieu de mémoire que représentait cet endroit pour les descendants de victimes du franquisme de Cella approchés.

En décembre, je m'entretiens avec Maria à son domicile de Villeneuve-la-Garenne. Tout en me montrant ses albums familiaux, plusieurs photographies de la Famille Guia défilent. Maria m'explique avoir elle aussi passé de nombreux dimanches de son enfance à Argenteuil. Aussi, il est à noter que les parents de Maria qui ont immigré en France en 1956 ont été accueillis par cette famille. Ces liens forts prennent racine à Cella dans la mesure où les deux familles ont un destin commun pendant et après la Guerre celui d'une lourde répression (parents fusillés, passage en prison et camps d'internement). De cette manière, par

---

<sup>341</sup> *Ibidem*

Maria, je retrouve la trace des descendants de *los de Argenteuil* : la fratrie Villa, citée à de nombreuses reprises dans ce travail.

Je rencontre ainsi Odile, aînée de la fratrie, à son domicile à Bezon, non loin de la rue Argenteuillaise dans laquelle elle a grandi. La descendante de la première génération de l'exil me détaille la trajectoire de sa famille:

Après la Guerre civile, les parents de la fratrie, Fabien et Léonor, quittent secrètement Cella pour Barcelone. Poursuivi pour ses activités militantes, Fabien est condamné à 12 ans de détention. Il ne passe finalement qu'un an en prison dans la capitale Catalane. En 1946, le couple, accompagné d'une partie de la famille, la sœur de Léonor ainsi que ses deux enfants, traversent clandestinement la frontière pour rejoindre les frères de Léonor, exilés à Amiens depuis 1938. Il s'agit de Francisco<sup>342</sup>, Florian et Eusebio, le mari de Maria. L'année suivant ce rassemblement familial dans la capitale picarde avec les frères de Léonor, c'est au tour des parents de Léonor de venir s'établir en France. Ces derniers quant à eux, arrivent légalement sur le territoire français). En 1956, suivant les zones salariales françaises, la famille quitte Amiens pour s'installer en banlieue parisienne à Argenteuil dans le Val d'Oise. La fratrie achète ensemble un lotissement de quatre maisons. Elle vit quelques années réunie dans l'une des maisons avant que les locataires des autres maisons ne s'en aillent. Les frères et sœurs se répartissent dans les quatre maisons avec leurs enfants respectifs. Lors d'un entretien, Odile se rappelle avec nostalgie de ces années :

Maria et ses parents venaient passer le nouvel an avec nous à Argenteuil, c'était très sympas, on n'avait pas beaucoup de fric mais qu'est-ce que c'était chaleureux... Mes parents ont acheté la maison en comptant, ils ont beaucoup travaillé... Mon père était maçon et il faisait aussi des saisons de récolte de betteraves... On leur a prêté de l'argent aussi, sans papier... Impensable aujourd'hui... Au fur et à mesure que les locataires partaient, on a vécu chaque famille dans une des maisons... Mais moi, ça a été difficile... Moi, je me suis retrouvée avec mon père, ma mère et mes frères j'avais 13 ans... J'étais pas contente du tout... Moi, je voulais continuer à vivre avec tout le monde... Mais bon, ils étaient à côté, on passait d'une maison à l'autre...<sup>343</sup>

---

<sup>342</sup> Plus communément appelé El chato, il est connu des descendants de Cella pour avoir échappé de peu à l'exécution. Embarqués au début du soulèvement, ils sont un nombre pair dans le camion et El chato n'est menotté à aucun autre détenu. Il saute du camion et se cache dans un fossé. Les soldats soulevés ont pensé l'avoir abattu en ce que le manteau de Chato, tombé dans l'action, a fait office de masse inerte dans la nuit. Sa famille apprend des années plus tard qu'il est vivant: exilé en France où il a refait sa vie.

<sup>343</sup> Entretien avec Odile, le 23/12/2022, à son domicile, Bezon.

Affectivement, matériellement, juridiquement et symboliquement, l'organisation de cette famille exilée est particulière. On retrouve ici un exemple de la maisonnée au sens de l'anthropologue Florence Weber<sup>344</sup>: il s'agit d'un groupe de résidence doté d'une existence collective, analysable en termes de solidarité objective. Comme le souligne l'anthropologue, les mots manquent pour parler de la parenté, la manière dont Odile parle des liens affectifs au sein de la maisonnée fait état de nos lacunes linguistique pour qualifier des relations, par exemple pour des relations tantes / nièces aussi fortes que seraient celles entre une mère et ses filles :

Ça a été des liens très forts entre eux... D'ailleurs mes cousins, ma mère et mes tantes c'était très clanique... Moi je... Ce clan, j'étais un peu extérieur... Ils avaient un lien très fort, ils ont passé des moments difficiles en Espagne, ils sont venus à pied... D'ailleurs je pense que ma mère aimait mes cousines plus que moi... C'était des liens très forts... Quand ma cousine est repartie vivre en Espagne, ma mère pleurait quand elle partait... Elle sanglotait, c'était comme si c'était sa fille, elles étaient mignonnes...<sup>345</sup>

Au-delà des liens du sang et du nom, la parenté chez la famille Guia s'exprimait également par le quotidien. La fratrie Guia, descendante de cette maisonnée d'exilés anarchistes, me décrit leur maison en perpétuel mouvement entre activités militantes de leurs parents, oncles et tantes et l'accueil d'espagnols, militants ou travailleurs venus depuis région d'origine pour travailler. Lors de ma deuxième semaine terrain en Espagne en janvier 2023, je rencontre Eva, cousine germaine d'Odile et ses frères. Venue travailler une année comme fille au pair à Paris en 1972, sur la maisonnée d'Argenteuil, elle me confie:

[Son visage s'illumine] L'endroit est pareil qu'avant! Pareil, pareil... Parce que je vais sur internet avec google maps... Avec la souris, je vais [titititi] et paf! La maison de mes oncles! Ils ont acheté un terrain... Et ils ont construit plusieurs maisons... Et chacun avait sa maison... Ils vivaient tous là entre frères et sœurs... Il y avait une cours commune qu'ils appelaient El corral (la basse cours) Vraiment, la maison de mes oncles et tantes était la maison de tous ceux de Cella... Tous les dimanche, tout le monde était là bas.<sup>346</sup>

---

<sup>344</sup> Dans son ouvrage, *Le nom, le sang, le quotidien, une sociologie de la parenté pratique*, l'anthropologue Florence Weber (2005) entend analyser la pratique de la parenté. L'objectivation de cette notion est une tâche complexe dans ce qu'elle symbolise émotionnellement, matériellement, culturellement, sociologiquement ou encore psychologiquement. Pour commencer ce chantier épistémologique de grande envergure, Florence Weber distille la parenté en trois aspects : le nom, le sang et le quotidien. L'anthropologue définit la parenté comme le *nous* d'aujourd'hui, d'hier et de demain, un *nous* qui s'appuie sur la langue (dimension affective), les objets (dimension matérielle) et le droit (dimension juridique). Florence Weber veut dépasser la famille et le ménage conceptualisés par des instances telles que le recensement dont la vocation première (décompte de la population par l'organisation numéraire et hiérarchique d'un ménage) gêne l'analyse des pratiques, des normes et des sentiments de la parenté.

<sup>345</sup> Weber, F (2005), *ibidem*.

<sup>346</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

Durant la même semaine de terrain à Cella, Libertad (qui n'a pas de liens familiaux avec la famille Guia) évoque la même régularité de ses visites durant ses 42 années d'immigration à Paris:

A Paris, j'avais de la famille... Mes deux frères, Alfredo et Angel, et deux autres nièces... Aussi, je rendais beaucoup visite à ceux d'Argenteuil... Au début, quand on est arrivés à Paris avec mon mari, on mangeait tous les dimanches chez eux... Je connais tous ceux qui habitaient là bas... Leurs enfants aussi, Odile tout ça...<sup>347</sup>

Alors que l'historiographie a tendance à aborder les différentes vagues d'immigration espagnole dans une certaine opposition<sup>348</sup>, cette maisonnée constitue l'un de ces points de contact entre l'exil politique et l'immigration espagnole à projet économique des années 1960. Ces liens puisent leurs racines géographiquement, historiquement et politiquement, dans un village aragonais non seulement traversé par la Guerre civile mais aussi en pleine dictature franquiste. Dans cette famille d'exilés anarchistes, les liens de solidarités et de camaraderie sont transfrontaliers, transfamiliaux et intergénérationnels, ils organisent le quotidien de la maisonnée. De fait, ces contacts socio-géographiques sont constitutifs d'une mémoire particulière chez les descendants espagnols qui ont fréquenté les Guia. Eva, la cousine espagnole des Guia raconte:

Tu sais ce qu'il se passe, c'est qu'ils avaient tous les mêmes idées... Le même idéal politique... Donc ils y allaient tous... Et aussi, comme la majorité des gens n'avaient pas de maison, juste des petites chambres d'hôtels ou sous les toits... On passait souvent là-bas... Surtout les dimanches, parce que sinon où tu vas? Et bien chez tes oncles...<sup>349</sup>

On l'a plusieurs fois mentionné, dans la mesure où les activités militantes des exilés relevaient souvent de l'illégalité, la mémoire de cet aspect de la maisonnée ne s'est pas transmise. Toutefois, les souvenirs des enquêtés sont univoques autour de leurs activités politiques. Josefina, descendante française de la première génération raconte:

On a pas de liens de parenté je crois avec les Guia, je crois... Mais au final, c'était tout comme... Ils étaient réfugiés politiques eux, je crois bien... Parce qu'ils étaient vraiment à fond... Nous on était rouges mais alors eux ils étaient rouges écarlates [rires]... Et ils habitaient dans une petite... Comment dire...Donc à Argenteuil... Dans une cour avec des

---

<sup>347</sup> *Ibidem*

<sup>348</sup> Duroux, R. (2002). *Op. cit.*

<sup>349</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

pavillons et tous les pavillons étaient à des parents... éloignés ou proches... Mais on se retrouvait toujours avec Fabien, Leonor et plusieurs autres familles... Odile te dira, elle vivait là bas... Je pense qu'ils militaient beaucoup, enfin c'est comme ça que je les percevais... Parce que réellement... C'était des sujets chauds... Je me souviens quand j'étais petite, ça partait sur la politique polala...<sup>350</sup>

A la mort des exilés de la maisonnée en 1999 et au retour des immigrés espagnols en Espagne, la disparition de ce lieu de mémoire semble engendrer une certaine dissipation du lien familial transfrontalier sans omettre le fait que les descendants de la maisonnée n'apprécient pas Cella. C'est Pablo qui me met en contact avec Eva, la cousine de la fratrie Guia. Lorsque je lui dis avoir passé des entretiens avec ses cousins français, elle me demande:

Comment vont-ils? Je ne sais rien d'eux... On ne s'appelle plus... Quand il y avait mes oncles... On était proches... Après... Pendant le confinement on s'est appelé. «On reparlera!» et jusqu'à aujourd'hui...<sup>351</sup>

Aujourd'hui, les traces de la maisonnée Guia subsistent dans les récits des descendants ainsi que dans des photographies détenues par la fratrie et d'autres enquêtés rencontrés en France et en Espagne. Fabien me raconte que les maisons ont été vendues et le terrain collectif divisé. Sa soeur Odile me communique son rapport nostalgique à ce lieu et à la mémoire de ses parents auquel il l'a renvoie:

Au début je voulais l'acheter et la refaire et puis au final non, je voulais qu'elle reste telle qu'elle... En vieillissant, tu es nostalgique, mes parents sont morts il y a une vingtaine d'années... Ils me manquent toujours autant... Je ne suis pas inconsolable mais j'aimerais bien les revoir... Mais ce n'est pas possible. Je suis quelqu'un... Je ne vis pas tellement avec le passé, même si j'ai une certaine nostalgie...<sup>352</sup>

La maisonnée d'Argenteuil, par sa communauté familiale, militante et par les solidarités déployées, constitue un véritable lieu de mémoire non seulement pour ses membres mais aussi pour les descendants espagnols approchés qui l'ont fréquentée. Si elle s'inscrit dans une généalogie particulière dessinant l'histoire et la filiation des individus d'une famille d'exilés, par son organisation, la maisonnée Guia se réfère bel et bien à une histoire collective et transfrontalière. On peut donc l'envisager comme un lieu de mémoire tel

---

<sup>350</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>351</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

<sup>352</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons



que l'historien Pierre Nora les a défini<sup>353</sup>. Dans la mémoire des enquêtés, ce lieu détient une signification historique: il est le point d'ancrage d'une expérience collective situant le groupe dans l'espace et dans le temps<sup>354</sup>, non seulement celle de l'immigration mais aussi celle de la répression franquiste à Cella. Ainsi, presque dialectiquement, ce lieu constitue dans le même temps une extension et une négation de ce village.

## II. Histoire commune, mémoire différenciée

### A) Un rapport au passé familial douloureux

Les descendants d'exilés ont conservé des relations de nature et d'intensité très différentes. A travers mes questions, le regard qu'ils posent sur le rapport au passé familial de leur famille espagnole est construit par le souvenir du contact qu'ils ont entretenu, passant par leur perceptions et leurs grilles de lectures propres. Certains enquêtés évoquent le douloureux rapport au passé familial de leur famille espagnole dont la mémoire de la dictature est vive. En effet, l'efficacité de la répression du régime a résidé dans sa capacité à atteindre des membres de la famille ou des personnes proches d'une personne visée par la répression<sup>355</sup>.

Comme on l'a précédemment évoqué, par la situation géographique et politique des parents d'Élisa en France, le rapport de la famille exilée avec leur histoire familiale est différent des membres restés en Espagne. Dans mes entretiens avec Elisa, le sujet de son grand-père fusillé à la fin de la guerre est maintes fois évoqué. Aussi, la descendante de l'exil témoigne de la douleur de sa famille espagnole à laquelle elle a participé directement lorsqu'elle leur rendait visite :

Je me rappelle de mes oncles et de mes tantes qui étaient gamins quand c'est arrivé... Je les ai vus pleurer, et c'était des hommes durs, quand ils parlaient de choses et d'autres comme ça, ils se rappelaient. La dernière fois que j'ai vu mon oncle, il m'a dit «Moi jusqu'à mes douze ans, bien. Et après...<sup>356</sup>». Il avait les larmes aux yeux, il était âgé... Je lui ai dit arrête tu t'es mariée, tu as eu tes enfants... «Oui oui, une femme, des enfants, mais ça reste toujours<sup>357</sup>». Et

---

<sup>353</sup> Levy-Vroelant, C., & Barrere, C. (2009). *Hôtels meublés de Paris. Quels lieux de mémoire de l'immigration?* Programme de recherche Les lieux de mémoire de l'immigration, UMR L'OUEST CNRS/ Ministère de la Culture et de la Communication-Direction de l'Architecture et du Patrimoine.

<sup>354</sup> Muxel A, (1996), *Op cit.*, p15.

<sup>355</sup> Gutmaro Gómez B., *Op Cit*, p208.

<sup>356</sup> Traduction originale : *Yo hasta los doce años, bien. Y después...*

<sup>357</sup> Traduction originale : *si si si la mujer, los hijos pero siempre te queda*

c'était un homme joyeux, ma mère aussi, dans sa famille ils étaient tous joyeux mais il y avait toujours ce fond qui ressortait, je voyais mes oncles pleurer... Quelque chose de lourd et qui n'en finissait pas.<sup>358</sup>

En plus du traumatisme que constitue l'assassinat du grand-père d'Élisa pour sa famille et les conditions dans laquelle la famille a traversé la dictature, en grande difficulté économique et socialement isolée, les conditions de sépulture du grand-père empêchent la famille d'élaborer son deuil. Ici encore, le deuil apparaît empêché par l'absence de corps et de rituel d'adieu, laissant les proches suspendus à l'attente d'une nouvelle.<sup>359</sup> On peut ajouter au poids de ce deuil les conditions dans lesquelles il a été traversé par la famille espagnole : dans un village où «la ligne entre victimes et bourreaux était connue de tous. C'était un secret de polichinel [...], scellé par l'impossibilité de parler»<sup>360</sup>. Toutefois, Elisa m'explique que cette histoire familiale est un sujet fréquent entre elle et ses cousins. La douleur de cette perte réunit les cousins dont la séparation est en partie due aux suites de ce drame familial:

D'ailleurs avec mes cousines qui ont mon âge, comme je te disais, on en parle beaucoup beaucoup ! C'est cette histoire, on a que ça en commun... C'est se dire « ils en ont quand même bavé les vieux » Ma mère avait 15 ans, elle s'en est jamais remise... On y pensait pas tout le temps non plus mais c'est vrai que ça revient...<sup>361</sup>

Si le sujet de leur grand-père n'est pas tabou entre les cousins, voire contient un aspect fédérateur, Élisa me décrit des attitudes différentes dans le rapport à cette histoire familiale de la guerre civile. On l'a vu dans un chapitre précédent, avant de refuser mes propositions d'entretiens, les cousins d'Élisa ont été réticents à l'idée de témoigner pour un journaliste. Ces derniers mettent l'accent sur le fait que contrairement à Élisa et à sa cousine d'Argentine, les descendants restés en Espagne n'ont pas fait d'études. Un accès à l'école conditionné par le contexte socio-historique de l'Espagne et de la France. Mais cela semble outrepasser la frontière des différences de capital culturel chez les cousins. Par exemple, lorsqu'Élisa envoie à ses cousins l'article de *la Batalla* signé par leur grand-père qu'elle a trouvé aux archives aucun de ses cousins ne lui répond. Il en va de même lorsqu'elle envoie les mémoires de sa mère à cette partie de la famille. Aussi, la descendante m'informe qu'elle

---

<sup>358</sup> Entretien avec Élisa, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

<sup>359</sup> Couvert B, *op. cit.*

<sup>360</sup> Leizaola A, (2007), « La mémoire de la Guerre civile espagnole : le poids du silence », Presses Universitaires de France, *Ethnologie française*, 37, p. 483-491

<sup>361</sup> Entretien avec Élisa, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

avait l'habitude avec sa mère, sa tante et sa cousine argentine, de se rendre tous les 14 avril à une commémoration de la seconde république à Santander :

Le fait est que, le 14 avril, quand on y allait avec ma mère, il y avait un repas, les autres n'y allaient pas mais avec ma mère et ma cousine argentine, on y allait... Mais après on allait prendre le café chez une de mes cousines, on se retrouvait avec tous les oncles, les cousins... Mon cousin est dans les comisiones obreras, c'est un gars qui milite mais... Je ne sais pas... Ils me disent «oui mais toi tu as fait des études». Bon ok, mais ils ne sont quand même pas analphabètes! Ils pourraient lire, ils pourraient... Mais ils ne le font pas je sais pas c'est... Je crois... Mon cousin me dit que l'institut les frappait... Je lui demandais «mais ton père avec le caractère qu'il avait il disait rien?» qu'est-ce que tu voulais qu'il dise, l'institut c'était un .. de l'armée<sup>362</sup>, qu'est-ce que tu voulais que mon père fils de rouge dise<sup>363</sup>... Ils sont restés dans ce truc... Ils sont marginaux. Après, entre cousins on parle... Je veux dire, on parle presque que de ça ! Je les voyais presque jamais mes cousins... On a pas de passé... Des petits souvenirs d'enfance, donc on parle de ça...<sup>364</sup>

Ce rapport au passé familial de la famille espagnole d'Élisa apparaît comme foncièrement différent de celui qu'elle entretient elle-même ainsi que la partie de sa famille qui a connu l'exil en Argentine. Comment analyser cette différence? Est-ce par le long effacement des vaincus de la guerre civile de l'histoire officielle de l'Espagne contemporaine? Cela expliquerait le rapport mémoriel restreint au cercle privé et familial des descendants d'une victime du franquisme restés en Espagne jusqu'alors. Le rapport à la mémoire de cette commémoration nous informe sur des dynamiques de transmission confinées à la famille espagnole d'Élisa, et ce, malgré l'éveil mémoriel qu'a connu l'Espagne à partir des années 1990. En effet, malgré un certain rétablissement des conditions d'accès à leur passé familial depuis la fin de la dictature, notamment par le biais politique législatif avec la promulgation de lois mémorielles visant à relégitimer la mémoire des vaincus, les cousins espagnols de la descendante de l'exil manifestent un intérêt différent à ce passé familial. En France, plusieurs facteurs peuvent expliquer cet intérêt particulier de la descendante pour son histoire ; un isolement avec ses deux parents exilés entraînant un manque important de sa famille et l'envie de comprendre cette séparation familiale ; un caractère moins traumatique du souvenir de la répression franquiste dans lequel elle n'a pas directement grandi ; l'accès à des études qui lui ouvrent la voie à une appréhension différente de cette histoire.

---

<sup>362</sup> Traduction originale : *del ejército*

<sup>363</sup> *Ibidem* : *hijo de rojo*

<sup>364</sup> Entretien avec Élisa, le 18/12/21, Ivry-Sur-Seine

Les deux sœurs Josiane et Francine, descendantes de la première génération de l'exil, témoignent, quant à elles, du tabou que constitue leur histoire familiale auprès des membres espagnols. Rappelons que leur père s'est marié une première fois en Espagne avant de refaire sa vie en France. Après un difficile rétablissement physique des liens (entre les descendantes et leur famille espagnole -cf chapitre 2, et entre le père et son fils -cf chapitre 5), les deux descendantes de l'exil maintiennent un contact régulier avec leur famille espagnole. Les deux sœurs me rapportent le non-sujet que constitue l'histoire de leurs ascendants, notamment du fait que le beau-père de leur frère était à franquiste. Adultes, elles constatent également une absence de transmission aux générations suivantes:

J: Avec mon mari, on avait fêté Noël et le jour de l'an à Nerja... Et notre frère José et sa femme Angelita nous avaient invité... Et eux, ils ont 5 garçons... Et le petit dernier Jorge... On était tous à table et puis il dit... Il nous regarde... Et il a dit "mais personne m'a dit pourquoi j'avais un grand-père qui était en France" Y'a eu un grand blanc... J'ai regardé José... J'ai regardé Gertrude...

F: Y'avait pas son mari?

J: Non! Sinon ça n'aurait jamais pu être évoqué! Et puis... J'ai demandé à José et à Angelita je peux? Ils n'ont pas répondu... J'ai pris ça pour un d'accord... Et je lui ai dit "écoute Jorge, c'est très simple... Notre père a fui l'Espagne au moment de la guerre d'Espagne... Francine et moi sommes nées en France... Mais, si il y quelqu'un ici qui peut mieux parler de cette période c'est ta grand-mère...» Et Gertrude lui a dit... Que papa quand il revenait du front il était tout sale... que José avait peur... Puis elle s'est arrêtée là, donc j'ai compris que c'était douloureux... Donc j'ai un peu plus parlé... J'ai un peu expliqué ce que moi je savais...<sup>365</sup>

La venue de Josiane, descendante de l'exil, au repas familial de Noël de son demi-frère espagnol déclenche un moment formel de transmission mémorielle intergénérationnelle. Cette configuration fait état d'une circulation différente de cette mémoire de la répression dans ces familles entre la France et l'Espagne. En effet, les filles de Francine et Josiane (descendantes de la deuxième génération) m'ont affirmé avoir connaissance depuis très jeune de la condition d'exilé de leur grand-père. Aussi, plus qu'un cadre national moins propice à la transmission d'une mémoire dans les familles du camp vaincu, la condition sociale de Gertrude- première femme de l'exilé, en tant que mère célibataire (puis remariée) peut se présenter comme une entrave à la transmission d'une mémoire en ce qu'elle a été stigmatisée et en ce que cette mémoire a d'illégitime. La sociologue Anne Muxel parle des souvenirs de tables avec lesquels «la mémoire peut jouer en caisse de résonance, faisant s'entrechoquer les goûts, les odeurs, les sons, les paroles et les

<sup>365</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

silences, les joies et les contraintes [...] Elle est un cadre de rencontre, de parole et de conversations. »<sup>366</sup> Dans cette famille descendante de victimes de la répression franquiste, dont les liens font état d'une certaine complexité affective, cette tablée semble réaffirmer les bases de l'existence de ce groupe familial. Ce moment s'avère être l'un des seuls où cette histoire commune est mémorisée par les descendants français et espagnols:

I : Vous pensez que c'était la première fois que Gertrude en parlait aussi directement à son fils et à son petit-fils?

J: Je sais pas... Notre frère était très discret.

F : On ne sait pas, ça n'a jamais été abordé...<sup>367</sup>

## B) La traduction d'une séparation

Dans les questions de l'entretien portant sur la famille espagnole, certains descendants ont souvent exprimé un malaise. Un malaise qui peut notamment s'expliquer par le rapport de ses membres avec leur famille exilée. On l'a dit, la répression franquiste a eu comme objectif l'effacement de la mémoire des perdants de la Guerre Civile. Ainsi, l'intense propagande à l'œuvre dans tous les pans de la société, surtout dans l'éducation, représente un cadre de socialisation et par là même de transmission mémorielle très différentes dans les familles espagnoles anciennement engagées. De surcroît, les lois d'amnisties votées en 1977, scellent un silence censé favoriser cette transition démocratique et asseoir les fondements fragiles de la nouvelle démocratie. Ces lois, connues aussi sous le terme de pacte de l'oubli, bloquent juridiquement et donc symboliquement le recouvrement de la mémoire des vaincus de la Guerre Civile, par une amnistie qui s'étend à tous les types de condamnations et d'exactions relatives à la Guerre Civile et à la dictature. Derrière les Pyrénées, face au tarissement mémoriel espagnol, les familles des exilés républicains entretiennent une mémoire vive comme ont pu en témoigner certains descendants dans notre enquête. Après la réunion familiale, le maillage des liens physiques rétablis, certains descendants me dressent le récit d'un détricotage de ces liens provoqués par une construction et des aspirations politiques et mémorielles trop différentes. Cet éloignement symbolique apparaît comme une seconde victoire franquiste dans la chair des exilés et des descendants, isolés une nouvelle fois de leur

---

<sup>366</sup> Muxel, A (1996), *Individu et mémoire familiale*, chapitre III, Tables et tablées familiales, p.63.

<sup>367</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

famille espagnole dans ce qu'elle ignore de leur histoire ou parfois dans leurs oppositions politiques.

Les mots de Philippe, fils d'un exilé communiste andalous, à propos de sa famille espagnole dessinent également les contours de dynamiques de transmissions mémorielles différentes au sein des membres de la famille restée en Espagne:

Je sais pas, eux ils ne cherchent pas à parler, eux ils sont restés... Ils sont nés espagnols, ils ne sont pas concernés, leurs parents n'ont pas fait la guerre... Y'a que mon père... Mon grand-père n'a pas combattu en plus... Il était vieux. Mon père avait plein de frères et sœurs ados, donc pas concernés... Ils savent qu'ils avaient des cousins en France, mais ils avaient plus de cousins en Espagne, on arrivait, on était un peu... On ne parlait pas entre nous. Et moi quand j'y allais c'était pour les filles, les Espagnoles...<sup>368</sup>

Si Philippe parle du peu d'intérêt porté par ses cousins sur la nature de l'histoire de la partie exilée française, notamment du fait qu'ils ne soient pas concernés, il témoigne aussi de leur ignorance à propos des raisons qui font qu'une partie de leurs cousins soient en France. On devine un non-dit dans leurs familles : celui des raisons du départ en France de l'un de leurs oncles. En effet, l'enquête précise la différence de génération entre son père et ses oncles et tantes, trop jeunes pour participer au conflit. Selon Philippe, la mémoire des événements, dans la mesure où la répression ne les a pas touchés directement, ne plane pas au sein de la famille espagnole. Du côté du descendant d'exilé, le caractère vacancier de son rapport à l'Espagne est aussi un facteur déterminant dans le manque d'échanges entre cousins à propos de cette histoire familiale. Nous y reviendrons dans un chapitre dédié à la question du lien physique entretenu avec l'Espagne par le biais des vacances. Plus tard, Philippe est à même de percevoir ce qui les sépare :

Par contre, quand on est devenus adultes, on en parlait un peu mais... On parle d'autres choses et puis... Ils ne sont pas très politisés, y'en a même qui ont basculé, je crois... C'est ce qu'ils me disaient mes cousins germains : les franquistes ont apporté la paix, parce que la guerre a été terrible... Mais ils ne se sentent pas très concernés... ça été un drame pour nous mais pas pour eux.<sup>369</sup>

Malgré les années qui passent, l'exil apparaît encore comme un non sujet entre les cousins, du fait notamment du rapport politique des cousins à cette histoire. Pour les uns, Franco a apporté la paix, pour les autres, il est à l'origine d'un désordre politique, territorial

---

<sup>368</sup> Entretien avec Philippe, le 15/02/22, Paris

<sup>369</sup> *Ibidem*

et émotionnel prolongé par l'exil. Philippe présente ses cousins comme des personnes peu concernées et peu politisées. Pour autant, cette génération qui a grandi sous la dictature et sans cette musique de fond mémorielle républicaine dans le cercle familial, appréhende de manière différente l'histoire de la Guerre d'Espagne et de l'exil. L'historiographie de la Guerre civile en Espagne se caractérise par son ancrage dans une histoire longue ainsi que des renouvellements constants sous les effets de la demande sociale animée par des questions mémorielles.<sup>370</sup> Les cousins de Philippe, issus de la seconde génération, nés dans les années 1955, ont grandi dans un tournant historiographique du régime. Abandonnant le récit mythique des origines exaltant les victoires militaires et fustigeant les vaincus, l'histoire scientifique franquiste insiste sur les réalisations de Franco au moment de libéralisation économique de l'Espagne. L'histoire de la Guerre civile n'apparaît plus comme une croisade contre l'Anti Espagne mais comme une guerre fratricide dont le régime veille à la promotion de la paix suite à la tragédie.<sup>371</sup>

Si comme on a pu l'évoquer plus tôt, Philippe ne partage pas les convictions politiques de ses parents ainsi que de ses frères et sœurs communistes, il est touché par la lecture que font ses cousins espagnols de l'histoire de sa famille, une forme d'adhésion à la vie de souffrance qu'ont menée ses parents en exil.

Émilie, descendante de la deuxième génération de l'exil, me parle longuement de ses rapports avec sa famille en Espagne. A partir des années 1980, après la mort de Franco, la famille se réunit tous les étés. Si la mère d'Émilie et sa tante n'entretenaient pas de relations très proches avec l'Espagne, le grand-père a toujours insisté auprès de sa fille pour que sa petite-fille passe ses étés en Andalousie dans sa petite ville balnéaire où siège encore le reste de la famille. La descendante me parle longuement de sa grande-tante Antonia qu'elle me décrit comme une femme très politisée (cf chapitre 3) Lorsque je lui demande si cette dernière était la seule à lui avoir parlé de ses opinions politiques, la descendante me répond :

Ce sont des personnes avec qui je n'ai jamais parlé politique... Parce que... Moi je les ai connues âgées, et même âgées alors que qu'il n'y avait plus de franquisme, dès qu'on commençait à aborder certains sujets, ils allaient fermer la porte, les volets et les fenêtres... En plein été... C'est des sujets qu'ils n'ont pas abordés avec moi. Je suis sûre que certains s'en fichaient, d'autres pour lesquels j'ai des doutes. Pas forcément parce qu'ils me l'ont dit, ce sont

---

<sup>370</sup> Vorms C., et Richard E., (2015), *Op cit.*

<sup>371</sup> *Ibidem*

leurs façons d'être et de vivre qui m'amènent à penser qu'ils avaient des attitudes et une idéologie qui tendait vers...<sup>372</sup>

Ces souvenirs de la descendante sont évocateurs de la transmission sous tension d'une mémoire anti-franquiste dans les familles espagnoles. La mémoire de la répression façonnent le cadre de transmission. S'il est caractérisé par de nombreux non dits et silences, ces silences suintent à travers des attitudes et des manières de vivre qui laissent à leur tour entendre un rapport particulier à cette mémoire de la guerre civile et de la répression. Le témoignage d'Émilie nous donne également des informations sur la réception de ses cousins :

A part la fille d'Antonia, tous mes autres cousins ne savent pas pourquoi on est en France ! Mais les bras m'en tombent ! Et quand je leur dis il me font «Ah boon? Ahhhh mais alors c'est un rouge ton grand-père!» [*soupir*] Non pas rouge non, noir<sup>373</sup> !

Les réactions des cousins d'Émilie font avant tout état d'une transmission de la mémoire familiale empêchée, le tout entretenu par des programmes scolaires au service de la légitimation de l'ordre établi. Émilie, institutrice qui s'est formée à la recherche en sciences de l'éducation également, nuance son irritation quant à l'ignorance de ses cousins :

En discutant avec ma cousine, on parlait de ça parce que sa fille entre au collège, elle me disait c'est hallucinant, maintenant que tu me le dis : je n'ai jamais étudié la guerre civile en Espagne. Elle est allée à l'école jusqu'à 18 ans. Si Antonia ne lui en avait pas parlé, elle ne connaîtrait pas les dates, pas les idéologies qui s'affrontent... Un néant total...

En effet, dès le début du conflit, la propagande de légitimation du franquisme et du conflit s'immisce dans les programmes scolaires pour la mise en place d'une politique scolaire servant d'endoctrinement des masses. Si dans un premier temps l'enseignement de la guerre civile est le plus falsifié par le récit mythique précédemment évoqué<sup>374</sup>, l'ouverture internationale de l'Espagne franquiste, notamment avec son entrée dans l'ONU en 1955, nuance l'enseignement de la guerre dans les manuels scolaires. L'idée d'une guerre fratricide et tragique est enseignée jusque dans les années 1970 à l'orée de la transition démocratique. Malgré les dernières évolutions des programmes depuis 1990, qui propose une nouvelle relecture du conflit en condamnant le caractère répressif et illégitime de la dictature, les

---

<sup>372</sup> Entretien avec Émilie, le 2/02/22, Poissy

<sup>373</sup> Traduction originale : *No rojo no, Negro!*

<sup>374</sup> Enseigné sous l'égide du national catholicisme, la guerre est présentée comme un mouvement national dont les agissements nationalistes sont patriotiques et rassembleurs ; une «guerre de salut», une «croisade», une «reconquête»



représentations franquistes du conflit pèsent encore sur la mémoire collective espagnole<sup>375</sup>. Scolairement et familialement, les dynamiques de transmission et de réception du conflit sont complexes. Émilie, qui a fait des études contrairement à sa famille espagnole et dont le grand-père et la grande tante ont beaucoup transmis, se retrouve alors dans des situations émotionnelles complexes qui oscillent entre la compréhension, la compassion et l'énervement :

Après dans ma famille, ils ne font pas de grandes études. Du coup, j'essaie d'ouvrir les petites brèches mais alors tout doucement parce que... Je ... J'ai à la fois l'impression de brutaliser leur euh... Leur relation à leurs parents. Beaucoup sont restés et sont devenus franquistes ou sympathisants, pour autant, ils ne sont pas détestables... J'ai des tantes par alliance issues de familles... C'est difficile d'ouvrir ces portes sans faire mal aux gens.<sup>376</sup>

Émilie témoigne de la difficile circulation des questions mémorielles au sein de sa famille espagnole en raison des cadres sociaux et historiques différents dans lesquels ils ont évolué, sous-tendant des questions politiques et affectives à fleur de peau. On peut supposer que ses cousins espagnols présentent la même retenue. Encore une fois, les silences sont porteurs de sens. Pourtant, la descendante témoigne d'une certaine volonté dans l'établissement d'un dialogue avec eux :

Après, j'essaie un peu de les ouvrir [ces portes]. Par exemple, quand on parle de la scolarité des gamins. Je suis curieuse sur les programmes et j'essaie d'en discuter. C'est aussi *Facebook*... J'ai un cousin qui est assez politisé qui poste des choses. Même deux, les deux frangins politisés, aux bords complètement opposés : un qui tourne autour de VOX à qui j'ai envie de foutre des tartes et l'autre très républicain. Descendants d'Antonia. Et c'est... Terrifiant, du coup *Facebook* va me permettre de garder des liens avec eux, humainement de temps en temps... Et surtout de dire ta gueule à mon cousin de VOX. La dernière fois il a publié un truc sur les migrants et les rouges, et j'ai pas pu m'empêcher de lui dire : souviens toi que ta grand-mère en était une ! Ta gueule ! ... Mais réfléchis quoi ! Il m'a répondu «je sais Émilie » avec un petit smiley qui fait des bisous ...<sup>377</sup>

Les dynamiques de transmission dans les familles espagnoles engagées lors de la guerre civile émergent à nouveau dans le témoignage d'Émilie. Les cousins auxquels se réfère Émilie sont des descendants d'Antonia, la sœur du grand-père d'Émilie, très politisée et qui a tant transmis à notre enquêtée lorsqu'elle était enfant. On peut se demander si cette

---

<sup>375</sup>Lumière E, (2013), «La Guerre civile espagnole et l'enseignement de l'Histoire : De l'École du premier franquisme à son actuelle démythification» *Dire l'événement : Langage, mémoire, société*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

<sup>376</sup> Entretien avec Émilie , le 2/02/22, Poissy

<sup>377</sup>*Ibidem*

transmission directe envers sa petite nièce est consciente, choisie et d'une certaine manière raisonnée, sachant que Émilie construit sa vie en France et non en Espagne. Si l'un des deux cousins d'Émilie a réceptionné et a adhéré à l'anti-franquisme de sa grand-mère, l'autre est sensible à la nostalgie du franquisme revendiquée par le parti politique d'extrême droite espagnole VOX dont les succès électoraux sont importants dans la région andalouse -d'où est originaire la famille d'Émilie - depuis 2018<sup>378</sup>. Aussi, on note un rapport différent à leur histoire familiale chez ces deux descendants dans leurs réactions et leurs interactions sur le réseaux social *Facebook* : la colère d'Émilie face à la déloyauté familiale de son cousin qui semble ne pas accorder d'importance à sa remarque sur l'appartenance politique de sa grand-mère et ne pas tenir compte de l'énervement de sa cousine. Un énervement qui s'entend comme la réaction à une forme de validation des souffrances causées aux vaincus de la guerre civile dont elle descend. Dans le chapitre suivant qui traite du caractère identitaire de la mémoire familiale, nous croiserons ces analyses au récit de transmission que m'a livré ce même cousin espagnol rencontré en cette deuxième année de terrain.

---

<sup>378</sup> Peloille M, (2021), *L'extrême droite en Espagne ou les ressorts d'une séduction retrouvée*, Matériaux pour l'histoire de notre temps, 139-142, p33-37.



## Chapitre 6 : La mémoire familiale comme levier identitaire et politique

*Antes de las guerras podrían regresar,  
Volver a sus casas, volver a empezar  
Una vida nueva todo quedo atras  
Eskorbuto - Antes de la guerra*

La question identitaire est l'une des notions qui se rattache au concept mémoriel. L'anthropologue de la mémoire Joël Candau, dans son ouvrage *Mémoire et identité* paru aux éditions Presses universitaires en 1998, se pose la question suivante : Comment passe-t-on des formes individuelles de la mémoire et de l'identité à des formes collectives? A travers les mots de l'historienne britannique Elizabeth Tonkin «*Memory makes us, we make memory*»<sup>379</sup> Candau rappelle la dialectique de la mémoire et de l'identité. L'une et l'autre se fondent et se refondent mutuellement pour produire une trajectoire de vie, une histoire, un mythe, un récit.<sup>380</sup>

Toutefois, la sociologue Michèle Baussant rappelle que poser la mémoire comme un équivalent à l'identité enferme la réflexion dans une perspective trop organiciste: cela tend à l'essentialisation des appartenances ainsi qu'à une psychologisation trop importante des deux notions<sup>381</sup>. A l'image de Maurice Halbwachs, elle appelle à tenir compte de la multiplicité des influences collectives dans la reconstruction des souvenirs individuels, des influences elles-mêmes dépendantes de leurs conditions sociales de production.

Dans nos précédents chapitres, nous avons vu que la singularité du rapport au passé familial de chaque descendant de victime du franquisme de notre corpus est tributaire d'une multitude de variables. A partir de ces variables générationnelles, sociales et géographiques, nous allons voir que la réception et la transmission de cette mémoire familiale est un levier identitaire et politique fort pour les descendants de ce corpus.

---

<sup>379</sup> Tonkin, E., (1992) *Narrating our pasts, the social construction of oral history*, Cambridge University Press, p.8.

<sup>380</sup> Candau, J.,(1998), *Mémoire et identité*, PUF, p6.

<sup>381</sup> Baussant, M. (2007). «Penser les mémoires». *Ethnologie française*, 37, p389-394.

Pour les enquêtés français, leur mémoire familiale s'encadre fondamentalement dans les cadres sociaux de la société contemporaine française. De fait, ils descendent des acteurs d'une histoire de l'immigration dont la mémoire sous-tend des enjeux tant identitaires que politiques différents selon les périodes. Pour ces descendants, ces enjeux sont projetés outre Pyrénées, rejoignant d'une certaine manière ceux de leurs homologues espagnols. En effet, pour les enquêtés espagnols, suivant leur génération, leur mémoire familiale est au fondement d'une identité politique forte en même temps qu'elle fait partie des piliers d'un consensus historique qui peine encore à s'établir.

## I. L'émergence de la valorisation du passé migratoire en France

### A) Un changement de paradigme

Au travers de mes entretiens avec les descendants de l'exil lors de mon premier terrain, les enquêtés ayant un parent français se désintéressent pour la plupart de leur histoire familiale française, il en va de même pour tous les conjoints présents lors des entretiens : pas d'intérêt particulier pour une histoire familiale qu'ils qualifient de « simplement française ». Comment expliquer ce rapport au passé différencié, voire ce changement de paradigme par rapport à la question de légitimité dans la mémoire familiale ?

En juin 2022, au moment de la demie-pension du collège dans lequel j'ai été assistante d'éducation, Maëlys une élève de troisième m'accompagne dans la surveillance de la cour. Lors de notre conversation, l'élève me questionne sur mes origines et s'empresse de me dire que sa mère est elle aussi d'origine espagnole. Alors que je la questionne à mon tour sur le parcours migratoire de sa famille, elle m'explique que sa grand-mère est arrivée enfant à Béziers avec sa famille qui fuyait le dictateur Franco. Par la suite, l'enfant me met en contact avec sa grand-mère avec qui j'ai un entretien téléphonique et avec sa mère que je rencontre avec Maëlys quelque temps plus tard.

Atablées à la terrasse d'un bistrot non loin du collège, je discute de la transmission mémorielle au sein de la famille de Catherine, descendante de la seconde génération de l'exil,

et de sa fille Maëlys, descendante de la troisième génération. Lorsque je questionne Catherine sur son rapport à la langue espagnole, elle m'explique:

C: Mes parents m'ont pas parlé espagnol... Je sais pas, je viens peut-être d'une génération... Je sais pas c'était pas forcément une fierté d'avoir des origines étrangères... J'ai toujours été à l'aise avec ça mais je l'ai pas revendiqué... Je suis assistante sociale et je le vois avec les enfants dont je m'occupe, avec mes filles aussi, leur père est Sénégalais. Je sens qu'il y a des revendications et c'est bien aussi... Tant mieux d'un certain côté... ça permet d'être proche de son histoire je pense. Je sais que Maelys aime bien dire qu'elle est Franco sénégalaise et qu'elle a un côté espagnol de sa maman...<sup>382</sup>

L'enquêtée touche du doigt un phénomène socio-historique à visée mondiale depuis les années 1970, celui de mouvements de valorisation de la mémoire des migrations. Plusieurs facteurs en sont à l'origine<sup>383</sup>:

- Une période dite de «renaissance ethnique» aux Etats unis dans le sillage des mouvements de droits civiques. Différents groupes mettent en avant leurs origines et leurs héritages et portent des revendications sociales et politiques fortes demandant la reconnaissance d'une discrimination passée qui pèse encore au présent.
- Le développement concomitant de l'Histoire sociale centrée sur les groupes dominés, les absents de l'histoire académique et des grands récits nationaux. Avec ce nouvel intérêt, le patrimoine culturel immatériel se cristallise alors dans de nouveaux objets, valorisant par là même la mémoire de phénomènes comme la migration restés jusqu'alors à la marge.

Le phénomène de construction et de valorisation des mémoires de la migration est multiforme. En France, le processus diffère de celui des Etats Unis et de ses logiques plurielles<sup>384</sup>. L'intérêt pour les mémoires de la migration se manifeste dans les années 1980, période durant laquelle l'immigration est dorénavant entreprise comme un phénomène durable. L'objet du débat public dérive sur les enfants des immigrés, le tout dans un contexte de montée du Front National. Aussi, à partir de l'ouvrage précurseur de l'historien Gérard Noiriel, *Le creuset Français*, les travaux historiques se multiplient autour de ce *non-lieu de*

---

<sup>382</sup> Entretien avec Maelys et Catherine, 17/07/2022, Paris

<sup>383</sup> Baussant, M., Chauliac, M., Dos Santos, I., Ribert, E., & Venel, N. (2017). Introduction. *Communications*, 2017, 7-20.

<sup>384</sup> *Ibidem*

*mémoire*, pour reprendre les termes de Noiriel. Parallèlement, la mémoire de ces migrations est portée par des associations de ces acteurs ou de leurs descendants.

Certains de mes entretiens témoignent explicitement de ce changement de paradigme dans la valorisation des mémoires de la migration. Silvio, petit-fils d'exilé anarchiste fidèle à son histoire familiale en de nombreux points, me décrit la grande 'hostilité de son père envers la culture espagnole :

Lui, en tant que fils né en France, il était dans le rejet de la culture espagnole, tout ce qui venait d'Espagne, il rejetait. Lui, c'était les années 60... Je sais pas... Rock'n'roll... Même la bouffe, la paella, toutes ces choses traditionnelles... Il parle pas espagnol... Même son prénom il l'a francisé... Il s'est toujours fait appeler Sylvain.<sup>385</sup>

Les relations entre les deux sont compliquées, notamment du fait des idées politiques de son père à l'opposé de celles véhiculées par les grands-parents.

I: Il ne partageait pas les idées de votre grand-père?

S: Mon père? Zéro !! Rien !! Voire... euh... Extrême droite... Le beau quoi [*rires gênés*]. C'est curieux mon grand-père était quand même ouvert... Sur le machisme par exemple. Mon père complètement l'inverse ! Il est rentré dans un schéma extrême quoi, sa femme c'était l'esclave ! Même chez ma grand-mère c'était pas comme ça ! Mon grand-père lavait par terre faisait des tâches ménagères... Et mon père est allé dans l'inverse, j'ai grandi dans un schéma macho espagnol quoi... Il revendiquait ça un peu comme ça mais ça correspondait pas à grand-chose parce que c'est pas ce qu'on lui a inculqué!<sup>386</sup>

On note un contact entre les différentes générations de l'exil dont les différents contextes de socialisation font entrer en contradiction les dynamiques de transmission mémorielles au sein de la famille. Si le père de Silvio semble se construire identitairement et politiquement à l'écart, voire à l'encontre de son histoire familiale, son fils embrasse tous ses pans. Militant anti-fasciste dans sa jeunesse, l'enquêté m'explique s'être s'engager en 2002 après l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour. Un activisme qui lui vaut plusieurs passages en garde à vue. Aussi, on l'a évoqué plus haut, Silvio fait des études d'espagnol. Après le refus de son grand-père de participer à son mémoire en tant que témoin et acteur de la guérilla anti-franquiste, Silvio tente d'obtenir le CAPES d'espagnol. A la suite de plusieurs échecs, il passe finalement les concours pour devenir éducateur spécialisé. Ici, les contextes

---

<sup>385</sup> Entretien avec Silvio, le 25/02/22, Toulouse

<sup>386</sup> *Ibid*

de transmission et de réception mémorielle familiale de ces deux générations de l'exil en France émergent à travers les aspirations identitaires et politiques de ces descendants.

## B) La transmission de la langue

La langue se trouve à l'interstice des enjeux identitaires et mémoriaux des descendants français enquêtés. Le polylinguisme suscite de nombreuses interrogations théoriques dont les inférences disciplinaires sont nombreuses. Elles peuvent être historiques, sociologiques, linguistiques et psychanalytiques<sup>387</sup>. Dans mes entretiens, à propos de l'approche historique par les générations, il ressort que des enfants de victimes du franquisme ayant grandi en France ont un apprentissage coûteux de la langue française dans un contexte familial d'autarcie espagnole en France. A l'inverse, les descendants de la seconde génération manifestent une attache particulière à la langue de leurs grands-parents. S'ils l'ont moins entendu et moins parlé que leurs parents, les descendants approchés se sont appliqués à l'apprendre et à la pratiquer comme pour se rapprocher symboliquement et matériellement de leur histoire familiale.

A travers mes entretiens avec deux binômes d'enquêtées mères-filles, toutes les quatre descendantes d'un exilé anarchiste andalou, je note le rôle joué par la langue espagnole dans la transmission et la réception de leur mémoire familiale traversée par la Guerre Civile. Je rencontre dans un premier temps Emilie, descendante de la seconde génération. C'est par celle-ci que j'accède plus tard à l'une de ses cousines françaises, à trois de ses cousins espagnols et dernièrement à sa mère et à sa tante. Dans notre entretien, Emilie évoque l'enfance de sa mère entre deux cultures:

E: Ma grand-mère Andrée était catholique, bretonne, elle faisait le ménage chez le curé... Choc des cultures mais ils s'aimaient, ils étaient comme chiens et chats... Et à côté de ça mon père emmenait ma tante à ses réunions de la CNT [rires]. Elle me disait qu'il la poussait à parler quand elle était pas d'accord... En disant : vas-y !! Elle osait pas.

I: C'était la seule qu'il emmenait?

E: Non, ma mère était plus jeune... Et moins hispanique : ils ont francisé le nom de ma tante, c'est Josiane mais clairement c'était Josefa, ma mère c'était Francine.. Je pense que... Psychologie à deux balles, y'avait une fille pour le père et une fille pour la mère

I: Elle parle espagnol?

---

<sup>387</sup>Amati-Mehler, J., Argentieri, S., & Canestri, J. (1994). *La babel de l'inconscient, Langue maternelle, langue étrangères et psychanalyse*. Ed. Le fil rouge. Paris, France: PUF



E: Comme une vache espagnole, très mal. [Elle imite sa mère, avec un accent très français] Je pense qu'elle le fait exprès au final... Je sais pas. En tout cas, sa sœur parle bien.<sup>388</sup>

Emilie m'explique, quant à elle, parler correctement l'Espagnol grâce à son grand-père qui le lui a parlé:

Il m'a transmis la langue... Ce qui déjà est énorme... J'étais souvent chez mes grands-parents car mes parents travaillaient. Je suis celle qui a probablement le plus de liens avec la famille en Espagne et qui parle le mieux. Il a énormément poussé aux fesses ses filles pour envoyer les petites-filles en Espagne dans la famille, on était accueillies comme des reines...<sup>389</sup>

Hélène, la cousine de Céline est professeur d'espagnol. Elle aussi m'explique que c'est par son grand-père qu'elle a appris à parler la langue. Lorsque je m'entretiens avec leurs mères, elles évoquent les différents chemins de la transmission de l'espagnol au sein de leur foyer:

I: Votre père vous a parlé espagnol?

J: Non

F: Seulement quand y'avait des copains.

J : C'est pour ça que j'aimais bien...

I : Pourtant vous le parlez...

F: Avec l'accent français... Je l'ai appris à l'école.. Et ça me coûte de parler espagnol mais ça me coûte... ça fait 3 ans que je suis pas retournée... Emilie me parle espagnol pour que le petit comprenne pas tout il répète touuut [rires]

J : Moi je l'ai appris d'oreille...

F: En écoutant Pablo Ibanez... C'est notre référence...<sup>390</sup>

On note ici les différents contextes dans lesquels la transmission linguistique s'imbrique au sein de cette famille. Il s'agit de contextes familiaux et nationaux: descendantes de la première génération de l'exil, les enquêtées ont eu un contact tardif à l'Espagne<sup>391</sup>. Elles ont donc peu pratiqué une langue, de surcroît difficilement transmise au sein de leur foyer franco-espagnol, dans une France des Trentes Glorieuses aux aspirations intégrationnistes de son immigration. Les enquêtées rattachent leur apprentissage de

---

<sup>388</sup> Entretien avec Émilie , le 2/02/22, Poissy

<sup>389</sup> Entretien avec Émilie , le 2/02/22, Poissy

<sup>390</sup> Entretien avec Josiane et Francine, le 19/12/2022, Noyer

<sup>391</sup> Contrairement à leurs filles qui sont allées en Espagne dans leur enfance

l'espagnol à des petits moments du quotidien: par les sociabilités de leur père et les chansons qui ont bercé leur enfance. L'école apparaît également comme un des acteurs de la transmission de leur langue maternelle. En effet, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France entame ses premières expériences d'enseignement précoce des langues vivantes dans une volonté politique de rapprochement entre les peuples et de contacts culturels.<sup>392</sup> On comprend que pour ces deux sœurs, la langue espagnole et son apprentissage se situent dans un certain entre-deux. Il s'agit d'une langue maternelle apprise inconsciemment dans l'enfance à travers un contact de l'enfant avec son environnement immédiat mais aussi une langue étrangère apprise de façon consciente à travers une institution<sup>393</sup>.

Aussi, à l'inverse des mères, leurs filles manifestent un certain enthousiasme à utiliser l'espagnol et à le diffuser. Emilie a fondé une association culturelle dans son département qui a pour vocation de diffuser la culture espagnole par différents biais tels que des cours de danse flamenco, des cours de guitare et des cours d'espagnol dispensés par Hélène. A travers les différentes générations de cette famille et les contextes socio-historiques dans lesquels elles s'inscrivent, on entrevoit la valorisation mémorielle de la migration qui a cours dans la transmission et la pratique de la langue.

Un nouveau contexte familial fait circuler la langue espagnole au sein de la famille descendante de l'exil en France: la naissance d'Esteban, l'enfant d'Emilie. Si la mère et sa fille n'ont commencé à parler l'espagnol entre elles que récemment pour qu'Esteban ne comprennent pas une conversation, il n'en reste pas moins que l'enfant s'imprègne de la langue. Aussi, passant les vacances dans le village andalou duquel est parti son arrière grand-père, il est probable que ce descendant de l'exil de la troisième génération intègre la langue espagnole à son tour.

Les membres de la fratrie Guia, descendants de la première génération de l'exil, évoquent chacun la langue espagnole qui rythmait le quotidien de leur maisonnée. Pour autant, ils m'expliquent avoir toujours répondu en Français à leur parents. Odile développe sur son rapport à la langue:

---

<sup>392</sup>Porcher, L., & Groux, D. (2003). «État des lieux de l'apprentissage précoce des langues vivantes en France. Ed. L. Porcher, *L'apprentissage précoce des langues*, p. 49-82. Paris, PUF.

<sup>393</sup>Benamar, R. (2014). «La langue maternelle, une stratégie pour enseigner/apprendre la langue étrangère». *Multilinguales*, 3, p139-158

On parlait Espagnol à la maison, ils me parlaient Espagnol mais je répondais en Français. Mais moi, j'ai un rapport particulier à l'Espagne... C'est-à-dire que quand je vais en Espagne, je me sens pas chez moi. Voilà. Je me sens pas chez moi. J'adore la langue espagnole, ça me manque de plus l'entendre depuis que y'a plus mes parents, mes oncles et mes tantes... Quand j'entends quelqu'un parler Espagnol, ça me fait toujours une sensation de... Là je suis contente de te parler espagnol... Mais en Espagne, j'aime pas y aller... Ce qui est curieux c'est qu'en Argentine oui! Je me sens plus chez moi en Argentine, c'est quand même curieux... On y est allé en 2008... Et je me suis tout de suite plu là bas...<sup>394</sup>

Malgré un foyer dont les interactions sont entièrement structurées par l'Espagnol par la famille et des sociabilités en tout genre qui foulent *el corral* d'Argenteuil, les enfants de ces exilés interagissent avec leur famille en Français. A travers son rapport et sa pratique de la langue espagnole, la manière dont Odile se projette géographiquement hors de la France rappelle dans quelle mesure le fait de partager une langue est une manière de faire communauté. Toutefois, ce n'est pas en Espagne que la descendante de l'exil se projette géographiquement et identitairement. Si nous ne reviendrons pas sur le ressentiment d'Odile envers l'Espagne que nous développons dans plusieurs chapitres de ce travail, il est à noter que la descendante de l'exil entrevoit son hispanité à travers un autre contact familial en Argentine.<sup>395</sup> Sans fouler la terre de souffrance de ses parents, la descendante trouve outre atlantique à travers la langue espagnole transmise par ses parents, un environnement propice à une forme d'adhésion à une communauté hispanique.

### C) Recouvrer une identité aux yeux de l'administration

Les descendants de victimes du franquisme en France, qu'ils soient issus de l'exil ou non, ont été confrontés à la question de leur nationalité à différents moments de leur vie. Pour les premières générations, elles ont pu naître espagnoles et accéder à la nationalité française plus tardivement. Le 27 décembre 2007, le Bulletin officiel espagnol publie la loi 52 / 2007. Plus communément connue sous le nom de Loi de Mémoire historique (LMH), ses articles reconnaissent et amplifient les droits et mesures pour les personnes ayant subi la répression franquiste pendant la Guerre civile et la dictature franquiste. Cette loi, impulsée par une demande populaire au moment des mouvements mémoriaux des années 2000 en Espagne, comporte deux volets qui font état d'une demande transnationale<sup>396</sup>. En effet, les associations

<sup>394</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>395</sup> Une des tantes du côté maternel de la fratrie Guia est partie s'installer en Argentine dans les années 1960 et Odile entretient des liens forts avec ces derniers.

<sup>396</sup>Chao Perez, L. (2022). Op. cit, chapitre 3. Historia y contexto, nacimiento y debates acerca LMH: entre memoria y nacionalidad, p88.

mémorielles de descendants de l'exil en France<sup>397</sup> se sont développées en miroir des associations espagnoles de descendants de victimes du franquisme. Ces dernières ont tissé d'importants réseaux numériques et familiaux et ont porté des revendications communes. Les deux volets de la loi portant sur la nationalité des descendants affirment que:

1. Les personnes dont le père ou la mère auraient été originellement Espagnols pourront récupérer la nationalité espagnole si elles entreprennent les démarches auprès du consulat. Elles ont deux ans pour entreprendre lesdites démarches à partir de la promulgation de la loi.
2. Ce droit est également reconnu pour les petits enfants des personnes qui ont perdu ou qui ont dû renoncer à la nationalité espagnole en raison de leur exil.

Dans sa dimension matérielle à savoir la participation à la vie publique espagnole et symbolique car elle signifie la fin de l'apatridie d'un ascendant, l'entreprise ou non de cette démarche administrative témoigne ici encore d'enjeux identitaires d'une mémoire familiale traversée par la répression franquiste. Dans mes entretiens, le rapport à la nationalité semble recouvrir un aspect purement symbolique: aucun des descendants ayant fait les démarches pour l'obtenir n'a mentionné la participation à la vie publique et politique du pays de leurs ascendants. L'absence de démarches quant à elle peut revêtir des dimensions politiques. Nicolas, descendant de la seconde génération de l'exil, m'explique qu'il a réfléchi à la question, pour finalement y renoncer:

Je me suis posé la question... Je me disais symboliquement y'a un truc... Une reconnaissance de leur combat je sais pas... Je me disais, limite je le fais pas pour moi... Mais après j'ai appris qu'il fallait jurer devant le roi... Donc ça m'a convaincu. C'est pas mon Espagne ni celle de mon grand-père... Même ma grand-mère m'a dit, tu t'en fous.

Pour ce descendant de l'exil aux idées politiques libertaires, on note un dialogue interne entre passé et présent familial ainsi qu'un dialogue entre différentes générations. Plus qu'une décision en accord avec ses convictions politiques, c'est sa mémoire familiale qui est convoquée.

---

<sup>397</sup> On l'a mentionné plus haut, la période mémorielle en France correspond à la valorisation des mémoires de la migration. Dans ce cas de figure, elle est essentiellement portée par les enfants et petits enfants des descendants de l'exil.

Pour les deux binômes mères-filles descendantes de l'exil rencontrés, la question de l'accession à l'identité a fait débat. Alors qu'Emilie parle du rapport au passé familial très différent entre elle et sa mère, la petite-fille d'exilé m'explique qu'elle est l'instigatrice des démarches administratives au sein de sa famille pour recouvrer la nationalité espagnole:

E: On a vraiment l'impression d'un puzzle mais qu'on essaye d'assembler nous les petits enfants. Ma mère quand je lui ai parlé de l'interview, elle était flippée, angoissée de pas être légitime, qu'elle a pas le droit d'en parler que ce sont des choses secrètes.. "et si on prévient la police.." Maman putain tes française [rires]

I: Elle en a pensé quoi que vous me rencontriez?

E: Elle me laisse libre, après elle a ses angoisses à elle. Par exemple, quand il y a eu la loi pour la mémoire historique, moi c'était une évidence et j'ai un peu engrené mes cousines dedans. Mais pour que nous puissions en bénéficier il fallait que nos mères le fassent. Ça a été difficile, elles voient la montée de la l'extrême droite, et on est des étrangers... Cette impression de ne pas être vraiment Françaises et qu'on peut leur enlever...<sup>398</sup>

Dans ce rapport générationnel qui diffère au sein de la famille, on entrevoit ici encore clairement le changement de paradigme dans la valorisation du passé migratoire en France. Lorsque je rencontre Francine et Josette, elles confirment leurs doutes autour du recouvrement de cette nationalité:

F: Céline voulait avoir la nationalité espagnole

J: Comme marylène

F: Du coup pour qu'elles l'aient, moi j'étais obligée de la prendre... Si je la prenais pas Emilie pouvait pas l'avoir

J : Moi j'ai réfléchi...

F : Moi aussi parce que ma mère avait tellement souffert de ça je voulais pas la trahir non plus... Donc j'ai pris un avocat espagnol... J'ai voulu qu'elle nous conseille...

J: C'est pour ça que j'ai pensé à maman quand on a pris... La pauvre elle s'est tellement bagarrée pour prouver qu'on était Françaises donc... Mais ... Maintenant en Espagne c'est Diaz Nicolas... Donc je me suis dit qu' en définitive, c'est bien.

F : Oui moi aussi j'ai fais la même réflexion ! Je me suis dit qu'au moins on ne trahirait pas le père ni la mère !! Mon père s'est battu pour garder sa nationalité, il aurait été français... Mais il a lutté jusqu'au bout pour la garder... Je vois pas pourquoi on va sacrifier la nationalité française...

J : Non tu l'as sacrifié pas... Mais oui c'était un peu trahir notre mère ...

---

<sup>398</sup> Entretien avec Émilie , le 2/02/22, Poissy

MF : Voilà... On est quand même françaises!

J : On a la double origine, c'est dur ...<sup>399</sup>

Dans le choix de récupérer la nationalité espagnole sans renoncer à leur nationalité française, les deux descendantes de l'exil sont guidées par la mémoire d'un passé familial à la double culture à la fin de la Seconde Guerre mondiale, où l'immigration et le statut de réfugié gardait le stigmate de l'indésirabilité<sup>400</sup>. À l'égal de leur mémoire familiale de l'exil et de la migration, elles valorisent tout autant la mémoire de leur accession coûteuse à la nationalité française.

## II. Mémoire familiale, mémoire de classe et identité politique en Espagne

Dans mes entretiens avec les descendants espagnols portant sur la transmission mémorielle au sein de leur famille, les entretiens gravitent essentiellement autour de l'identité politique de l'enquêté. Cette identité politique s'inscrit non seulement dans une dichotomie de couleur politique *de gauche / de droite* mais aussi dans une dichotomie de classe *riche / pauvre*, qui renvoie d'une manière presque figée à l'histoire familiale de l'enquêté pendant la Guerre civile. En effet, dans la mesure où l'Espagne démocratique prend racine dans un processus transitionnel légal et reposant sur une amnistie, un consensus historique peine encore à s'établir dans les différentes couches de la société du fait de questions mémorielles encore vives. De fait, l'Espagne préfère le terme de mémoire historique à celui de la mémoire collective car la mémoire des vaincus de la Guerre civile est encore partielle.<sup>401</sup> Ce terme recouvre une définition politique de la mémoire, il s'agit de récupérer un passé considéré comme tenu silencieux par un pouvoir ou des institutions.<sup>402</sup>

Dans notre étude sur la transmission de la mémoire au sein de la branche espagnole des familles victimes de la répression, la sociologie politique se révèle être un outil intéressant pour accompagner notre raisonnement historique. Ici, les questions mémorielles et

---

<sup>399</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>400</sup> Dreyfus Armand G, (1999), *Op cit.* Introduction.

<sup>401</sup> González Calleja, E., (2016). «La Guerre Civile dans la mémoire collective des Espagnols». J. Canal (Ed.), *La guerre d'Espagne. Un conflit qui a façonné l'Europe*, p. 263-276. Armand Colin.

<sup>402</sup> Aguilar, P., (2008), *Políticas de memoria memoria de política, acerca la memoria*, Alianza editorial, p51.

identitaires rencontrent celle de la politique ordinaire, de la vision du monde et des différentes stratégies déployées<sup>403</sup>.

Marie Claire Lavabre et Florence Haegel, dans leur ouvrage *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée* (2010), traitent différentes questions issues de la jonction des notions de mémoire, de famille, d'identité, et de politique. Les chercheuses s'interrogent sur la place accordée à la politique dans la construction des processus identitaires et mémoriels. Selon elles, le politique peut organiser des représentations et peser fortement sur les pratiques et trajectoires des familles. A travers les différents mécanismes de transmission entre générations, on peut cerner le politique à travers ce qui est partagé comme histoire commune à l'échelle d'une famille. Cet ouvrage, par sa méthodologie et ses questionnements, nous offre un cadre théorique riche pour l'étude de la transmission mémorielle au sein des familles espagnoles descendantes de la répression.

Certains des enquêtés témoignent d'une connaissance importante de leur passé familial, du fait d'une conscience de classe développée et traduite par une certaine loyauté politique. Toutefois, son expression suit une chronologie spécifique: silencieuse sous le franquisme et au moment de la transition démocratique, elle a pu s'exprimer en France en situation de migration, puis elle s'est développée à travers les différents mouvements mémoriaux en Espagne.

### A) *Ricos, pobres, fachas y rojos* / Riches, pauvres, fachos et coco

Au fil de mes entretiens avec les descendants espagnols à Cella, la mémoire familiale sollicitée fait plus explicitement mention de la classe sociale qu'avec les descendants français en général. Aussi, tout comme leurs cousins français, les descendants espagnols ont connaissance des raisons de l'engagement de leur ascendant ayant participé au conflit: défendre les intérêts de leur classe, celle des ouvriers. En effet, si dès son commencement, la Guerre civile est interprétée comme un «conflit de nature essentiellement politique», l'hispaniste Mercedes Yusta rappelle qu'elle est aussi une guerre de culture, une guerre de classe, une guerre identitaire ainsi qu'une guerre de genre<sup>404</sup>.

On l'a développé dans le troisième chapitre de ce travail, pour Emma, descendante de la première génération de victime, la transmission de la mémoire au sein de sa famille a été

---

<sup>403</sup>Haegel, F., & Lavabre, M.-C. (2010). *Op. Cit*

<sup>404</sup>Yusta, M. (2016). «La Guerre Civile espagnole», (1936-1939). J. Canal (coord.), *La guerre d'Espagne. Un conflit qui a façonné l'Europe* p.32-49.

sous-marine. Son père, milicien anarchiste, est interné dix ans en camps à la fin de la guerre. Cette descendante évoque une difficile condition d'enfant de vaincu dans son village et elle regrette amèrement la fin prématurée de sa scolarité. Emma effectue des ménages et d'autres métiers manuels comme la couture, son mari est ouvrier dans le complexe d'usines à la sortie du village. Elle a deux enfants. Son fils travaille également à l'usine, sa fille est concierge à la mairie de Teruel. Si l'enquêtée n'a pas les mêmes aspirations libertaires que son père, durant l'entretien plusieurs de ses interventions laissent entendre sa couleur politique. Aussi, elle adhère à une association mémorielle de sa province depuis sa création en 2001. Emma m'explique dans quelle mesure sa conscience politique s'est développée, dépassant le cadre familial:

On parlait pas de politique je sais pas... Moi, on m'a un peu dégourdi à Villarquemado... Un village à côté. J'y allais quand j'étais jeune, là-bas les gens parlaient parce qu'ils étaient presque tous de gauche... Pas comme à Cella. Et ils me disaient «Eh bah un connard de ton village, à deux doigts de laisser Villarquemado sans personne!» Ici à Cella, il y avait et il y a beaucoup de gens droite... Des gens bien bêtes parce que tu te dis... Sérieux... Comment ces gens-là peuvent... Ils sont pauvres... Tu sais ma fille, il suffisait pas d'être riche pour être de droite... Y'a un dicton ici qui dit «Y'a pas plus con qu'un pauvre de droite» et bah c'est exactement ce qu'il se passe dans ce village.<sup>405</sup>

Il semble que la conscience politique de la descendante se soit formée à partir d'une mémoire de la répression franquiste en circulation dans des cercles restreints. La conscience politique d'Emma est non seulement conditionnée par le statut de vaincu de son ascendance, certaines sociabilités extérieures à Cella, mais aussi par une identité de classe prégnante, héritière de la mémoire du conflit. Aussi, un certain paradoxe structure l'entretien avec la descendante espagnole. Au cours de sa vie, la politique apparaît comme un non sujet voire un sujet tabou, pourtant, par la conscience politique de l'enquêtée, elle semble à la fois structurante. Elle me confie:

Je me rappelle quand mon fils aîné est né... Une amie est venue me voir. Et il y avait eu les élections... Et j'ai dit un truc du style «ça nous aura servi de peu tout ça... Pour perdre...» Et mon amie m'a dit «Ne me dis pas que t'es une rouge?!» et je lui ai dit et toi une de droite?! Et tu dois faire des ménages comme moi? Et bah dis donc... Et depuis ça on a plus jamais parlé politique... J'avais jamais parlé politique avant avec elle mais je pensais pas qu'elle était... C'est pour ça que je te dis, on parlait pas avant, y'avait pas de communication...<sup>406</sup>

---

<sup>405</sup> Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>406</sup> *Ibidem*



Cet échange fait état du rapport ordinaire à la politique à la fin du franquisme. Devant une expression politique de nouveau permise dans le contexte démocratique, Emma préjuge de l'appartenance politique de son amie au vu de sa classe sociale en lui attribuant des idées sociales démocrates. Dans la surprise et la déception mutuelle des deux amies, on perçoit les tensions ravivées par les dissensions politiques. Finalement, à l'image de la mémoire sociale diffusée durant ces années de transition, à savoir un certain désir d'oubli du passé traumatique de l'Espagne pendant et après le conflit<sup>407</sup>, Emma et son amie enterrent le sujet. Avec son mari aussi, la mort de Franco est le déclencheur d'une certaine liberté de parole au sein du couple:

Ah moi j'ai toujours suivi la même ligne politique... J'ai pas changé... Je sais pas pourquoi... Mon mari par exemple... En fait avec mon mari, on avait jamais vraiment parlé de politique... On parlait pas de ça à l'époque, je sais pas... Y'avait presque pas de télé y'avait pas... Enfin si le jour, quand ce connard de Franco est mort... J'ai dit quelque chose comme ça... Et il a rien dit... Sa famille était... Sa famille était de droite... Après c'est curieux, ils étaient pauvres... La première fois qu'il fallait voter, je lui ai dit écoute... Votes pour qui tu veux... Moi je sais pour qui je vote... Et il m'a dit «Je suis quoi moi? Je suis pas plus qu'un ouvrier...» Parce que lui, il est pas parti en France ni en Suisse... Il me disait que son père l'envoyait travailler pour des riches du village qui l'exploitaient comme une bête.

La conscience politique de l'enquêtée, très certainement entretenue par sa mémoire familiale, se double d'une auto-censure jusque dans les sphères les plus intimes de sa vie. En plus d'une société hostile à toute manifestation politique démocratique, le foyer dont le mari est issu d'une famille de droite, ne semble pas pouvoir s'ériger en lieu d'expression d'une conscience politique, du moins, cela est ressenti comme tel par l'enquêtée. C'est la mort du dictateur qui déclenche l'expression politique au sein du couple même si elle se limite à une invective contre le dictateur. Finalement, ce sont les premières élections en 1977 pour élire l'assemblée constituante qui libère la parole au sein du couple. Il est intéressant de noter que la descendante attribue à son mari une conscience de classe attachée à une idéologie socialiste qui apparaît comme une déloyauté envers la mémoire familiale de ce dernier.

Mon entretien avec Libertad fait aussi état des liens étroits entre mémoire familiale, politique et identité. On l'a vu, cette dernière descend de la première génération de victimes du franquisme. Petite dernière de sa fratrie, elle a 4 ans quand son père est fusillé par la

---

<sup>407</sup> González Calleja, E. *Op. Cit*

phalange. Après une enfance passée au village dans un foyer très modeste, elle se marie et le couple part pour Paris où deux de ses frères se sont installés. Il s'agit des pères respectifs de Maria et de Josefina, descendantes françaises de notre corpus. Sa fille unique Carla naît et grandit dans la capitale française puis à 18 ans, elle part faire des études d'administration à Saragosse. Libertad et son mari restent à Paris jusqu'à leur retraite avant de vendre leur appartement et de s'installer dans la maison des parents de Libertad qu'ils ont entièrement rénovée (cf chapitre 4). Libertad me parle des bons souvenirs de ses quarante deux années passées à Paris. Elle y travaille en tant que nourrice et son mari est dans la construction. Si ses sociabilités à Cella se réduisaient aux personnes issues de familles de vaincus, cette caractéristique suit sa migration:

Je me suis jamais trop engagée en politique mais les gens savent très bien qui je suis! Je ne me suis jamais cachée! Et là-bas à Paris... Moi j'étais beaucoup avec ceux de gauche. Tu sais la salle là... Au début, en arrivant on était souvent là bas en plus de visiter ceux d'Argenteuil... Voilà la Salle Suzet, elle s'appelait! Et comme je te dis, on était qu'avec des réfugiés de la guerre... La liberté était partout... Ils avaient leurs salles... Y'avait des bals, des réunions... On est allés à quelques réunions.<sup>408</sup>

Contrairement à Emma qui semble faire preuve d'une certaine retenue au cours de sa vie malgré une forte conscience politique, Libertad semble revendiquer davantage cette identité. Il apparaît évident que son expérience migratoire et son contact avec l'exil politique sont au fondement de cette liberté de conscience et de cette liberté d'expression. Aussi, elle évoque une parole libre en termes transgénérationnels:

Nous on a toujours... Regarde, moi j'ai une petite fille de 31 ans... Elle a grandi ici à Cella, et moi, je lui ai toujours tout raconté! Quand elle avait 4 ou 5 ans, elle s'asseyait sur mon lit, je lui disais: «Alors tu viens dormir?» Elle me répondait «Non! je viens pour que tu me racontes des histoires de quand tu étais petite!» Beaucoup de gens d'ici [Cella] me disaient: «Mais qu'est-ce que tu vas lui raconter tout ça?! Parce qu'elle doit savoir! Ses racines, d'où elle vient, ce qu'il s'est passé... C'est pas comme si mon père était un criminel! Elle sait tout... Et ma fille Carla encore plus! Je lui ai tout raconté depuis qu'elle est née!<sup>409</sup>

Si la parole s'est avérée libre au sein du foyer de la descendante en France, à son retour à Cella dans les années 2000, elle reste toute aussi fluide. Les avis extérieurs reçus par Libertad à propos de cette transmission témoignent de l'état de la société espagnole face aux renouvellements des questions mémorielles qui caractérisent la fin des années 1990. Un

---

<sup>408</sup> Entretien avec Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>409</sup> *Ibidem*

moment où l'opinion publique s'est vue entremêler une mémoire familiale et nationale pour des enjeux politiques et affectifs présents. Cette transmission mémorielle au sein de la famille se matérialise politiquement dans la génération suivante. Si Libertad ne s'est jamais engagée politiquement, sa fille Carla a matérialisé sa loyauté en suivant la ligne politique familiale. Il y a quelques années, elle s'est présentée aux élections municipales sur les listes du Parti socialiste avec son cousin germain Pablo, lui aussi descendant de ce même grand-père victime du franquisme. Nous y reviendrons.

Aussi, durant notre entretien, à mesure que la mémoire familiale et l'identité politique interagissent, celles-ci entrent parfois en contradiction faisant état des mutations socio-économiques de la société rurale espagnole de ces cinquante dernières années.

Je t'explique ce qu'il se passe... Ceux qui étaient riches, riches, ceux qui avaient beaucoup de terres... Comme ils ont eu plein d'enfants, ils ont dû la diviser! Et donc les enfants ne peuvent pas vivre de la terre... Donc ils travaillent tous... Ils sont partis un peu partout... Donc bien sûr, les riches d'aujourd'hui et ceux d'avant étaient tout autant fachos... Ils ont dû... Et il se passe autre chose... Dans les maisons, si un était facho, ils l'étaient tous! Par exemple, le mari de ma fille... Ils étaient pauvres mais ils étaient de droite... Moi, j'ai jamais rien dit... J'ai toujours laissé Carla faire ce qu'elle voulait... Et je me souviens d'un ami à nous qui nous a dit... «Ah ta fille, elle sort avec un riche, bah dis donc» ... Mais qu'est-ce que tu me racontes... Moi je suis pauvre. Et pourtant, j'ai ma maison et un appartement! Et mon gendre va vivre dans mon appartement avec ma fille! Parce que son père n'a pas assez pour lui donner une maison! Ma fille se marie avec un riche? Explique moi, toi... Elle a un salaire... lui aussi... Moi j'ai pu lui donner un appartement et ses parents non... Premièrement parce qu'ils ont trois fils mais aussi parce que la terre ne donne plus rien maintenant... Nous on n'avait pas un bout de terre!! Aujourd'hui on vit avec un salaire! Le mieux que tu peux avoir c'est un salaire... Regarde ta grand-mère, elle est partie avec ton grand-père... Et vous avez tous eu du travail... Des études... Je sais pas où on voit des pauvres comme ça!<sup>410</sup>

En partant de la dichotomie *riche / pauvre*, de *droite / de gauche* établie par l'enquêtée, il apparaît difficile de tirer les fils du sens qu'elle attribue à ces oppositions. En effet, dans les mots de la descendante, identité politique, mémoire familiale mais aussi identité de classe s'entremêlent dans différentes temporalités. Pour comprendre ce qui est cristallisé dans ces définitions, il convient de comprendre les mutations de la société rurale espagnole.

Comme l'explique Libertad, jusque dans les années 1970, les enjeux politiques et économiques dans l'Espagne rurale se cristallisent autour de la terre et de sa propriété. A Cella comme dans le reste de l'Aragon, les pratiques ancestrales de l'agro pastoralisme

---

<sup>410</sup> *Ibidem*

persistent et l'exploitation familiale est au cœur de la vie économique du village.<sup>411</sup> A partir des années 1980, cette organisation sociale traditionnelle basée sur l'économie de subsistance s'effondre à mesure que les politiques de modernisation de la province industrialisent la production agricole. Passant de l'homme à la machine, les travailleurs se transforment par là même en migrants potentiels et les possédants les plus riches concentrent leurs terres. C'est ainsi que la terre perd sa valeur économique et symbolique dans une société où la propriété est à l'origine de l'organisation sociale de la communauté.»<sup>412</sup>

Dans ses mots, la descendante de victime du franquisme souligne l'effondrement de cette organisation ainsi que celui du statut social dominant des riches propriétaires terriens. Face à des familles anciennement riches qui ont dû partir de leur village d'origine, elle oppose les pauvres qui ont toujours travaillé pour un salaire, et notamment ceux qui sont partis en France, de manière saisonnière ou plus temporaire. Ainsi, à ce renversement de paradigme, la descendante utilise encore la dichotomie *riche / pauvre, de droite / de gauche*, c'est-à-dire la condition sociale à la couleur politique et aux intérêts de classe. On comprend alors le caractère dépréciatif que revêt l'adjectif riche pour cette fille de militant socialiste fusillé au début de la Guerre civile. Si elle affirme être plus riche que les anciens propriétaires terriens grâce à son rapport au travail et à sa participation au salariat, elle ne s'identifie pas à la classe sociale dominante. Sa dernière phrase fait écho à cette contradiction très certainement liée à une loyauté familiale: Où voit-on des pauvres comme ça?<sup>413</sup> Autrement dit, des pauvres enrichis, de surcroît, fidèles aux intérêts de classe de leurs ascendants.

## B) *¡Se han cambiado la chaqueta!* Ils ont retourné leur veste.

Dans les entretiens avec les descendants de victimes du franquisme, les discussions politiques tournent également autour de la loyauté à l'engagement des ascendants. De ce fait, les déloyautés sont souvent pointés du doigt. Ces identités politiques et la manière dont elles sont perçues sont révélatrices du jeu entre transmission mémorielle au sein de la famille et au dehors.

En France, alors que je m'entretiens avec la fratrie Guia descendante de l'exil, Odile intervient au milieu d'une discussion à propos de Cella:

---

<sup>411</sup> Baudel S.,(2020) *Op cit.* p.105.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p.114.

<sup>413</sup> Traduit de l'Espagnol : *yo no sé donde vemos tanto pobre así...*

Mon cousin transporte la croix pour les processions... Si mon père voyait ça...<sup>414</sup>

Cette enquêtée française qui exprime un fort rejet de l'Église tout au long de nos entretiens, déplore fortement la pratique religieuse de son cousin. En effet, dans la mémoire familiale résiduelle de la nuit traumatique durant laquelle est arrêtée leur grand-père, l'un des seuls détails mentionnés par leur père est celui de la présence du prêtre du village. Lorsque je rencontre leur cousine Eva, cette dernière me décrit de manière détaillée son passé familial, qui on l'a vu (chapitre 3) lui a été transmis explicitement tout au long de sa vie. Lorsque je lui demande si son frère est autant au fait de cette histoire, une discussion démarre entre elle, son mari et Pablo présent lors de l'entretien, tous trois descendants de la seconde génération:

I: Ton frère connaît aussi bien que toi l'histoire de votre famille?

E: Non

P: [l'interrompt] Non il ne s'en est jamais préoccupé... Bon voilà...

E: Mais aussi il faut savoir qu'on pense pas pareil...

P: [la coupe de nouveau] Oui c'est vrai qu'il était en relation avec...

E: Mais il n'a jamais eu beaucoup d'intérêt hein... Même avant de se marier...

I: Il voyait aussi vos cousins?

Mi : Oui il est aussi allé travailler en France et en Suisse

[silence]

E: La famille de ma belle soeur est de droite

Mi : C'est des gens bien

E: Oui, j'aurai pas pu avoir une meilleure belle soeur... Mais ces sujets là on y touche pas... Et mon frère veut jamais en parler... J'ai essayé de parler de ces sujets avec lui mais il veut pas... il s'en fiche...Après moi c'est peut-être parce que j'étais très proche de ma mère...

Mi: Chez moi c'est pareil hein, on est tous de gauche. Touuuuus. Un grand-père fusillé, un autre en camp de concentration pendant 7 ans... Et y'a pas longtemps j'ai appris que j'ai une nièce à l'action catholique... J'ai bien maudit dieu et toute sa clique... Il les ont endoctrinés.<sup>415</sup>

---

<sup>414</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>415</sup> Entretien avec Eva, Manuel et Pablo, le 22/01/2023, Cella. (traduit de l'Espagnol)

On l'a évoqué plus haut, ce n'est pas la fratrie Guia qui m'a mis en contact avec leur cousine à Cella. C'est Pablo, l'un des descendants espagnol de mon corpus qui m'a fait rencontrer la cousine espagnole de ces descendants de l'exil. Ami de cette descendante, il est présent lors de ce qui s'avère devenir un entretien collectif entre descendants de la seconde génération de victimes du franquisme (Pablo, Eva et son mari)

Si la trajectoire de Valero présente de grandes similitudes avec celle de sa sœur (migrations économiques temporaires à Paris, contacts avec leur famille exilée), ces derniers n'ont pas le même rapport à leur passé familial. Aussi, les différentes interventions de la discussion sont intéressantes. Pablo semble vouloir clore le sujet de cette déloyauté familiale. Il couvre la voix d'Eva à mesure que cette dernière développe sur ces différences de rapport au passé familial avec son frère ainsi que leur différence de couleur politique. Pour ce militant mémoriel descendant de victime du franquisme, on peut entendre un certain malaise à ce que mon étude sur la mémoire familiale traite de ces déloyautés, notamment en ce qu'elles ternissent d'une certaine manière son militantisme mémoriel et politique. Nous développerons ce point dans le chapitre suivant. Aussi, il semble attribuer les idées du frère d'Eva à son mariage avec une descendante de famille franquiste. En effet, le fait qu'Eva et son mari soient tous deux descendants de victimes du franquisme entraîne de nombreux débats au sein de leur famille. Tous deux m'expliquent que de ce fait, leur petite fille âgée de 14 ans est très sensible à l'histoire de ses ancêtres réprimés sous le franquisme dont trois de ses arrière-grands-parents ont été fusillés.

Pourtant, selon Eva, la politisation de son frère est antérieure à son mariage. La socialisation catholique de son frère au sein de l'Espagne et de ses institutions franquistes annihilent le référent mémoriel que constitue leur passé familial qui fut réprimé à bien des égards durant la période franquiste (assassinat du grand-père, exil d'un des fils, morts de deux autres fils du fait des conditions précaires de la post guerre). La mémoire de sa famille, vaincue et anti-franquiste, entre alors en contradiction avec l'institution et ce dont il est légitime de se rappeler dans la société. Eva qui m'explique avoir toujours eu des idées politiques de gauche, voit dans son lien très fort avec sa mère les raisons de cette loyauté politique et mémorielle. L'intimité de cette relation constituait un espace d'expression mémorielle tout au long de la vie de sa mère décédée à 99 ans, il y a peu.

On l'a dit, la seconde génération de descendants de victimes rencontrée à Nerja est représentative d'une catégorie d'âge tout autre que celle rencontrée à Cella. Pour les cousins d'Emilie, leurs grands-parents ont été jeunes acteurs de la Guerre civile, de ce fait les trois descendants n'ont pas grandi sous le franquisme ou bien ils en ont connu la fin.

Manuela est la petite-fille d' Antonia qui a subi une lourde répression. Les parents de Manuela partent s'installer après leur mariage dans la capitale catalane, ils travaillent dans des usines de textile. La famille se réinstalle à Nerja lorsque Manuela a 14 ans. Elle quitte l'école à 18 ans et travaille dans une boutique de DVD. Elle travaille actuellement en tant que femme de ménage. Cette dernière connaît particulièrement bien l'histoire de sa grand-mère et de sa famille:

Elle me racontait que son frère s'était caché parce que sinon on le tuait... Elle me disait «Franco allait le tuer» et... Elle me racontait qu'elle lui apportait de la nourriture... à lui et à d'autres hommes... Et même un jour elle me racontait une histoire en rigolant beaucoup... Elle disait que son frère était arrivé en France en skiant [rires] et je l'ai dit à Emilie [rires] ton grand-père est arrivé en skiant en France [rires] elle m'a dit «mais qu'est ce que tu racontes» [rires] <sup>416</sup>

Antonia dont tous les enquêtés rencontrés ont souligné l'humour a aussi choisi cette voie pour transmettre à sa petite fille l'histoire de la répression subie par sa famille. Cette forte transmission intergénérationnelle s'explique également par l'installation de sa grand-mère chez elle lorsque sa mère tombe malade. Jusqu'à la fin de sa vie, Manuela et Antonia gardent un lien très fort. Si la descendante connaît l'histoire de sa famille, notre entretien n'a pas la teneur politique des autres entretiens avec les descendants espagnols. Aussi, cette dernière me dit ne pas avoir de souvenirs de l'apprentissage du déroulé de la Guerre civile à l'école. Lorsque je questionne Manuela sur son orientation politique, elle me répond:

I: Et politiquement, tu te situes où?

M: [silence] Moi en vérité... ça ne m'intéresse pas beaucoup... Par exemple, ma mère m'a inculqué son idéal politique donc on est de... [rires gênés] Par exemple, ici en Espagne, on dit toujours que le parti ouvrier c'est le PSOE... Donc voilà... Ceux qui ont beaucoup d'argent bah... Voilà... On m'a inculqué ça... Après la famille de mon mari, son frère est conseiller municipal, il est au PSOE... Mais chez moi s'est jamais vraiment... Ma grand-mère poussait quelques gueulantes, elle aimait bien... Ajouter sa touche [rires].

---

<sup>416</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

I: Et Antonia, tu savais quelles étaient ses idées?

M: [baisse la voix] Ah oui, elle disait toujours que Franco avait fait beaucoup de mal... La guerre, la dictature...<sup>417</sup>

Si la descendante ne revendique pas ouvertement une conscience politique, il n'en reste pas moins qu'elle témoigne d'une conscience de classe transmise notamment par le biais de sa famille. Dans le choix de ses mots et le ton de sa voix, on perçoit une forme d'illégitimité à revendiquer cette identité de classe et cette identité politique. De fait, la descendante ne rattache pas directement ces transmissions politiques à la mémoire qui a circulé au sein de sa famille. Manuela ne prononce pas le mot «de gauche», elle l'induit tout en indiquant voter pour le Parti socialiste ouvrier espagnol qui porte ses intérêts de classe. Aussi, la manière dont l'enquêtée baisse soudainement la voix lorsque je la questionne à propos du rapport à la politique de sa grand-mère peut se lire comme une manifestation résiduelle des conditions de transmission au sein de sa famille. Sa grand-mère et sa mère ont manifesté une identité politique discrète au sein de leur foyer durant les quarante années de dictature qui n'ont pas permis une expression politique libre.

Mon entretien avec Carlos, cousin germain de Manuela, a une toute autre orientation. On l'a développé dans le troisième chapitre, ce descendant connaît mal son passé familial dans la mesure où il a grandi loin de sa grand-mère Antonia. L'entretien se caractérise par un va-et-vient permanent entre une histoire familiale méconnue, fruit d'une mémoire familiale qui n'a pas circulé au sein du foyer de Carlos et une mémoire nationale plus large:

On va voir, ici les gens se tuaient entre eux et ils étaient... La plupart du temps c'était par intérêt de... D'héritages... De terres... Le plus facile pour régler ces histoires c'était de dire «ah regarde un rouge» ... Donc les gens venaient et tuaient cette personne... Par exemple... Je sais pas la Guerre civile si tu demandes... Moi j'ai demandé à ma grand-mère, à mon grand-père, à ma mère... Ce qu'il s'est passé... Et en réalité... Tu écoutes les versions et tu hallucines... Ici, il y avait pas de camps... Les gens faisaient pas partie d'un camp ou d'un autre. Ici les gens vivaient leur vie... Oui, au niveau politique la chose... ça bougeait... Mais ça donnait pas la sensation de... Enfin, eux te racontent ça en disant... Qu'ils pensaient pas à la politique.<sup>418</sup>

Cette lecture dépolitisée du conflit correspond à une lecture historiographique diffusée à la fin du franquisme à un moment où le discours du régime sur lui-même évolue. Dans un

---

<sup>417</sup> Entretien avec Manuela et sa fille, le 23/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>418</sup> Entretien avec Carlos et sa femme, le 22/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)



contexte de transformation de la structure sociale du pays, de son intégration à la société de consommation européenne et face à une historiographie hispanique étrangère de plus en plus diffuse, le régime cesse de trouver sa légitimité dans sa victoire militaire. L'esprit de croisade contre une anti Espagne est abandonné, l'heure est à l'exaltation de la paix: la Guerre civile est appréhendée comme une guerre fratricide dont les différents camps ont des responsabilités partagées<sup>419</sup>.

Pour ce descendant de la seconde génération de victimes du franquisme, cette mémoire sociale correspond entre autres à sa période de socialisation. Toutefois, né en 1972, il se trouve à la jonction générationnelle qui a vu émerger et évoluer les différentes questions mémorielles après la transition démocratique. De fait, c'est cette lecture mémorielle dépolitisée du conflit qui est remise sur le devant de la scène par une extrême droite montante en Espagne. Le parti VOX, populaire depuis la crise catalane en 2018, s'appuie sur une mémoire de l'unification de l'Espagne à travers une nostalgie assumée de la dictature et de sa dimension unificatrice de la péninsule. A dessein réactionnaire, les référents mémoriaux du franquisme sont par là même ré-exploités dans différents domaines, à fortiori concernant les questions de mémoire historique relatives à la Guerre civile et à la dictature.

Ainsi, on peut s'interroger autour de la faible connaissance de l'histoire de sa grand-mère victime du franquisme. Est-elle à l'origine de ce discours mémoriel emprunté aux extrêmes? Ou au contraire, adapte-t-il la mémoire de la répression qui lui a été transmise à cette lecture mémorielle? En effet, à l'inverse de ses cousines françaises et espagnoles, ce dernier ne mentionne pas la politisation de sa grand-mère. De fait, dans son récit, lorsqu'il est question des exactions commises par les franquistes<sup>420</sup>, Carlos contrebalance en mentionnant celles commises par les Républicains ou encore en dépolitisant les acteurs du conflit. Aussi, Carlos agrège une multitude d'interprétations politiques de la Guerre civile à la lumière de la situation socio-politique espagnole actuelle:

Peur, les gens avaient peur... Les personnes âgées avaient peur... Et aujourd'hui, les gens continuent d'avoir peur... Les gens sont conformistes, mais un conformisme hérité... Je pense à cause de cette peur... Je te dis, ici un jeune tu lui demande pour qui il vote... Pour moi, la gauche ou la droite n'existe pas... Pour moi c'est: ça m'intéresse ou ça m'intéresse pas. Ici les gens votent pour la couleur... C'est de la manipulation...<sup>421</sup>

---

<sup>419</sup> Vorms C., et Richard E., (2015), *Op cit.*

<sup>420</sup> Notamment le bombardement de la route entre Malaga et Almería, très prégnant dans la mémoire des Andalous.

<sup>421</sup> Entretien avec Carlos et sa femme, le 22/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

Ici encore, on retrouve une rhétorique révisionniste qui insiste sur le caractère séparatiste et fratricide du conflit fustigeant une politisation des masses manipulées. Aussi, la question des intérêts mentionnée par l'enquêté est intéressante. Si pour ce descendant, la politique n'a pas de couleur mais des intérêts, cette formule résonne toutefois comme un pléonasme. Par cette phrase, Carlos semble sous-entendre qu'à la loyauté mémorielle familiale, son père et sa grand-mère étaient de gauche, il préfère ses intérêts présents propres, quitte à adopter une lecture révisionniste de son histoire familiale qui a subi la répression. Ceci peut s'expliquer par la sociologie de l'enquêté. Informaticien de son état, Carlos est le fils d'un petit constructeur immobilier enrichi dans les années 1980. Durant l'entretien, il évoque à plusieurs reprises les impôts fonciers élevés, laissant sous-entendre certains de ses intérêts économiques. Toutefois, dans la mesure où il est guidé par ses intérêts, ce dernier insiste sur le fait d'avoir aucune couleur politique attirée et figée. Il me confie avoir voté pour toutes les couleurs de l'échiquier politique.

Avant que je ne rencontre ses cousins espagnols, Emilie m'indique que depuis que Carlos est père d'une enfant handicapée, il commence à revendiquer une identité politique forte, sans donner plus de précisions. Ces derniers ont des contacts sporadiques mais les réseaux sociaux leur permettent de garder un certain lien. Tous deux me racontent leurs débats parfois houleux du fait du partage d'articles sur *Facebook*. A la lumière de mes entretiens avec ces derniers, on comprend le caractère politique et identitaire de la mémoire, soit une lecture du passé à la lumière des enjeux présents. Ces deux cousins, aux intérêts économiques différents, Emilie est institutrice issue d'un foyer modeste, ont un rapport différencié à la mémoire familiale de la répression franquiste. Cette lecture sociologique du rapport à la mémoire familiale nous fait élargir la question des transmissions au-delà des cadres nationaux français et espagnols.

La teneur de mon entretien avec Sofia, cousine espagnole d'Emilie au second degré, est également très politique. Sofia est infirmière au sein d'un hôpital public de la province d'Axarquia. Aînée de son adelphe, elle a deux enfants. Alors qu'elle entame le récit de la transmission mémorielle au sein de sa famille, elle m'explique que ses grands-parents<sup>422</sup> n'ont pas fui Nerja au moment de la débandade de Malaga vers Almería:

S: Mon grand-père ne s'enfuit pas... Mes grands-parents restent au village... Les deux restent à Nerja, les gens fuient... Les gens fuient vers la montagne ou vers Almería...

---

<sup>422</sup> Sa grand-mère est la sœur de José, le grand-père d'Emilie, Cf arbres généalogiques en début de chapitre 3.

I: Et tu sais pourquoi ils sont restés?

S: [silence] Moi je crois que c'est parce qu'ils étaient en faveur de Franco.

I: Et pourquoi tu le crois? Enfin, pourquoi tu n'en es pas sûre?

S: Je le crois... Parce que mon grand-père avait des terres... Beaucoup de gens n'en avaient pas... Et lui si, il avait des terres, il avait de l'argent... Et ça à l'époque... Ou tu en avais ou tu n'en avais pas... Donc ma mère ne m'a pas transmis cette émotion de la fuite... De la peur... Ni de... Ma mère parle bien de Franco... Parfois mal... Mais aussi bien... Elle disait que c'était des périodes difficiles où il manquait de tout... Mais eux vivaient bien.<sup>423</sup>

Du fait du statut socio-économique de ses grands-parents, la famille de Sofia n'a pas été impliquée politiquement et n'a pas souffert de la répression. De ce fait, l'enquêtée ne témoigne pas d'une mémoire familiale teintée de répression. Toutefois, Sofia a connaissance du parcours de ce grand-oncle exilé à travers ce que sa mère lui a transmis:

Ma mère parlait bien de son oncle, c'était sa famille... Je pense que ma mère a essayé d'éviter toute la partie noire... De... Cette histoire. Elle me disait que son oncle était un homme bon, qu'il a dû fuir... Avec ses deux petites sœurs, Francisca et Antonia... Elles sont revenues à Nerja mais lui... Imagine, devoir partir sans sa femme... Elle s'est rendu compte quand il est parti qu'elle était enceinte... Imagine...<sup>424</sup>

Si la mère de Sofia, issue d'une famille sympathisante du régime franquiste, lui parle de cet oncle, elle semble taire les raisons de cette fuite (son engagement anarchiste). C'est aussi à travers ses souvenirs propres que l'enquêtée a des souvenirs de la condition du grand-père d'Emilie:

S: Quand il est revenu à Nerja, il est venu à la maison... J'étais adolescente je me souviens bien.

I: Et tu en gardes quel souvenir?

S: [Elle se met à pleurer] Oh... Merveilleux... C'était tellement émouvant... Je pense qu'il revivait la peine de devoir partir, de laisser sa famille, ses amis... Sa femme et son fils... Toute sa vie... Quand il est arrivé, on a tous beaucoup pleuré... On est assez pleurnicheurs comme tu peux le voir [rires] puis on a parlé... Il ressemblait tellement à ma grand-mère... J'ai ses yeux gravés...<sup>425</sup>

Sofia m'explique qu'elle a peu coïncidé avec sa cousine Emilie du fait de leur différence d'âge, mais qu'elles restent en contact notamment grâce au réseau social *Facebook*. On l'a dit plus haut, avant que je ne parte en Espagne rencontrer ses cousins,

---

<sup>423</sup> Entretien avec Sofia, le 24/10/2022, Nerja (traduit de l'Espagnol)

<sup>424</sup> *Ibidem*

<sup>425</sup> *Ibidem*

Emilie m'a reçu chez elle pour un entretien de remise en contexte familiale. Elle me présente Sofia comme une cousine très politisée à gauche et revendicative. Aussi, elle me décrit la branche de sa famille comme étant très pauvre. Pourtant, le récit de Sofia entre en contradiction avec celui de sa cousine française. La descendante de l'exil ne semble pas au fait de la sociologie de cette sœur de son grand-père et de sa descendance. Je comprends la confusion de la descendante au moment de ma discussion à propos de l'identité politique de Sofia. Il semblerait qu'Emilie ait amalgamé identité politique, identité de classe et mémoire familiale. Sofia commence notre entretien portant sur la transmission mémorielle au sein de sa famille avec une diatribe plus générale sur la question mémorielle en Espagne:

Tu entends ce que les grands disent... Tu entends, tu entends, tu entends... Puis à l'école tu apprends... Mais tu apprends l'histoire des vainqueurs! Donc tu dois te renseigner... Comprendre l'histoire des vaincus aussi... Et en Espagne... On est le seul pays qui continue à idolâtrer le fascisme... C'est le seul pays d'Europe qui fait ça... Le seul pays où on peut avoir des rues qui portent le nom de fascistes... Le seul pays qui n'a rien à faire d'avoir des morts partout... De pas laisser les familles leur faire des funérailles dignes... De laisser des familles sans réponse... Ce gouvernement essaie de bouger un peu... Mais bon, on connaît la chanson: un petit pas en avant, un petit pas en arrière.<sup>426</sup>

Ici, à l'inverse de son cousin Carlos, l'enquêtée inscrit son discours dans celui des partis politiques espagnols progressistes. Les rapports aux questions mémorielles tendent vers le recouvrement de la mémoire historique depuis les mouvements mémoriaux des années 2000. Lorsque dans l'avancement de l'entretien, Sofia évoque la couleur politique de sa famille en accord avec certains intérêts socio-économiques, sa mère est couturière et son père commerçant, je la questionne sur son identité politique propre:

Je crois que je suis rouge à cause de mon père... Oui parce que mon père... Mon père a trois filles, on l'adore... Mais mon père était de la Phalange... Complètement phalangiste... Il allait à Madrid le 20 novembre tirer des balles... Oui oui... Donc je pense que je suis allée à l'opposé de lui... Mais vraiment à l'opposé... Mon père militait pour ça donc moi c'était vraiment *vade retro satanas*...<sup>427</sup>

Ici, la mémoire familiale de l'enquêtée apparaît comme un des leviers de son identité politique. Quand bien même Sofia se construit politiquement à l'encontre des idées de son père, c'est bien une mémoire familiale de l'engagement qui est sollicitée. Sofia est l'unique

---

<sup>426</sup> *Ibidem*

<sup>427</sup> *Ibidem*

de ses sœurs qui se revendique de gauche, elle est aussi la seule fonctionnaire, ses deux sœurs travaillent dans des entreprises privées.

On peut se demander si l'identité politique de Sofia ne s'est pas aussi construite à partir de ses intérêts propres qui divergent de ceux de sa famille. La lecture du passé qu'adopte Sofia s'inscrit dans ses intérêts socio-économiques du présent et elle se détache d'une mémoire familiale phalangiste à laquelle elle ne s'identifie pas.

Enfin, à travers le discours politico-mémoriel de l'enquêtée, si elle revendique son détachement des idées politiques de sa famille, elle manifeste une certaine gêne lorsqu'elle mentionne la politisation de ses parents. Ici, on peut voir certains effets des politiques mémorielles. De fait, leurs difficultés résident dans cette jonction: dans la construction d'une mémoire historique commune, les mêmes événements signifient gloire pour certains et humiliation pour d'autres. Rendre justice depuis le présent revient à inverser ces tendances, ceux qui ont été glorieux voient une certaine humiliation dans ce statut, ceux qui ont été humiliés se voient reconnus.<sup>428</sup> Ainsi, cette question revêt un caractère particulièrement épidermique à plusieurs échelles de la société espagnole allant de l'institution jusqu'à la famille.

---

<sup>428</sup> Chao Perez, L. (2022). *Op. cit*

### III. Les acteurs de cette valorisation du passé des vaincus de la guerre civile

Chez certains des descendants de victimes du franquisme, en France comme en Espagne, la transmission mémorielle au sein de leur famille prend forme par le biais d'un engagement militant durant une période de leur vie. Chez les descendants rencontrés, d'aucuns ont témoigné d'un certain engagement politique. Le parcours de l'aïeul qui a subi la répression franquiste apparaît comme référentiel dans cet engagement présent, témoignant par là même de la transmission de cette mémoire parmi les descendants. Pour notre étude, un type d'engagement en particulier se révèle intéressant à analyser: la mémoire de la répression portée par les descendants de victimes regroupés en associations. La mémoire de la Guerre civile, de l'exil et de la répression portée par les descendants s'inscrit dans les derniers apports historiographiques élaborés à partir de ces thèmes. On l'a répété à maintes reprises, ces groupements associatifs s'inscrivent dans un contexte politico-mémoriel Français et Espagnol. Ces acteurs, en raison de leur mémoire familiale et l'identité politique qui en découle, aspirent à s'imposer comme des vecteurs d'une transmission au-dedans, dans les familles et au-dehors, dans les institutions.

#### A) S'engager en France pour la mémoire de l'exil républicain

Les descendants de victimes rencontrés en France, selon la génération à laquelle ils appartiennent, témoignent de ce changement de paradigme dans la valorisation des mémoires de la migration. Catherine est entrée en contact avec moi après mon appel à témoin sur *Facebook*. Résidant à Saint-Gaudens, elle me fait part de son adhésion à une association mémorielle de l'exil et me propose de la rencontrer avec des amies descendantes de l'exil issues de cette même association. Je suis reçue chez son amie Sophie, descendante comme elle de la première génération de l'exil. Nous commençons toutes les trois l'entretien autour d'un café dans le salon de Sophie aux couleurs du drapeau de la seconde république espagnole. (Photographie 2)



Photographie. Salon de Sophie aux couleurs de la Seconde République espagnole. Source: Inés Gomez, Entretien avec Sophie et Catherine, le 22/02/22, Saint-Gaudens.

Toutes deux à la retraite, les deux amies se connaissent depuis six ans par le truchement d'une association de descendants d'exilés de la région. Catherine s'en est approchée à la suite de son déménagement dans le Comminge avec son second mari, descendant d'exilé également, rencontré sur leur lieu de travail en région parisienne. Née à Angers d'une mère française et d'un père catalan républicain arrivé en France à 16 ans avec sa famille en 1939, elle interprète les silences de son père comme le fruit de l'isolement géographique de la famille. Elle insiste tout au long de l'entretien sur ce caractère spatial qui constitue un frein à la transmission de son histoire :

Moi qui arrive ici, qui n'a pas la même culture... Je suis du nord de la France d' Angers, si tu veux c'est pas du tout la même chose... Ici les parents et les petits enfants parlent Espagnol... Ils savent tout ce qu'il s'est passé... Tous les trucs et tout... Parce que si tu veux suivant la région de France, selon les endroits où ils ont été envoyés [les réfugiés espagnols]... Bah t'as pas la même culture... Vous où vous alliez, il y avait plein d'enfants et de petits enfants quand vous alliez à l'école, vous parliez que de ça... Alors que moi dans mon petit village à côté d'Angers, on était les seuls, on était les espagnols, le père espagnol et puis c'est tout quoi... Mais on en parlait pas du tout, du tout..<sup>429</sup>

Pourtant, lorsque Sophie prend la parole, elle affirme que malgré sa vie passée dans une commune ayant accueilli 250 familles espagnoles après la *Retirada*, la parole n'a pas été plus fluide. Fille de deux exilés républicains originaires de Navarre et d'Aragon, c'est dans un contexte particulier que Sophie s'est engagée associativement pour la mémoire de l'exil. Dans le sillage des lois de mémoire historique en Espagne, l'association M.E.R 82 sollicite

<sup>429</sup> Entretien avec Catherine, le 22/02/22, Saint-Gaudens

Pablo, l'oncle de Sophie et exilé républicain, pour témoigner de son parcours depuis l'éclatement de la guerre civile.

Il est venu chez mes parents, j'y étais aussi... Il nous explique la chose... qu'il allait se créer une association mémorielle, républicaine espagnole et tout ça... J'y suis allée et c'est à partir de là que j'ai appris et que je me suis intéressée... Parce que chez moi, ils n'en parlaient pas!!<sup>430</sup>

Sophie poursuit en développant son intérêt pour l'histoire de sa famille ainsi que son investissement dans une activité associative très importante à laquelle elle consacre tout son temps depuis sa retraite. Cet engagement associatif est à l'origine d'un activisme politique plus large et assez tardif, notamment dans le mouvement des gilets jaunes dans lequel elle a activement participé avec ses collègues, fonctionnaires aux impôts. Pour Catherine, c'est l'inverse. Militante au Parti Socialiste sa vie durant, elle parle d'une éternelle curiosité née des tabous familiaux autour de l'exil et réactivée par son second mariage avec un descendant d'exilé.<sup>431</sup> Toutefois, son engagement au sein de l'association est moins militant:

C'est pas une volonté de s'engager, c'est plus une envie de découvrir quoi... Voilà moi j'ai toujours su... Je voyais bien hein des fois je questionnais mon père et tout mais je voyais bien qu'il fallait pas trop... Il m'envoyait pas bouler mais je voyais qu'il répondait à côté... qu'il disait pas.. qu'il en parlait pas... Qu'il répondait mais qu'il allait pas plus loin... Tu sentais que tu pouvais pas plus en parler... Moi, j'ai toujours entendu qu'il était décédé de chagrin mon grand-père... De devoir tout quitter... La vie qu'ils avaient en Espagne et la vie qu'ils menaient en France... Quelque part, j'avais vraiment envie... Depuis toute petite j'avais 10 ans, je disais je vais repartir en Espagne... Après, je me suis remarié avec quelqu'un justement un espagnol qui avait eu cette vie là... Qui avait vécu aussi ça.. Il était de la Banque de France aussi... je pense que c'est pas une fatalité mais malgré tout, lui comme moi, on était très engagé du point de vu syndicats et lutte des travailleurs...<sup>432</sup>

On note que pour ces descendantes de la première génération, cet intérêt relativement tardif à leur histoire familiale s'inscrit dans le moment de valorisation du passé migratoire en France. Aussi, l'engagement des deux enquêtées diffère en deux points, dans ses motivations et dans sa traduction. Toutefois, dans les deux cas, cet engagement associatif est animé par la volonté de recouvrir une mémoire familiale trouble et par là même, d'élargir les frontières de

---

<sup>430</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

<sup>431</sup> Catherine me raconte à ce propos une anecdote : durant leur mariage, les deux pères des jeunes mariés discutent. Ils se rendent compte qu'ils étaient dans le même baraquement lors de leur internement au camp d'Argelès. Un hasard troublant dans la mesure où la famille de Catherine s'est établie à Angers et celle de son mari à Montreuil en région parisienne. Les deux descendants se sont rencontrés sur leur lieu de travail dans une banque à Paris.

<sup>432</sup> Entretien avec Catherine, le 22/02/22, Saint-Gaudens



cette transmission. Après avoir participé à un voyage mémoriel organisé par une association mémorielle du Tarn, Sophie soumet l'idée à l'association de Saint-Gaudens à laquelle elle est adhérente. Devant leur refus et l'aspect uniquement commémoratif de son association, elle en fonde une nouvelle dédiée à l'organisation de voyages mémoriaux. Malgré un versant toujours commémoratif et symbolique dans ses activités, la collaboration avec les organes associatifs espagnols leur donne un caractère militant pour la réhabilitation de la mémoire de la Guerre civile. Elle explique :

De toute façon, nous... Le but de ces voyages c'est ... Moi, quand j'ai fait le premier voyage avec MER 82, ça m'a plu car de toute façon... Sur place, tu entends des témoignages, tu es sur le lieu même... Sur les mêmes routes qu'ils ont emprunté eux il y a 85 ans, sauf qu'on avait pas les bombes qui nous tombaient sur la tête... C'est... fort comme truc. Moi ce que je voulais, c'est pour ça qu'on va beaucoup en Espagne, c'est savoir... Parce que nous, d'accord les nôtres ont subi... Il y a eu le déchirement de quitter son pays... Partir sous les bombes, les camps, la séparation hommes femmes... Après y'a eu l'intégration... Après de se dire c'est fini, on peut plus revenir chez nous, ne pas revoir les leurs pendant 20 ans... Bon, ils ont souffert. Mais ceux qui ont souffert, en Espagne c'est.... C'est encore pire !<sup>433</sup>

Depuis son engagement associatif, elle a multiplié les voyages dans le village d'origine de son père, des voyages qui s'apparentent également à des voyages mémoriels du fait des enquêtes qu'elle a mené auprès de sa famille. Cette différence dans les perspectives associatives et militantes exprimée par Sophie s'explique aussi par l'histoire des membres de sa famille restés en Espagne et leur rapport avec cette mémoire de la répression franquiste. Sophie témoigne des deux types de voyages mémoriels effectués par les descendants d'exilés. La sociologue Evelyne Ribert les a étudiés: l'un au croisement des mouvements de récupération de la mémoire historique et de la quête du passé familial ; l'autre, qui prend des formes moins personnelles, durant lesquels les descendants cherchent plus à obtenir des éléments de cadrage dans lesquels insérer une histoire familiale déjà connue<sup>434</sup>.

Cette transmission de la mémoire permise par une organisation en association ne peut s'appréhender sans tenir compte de la transmission qui a lieu au sein des familles des descendants d'exilés. Ce sont ses affects et ses loyautés qui structurent ces regroupements et qui en définissent les perspectives. De ce fait, les conflits entre ces différents acteurs sont nombreux. Nicolas, le musicien très impliqué dans la transmission de cette histoire de l'exil par ses activités professionnelles et personnelles, pose le même regard critique que Sophie sur

<sup>433</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

<sup>434</sup>Ribert, E. (2017). «Tourisme républicain des racines en Espagne : vers un apaisement de la mémoire et une réconciliation ?» *Ethnologies*, n° 39, 99-120.

le versant trop passéiste de certaines associations. Cette dépolitisation des actions mémorielles trouverait son origine dans la réactivation des dissensions et des désaccords politiques hérités de la Guerre d'Espagne et perpétrées par les descendants eux-mêmes dans ces associations mémorielles. Nicolas, descendant de la seconde génération dont l'activité musicale et culturelle font de lui un militant à plein temps de cette histoire de l'exil et de la Guerre d'Espagne, regrette ces fractures:

N: Il y a une espèce de bataille mémorielle depuis une dizaine d'années... C'est hyper problématique... Y'a des endroits où je suis blacklisté...

I: Pourquoi?

N: Parce que je suis un sale anar' ! [*rires*] Mais justement ce qui est dommage c'est qu' y'a une coordination qui a essayé de passer outre ces dissensions là y compris en se mettant d'accord sur un héritage commun et en reconnaissant les erreurs que chacun avait pu faire... Notamment la répression stalinienne... Y'a une asso' qui s'appelle Caminar qui a essayé de faire ce travail... Et je trouve ça hyper intéressant de pouvoir discuter de ça au lieu de mettre un couvercle dessus en disant non...<sup>435</sup>

Ce dernier par sa trajectoire témoigne à son tour du contexte mémoriel en France. Cela passe notamment par la réserve de son père dans la transmission de son histoire familiale:

I: Ton père te parlait pas beaucoup de tout ça?

N: Non, il ne m'en parlait pas trop mais mine de rien, il m'a quand même... Beaucoup transmis au niveau des chansons... Pablo Ibanez c'est lui qui m'a fait connaître ça... Même s'il m'a jamais... C'est marrant parce qu' il m'a jamais parlé espagnol ni parlé de politique mais en même temps y a des choses qui ont transpiré et que j'ai intégré tu vois... Mais il a une sœur qui est à fond militante PC... Mon père c'est marrant, maintenant je sais mais pendant longtemps j'aurai été incapable de te dire où il se situe politiquement, c'est un mec qui a toujours gardé ça euh... Pour lui... Mais c'est hyper noble, il m'a pas inculqué un truc en me disant fais ça...<sup>436</sup>

Malgré le fait d'avoir deux parents espagnols et de parler l'espagnol, le père de Nicolas n'a pas mis en avant cette culture espagnole et politique dans l'éducation de ses enfants. On peut l'expliquer par son mariage avec une femme française et selon Nicolas par une volonté d'intégration:

---

<sup>435</sup> Entretien avec Nicolas, le 2/03/22, Toulouse

<sup>436</sup> *Ibidem*

Mais tu vois il y avait ce truc là, tu vois... Même à l'époque où pour moi.. Moi j'ai mis longtemps à me sentir espagnol... Quand j'y allais, je sentais que y'avait un truc et tout mais j'arrivais pas à le revendiquer, je me sentais pas légitime, mon père le mettait pas en avant dans sa culture... Et sûrement parce que y'avait ce truc qu'on m'avait transmis de... ouai de... Cette idée de s'intégrer... Je sais pas quoi... Je ne sais pas comment expliquer.<sup>437</sup>

Le cas de ce descendant s'insère dans ces mutations des représentations de la migration et de leurs mémoires. Éducateur spécialisé de formation, Nicolas est musicien. Depuis quelques années, il se consacre entièrement à la musique depuis le lancement d'un projet singulier. En effet, il a monté un groupe musical dont le contenu artistique est un hommage à son grand-père, à l'histoire de son exil, à son engagement et plus largement à la Guerre civile.

Sophie, la descendante de l'exil citée plus haut, témoigne d'une transmission mémorielle particulière au sein de sa famille espagnole. Cette dernière s'est intéressée à l'histoire de sa famille et à créé une association mémorielle dans son département:

Chez moi, ils ne parlaient pas de tout ça, j'ai interrogé ma mère et elle m'a parlé un peu mais par bribes... L'association s'est créée en fin 2008 et 2009 avec mon mari, on est allés dans la famille de mon père chez ma tante... On y allait déjà tous les deux ans... Mais là, j'ai eu envie de connaître l'histoire... Mon père était déjà mort depuis 20 ans, bon...<sup>438</sup>

Sophie m'avait auparavant raconté le parcours de l'exil de sa famille. Après leur passage à Argelès et ayant intégré les groupes de travailleurs étrangers, son grand-père et son père s'établissent dans une commune près de Saint-Gaudens en 1941. Alors que son père rencontre sa mère, exilée républicaine elle aussi, son grand-père paternel décide de retourner en Navarre où sa femme et le reste de ses enfants étaient restés:

S: Donc il y est allé, il a été gardé quelques jours à Canfranc... Et puis ils l'ont laissé repartir. Le secrétaire du village a dit : «il est là maintenant, c'est fini , on ne dit plus rien»... Et en 1944, il est mort... Dans un accident avec son jeune fils de 15 ans.. électrocuté car il y avait une ligne électrique à terre à cause d'un orage.

I: Quelle tragédie...

---

<sup>437</sup> *Ibid*

<sup>438</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

S: Oui ... C'était.. Ils les ont tués hein... Je l'ai su après. Ma tante que j'ai réussi à interroger après la création de la première association, elle dit : « Tuer deux hommes et ne rien donner à leurs femmes !<sup>439</sup>,<sup>440</sup>»

Cet engagement associatif change non seulement la nature des relations de Sophie avec sa famille espagnole, mais elle permet également de faire circuler une mémoire de la répression jusqu'alors tenue silencieuse de parts et d'autres de Pyrénées:

Je voulais connaître ces histoires... ça m'a donné envie de faire l'arbre généalogique... Et quand on est allés en Espagne... Je marchais sur des œufs, on me disait ... Faut pas en parler... Comment vont-ils réagir... A ma tante qui avait plus de 80 ans... Je lui ai dit... Je suis en train de faire l'arbre... Je voudrais que tu me dises quand est-ce que ton père est décédé... Me donner la date tout ça... Et puis je l'ai orienté vers l'accident...Et sa fille aînée qui était là et qui lui dit «Raconte lui à Sophie».<sup>441</sup>

La descendante de l'exil tente de recouvrir l'histoire de sa famille restée en Espagne dont elle ignore les contours du fait d'un silence généralisé au sein de sa famille en France et en Espagne. Aussi, c'est un contexte plus général qui impulse cette volonté propre et permet le déliement de la parole. Lorsque la descendante est disposée à réceptionner cette histoire, le dernier obstacle pour accéder à la transmission de cette histoire familiale douloureuse est l'obtention d'un témoignage de sa tante. Un témoignage difficile à mettre en mots tant la mémoire de cette histoire est traumatisante et emmurée dans le silence imposé aux vaincus de la Guerre d'Espagne. De fait, son entrée en matière dans la quête de cette histoire n'est pas frontale. Par la sommation de la cousine de Sophie à sa mère, on prend toute la mesure des résistances opposée à la transmission de cette histoire. Sophie continue :

Au début, elle m'a sorti leur rappel funéraire<sup>442</sup>... Ce qu'ils faisaient avant de mourir... Elle m'a pas dit le premier jour tu sais... Je suis restée une dizaine de jours... Que c'était pas un accident, elle me l'a dit plus tard... Elle se rappelait plus de tout, de l'année où mon grand-père était revenu... Elle me raconte un peu, là c'est moi qui l'interrogeait... Et les jours suivants, c'est elle qui parlait ! Et son mari aussi ! Il racontait justement la répression :» qu'ils ont tondu les femmes»... Un petit village de 200 habitants dans la montagne... Il s'en rappelait le mari qu'ils tondaient les femmes, qu'ils leur donnaient de l'huile de ricin, qu'ils les promenaient dans le village pour qu'elles se fassent dessus. Il a même chanté des chansons qu'ils leur chantaient pour les humilier... Après, c'est elle même qui parlait et qui a raconté beaucoup de choses...<sup>443</sup>

---

<sup>439</sup> Traduction originale : *fijate matar a dos hombres, y no darles nada a las mujeres*

<sup>440</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

<sup>441</sup> *Ibid*

<sup>442</sup> Traduction originale : *recordatorio*

<sup>443</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

Le témoignage de Sophie atteste le caractère indispensable de la réception dans toute transmission. C'est l'écoute active et attentive qui encourage et engendre une parole. Maurice Halbwachs analyse le langage et les conventions langagières comme les cadres le plus élémentaires et les plus stables de la mémoire collective. Toutefois, ce cadre est caractérisé par une certaine souplesse tant il contient des éléments discontinus de nos représentations. Pour le sociologue, la modification des cadres induit une modification de la mémoire. Ainsi, on comprend le recouvrement de la mémoire de la tante de Sophie au fil des jours, ouvert par une mise en mot particulière et une transmission orale directe auprès de sa nièce. Sophie continue la quête de son histoire familiale. Quelque temps plus tard, elle s'intéresse à l'histoire de sa famille maternelle originaire de Navarre:

Après, moi j'en ai parlé aussi avec mes autres cousins... Ceux de Pampelune... Un est plus âgé que moi, il doit avoir 70 ans... Et bah, il ne connaissait rien ! D'ailleurs, il a une fille, elle devait avoir 25 ans... Et qui s'y est intéressée et puis après, elle m'a téléphoné, elle voulait faire un documentaire sur la guerre civile, sur la famille... Elle a interrogé ses grands-parents... Elle est venue ici pour les journées d'avril... Elle m'a interrogé moi... Mon frère... Pablo justement d'Andalousie aussi... Et elle a fait un documentaire en Espagnol... C'était pour le diffuser, pour les écoles en particulier et dans les villages. On a ouvert une porte là-bas quoi... J'ai commencé à en parler ... Puis ça a abouti à... à un documentaire comme ça!<sup>444</sup>

La mémoire de l'histoire familiale de Sophie emprunte un chemin sinueux où interagissent différents acteurs. Dans le contexte du développement associatif mémoriel de parts et d'autres des Pyrénées, la descendante part à la recherche d'une histoire familiale dont elle ignore presque tout . Prête à réceptionner cette histoire, elle recueille le témoignage de sa tante et de son mari, témoins directs de la répression familiale subie, et s'attèle à une diffusion plus large, notamment à l'aide de l'une de ses nièces. Cette nièce n'est pas de la même génération que Sophie, elle fait partie des petits-enfants des républicains. Une génération dont l'histoire familiale s'apparente également à un puzzle brouillé par les silences.<sup>445</sup>

Par ce travail, la nature de la transmission au sein de sa famille française et espagnole de Sophie a drastiquement changé de nature. A l'origine souterraine et silencieuse, elle est aujourd'hui travaillée, diffusée et très fortement revendiquée notamment par le biais de son association mémorielle française et de sa collaboration avec d'autres associations en Espagne.

---

<sup>444</sup> Entretien avec Sophie, le 22/02/22, Saint-Gaudens

<sup>445</sup> Martinez-Maler, O (2008), *Op cit.*

## B) S'engager pour la mémoire en Espagne.

En cette nouvelle année d'étude, en prenant des nouvelles de l'enquêtée, Sophie me raconte être très occupée par l'organisation des journées de commémoration de la seconde république. Ces journées sont organisées en collaboration avec des associations mémorielles aragonaises à Huesca, Saragosse et Teruel. En visitant le site de l'association mémorielle d'un enquêté espagnol, je m'aperçois que les deux entretiennent des liens militants transfrontaliers.

Il s'agit de Pablo, le cousin espagnol de Maria. Descendant de la seconde génération de victimes du franquisme, son grand-père a été fusillé au début du conflit. On l'a mentionné dans différents chapitres, Maria me renvoie vers lui à maintes reprises pour obtenir plus d'informations, et pour cause, il est le président d'une importante association mémorielle dans la province de Teruel. On l'a aussi mentionné, j'ai également des liens familiaux avec cet enquêté, c'est le cousin germain de mon père. Pablo est très enthousiaste à l'idée de participer à mon étude, il est un habitué à la collaboration avec des étudiants en recherche et des historiens. Dans nos entretiens, le descendant de victime du franquisme raconte sa trajectoire militante à la lumière de son histoire familiale. Aussi, son parcours militant renvoie à une certaine chronologie plus générale du processus mémoriel espagnol.

On l'a dit, Pablo est fils unique d'un couple de Cella dont l'essentiel des oncles et des tantes ont été des acteurs de la guerre et sont partis vivre en France. Nous avons analysé dans les chapitres précédents une intense transmission au sein de sa famille: intergénérationnelle, par le contact avec ses grands-parents, et transfrontalier, par un contact avec ses oncles, tantes et cousins en France. Les deux figures de proues de cette mémoire familiale sont le grand-père paternel, conseiller municipal syndiqué à l'UGT, et un oncle de sa branche maternelle, fusillé dans les années de post-guerre. La source orale recueillie auprès de ce descendant s'étale sur plusieurs jours durant mes deux semaines de terrain à Cella en octobre 2022 et janvier 2023.

Avant de commencer à militer pour la récupération de la mémoire, Pablo témoigne d'un parcours syndical et politique de longue date. L'enquêté me raconte ses premiers pas dans le syndicalisme lorsqu'il était étudiant. Durant les grèves de 1962, il rejoint l'Union Générale du Travail. A la mort du dictateur, Pablo travaille en tant qu'ingénieur dans la sidérurgie dans un village près de Saragosse. Une crise du métal dans la région lui fait perdre son travail, il revient dans son village natal et s'investit dans la vie politique municipale. Après les premières élections, il m'explique que son père se présente sur les listes du PSOE.

S'ils n'obtiennent pas la majorité, la moitié des conseillers qui siègent à la municipalité sont au PSOE. Syndiqué et encarté au parti ouvrier, Pablo explique que son expérience syndicale le motive à se présenter aux élections suivantes. Sa victoire en 1983 s'insère dans les derniers moments de la transition démocratique espagnole, avec les débuts de l'alternance politique:

Malgré ce premier échec, mon père, nos amis, et d'autres enfants de victimes du franquisme ont commencé à avoir un certain soutien... D'une certaine manière, je veux dire... Les gens de gauche avaient encore peur... Et puis on s'est représentés... Et tout s'est inversé! On a gagné! J'ai gagné à la majorité absolue avec le soutien de tout le monde... J'ai été le premier maire socialiste élu depuis la Seconde république! Une quarantaine d'années après avoir perdu la guerre, on a réussi à obtenir la victoire municipale... Une petite révolution ici...

Moi j'étais très jeune j'avais 33 ans... Mais bon, j'avais l'expérience des syndicats, J'avais assisté à des congrès... Je connaissais bien l'idéologie... J'avais déjà fait des réunions, des assemblées... Je ne connaissais rien de la mairie... Mais bon, c'était déjà assez clair pour moi donc ça a été facile...<sup>446</sup>

L'enquête relie systématiquement son engagement politique à la mémoire de sa famille qui a souffert de la répression. De plus, c'est ce premier engagement militant auprès du syndicat auquel avait adhéré son grand-père fusillé qui semble impulser le descendant dans son engagement municipal dans l'Espagne nouvellement démocratique. Dans le choix des mots du descendant, on dénote le caractère presque génétique de cette loyauté politique et familiale<sup>447</sup>: il semble achever une tâche empêchée de son grand-père, assassiné au début du conflit. Dans l'énumération des apports de son mandat ainsi que de son parcours militant au sein du PSOE, le descendant ne fait pas mention des questions mémorielles. En effet, elles émergent seulement dans les années 2000. C'est en 2004 après la victoire des socialistes aux élections générales que sont proposées deux lois qui impulsent les débats institutionnels de récupération de la mémoire historique au congrès. En réalité, à Cella les premiers regroupements de descendants de victimes du franquisme se font sous le mandat de Pablo. S'il ne le mentionne pas dans nos entretiens, les premières fondations du mausolée des Puits de Caudé, une fosse commune où reposent des milliers de victimes des villages alentour dont le grand-père de Pablo, s'érigent dès la mort de Franco. De ce fait, en 2004 l'association est directement déposée.<sup>448</sup> Toutefois, dans le choix de ses exemples pour qualifier son mandat, le descendant n'évoque pas ces enjeux mémoriels: ils n'étaient pas au cœur de l'agenda politique de la période.

---

<sup>446</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>447</sup> Martínez-Maler M., (2012) *Op. cit.*

<sup>448</sup> Il est à noter que tous les enquêtés descendant de victimes du franquisme originaires de Cella, exceptée la fratrie Guia, adhèrent à cette association.

Un soir d'octobre, Pablo me reçoit après une première journée passée à suivre l'exhumation de la fosse commune de Gea de Albarracin. En arrivant chez lui, il me mène directement à son bureau:

Voilà ma maison, ça c'est mon poste de travail... Des passions que j'ai... Ce sont des choses de l'association... Des pochettes avec les dossiers d'exhumation de fosse, Et en bas, j'ai un grand bureau et toutes mes étagères sont remplies de livres, de résumés d'accomplissements de choses... Pleins de choses qui ont à voir avec la mémoire historique et la guerre.<sup>449</sup>

La maison de l'enquêté se présente comme un petit immeuble. Au rez-de-chaussé se trouvent les anciens bureaux de sa femme gestionnaire d'une assurance. Ils sont aujourd'hui réinvestis par Pablo. Il y entrepose les dossiers relatifs à son militantisme mémoriel. Au premier étage se trouve un premier appartement dans lequel l'enquêté vit avec sa femme. Le militantisme de l'enquêté semble structurer sa bâtisse à l'image de ses fondements identitaires. Dans le salon à côté de son bureau, Pablo me fait une première présentation de son militantisme mémoriel:

Je fais ça comme un hobby, comme une passion... Les gens aiment chasser, certains aiment se promener... Moi ces sujets m'ont toujours intéressé... Je leur ai consacré des heures... J'en tire beaucoup de satisfaction... D'aller voir ces familles... Je connais bien la province de Teruel... J'ai marché, j'ai localisé des fosses... J'ai recueilli beaucoup de témoignages pendant des années... J'ai aidé plein de familles... Et là je suis retraité depuis 10 ans... Et je ne fais que ça. Et j'adore... Et je le fais de manière altruiste, je n'ai jamais bénéficié de rien du tout! On ne m'a jamais payé! Personne ne peut rien dire. Je te dis, je trouve beaucoup de satisfaction avec ce travail et ces gens... Des amis que je me fais... Et quand je sors les victimes d'une fosse et que je rends leurs dépouilles à leurs enfants... Des personnes âgées m'ont déjà dit «Je peux mourir tranquille parce que c'était le plus important de ma vie, avoir les restes de mon père et les enterrer avec ceux de ma mère». Toute leur vie avec cette obsession... Et de pouvoir la soulager... De pouvoir les aider... Je suis l'homme le plus heureux du monde... Il ne m'en faut pas plus...<sup>450</sup>

Cette première présentation du militantisme mémoriel de l'enquêté est intéressante dans plusieurs aspects. En effet, ce dernier présente ses actions pour la récupération de la mémoire historique ayant un caractère, voire une visée essentiellement humanitaire. Aussi, Pablo insiste sur le bénévolat de ses activités. Si son association reçoit des rétributions de la communauté aragonaise depuis la promulgation des lois historiques en 2007, il insiste fermement sur leurs strictes utilisations à des fins associatives. Pourtant, cette dépolitisation

---

<sup>449</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>450</sup> *Ibidem*



de son activité ainsi que ces justifications budgétaires font état du caractère hautement politique de ce militantisme. En effet, ces premiers réflexes semblent s'insérer dans un cadre de réponse à l'opposition à ces politiques mémorielles: Pablo veut souligner l'aspect moral et humain<sup>451</sup> de ces entreprises avant toute signification politique<sup>452</sup>. Il leur attribue de la sorte une première forme indiscutable de légitimité dans une Espagne encore en désaccord sur l'écriture de l'histoire de sa période contemporaine.

Ainsi, après des années de militantisme politique et d'activités au sein de sa municipalité et de la province de Teruel, le descendant de victime du franquisme se concentre sur le militantisme mémoriel qui rythme sa vie depuis sa retraite. Cependant, ce militantisme, outre son aspect éminemment humain, s'avère aussi très politique. Le dernier jour de mon terrain à Cella en octobre, j'accompagne Pablo qui m'explique vouloir faire pression à la mairie de Teruel pour obtenir la pose d'une plaque commémorative aux deux maires de cette ville assassinés avant et après la Guerre civile. Pablo explique:

Ils ont tué le maire de Teruel [...] Puis quand Teruel a été reprise par les Républicains pendant un temps... Ils ont mis un autre maire. Et celui-là aussi a été condamné à mort et assassiné après la victoire de Franco. Son fils vit encore, il a 95 ans, je suis très ami avec lui... C'est important pour lui cette reconnaissance de son père ... Je veux lui donner cette satisfaction avant qu'il meurt... On veut revendiquer la figure de cet homme... Du premier maire et du deuxième... Un homme de l'UGT. On veut poser une plaque commémorative sur la devanture de la mairie. Donc, les partis de gauche se sont regroupés: Izquierda unida, PSOE, Podemos et on a fait une pétition à la mairie de Teruel en leur disant qu'on voulait rendre hommage à cet homme... En assemblée on a discuté du thème... On avait la majorité, mais comme il y avait le parti Ciudadanos qui sont centre droit... On a essayé de pactiser avec eux car il manquait leur soutien pour que notre proposition soit adoptée... Sinon on pouvait pas, parce qu'ils ont la majorité à la municipalité de Teruel, ça fait des années qu'ils gouvernent parce qu'on est pas capable... De gagner des élections [baisse la voix]. Et bon au final, ceux de Ciudadanos, même si on a pas les mêmes idées, ils ont compris, ils ont dit d'accord pour la plaque mais seulement si elle est posée à l'intérieur de la mairie... Et devant l'impossibilité de... Ca faisait des années qu'on essayait... On a dit d'accord, et ça a été voté... Mais la maire qui est du PP... Elle doit être extrémiste, elle refuse toute discussion! Tout est prêt, la plaque tout, et elle refuse d'appliquer ce qui a été voté, ça fait deux ans que ça traîne.<sup>453</sup>

Ici aussi, Pablo commence la présentation de son action mémorielle par ses aspects moraux et humains. Très vite, les enjeux politiques cristallisés dans cette entreprise émergent. A la revendication de reconnaissance d'une figure républicaine municipale assassinée

---

<sup>451</sup> Dans le chapitre suivant, nous développerons cette question.

<sup>452</sup> L'opposition fustige des velléités prétendument séparatistes de ces militants mémoriels qui rouvrent des plaies du passé à dessein de division.

<sup>453</sup> Entretien avec Pablo, le 2/11/ 2022, Teruel (traduit de l'Espagnol)

s'agrègent la volonté d'exister à nouveau dans un espace public dominé politiquement par la droite conservatrice. La plaque commémorative est finalement approuvée à condition qu'elle soit posée à l'intérieur du bâtiment de la mairie. Face aux enjeux de la récupération de la mémoire historique, situé dans la publicisation d'une mémoire jusqu'alors stigmatisée ou silencieuse, le choix de la mairie de Teruel s'avère symbolique. La place de cette plaque commémorative renvoie au souvenir du confinement des pratiques de deuil dans l'Espagne franquiste. Enfin, c'est l'indifférence administrative de la mairie qui bloque la pose de la plaque.

Arrivés devant le bâtiment de la mairie de Teruel avec Pablo, seuls deux de membres de l'association de Pablo sont présents. La presse qui a été prévenue est également absente. L'action se limite alors à la remise d'une pétition suivie d'une lettre de relance de l'association qui est déposée en main propre à l'accueil. Quelque peu contrarié, l'enquête ne renonce pas et attend les élections municipales qui ont lieu quelques mois plus tard.

A travers ces différentes trajectoires de descendants rencontrés entre la France et l'Espagne, les manifestations identitaires et politiques sont multiples et s'insèrent dans différents cadres géographiques nationaux et transfrontaliers, familiaux et sociaux. Suivant les générations, elles s'inscrivent dans des changements de paradigmes: la valorisation du passé migratoire en France, la transition démocratique et lois de mémoire historiques en Espagne. Ces changements paradigmatiques, à l'intersection de l'individuel et du collectif, sont perceptibles à travers les trajectoires d'acteurs de ces changements: les militants mémoriels

L'exhumation d'une fosse organisée par Pablo et son association nous permettra de voir comment ces procédures sont une matérialisation même des transmissions mémorielles au sein des familles descendantes de victimes du franquisme, dans notre cas, entre la France et L'Espagne.



## Chapitre 7 : Autopsie sociale de la fosse commune de Gea

*Cacher, c'est laisser des traces*

Walter Benjamin, Oeuvres, IV, Images de pensées, 1925.

Spatialement, la violence de la répression franquiste se lit à travers une multitude de paysages de la péninsule ibériques. Sous la dictature, les fosses communes sont des lieux de mémoire renvoyant à la terreur et à l'exemplarité, consolidant physiquement et symboliquement les racines du Nouvel État<sup>454</sup>. De ce fait, ces lieux où reposent des milliers de victimes de la Guerre civile font partie des crispations mémorielles depuis une vingtaine d'années dans l'Espagne démocratique. Facilitées et financées publiquement depuis la promulgation des lois de mémoire historiques, les exhumations des fosses communes mettent au jour un double contexte de la fosse commune: celui de sa production et celui de son excavation<sup>455</sup>. Faisant cohabiter dans la matière présent et passé violent, les exhumations de fosses sont perturbatrices en termes culturels, politiques, sociologiques et psychologiques.

Les familles descendantes de ces victimes sont au cœur de ces chantiers funéraires et mémoriaux. En effet, par cette dignification de la sépulture de leur défunt, c'est essentiellement la reconnaissance de ce dernier en tant que victime du franquisme ainsi que l'achèvement de leur deuil que visent ces exhumations. De fait, au fil des générations, dans leur rapport au défunt et au lieu dans lequel il repose, ces familles constituent un petit laboratoire de la transmission mémorielle en leur sein que nous étudions.

Mon terrain auprès des membres de deux familles descendantes de victimes en France et en Espagne repose sur ces questions. Pour les enquêtés originaires de Cella, quatre des ascendants d'enquêtés ont été fusillés au début de la Guerre civile (Figure 4). En octobre, lorsque je me rends à Cella, j'assiste à l'exhumation de la fosse commune de Gea de Albarracin organisée par Pablo et son association. Chronologiquement, je rencontre Inmaculada, fille de l'une des victimes de la fosse de Gea en octobre. Deux mois plus tard, je rencontre la fratrie Guia, descendants français dont le grand-père repose également dans cette fosse. Par la suite, à l'issue du second terrain à Cella, je rencontre Eva, cousine espagnole de la fratrie.

---

<sup>454</sup>Ferrándiz, F. (2011). «Autopsia social de un subterrio. Segoría». *Revista de Filosofía Moral y Política*, 45, 525-544.

<sup>455</sup>Ferrándiz, F. (2009). Exhumaciones y relatos de la derrota en la España actual. *Historia, Antropología y Fuentes Orales*, 41, 81-94.

Ainsi, au travers de ce chantier d'exhumation, différentes mémoires et différents rapports au passé s'entrecroisent. Nous avons eu accès au récit militant des acteurs de l'exhumation, au récit intime de quelques-uns des descendants en France et en Espagne. Nous allons ici croiser leurs voix.

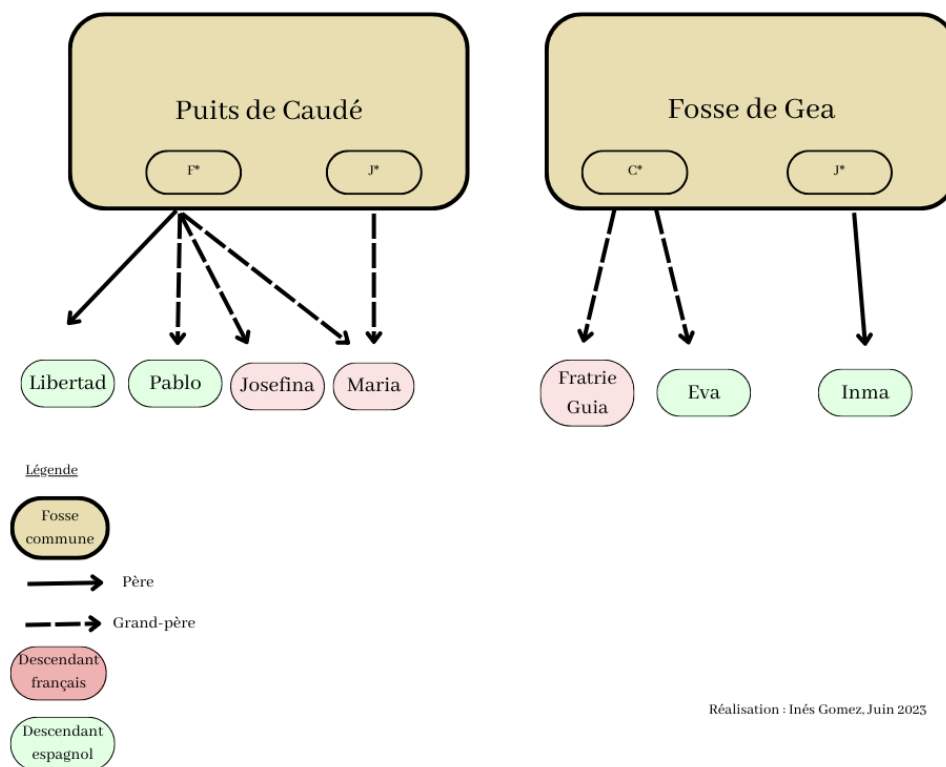


Figure 4 : Ascendants des enquêtés de Cella reposant dans des fosses communes.

L'anthropologue Francisco Ferrandiz a conceptualisé les fosses communes de la Guerre civile espagnole avec la notion de *Subtierro*<sup>456</sup>. Ce néologisme renvoie à la sémantique géologique du souterrain, mais aussi à une sémantique astronomique: *Subtierra*, qui définit une planète dont la masse est inférieure à celle de la Terre et de Vénus. Ainsi, le terme de *Subtierro* renvoie à l'idée que les exhumations mettent à jour des victimes faisant partie d'une autre planète en dessous de nos pieds. Le *Subtierro* n'est pas que métaphorique: l'anthropologue lui donne une dimension philosophique, politique et historique. Il s'agit d'une forme extrême d'exil intérieur en relation avec une expérience de mort violente dans un contexte d'extermination de l'adversaire et d'un oubli social généralisé. Suivant les pratiques du monde des vivants sur terre autour de ces fosses, en passant de l'hommage physique au simple souvenir des victimes par les générations suivantes, l'anthropologue attribue à ces *subtierros* une vie sociale propre. De ce fait, les exhumations mettent en lumière un ensemble de pratiques sociales, de l'échelle institutionnelle à l'échelle intime et familiale.

<sup>456</sup> Ferrándiz, F. (2011). *Op Cit*

# I. Chantiers funéraires, chantiers mémoriaux, chantiers politiques

## A) Un récit de la violence

J'arrive à Cella au cours du deuxième jour du commencement du chantier en octobre 2022. Après un premier entretien avec Pablo, une femme nous rejoint à la terrasse du café où nous sommes installés. Il s'agit d'Irène, restauratrice, membre de l'association A\* qui prend en charge le chantier d'exhumation de Gea avec l'association mémorielle de Pablo. C'est alors que celui-ci met fin à l'entretien tout en me proposant de le suivre sur le chantier.

Durant la vingtaine de minutes de trajet qui nous séparent de Gea, à mesure que les paysages défilent, Pablo me livre l'histoire de la répression qu'ils recèlent: une fosse commune adossée à une maison abandonnée, ancien point de vente où s'arrêtaient les charrues en direction de Teruel, dont les familles ont bravé l'interdiction d'exhumer les corps dans les années 1960 ; une route qui mène vers la *Sierra* la chaîne de montagne où sont en train d'être localisées de nouvelles fosses, et enfin le récit de la fosse en plein chantier d'exhumation à Gea. Le descendant militant mémoriel explique la difficulté du travail de localisation et de sondage des terrains: aucune trace administrative n'atteste ces exécutions sommaires. Les emplacements des fosses reposent sur une mémoire collective ainsi que sur les supputations des descendants de personnes ayant été témoins de ces tueries.

Les douze victimes enterrées dans cette fosse commune sont assassinées la nuit du 16 septembre 1936. Dans la mémoire collective du village, cette nuit est connue comme «La nuit noire de Cella»<sup>457</sup>. Douze hommes sont arrêtés et fusillés dans le fossé de la route à la sortie du village de Gea de Albarracin, treize femmes sont emmenées et fusillées dans le cimetière d'Albarracin, village mitoyen de Gea. Pablo explique que ces dernières victimes sont localisées dans la mesure où les cimetières disposent d'un registre strict. De fait, il raconte avoir passablement insisté auprès du prêtre et du maire de la municipalité de Albarracin il y a quelques années avant d'avoir accès aux registres funéraires. La fosse de Gea, quant à elle, dans la mesure où elle est adossée au fossé de la route, n'a pas de localisation précise. Une plaque commémorative est érigée en 1980 sur le terrain supposé de la fosse permettant aux familles de venir se recueillir librement sur ce lieu. On peut lire sur cette plaque le nom des douze victimes, la date des exécutions et le motif: le coup d'État franquiste. Dans un premier temps, la plaque est fabriquée en bois. Suivant plusieurs actes de vandalisme, un artisan

---

<sup>457</sup> Traduction: *La noche negra*

originaire de Cella s'attèle à la soudure d'une plaque indestructible. Depuis, divers aménagements ont été effectués qui témoignent non seulement du temps écoulé mais aussi des moyens financiers mis en œuvre pour la mémoire des vaincus en Espagne (Photographie 16)



Photographie 16 : aménagements de la fosse commune de Gea. Source; Inés Gomez, Octobre 2022.

En 2012, une petite plaque en céramique typique de la province est érigée, elle a une fonction essentiellement funéraire. On peut y lire «*Para los que un día se fueron, el recuerdo de los que queremos, nunca os olvidaremos. Cella, 1/09/2012*»<sup>458</sup>. A quelques mètres de cette petite stèle et de la plaque commémorative, une sculpture en bronze domine l'espace. Alors qu'il nous présente les lieux, Pablo explique:

Ça, on l'a fait l'année dernière... On s'est dit qu'il fallait faire quelque chose en plus et on est allés voir des artisans d'un village de Cuenca... Je leur ai donné quelques indications... Je voulais simuler une fusillade, une mort... Ils ont conçu un projet en miniature et on a beaucoup aimé... Donc c'est une personne agenouillée les mains liées, un homme avec un pistolet.<sup>459</sup>

<sup>458</sup> Traduction: Pour ceux qui un jour sont partis, le souvenir de ceux qui vous aiment, nous ne vous oublierons jamais.

<sup>459</sup> Entretien avec Pablo, le 30/10/ 2022, Gea (traduit de l'Espagnol)

À la relative discrétion des plaques commémoratives, cette nouvelle installation dans sa matérialité et son symbole fait état de la chronologie dans valorisation mémorielle des victimes du franquisme en Espagne. En effet, en termes financiers, la première plaque représente les premières initiatives mémorielles citoyennes dès la mort de Franco. L'écriture irrégulière nous rappelle qu'elle est fabriquée par un soudeur bénévole. L'autre petite plaque détient une dimension esthétique qui s'agrège à l'aspect commémoratif de la première. Enfin, la dernière sculpture en date, par sa taille et ce qu'elle représente donne à ce lieu une nouvelle dimension. Désormais, les personnes passant par la route A-1515 à la sortie de Gea sont confrontées à la mémoire de ce lieu: celui de la répression franquiste. Les monuments érigés pour la commémoration des victimes du franquisme en Espagne sont nombreux depuis l'ouverture des fonds publics pour la récupération de la mémoire. Ces monuments massifs donnent un caractère pérenne à la mémoire qu'ils célèbrent<sup>460</sup>. Ici, la violence franquiste est exposée en même temps que le statut de victimes des civils républicains qui repose dans cette fosse est mis en exergue.

---

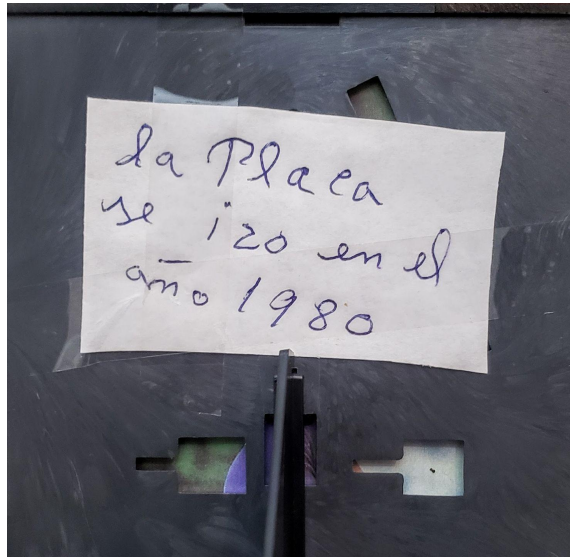
<sup>460</sup>Alonso Carballés, J. (2017). «Memoria(s) de piedra y de acero: Los monumentos a las víctimas de la Guerra Civil y del franquismo en el País Vasco». *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, 18.



Dans la mesure où les premières initiatives d'aménagement sont isolées et qu'elles datent de périodes ultérieures aux mouvements mémoriaux et aux regroupements associatifs de descendants, aucune trace administrative ne rend compte la chronologie de ces aménagements. Le lendemain de cette première visite de la fosse de Gea, alors que nous nous entretenons Pablo et moi-même avec Inmaculada, fille de l'une des victimes de cette fosse, cette dernière nous fournit une trace de ce premier aménagement. On l'a vu dans le chapitre 4 de ce travail, pour cette descendante de 94 ans qui ne peut plus se déplacer, les écriteaux derrière les photographies affichées dans son salon leur donne une fonction tombale et commémorative.



Photographies : Mère et tante de Inmaculada posant devant la plaque de la fosse commune de Gea en 1980 à l'inauguration de la plaque en acier. Source: Inés Gomez, octobre 2022.



## B) Des militants politiques et mémoriels

Entre le 30 octobre et le 1er novembre 2022, j'assiste à trois jours de chantier sur les cinq. Dans la mesure où l'équipe d'archéologues investit le terrain du lever au coucher du soleil, je n'ai pu m'entretenir avec eux que de manière informelle: quelques minutes lors de trajets en voiture ou lors de discussions collectives au moment du repas. Ainsi, j'assiste au chantier dans un climat ambiant de concentration silencieuse ponctuée par le bruitage du bulldozer. (photographie 19).



Photographie 19: Equipe d'ArqueAntro au cours du troisième jour de chantier d'exhumation de la fosse de Gea. Source: Inés Gomez, 1/11/2022.

Durant les travaux, je discute individuellement et sporadiquement avec les quatre techniciens de cette association dont le regard aiguisé est attentif au moindre ossement ou matériau qui pourrait affleurer. Les quatre techniciens, tous nés à la fin des années 1970, me présentent leur travail à la lumière de leur histoire familiale, actrice de la Guerre civile. Ces loyautés à leur passé familial ne sont pas l'unique raison du choix de ces descendants à pratiquer une archéologie médico-légale de la période contemporaine espagnole. Angel m'explique l'inflexion de sa pensée politique au moment des mouvements du 15M auxquels il participe l'année de ses 20 ans alors étudiant en anthropologie. Le 15M, aussi connu sous le nom du Mouvement des Indignés, est un mouvement citoyen né en 2011 dans une Espagne frappée de plein fouet par la crise économique et financière mondiale de 2007. Dans ce mouvement qui prône plus de démocratie, les questions mémorielles sont, *de facto*, de nouveau abordées. Malgré la loi de mémoire historique promulguée en 2007, les archéologues rencontrés s'agacent tous du manque de fonds mis en place par les gouvernements, mais aussi leur invariabilité: selon le gouvernement en place le déblocage d'un fonds est plus ou moins aisé. Toni, archéologue spécialisé dans l'exhumation de fosses communes après des années de bénévolat m'explique:

Quand il y a des gouvernements conservateurs... En Espagne, on ne comprend toujours pas pourquoi il y en a, mais bon... Les gouvernements conservateurs sont parfois très réactionnaires et ils s'opposent aux exhumations... Pour des questions politiques évidentes. Et parfois, ils ne comprennent pas que c'est aussi une question de droits humains, ils priorisent leur idéologie politique... Mais vraiment parfois on est confronté à des gens philo fascistes, et c'est très compliqué... <sup>461</sup>

Les mots de l'archéologue renvoient aux crispations politiques cristallisées par ces lieux de mémoire. Plusieurs conceptions mémorielles leurs sont accolées<sup>462</sup>:

- Une conception réactionnaire qui refuse le statut de victimes à ces civils.
- Une conception dubitative émanant de la mémoire de la transition démocratique. L'exhumation de ces fosses ré-ouvrirait des plaies d'une violence politique qui a bousculé l'Espagne dans un conflit civil.
- Une conception attachée aux droits de l'homme visant des horizons de pacifications et une certaine dépolitisation des violences passées.
- Une conception mémorielle et militante, qui entend par là même exhumer une histoire passée sous silence en documentant cette violence politique.

---

<sup>461</sup> Entretien avec Toni, Gea de Albarracin, 01/11/2022. (Traduit de l'Espagnol)

<sup>462</sup> Smaoui, S. (2015). «Fouiller... Militer: Penser la cause des « disparus » du franquisme à l'aune des carrières d'archéologues et d'anthropologues». *Politix*, 110, 35-62.

Il semble que les deux organisations mémorielles en charge de cette exhumation défendent les deux dernières conceptions de ces chantiers. Si en premier lieu ce sont les droits humains, la dignification des victimes ainsi que l'apaisement du deuil des familles descendantes de ces victimes qui sont prônés par ces militants, les discours annexes revendiquent la dimension politique de ces chantiers. A coups de pioches, ces archéologues entendent rebattre les sentiers de l'espace public espagnol, sans délaisser les *subtierros*. En effet, au sens matériel comme au sens abstrait du terme, on entend l'espace public comme un espace social accessible à égalité pour tous les acteurs et qui ne suppose aucune exclusion.

De fait, ces deux organisations fustigent la privatisation d'entreprises d'exhumations. Le troisième soir du chantier, réunis à la table d'un restaurant de Cella, les archéologues se font passer de mains en mains une photographie sur un téléphone. A mesure que les invectives indignées se succèdent, l'un d'eux m'explique qu'il s'agit de la couverture d'un article de journal qui traite de l'exhumation d'une fosse commune dans le Pays basque, prise en charge par une entreprise privée. Sur la prise de vue, on aperçoit une archéologue qui dépoussière un squelette tout en écrasant du pied un crâne au fond de la fosse. Pour les membres de l'association A\*, ce manque de professionnalisme s'explique par la délégation de ce chantier au secteur privé. Le manque de temps et la conception salariée de ces travaux empêchent une approche soignée et protocolaire de la pratique de l'archéologie médico-légiste. Même si ces derniers sont également salariés au sein de leur regroupement associatif, leur indignation n'en reste pas moins légitime. Elle peut aussi se lire à travers le rapport mémoriel de ces acteurs à leur métier: vidé de toute sa substance politique, ce métier s'avèrerait vain et bâclé.

De ce fait, à travers la lecture mémorielle et politique de ces chantiers, on peut suivre le cours actuel de la vie sociale de ces *subtierros*. Leur excavation symboliserait l'intégration posthume de ces victimes à l'espace public espagnol duquel ils ont été exclus durant toute la dictature. Il s'agit également d'une intégration à un espace démocratique qui comme pour la notion d'espace public, désigne un espace social où la capacité d'initiative politique est reconnue égale à l'ensemble des acteurs<sup>463</sup>.

---

<sup>463</sup>Gayet-Viaud, C. (2015). «Les espaces publics démocratiques à l'épreuve du terrorisme». *Métropolitiques*.

## C) Bilan de l'exhumation

Tout au long du chantier, le parcours administratif de cette entreprise mémorielle se complexifie. Pour en résumer les étapes, Pablo, sous l'égide de son association, met en place le projet en répondant à la demande des descendants. C'est alors que s'engage la procédure d'excavation: les familles descendantes délèguent la responsabilité du chantier à l'association mémorielle qui engage un travail de localisation à l'aide de témoins. Le gouvernement d'Aragon, après examen du projet préparé par Pablo, concède une part du budget de la région dédié à la récupération de la mémoire historique. Par la suite, des tests ADN sont faits sur les descendants et Pablo engage l'équipe d'archéologue chargée du chantier. Ce projet d'exhumation apparaît comme l'aboutissement commémoratif du lieu: tous les premiers mai, Pablo m'explique que la fosse de Gea fait partie d'un circuit d'hommages, elle est la seconde étape après les Puits de Caudé.

Durant les quatre jours d'exhumation, les acteurs de son excavation sont inquiets. Dans la mesure où ils ne disposent d'aucune localisation précise, ils craignent que la nouvelle route qui recouvre l'ancienne ne recouvre aussi l'ancien fossé. Ces doutes se confirment lors de la deuxième journée d'exhumation: des fleurs en plastique sont trouvées adossées au talus à 4 mètres de profondeur. La restauratrice présente sur le chantier, au vu de leur état de détérioration, estime qu'elles ont plus d'une vingtaine d'années.

Le dernier jour du chantier tombe un premier novembre, fête de tous les saints dont les rites funéraires sont importants en Espagne. Alors que les habitants de Cella et Gea s'affairent dans la commande de fleurs et dans l'ascension jusqu'à leurs cimetières respectifs, les archéologues continuent de chercher le toit du *subterro*. Il est à noter qu'aucun des descendants ne se rend en ce jour à la fosse de Gea pour se recueillir ou assister au chantier. Après avoir ratissé tout le secteur où la fosse peut potentiellement se trouver, devant l'impossibilité de creuser le talus plus en profondeur, les archéologues décident de creuser tout azimut au niveau de la plaque de commémoration. Bien que la composition de ce niveau de la zone soit essentiellement rocheuse, Inmaculada rencontrée chez elle le deuxième jour du commencement du chantier, assure que la fosse se localise en dessous de cette plaque. Ici, on comprend la fonction première de pierre tombale de la plaque commémorative avec l'adaptation du récit mémoriel de cette descendante à travers l'organisation de l'espace de la fosse commune. Sur la photographie 20 et 21, on peut voir les notes de terrain de Toni ainsi que la tentative finale d'excavation au niveau de la plaque.



Photographie 20 et 21: Carnet de terrain de Toni et son croquis des tranches de terrains creusées ; Toni scrutant les affleurements de terre au niveau de la plaque commémorative. Source: Inés Gomez, 01/11/2022.



Malgré la contrariété de Pablo de ne pas avoir trouvé la localisation des victimes, le militant ne se résigne pas. Il m'explique qu'après avoir effectué un rapport justifiant les dépenses de l'association, il compte faire une demande de travaux plus poussés à la région pour creuser à l'endroit où la nouvelle route recouvre l'ancien fossé.

La poursuite de ces travaux s'avère toutefois compliquée. Le chantier terminé, Pablo reçoit un appel d'un employé de l'entreprise rénovatrice des routes: en creusant contre le talus, la mini-pelle aurait endommagé la route. Au cours d'une discussion animée, l'employé menace de poursuites judiciaires le militant. Lorsque je reviens en Janvier à Cella, Pablo m'explique que les tensions se sont apaisées devant l'état véritable (non détérioré) de la route malgré les fouilles au niveau du talus.

Aussi, Pablo profite de la présence des archéologues dans la région pour localiser une autre fosse dans la localité de Rodenas à quelques kilomètres de Cella et de Gea. Pourtant, cette fois-ci, Pablo n'obtient pas le consentement des familles pour entreprendre les démarches pour exhumer la fosse. Pablo me raconte:

Il y a 10 ans par là, j'ai rencontré une femme à Teruel... Moi j'étais syndiqué à l'UGT et elle est aux commissions ouvrières... On s'est croisé en manifestation... On se connaissait un peu. Elle savait que je m'occupais de chercher des gens. Un jour, elle m'a demandé si je pouvais exhumer son grand-oncle... Elle pensait que les gens de sa famille étaient tous d'accord... Donc moi de mon côté, j'ai fait les démarches... Le gouvernement nous a donné les financements. J'ai donc envoyé à la famille de cet homme les papiers pour déléguer à l'association le chantier... Et au final, cette femme me dit que la famille proche ne voulait rien savoir de ce mort... De cet homme... Et moi, je comprenais pas... Donc j'ai essayé de leur parler à mon tour, mais ils ne voulaient pas... Le fils dit que petit, il a beaucoup souffert d'avoir perdu son père... Mais qu'il s'en est remis, que trop de temps à passé... Ce sont des arguments et des raisons que je comprends... Les filles de cet homme ne veulent rien savoir non plus, elles m'ont dit de ne rien toucher, de ne rien faire...

Et l'autre victime de cette fosse, un fils est encore en vie à Barcelone et il refuse aussi... Il nous a reçu très aimablement mais il nous a dit «Pourquoi sortir mon père 70 ans se sont écoulés, il ne reste que des os». Je lui ai expliqué ce qu'on faisait, qu'on sortait des centaines de personnes dans toute la province... Que certes ce sont seulement des restes mais c'est pour les rendre aux familles... Mais il n'a pas voulu... Il a dit qu'il y réfléchirait mais au final rien... Bon, on va quand même tenter de localiser la fosse, peut-être qu'ils changeront d'avis.<sup>464</sup>

Ici, on note les intérêts politiques et affectifs divergents entre différents membres d'une famille descendante de victime du franquisme et un entrepreneur de la mémoire<sup>465</sup>.

<sup>464</sup> Entretien avec Pablo, le 1/11/ 2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>465</sup>Baussant, M., Chauliac, M., Dos Santos, I., Ribert, E., & Venel, N. (2017). Introduction. *Communications*, 2017, 7-20.



C'est une nièce éloignée qui entreprend des démarches pour sortir son oncle alors que ses descendants proches ne l'avaient pas envisagé. C'est son engagement politique qui semble réveiller un rapport particulier au devenir de ce défunt qu'elle souhaite exhumer. Pourtant, les descendants proches s'y opposent catégoriquement. Il est intéressant de voir la manière dont Pablo s'en remet à différentes générations tentant de trouver un membre dont le rapport mémoriel au passé familial rejoindrait le sien et celui de la descendante éloignée. Devant cette insistance, on note ici certaines limites d'un militantisme mémoriel qui se revendique émaner des familles de descendants elles-mêmes. On peut aussi lire une certaine confrontation mémorielle entre le devoir de mémoire porté par le militant et le droit à l'oubli revendiqué par les familles. Cette confrontation mémorielle nous renvoie à deux notions mémorielles dos à dos: le «devoir de mémoire» induit ici un certain «abus de mémoire» face à une famille réticente.

La notion de devoir de mémoire est le résultat d'un long processus mémoriel en France depuis les années 1970: celui de l'émergence de la mémoire de la Shoah. Le procès de Klaus Barbie en 1987 porte au grand jour cette notion, à savoir la légitimité de demander réparation *à posteriori*<sup>466</sup>. Face aux mutations de l'utilisation de ce concept dans les années 1995, elle tend à devenir une notion en soi. C'est alors que le devoir de mémoire est vivement critiqué dans le monde académique. La notion d'abus de mémoire émerge, théorisée à l'encontre du devoir de mémoire. Ce n'est pas la mémoire mais les usages induits par son devoir qui sont discutés: si la mémoire est nécessaire, en vue de quelle action est-elle convoquée? Cette notion implique qu'une mémoire peut être manipulée et commandée. Des auteurs comme Paul Ricoeur ont tenté de trancher: le philosophe invite à penser une juste mémoire. Juste en termes quantitatifs, judiciaires ou d'ajustement, on retrouve ici le même nœud qui confronte les personnes revendiquant un devoir de mémoire et ceux qui dénoncent les abus de la mémoire. Les deux sociologues Sarah Gensburger et Marie-Claire Lavabre refusent de choisir leur camp. Elles proposent l'alternative de la sociologie pour étudier les questions posées par ces deux lectures mémorielles: la question du *comment*, à savoir les dynamiques et mécanismes mémoriels de ces notions. En effet, ces notions font l'impasse sur l'analyse des conditions sociales de production des souvenirs et sur l'historicité des injonctions mémorielles.

---

<sup>466</sup>Gensburger, S., & Lavabre, M.-C. (2005). Entre "devoir de mémoire" et "abus de mémoire": la sociologie de la mémoire comme tierce position». Payot, Müller (Ed.), *Histoire, mémoire et épistémologie: À propos de Paul Ricoeur*, p. 76-95.

Dans notre cas, c'est un conglomérat de mémoires et de régimes mémoriels qui s'entrechoquent rendant compte de la complexité de ces questions: mémoire de la Guerre civile, mémoire du franquisme, mémoire de la répression, mémoire de la Transition démocratique, mémoire du réveil mémoriel espagnol. Face à la dimension politico-démocratique revendiquée des entreprises des associations mémorielles espagnoles, on peut se demander si le soin posthume des victimes du franquisme reposant dans les fosses communes ne relève pas d'une responsabilité étatique et éthique dans l'Espagne démocratique (comme l'ont réaffirmé les récentes lois de mémoire historiques et démocratiques en 2019) plus qu'une responsabilité affective et familiale. Toutefois, il est à noter que tout fonctionnement démocratique est assuré par le pluralisme dans tous ses aspects. Devant ce nœud institué par ces débats, les deux sociologues chargent ainsi les historiens de formuler une histoire alliant unité et diversité<sup>467</sup>.

## II. Les descendants et le *Subtiero*

### A) Les descendants français

Mes interviews avec les descendants dont un aïeul repose dans une fosse commune font état de la pluralité des rapports au à la mémoire familiale de la répression et sa matérialisation dans le débat public mémoriel. Les descendants français originaires de Cella, tous issus de la première génération de victimes, ont des avis qui convergent davantage vers la non exhumation des fosses communes. De fait, aucun ne manifeste une transmission particulière au sein de leur famille vis-à-vis de la mémoire de ces fosses. Leurs positionnement s'encadrent dans des discours mémoriels actuels datant de la résurgence de ces *subtierreos* dans l'actualité.

Maria, cousine germaine française de Pablo, témoigne d'un rapport bien différent aux fosses communes que celui de son cousin, qui on l'a vu, milite pour leurs exhumations. Alors que Pablo a plusieurs fois manifesté son espoir de débloquer un jour un budget conséquent pour exhumer l'immense fosse commune des Puits de Caudé, Maria explique:

Bah, je ne suis pas trop d'accord... Pourquoi remuer les morts? Tout se comprend hein... Je ne discute pas de la volonté de les sortir... Mais dépenser de l'argent pour... C'est comme un sacrilège de les toucher tu sais... Une fois enterrés... Pourquoi les sortir? De toute façon ils vont être ré-enterrés dans des cimetières après... Et ces cimetières vont aussi disparaître... En

---

<sup>467</sup>Gensburger, S., & Lavabre, M.-C. (2005). *Op Cit.*

plus, la plupart du temps, les propriétaires des terrains ont laissé qu'on les aménage...<sup>468</sup>  
[re passe au français] En fait je trouve que c'est violer une tombe. Finalement, ils sont là depuis tellement longtemps...<sup>469</sup>

Il est intéressant de noter que le rapport de cette descendante à la sépulture de ses grands-pères s'inscrit dans un rapport présentiel. Cette dernière, à la différence de son cousin Pablo, n'émet aucune projection vers le passé ni vers le futur. La descendante française se rattache au lieu de sépulture en lui-même et en sa condition présente: un cimetière pour ses deux grands-pères. Aussi, son rapport aux exhumations s'explique par les pratiques funéraires que l'enquêtée leur a accolées au fil du temps.

Plus ou moins, les enfants qui sont intéressés comme moi... Quand on est intéressé on se déplace... On y va... C'est comme aller au cimetière voir mes parents. J'y vais souvent car ma mère n'aurait jamais voulu se faire incinérer... Donc, par respect pour elle, je vais au cimetière je lui apporte des fleurs... Une fois par an quand j'arrive à Cella, d'emblée, tout juste en arrivant<sup>470</sup>, je fais les Puits de Caudé... Après t'a l'impression que t'a fais ta bienheureuse<sup>471</sup>, que ça va mieux... Après au Puits de Caudé, j'y vais aussi le premier mai... ça c'est sacré. Et puis après... Quand je passe avec des gens, je leur montre, j'aime bien leur montrer parce que... Voilà quoi...<sup>472</sup>

En début de citation, Maria parle de sa mère alors qu'il est question de ses pratiques funéraires relatives à ses grands-pères. On entend que la descendante, en plus de l'intérêt pour son histoire familiale qui se manifeste par sa présence aux commémorations du premier mai aux Puits, se rend sur les lieux de cette mémoire familiale aussi pour rendre hommage à sa mère et à son père. En effet, ces deux derniers sont enterrés en France en région parisienne. Pour cette descendante en mouvement perpétuel entre la France et l'Espagne, le lieu de sépulture de ses deux grands-pères s'avère un juste milieu pour commémorer à la fois ses défunts parents à travers qui elle a connu ces grands-pères prématurément décédés. Aussi, on note la dimension identitaire de sa mémoire familiale: faire visiter aux personnes étrangères à Cella ce lieu, c'est parler de son histoire familiale et d'une certaine manière, parler d'elle-même.

Josefina, descendante française, cousine de Maria et de Pablo, se positionne également plutôt contre l'exhumation des fosses communes. Son positionnement relève d'une lecture plus politique qu'anthropologique:

---

<sup>468</sup> Traduit de l'espagnol

<sup>469</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

<sup>470</sup> Original: *Nada mas llegar*

<sup>471</sup> Original: *Beata*

<sup>472</sup> Entretien avec Maria, le 6/12/2022, Villeneuve la Garenne

J: C'est à double tranchant... Pour ceux qui veulent récupérer le... Les ossements et savoir que c'est mon père voilà, le ré enterrer... Bon. Est-ce que réellement tout le monde pense comme ça? Est-ce que c'est pas une source de... d'enveniment... ça risque d'envenimer... Le peu que j'ai suivi... Je veux pas prendre des bribes d'infos, j'ai l'impression que beaucoup s'en servent pour remuer le côté franquiste qui commençait tout doucement, pas s'éteindre... Mais il faut se calmer... Je sais pas, je crains que ça remette de l'huile sur le feu... ça serait dommage, mais je crains que ça réveille de vieilles rancœurs... Je comprends que les gens veuillent récupérer mais est-ce que ce sera le seul enseignement qu'on en tirera... Est ce que ça ne va pas être exploité autrement... Le peu que j'ai lu c'est que certains considèrent qu'on ne doit pas faire ce genre de dépenses... Si on commence comme ça...

Le mari : Il faut les laisser ensemble.

J: Oui c'est vrai... Les retrouver et les laisser ensemble, je pense que ça serait mieux qu'on laisse la fosse... La fosse de Caudé est bien, on met des plaques... Mais ressortir pour que chacun ramène son truc... J'y passe tous les ans, quand je vais au village, je passe forcément devant... Y'a eu des dégradations, c'est dommage... C'est pour ça que je crains que ce soit un bien mais pas seulement... Si on arrive à dégrader ce genre de trucs... C'est pas normal.<sup>473</sup>

Dans les mots de la descendante française, en se positionnant contre les exhumations, on note une conception mémorielle espagnole particulière à laquelle elle a été confrontée. On retrouve ces arguments de «réouverture de plaies» à droite du spectre politique espagnol. Malgré l'état relativement consensuel actuel de la question des fosses communes, les positionnements mémoriels datant de Transition démocratiques sont toujours sensibles. En effet, avant les lois de mémoire historiques, les monuments des Puits de Caudé étaient déjà régulièrement dégradés. L'existence en elles-mêmes de ces fosses communes ne manifeste-t-elle pas déjà d'une situation envenimée de longue date?

Fabien, descendant français a les mêmes doutes à propos de ces exhumations:

L'exhumation des fosses communes... ça dépend... C'est important mais... Quand c'est fait par les petits-fils... Quand ya trop de monde, faut pas chercher... Y'a trop de monde... Ce qui est important c'est de reconnaître l'existence et de... Comment dire... De ne pas oublier... Mais sans haine... Parce que pendant la Guerre civile, des gens sont morts des deux côtés.<sup>474</sup>

On note que le même spectre du passé conflictuel flotte au-dessus du rapport de ces descendants de victimes du franquisme français avec la mémoire de la répression. Odile, aînée de la fratrie Guia, témoigne quant à elle d'une certaine conscience historique et

---

<sup>473</sup> Entretien avec Josefina, le 21/12/2022, Appel Vidéo

<sup>474</sup> Entretien avec Fabien, le 4/01/2023, Houilles

politique de la situation mémorielle en Espagne. Alors qu'elle me parle du ressentiment de son père à son retour en Espagne à la mort de Franco, elle développe:

Après en Espagne, il n'y a pas eu de travail de réconciliation, au Rwanda, il y a eu des tribunaux locaux et tout... Rien a été fait en Espagne, la preuve, aujourd'hui quand on travaille sur les fosses, le nombre de gens opposés...<sup>475</sup>

Malgré cette lecture historique et politique, la descendante de l'exil n'accorde pas d'importance à l'exhumation de son grand-père reposant dans la fosse de Gea. De fait, je l'informe du chantier ayant eu lieu un mois avant notre entretien:

Bah, tu vois ça, donner une sépulture à mon grand-père, je m'en fou... Je comprends que ce soit important pour les gens mais pour moi, une fois qu'on est mort je m'en fou de ce qu'on fait des gens... Je vais jamais au cimetière... Si quand même, les rares fois où je suis allée en Espagne, je suis allée voir... euh... Voilà...<sup>476</sup>

Ainsi, les présupposés autour d'une descendance de victimes du franquisme se sentant concernée par essence aux conditions de sépulture de leurs aïeux se dissipent parmi les différents discours et référents mémoriels qui circulent au sein des sociétés et au sein des familles. C'est aussi un rapport à la mort et aux rites funéraires qui influencent ce positionnement. Dans les mots d'Odile, on note toutefois une certaine difficulté à qualifier de cimetière la fosse commune de Gea. Cela renvoie à la nature première de ces lieux: la production de la terreur sur le long terme.

---

<sup>475</sup> Entretien avec Odile, le 26/12/2022, Bezons

<sup>476</sup> *Ibidem*

Odile me raconte que son père, malgré sa discrétion à propos de leur grand-père reposant dans la fosse commune de Gea et le rejet de Cella, lui émet le souhait d'être incinéré et que ses cendres soient dispersées sur cette même fosse. Odile me fait part de sa grande émotion au moment de se rendre sur les lieux, notamment lorsqu'elle voit le nom de son grand-père sur la plaque:

Mon père, les cendres ne sont pas loin, je sais plus où on les a mises... J'ai beaucoup pleuré la première fois que j'ai vu l'endroit... Je ne l'ai pas connu mon grand-père mais quand j'ai vu son nom... Oh qu'est-ce que j'ai chialé... En plus, c'était au moment où on portait les cendres de mon père.<sup>477</sup>

Lorsque je m'entretiens avec son petit frère Fabien, il fait défiler les photographies de sa famille. Je m'arrête sur l'une d'entre elles dont le lieu m'est familier. Il s'agit du fossé adossé à la route au sortir de Gea. Fabien m'explique qu'il s'agit de la dispersion des cendres de son père. Sur la photo on aperçoit trois femmes âgées alignées et deux hommes en train de creuser (dont l'un est Fabien, l'enquêté à qui je m'adresse et le mari de sa cousine Eva, enquêtée du corpus également). Le visage des femmes est marqué de douleur, le mari d'Eva est endimanché, Fabien ne l'est pas. C'est Maria, l'enquêtée française qui m'a mis en contact avec la fratrie Guia qui se trouve derrière l'objectif. Odile lors de notre entretien, m'a aussi évoqué l'angoisse de sa mère au moment d'enterrer l'urne: elle craignait que celle-ci soit déterrée et détruite par des personnes mal intentionnées.

Cette photo, à travers les différentes couches de générations qu'elle représente ainsi que les discours qui lui sont accolés lors de mes entretiens, fait état de la transmission de la mémoire d'une famille traversée par la répression franquiste. Plusieurs éléments en témoignent, notamment dans les usages de ce lieu de mémoire de la répression franquiste: le père exilé des descendants choisit de rejoindre le *subtiero* de son père, attestant une certaine immuabilité de la condition d'exilé. La prise de vue de cette intimité familiale renvoie aux pratiques commémoratives collectives propres aux fosses communes comme lieu de mémoire de la répression, attestant leur fonction et leur symbole entre individuel et collectif.

## B) Les descendants espagnols

Le rapport à ce *subtiero* des descendants dépend-il de leur origine géographique? Il s'avère que tous les descendants espagnols rencontrés à Cella, sans entrer dans le détail de leur propos, ont témoigné soutenir les entreprises d'exhumations de Pablo. On l'a développé dans le chapitre précédent, les descendants de la première génération rencontrés à Cella sont restés fidèles à l'idéologie de gauche de leurs aïeux victimes du franquisme. Aussi, conformément à leur génération mais aussi à leur lieu de vie et à leur histoire familiale, tous témoignent d'une vive mémoire de la nuit du 23 au 24 février 1981. En effet, à l'annonce de

---

<sup>477</sup> *Ibidem*

l'entrée de l'officier franquiste Tejero en armes au sein du congrès des députés, certains des habitants de Cella partent à leur tour à la recherche d'armes en vue de soutenir le coup d'Etat. Si leurs velléités putschistes sont arrêtées par le refus du roi de soutenir le coup d'État, la population est tenue en haleine toute la nuit. Emma raconte:

Qu'est-ce que j'ai eu peur... Avant, je vivais dans une rue où ils étaient tous de... Et bien sur mon père, il a entendu à la radio Pirenaica... Ils ont tout fermé partout... Une voisine est venue en criant: «Ayyy! Il y en a un qui est entré dans le congrès et qui a tiré!!!» Et je me suis dis, putain de dieu... Un coup d'État!! Et tout... Tout a fermé... Le boulanger n'a pas fait de pain... Parce que... Ils sont sortis chercher des armes, oui, oui des gens d'ici sont partis chercher des armes... Et mon père avait rendez- vous avec le médecin de Cella... C'était un gars de la CNT aussi... Et il a dit à mon père, je me souviens: «Putain de dieu, hier je m'y revoyais déjà...» Je te dis pas la trouille... Qu'est-ce qu'on a eu la trouille cette nuit-là... Et mes voisines... pfff, elles jacassaient en disant que c'était dommage qu'ils aient pas réussi...<sup>478</sup>

Pablo témoigne de la même frayeur, d'autant plus que ce dernier est politiquement engagé depuis la mort du dictateur:

Moi, j'étais déjà mobilisé avec les syndicats... J'étais à Cella en plus à ce moment-là... J'ai eu peur, je me rappelle que mon père a dit «Moi... c'est bon» Il avait la cinquantaine à l'époque... Il m'a dit de faire attention. Je lui ai demandé, mais c'est quoi faire attention: Qu'est ce que je fais? Je m'échappe? Je fuis? Finalement, je suis resté la nuit à attendre... Il ne s'est rien passé mais ici, il y a eu une mobilisation... Les suiveurs de Franco sont allés chercher des armes... Bon, au final, ça ne s'est pas prêté à plus de mobilisation, le roi tout ça...<sup>479</sup>

Clara, fille de Libertad, de passage lors de l'entretien avec sa mère me raconte la réaction de sa grand-mère lorsque l'information de la tentative de coup d'état en Espagne arrive en France:

Ma grand-mère ne me racontait rien, mais je me rappelle d'une seule chose: on regardait la télé... Et bam, ils parlent du coup d'état... Et la ma grand-mère a crié «qu'est-ce qu'il s'est passé, qu'est-ce qu'il s'est passé!!!» À l'époque, ce n'était pas comme maintenant... On a essayé d'appeler un frère à elle pour avoir des nouvelles de Pablo... Mais personne ne répondait... Je me rappelle de ma grand-mère qui a dit «Pas encore... Pas encore» comme si elle revivait le truc... Je m'en rappelle comme une après midi super chaotique où tout le monde appelait tout le monde, où personne répondait... Parce que toutes les lignes étaient saturées.<sup>480</sup>

---

<sup>478</sup>Entretien avec Emma, le 30/10/2022, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>479</sup>Entretien avec Pablo, le 20/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

<sup>480</sup> Clara dans l'entretien avec Libertad, le 21/01/2023, Cella (traduit de l'Espagnol)

Pour ces descendants de victimes du franquisme espagnols à Cella, la mémoire de la répression, dans la mesure où elle a été ravivée par l'instabilité politique de l'Espagne en pleine transition démocratique, s'est rapprochée géographiquement comme temporairement. Cette nuit-là, le *subterro* de leurs aïeux a tremblé sous leurs pieds.

A travers les récits des différents acteurs des exhumations des fosses communes (des militants aux descendants), plus que la fonction de deuil véhiculée à la récupération des ossements, les questions politiques soulevées par les exhumations engagent une mémoire de la répression. En d'autres termes, la mise à jour de cette mémoire portent les questions politiques épineuses des différentes étapes de la vie de ces *subterros*.





# Conclusion

*Ce mémoire, résultat d'une enquête de terrain menée sur deux années, tente de retracer le fil de la transmission mémorielle au sein des familles descendantes du franquisme de part et d'autre des Pyrénées. A travers un corpus difficilement constitué, les témoins de la transmission de cette mémoire que j'ai rencontrés m'ont indiqué les chemins de cette transmission de plusieurs manières. A travers ces pages, j'ai essayé de les comprendre au mieux, à mesure que je les ai empruntés. J'espère avoir été fidèle à leurs singularités.*

Après l'éclatement spatial des familles victimes du franquisme provoqué par la Guerre civile et la dictature, la mémoire de ces événements a été transmise et réceptionnée par les descendants dans différents cadres: géographiques et temporels. A mesure que les premières générations descendantes de l'exil et de la migration m'ont fait le récit de la transmission mémorielle au sein de leur famille, les grandes lignes de l'histoire de la France des Trentes glorieuses se sont dessinées. Par là même, le rapport au passé et la mémoire familiale des descendants de la seconde génération rencontrés rendent compte de ses conditions sociales et historiques de production, bien différentes de celles de leurs parents. Les enquêtées Emilie, Hélène, Francine et Josiane ont pu largement en rendre compte. En filigrane des entretiens avec les descendants français, une mémoire de la répression de leur famille en Espagne est structurelle, dessinant également les grandes lignes de l'histoire contemporaine espagnole. La mémoire de l'exil et de la migration s'y adosse et se manifeste de manière plurielle au sein des générations et au sein des mêmes familles: allant du rejet de la terre d'origine, théâtre de la souffrance de leur famille, à l'importante nostalgie liée à la perte de ses ascendants. Dans les trois familles étudiées, le lien à la famille espagnole, s'il est fluctuant suivant les générations et les époques, n'en est pas moins fondamental dans ces mémoires.

De l'autre côté de la frontière, la transmission de la mémoire familiale dont ont témoigné les enquêtés trace des conditions sociales de transmission et de souvenir très différentes. A Cella, les enquêtés nés pendant la post-guerre font état de différentes formes de transmission au sein de leur famille sous le franquisme. Toutefois, la condition de descendant de vaincus semble avoir particulièrement pesée sur leur destinée au sein de l'Espagne du premier franquisme. Aussi, peu importe les générations de descendance, à l'instar des enquêtés français, il s'avère que le contact transfrontalier entre ces familles tend à réveiller

une certaine conscience historique de ce passé familial. En effet, chacun des descendants a témoigné du savoir précoce des raisons de ces séparations, notamment à travers les conditions matérielles d'existence très différentes dans une France en plein essor de consommation et une Espagne franquiste encore en cours de modernisation. De fait, même lorsque la migration n'a pas été forcée, les cousins espagnols ont politisé le départ massif de vaincus pendant la période de la post-guerre.

Aussi, au sein de notre corpus, la mémoire des familles traversées par la répression franquiste se matérialise de manière concrète à travers certains objets. Leur observation, associée à leur historicisation et au récit des descendants, rend compte du caractère mythique que peut revêtir une mémoire familiale. Aussi, à partir de leur consécration mémorielle, la transformation des usages de ces objets renvoient aux différents enjeux de leurs détenteurs. Dans le traitement et le soin apporté à ces objets à travers le temps, on peut lire les différents chemins de la transmission et de la réception de cette mémoire. Ces objets peuvent être également vecteurs de liens. On pense notamment à la photographie du grand-père assassiné de la Fratrie Guia, à ses tribulations dans l'espace et dans le temps, et aux différentes mémoires et rapports au passé familial qu'elle cristallise. Elle est le produit et le témoin de différentes histoires en même temps qu'elle est porteuse de différentes mémoires familiales entre la France et l'Espagne.

Aussi, à mesure que le lien est entretenu au fil des générations, il est le moteur de rapprochements comme de dissensions. En effet, à travers les différentes trajectoires de descendants rencontrés entre la France et l'Espagne, les manifestations mémorielles et politiques sont multiples et s'insèrent dans différents cadres: géographiques (nationaux voire transfrontaliers), familiaux (affectifs et générationnels) et sociaux (classistes et générationnels). Suivant les générations, elles s'inscrivent dans des changements de paradigmes: la valorisation du passé migratoire en France, la transition démocratique en Espagne et les lois de mémoire historiques de part et d'autre des Pyrénées. Ces changements paradigmatiques, à l'intersection de l'individuel et du collectif, sont perceptibles à travers les trajectoires d'acteurs concrets de ces changements: les militants mémoriels. Cette approche par l'identité politique, nous permet d'ouvrir véritablement notre champ de réflexion au-delà du cercle familial. Ont affleuré les dynamiques historiques et sociales dans lesquelles s'insèrent tous les acteurs sociaux de la transmission.

Enfin, l'observation de l'exhumation de la fosse commune de Gea associée aux discours de certains des descendants s'est érigée comme une synthèse de notre réflexion portant sur la mémoire de la répression au sein des familles descendantes de victimes du

franquisme. Au sein de notre corpus, le rapport aux exhumations et l'importance qui leur est apportée, nous apparaissent éminemment géographiques. Alors que la descendance française témoigne d'un certain apaisement mémoriel relatif à la mort précoce de leurs ascendants victimes du franquisme, les enquêtés espagnols à Cella lui accordent une importance notoire. De fait, les descendants y associent une vive mémoire de la Transition démocratique et de ses moments d'ébranlement, notamment avec la tentative de coup d'État le 23 février 1981.

Ainsi, ces mémoires individuelles et ces différents rapports au passé familial dessinent non seulement une périodisation des encadrements sociaux de la mémoire mais aussi une spatialisation de ces derniers. En Espagne, pour des raisons géographiques et nationales, les cadres sociaux qui entourent la mémoire de la Guerre civile et de la répression sont d'autant plus mouvants. Dans certains discours des enquêtés espagnols, peu importe la manière dont elle est appropriée, leur mémoire familiale traversée par la répression est projetée au dehors dans l'espoir d'une construction historique unifiée.

Ce travail, depuis le point de vue transfrontalier, a tenté de mettre en exergue les différentes dynamiques de transmission mémorielle au sein des familles entre la France et l'Espagne. Les discours des enquêtés de ce corpus, passés au crible de ces questions, ont témoigné de la forte concomitance entre intime et politique, entre individu et collectif. De fait, cette étude gagnerait à élarger d'autant plus son terrain pour une véritable approche par cas de familles descendantes de victimes à travers les différentes générations de part et d'autre des Pyrénées.

En janvier 2023, la veille de mon départ de Cella, je retrouve quelques amis dans un bar proche de la mairie et de la place principale du village. La fermeture tardive de ce bar rassemble la jeunesse de Cella à toutes les périodes de l'année. Ce soir-là, les clients s'agglutinent au rez-de-chaussée pour fuir la tempête de neige qui s'abat à l'extérieur. Dans les vapeurs de l'alcool, la musique bat son plein, les classiques du rock espagnol s'enchaînent. Alors que l'heure de fermeture annonce la fin des festivités, la chanson *Otra noche* du groupe de punk Kaotiko commence. Les groupes de jeunes présents, tous âgés entre 18 et 35 ans, se rassemblent au milieu de la pièce, pour danser et reprendre dans l'exaltation générale les paroles de cette célèbre chanson anti-système: «*Sin politica y sin dios, sin que nadie me sujete!*»<sup>481</sup>. C'est alors qu'un jeune homme juché sur une table hurle « ROJOS!». Hilare, l'invective du jeune homme s'apparente à une boutade. Si la petite foule dansante réagit en rigolant, les festivités s'arrêtent de manière soudaine. La chanson s'achève sans la jubilation initiale qu'elle avait dans un premier temps provoquée: «*Hoy no seré amigo de nadie, vete a soñar; me voy a colocar*»<sup>482</sup>, qui renvoie au désarroi d'une génération du désenchantement qui a suivi la Transition démocratique.<sup>483</sup>

A travers cette anecdote qui pourrait sembler anodine, dans l'humour et les réactions provoquées par le hurlement *Rojos* lancé à l'assemblée tel un rappel ou une mise en garde, affleure une mémoire du conflit qui réveille même les corps des générations les plus jeunes.

En effet, la mémoire collective espagnole et ses différentes strates sont agitées par de nouvelles (bien qu'anciennes historiographiquement parlant<sup>484</sup>) récupérations très politiques de l'histoire récente du pays. Ces dernières, entremêlées dans différentes mémoires (familiales, générationnelles et politiques) annoncent le temps long du défi historique et mémoriel à la base des fondements démocratiques de l'Espagne.

---

<sup>481</sup> Traduction: Sans politique et sans dieu, sans que personne n'ait prise sur moi.

<sup>482</sup> Traduction: Aujourd'hui je ne serai l'ami de personne, va-t-en rêver, je vais me défoncer.

<sup>483</sup> Jordi C., (2021) (coord.) *Histoire de l'Espagne contemporaine*, Chapitre 21: Entre movida y desencanto, p354.

<sup>484</sup> Vorms C., et Richard E., (2015) *Op cit.*



# Annexes

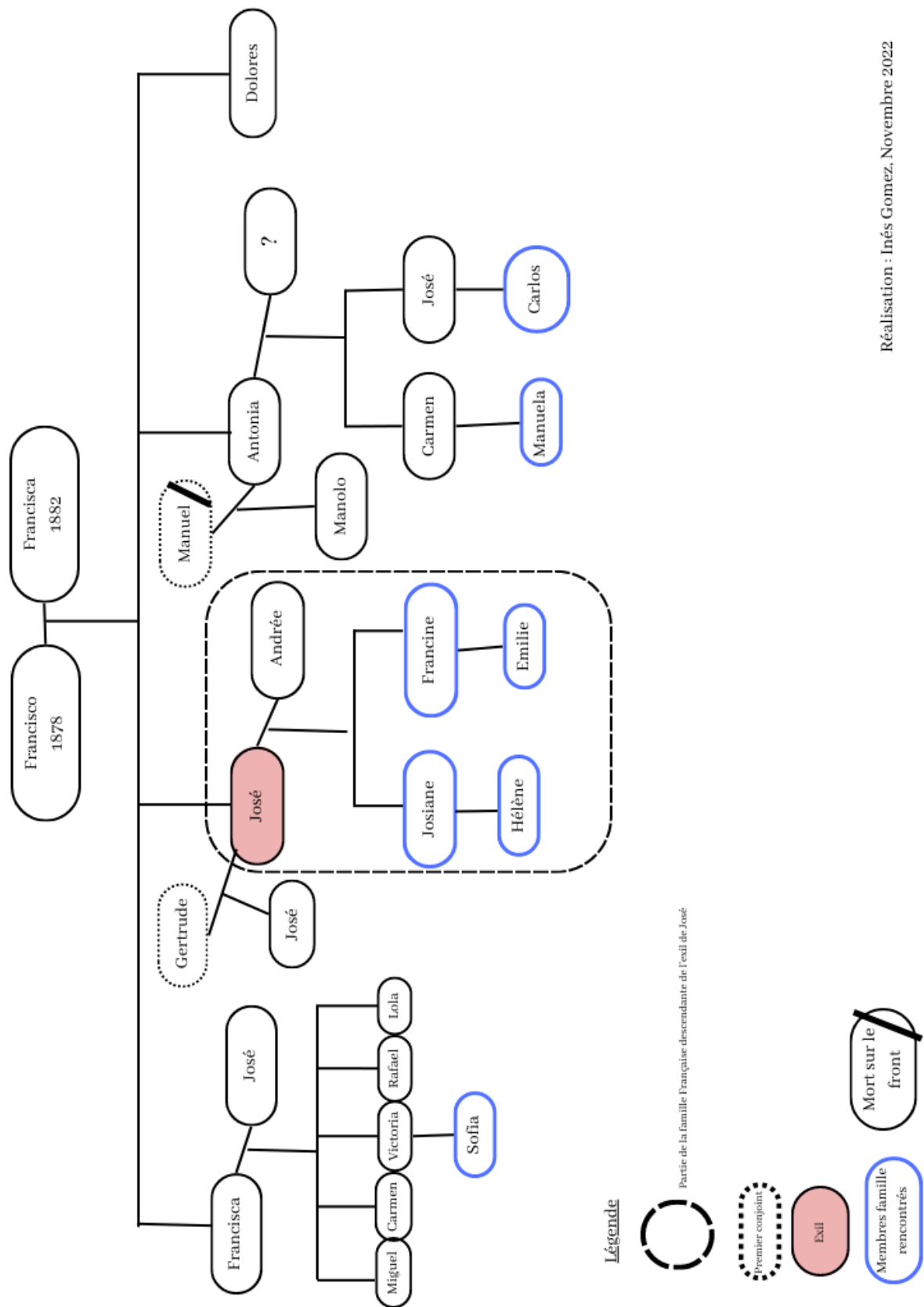
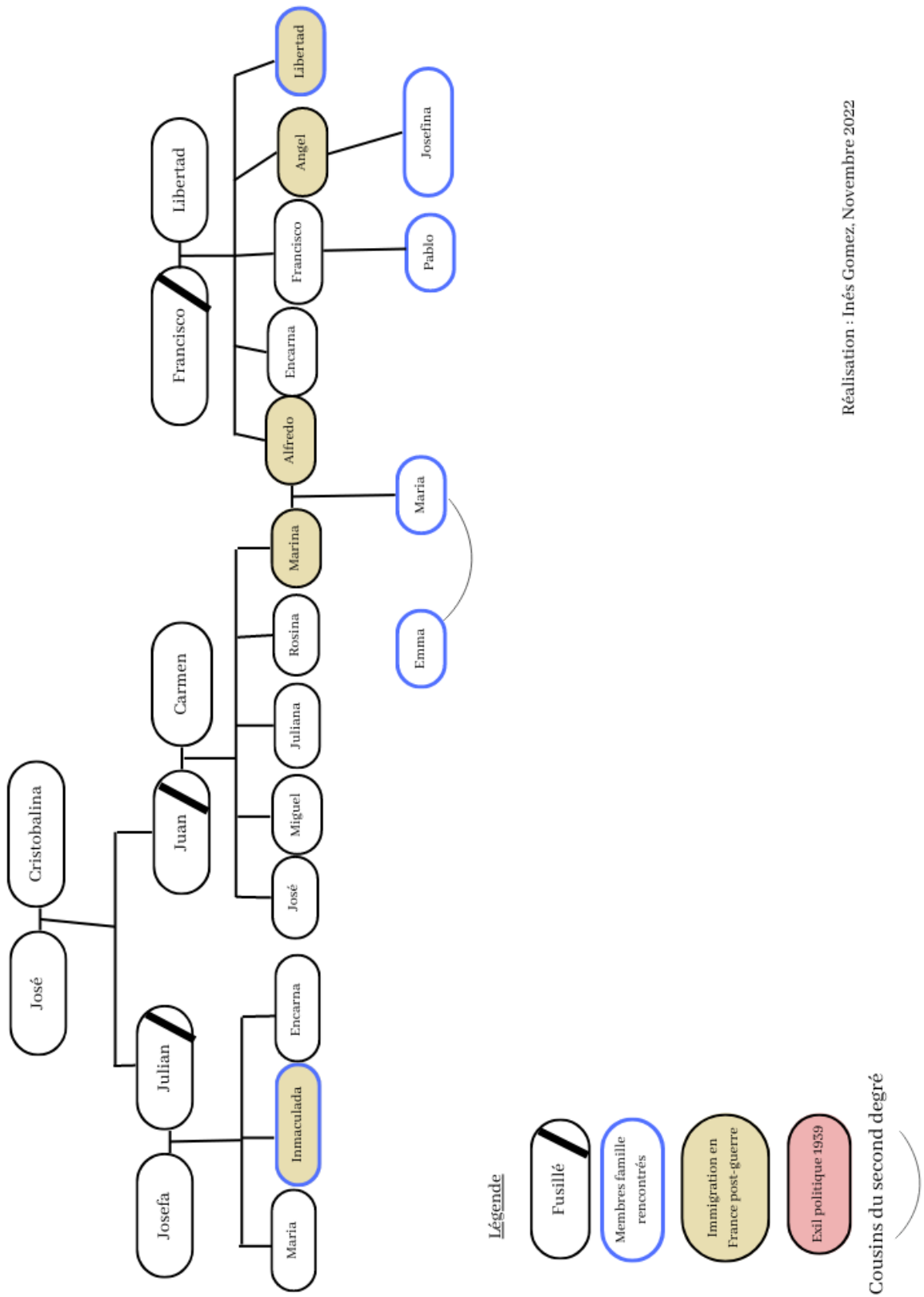


Figure 1: Arbre généalogique approximatif d’Emilie et de sa famille espagnole construit à partir des descendants rencontrés. Réalisation: Inés Gomez, 2022.





Réalisation : Inés Gomez, Novembre 2022

Figure 2: Arbre généalogique approximatif de la famille de Maria et de sa famille espagnole construit à partir des descendants rencontrés. Réalisation: Inés Gomez, 2023.

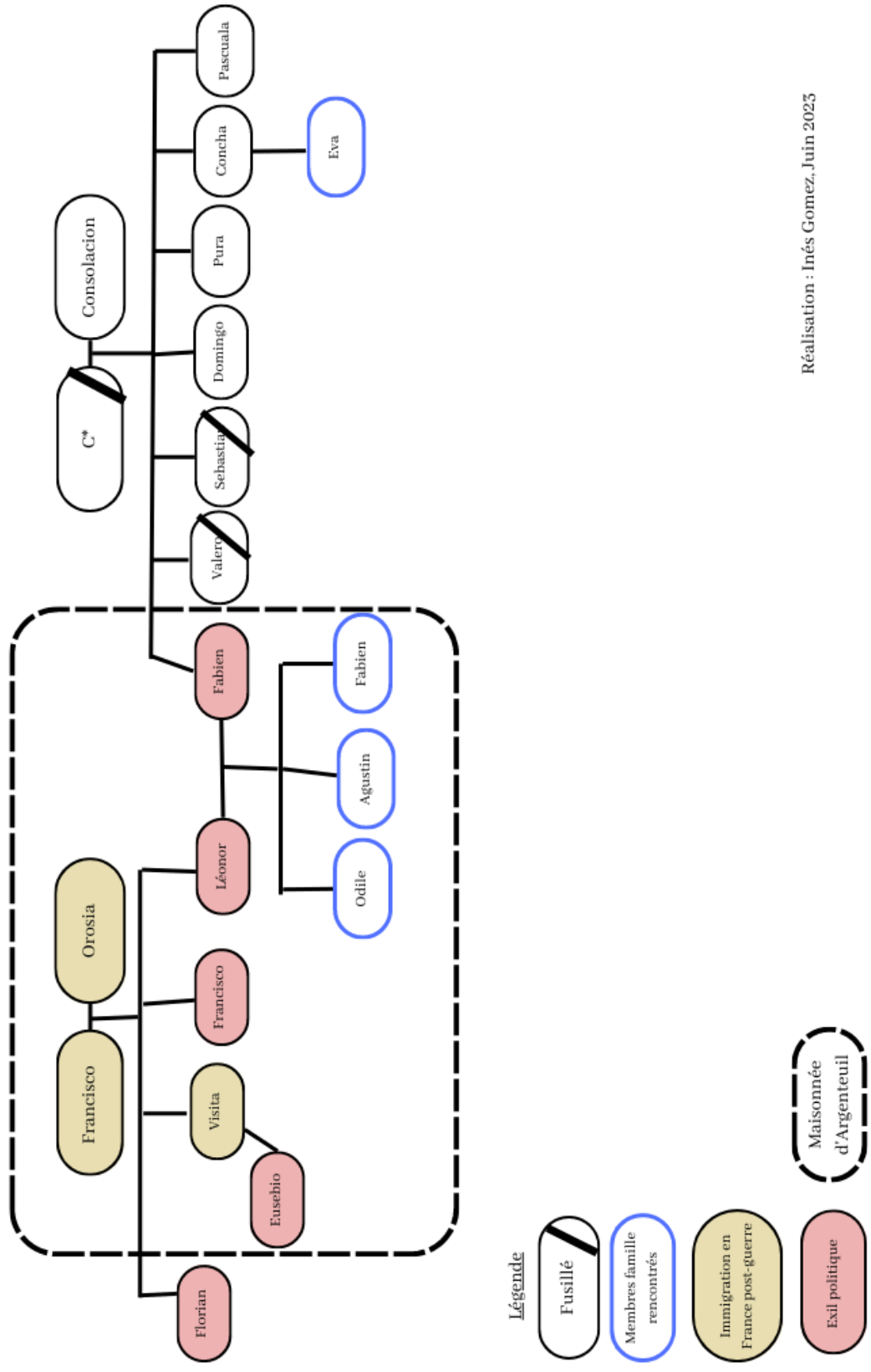


Figure 3: Arbre généalogique approximatif de la fratrie Guia et de leur famille espagnole construit à partir des descendants rencontrés. Réalisation: Inés Gomez, 2023

Réalisation : Inés Gomez, Juin 2023

	Liens perdus	Liens moyens	Liens maintenus
Deuxième génération	4	1	4
Troisième génération	3	3	3
Total	7	4	7

Tableau 1 : tableau récapitulatif des liens entretenus avec les familles espagnoles des descendants d'exilés du corpus d'enquêtés de 2022. Réalisation: Inés Gomez, 2022.

	Biais de rencontre	Génération et année de naissance	Profession	Zone géographique	Obédience Ascendant	Liens familiaux Fr/Esp	Engagement
Emilie	Facebook	1982 2ème génération de l'Exil	Institutrice	France (Val d'Oise)	Anarchiste	Forts	Associatif
Hélène	Par Emilie	1978 2ème génération de l'Exil	Professeur d'Espagnol	France (Val d'Oise)	Anarchiste	Moyens	Associatif
Josiane	Par Emilie et Hélène	1948 1ère génération de l'Exil	Secrétaire	France (Val d'Oise)	Anarchiste	Forts	Nul
Francine	Par Emilie et Hélène	1950 1ère génération de l'Exil	Secrétaire	France (Val d'Oise)	Anarchiste	Forts	Nul
Manuela	Par Emilie	1980 2ème génération victimes du Franquisme	Femme de ménage	Espagne (Nerja, Malaga)	Républicaine	Forts	Nul
Carlos	Par Emilie	1974 2ème génération victimes du Franquisme	Informaticien	Espagne (Nerja, Malaga)	Républicaine	Moyens	Nul
Sofia	Par Emilie	1972 2ème génération victimes du Franquisme	Infirmière	Espagne (Nerja, Malaga)	Phalangiste	Moyens	Nul

Tableau 2 : Tableau récapitulatif des enquêtés de la famille française et espagnole d'Emilie.  
Réalisation: Inés Gomez, 2022.

	Biais de rencontre	Génération et année de naissance	Profession	Zone géographique	Obéissance Ascendant	Liens familiaux Fr/Esp	Engagement
Maria	Relations personnelles	1953 1ère et deuxième génération de victime du Franquisme	Chargée d'affaire, Thalès	France (Hauts de Seine)	Anarchiste	Forts	Associatif et syndical
Josefina	Par Maria	1956 1ère et deuxième génération de victime du Franquisme	Secrétariat	France (Paris)	Anarchiste	Moyens	Associatif
Pablo	Par Mari	1950 1ère génération de victimes du franquisme	Ingénieur	Espagne (Cella, Teruel)	UGT	Forts	Associatif, syndical et politique
Emma	Par Maria	1954 1ère génération de victimes du franquisme	Femme de ménage	Espagne (Cella, Teruel)	Anarchiste	Forts	Associatif
Inmaculada	Par Pablo	1931 1ère génération de victimes du franquisme	Gardiennne d'immeuble (en France)	Espagne (Cella, Teruel)	UGT	Moyens	Associatif
Libertad	Par Pablo	1933 1ère génération de victimes du franquisme	Nourrice (en France)	Espagne (Cella, Teruel)	UGT	Moyens	Associatif

Tableau 2 : Tableau récapitulatif des enquêtés de la famille française et espagnole de Maria .  
Réalisation: Inés Gomez, 2022.

	Biais de rencontre	Génération et année de naissance	Profession	Zone géographique	Obédience Ascendant	Liens familiaux Fr/Esp	Engagement
Odile	Relations personnelles	1953 1ère et deuxième génération de victime du Franquisme	Educatrice spécialisée	France (Hauts de Seine)	Anarchiste	Forts	Associatif et syndical
Agustin	Par Maria	1956 1ère et deuxième génération de victime du Franquisme	Greffier	France (Hauts de Seine)	Anarchiste	Moyens	Associatif
Fabien	Par Mari	1950 1ère génération de victimes du franquisme	Professeur de technologie	France (Hauts de Seine)	UGT	Forts	Associatif, syndical et politique
Eva	Par Maria	1954 1ère génération de victimes du franquisme	Restauration	Espagne (Cella, Teruel)	Anarchiste	Forts	Associatif

Tableau 3 : Tableau récapitulatif des enquêtés de la famille française et espagnole de la Fratrie Guia.  
Réalisation: Inés Gomez, 2022.

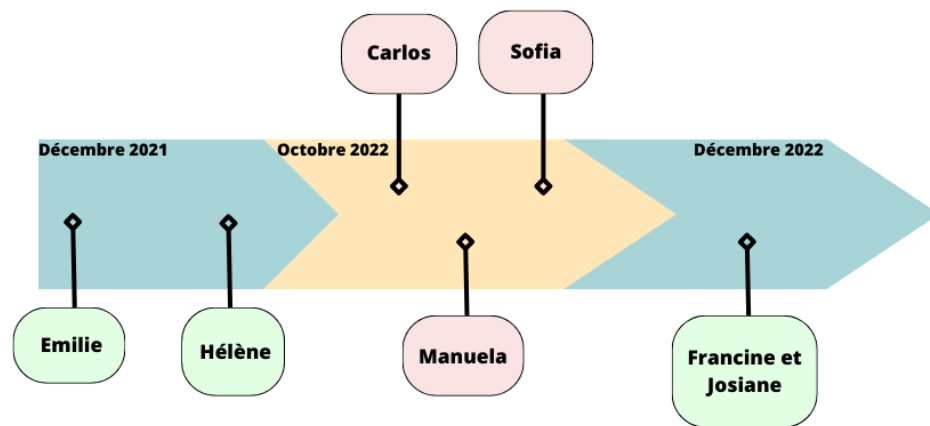
	Biais de rencontre	Année de naissance	Zone géographique en France	Zone géographique en Espagne	Obédience Ascendant	Liens avec la famille en Espagne	Engagement
Victoria	Facebook	1945	Vincennes	Madrid	PCE	Perdus	Encartée au PCF
Elisa	Facebook	1954	Ivry sur Seine	Santander et Barcelone	POUM	Forts	Engagement associatif (MRAP)
Pascal	Facebook	1954	Angoulême	Oviedo	PCE	Forts	Engagement associatif (chantiers collectifs)
Philippe	Facebook	1955	Paris	Cordoba et Alcaniz	Socialiste (grand-père) et PCE (père)	Maintenus	Nul
Catherine	Facebook	1954	Saint Gaudens	Barcelone	Républicain	Maintenus	Engagement associatif mémoriel, encartée au PS
Sophie	Par Catherine	1958	Saint Gaudens	Saragosse	Républicain	Forts	Engagement associatif mémoriel
Daniel	Facebook (sa femme a vu le message)	1950	Toulouse	Huesca	CNT	Perdus	Militant CNT
Carmen	Facebook	1952	Toulouse	Valence	Républicain	Maintenus	Engagement associatif pour l'accueil de réfugiés
Laurence	Relations personnelles	1958	Garges les Gonesses	Bierzo	Communiste	Maintenus	Engagement mémoriel

Tableau 4: récapitulatif de l'identité des enquêtés descendants de la première génération de l'exil, terrain de M1, 2021-2022. Réalisation: Inés Gomez, 2022

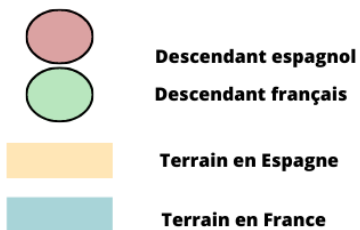
	Biais de rencontre	Année de naissance	Zone géographique en France	Zone géographique en Espagne	Obédience Ascendant	Liens avec la famille en Espagne	Engagement
Stéphanie	Facebook	1982	Mongeron (91)	Galice	Communiste	Maintenus	Nul
Emilie	Facebook	1982	Poissy	Andalousie	Anarchiste	Forts	Associatif (culturel)
Hélène	Par Emilie	1978	Poissy	Andalousie	Anarchiste	Maintenus	Associatif (culturel)
Marion	Par Philippe	1982	Paris	Andalousie et Aragon	Communiste et Socialiste	Maintenus	Anciennement encartée au PS
Silvio	Facebook	1972	Toulouse	Andalousie	Anarchiste	Maintenus	Activisme extrême gauche et engagement associatif
Sébastien	Relations personnelles	1963	Toulouse	Zamora	Socialiste	Maintenus	Associatif (culturel)
Nicolas	Relations personnelles	1976	Toulouse	Andalousie	Communiste	Maintenus	Associatif (culturel)
David	Relations personnelles	1975	Montpellier / Paris	Madrid	Communiste	Perdus	Nul
Guillaume	Relations personnelles	1988	Aix-en-Provence / Paris	Cantabrie	Peut-être communiste	Faibles	Nul

Tableau 5: récapitulatif de l'identité des enquêtés descendants de la deuxième génération de l'exil, terrain de M1, 2021-2022. Réalisation: Inés Gomez, 2022.



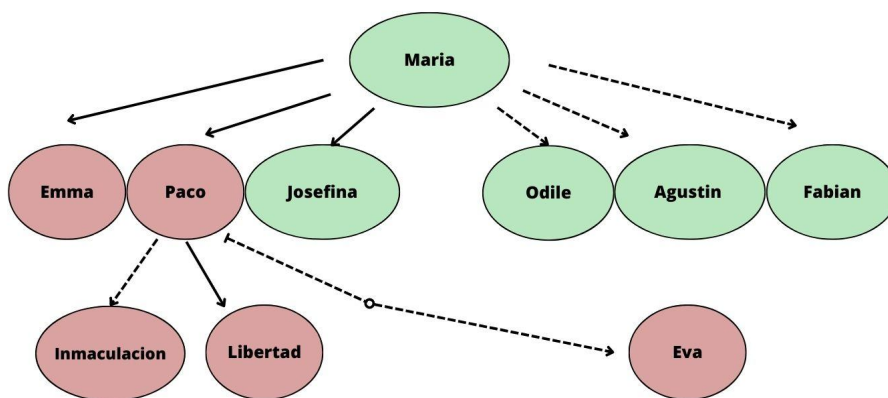


**Légende**

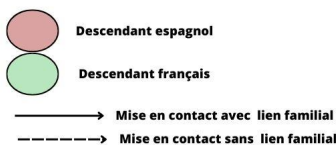


Réalisation : Inés Gomez, Avril 2023

Figure 1 : Chronologie et géographie des entretiens menés avec des membres de la famille d'Emilie. Réalisation: Inés Gomez, Avril 2022.



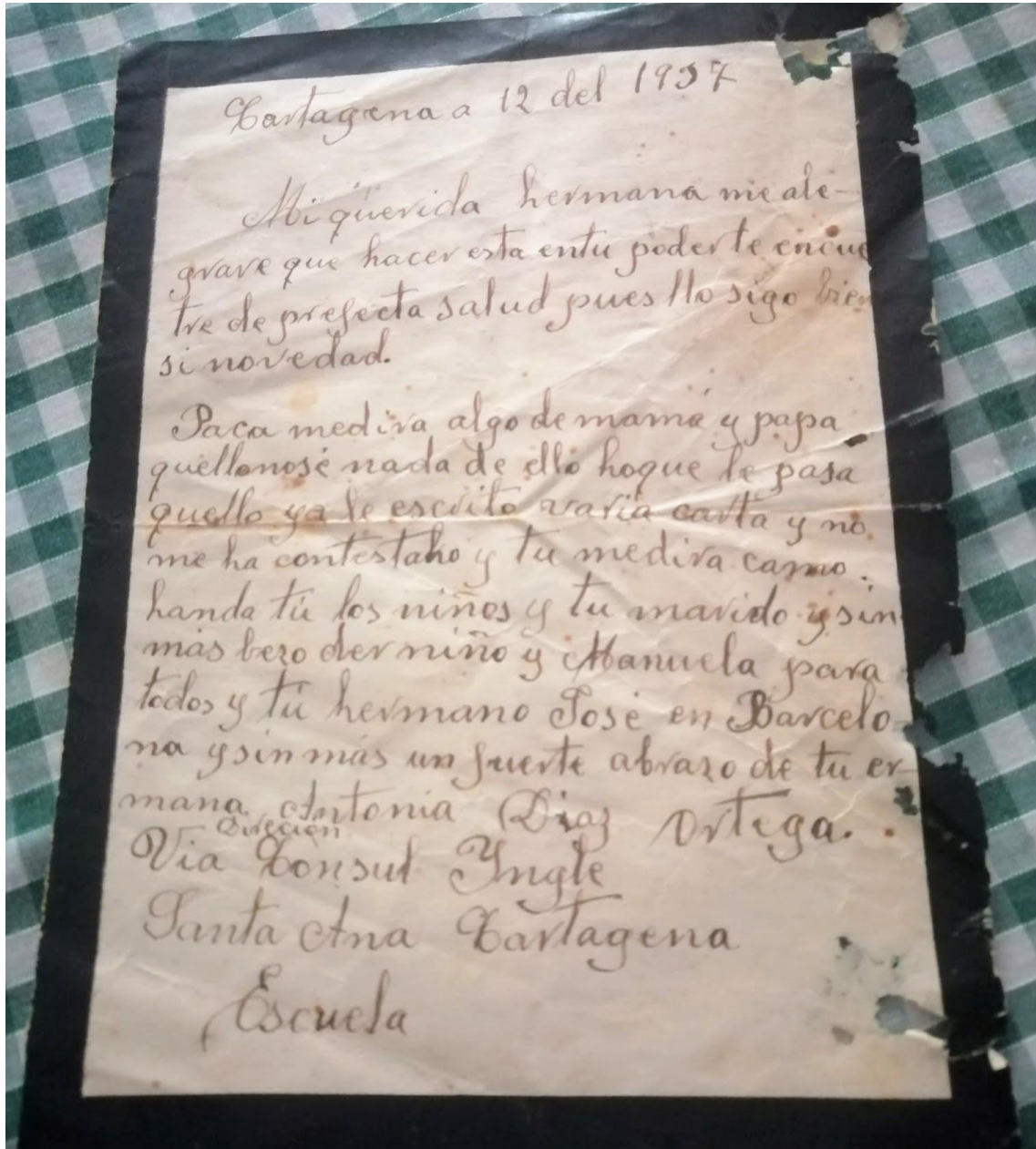
**Légende**



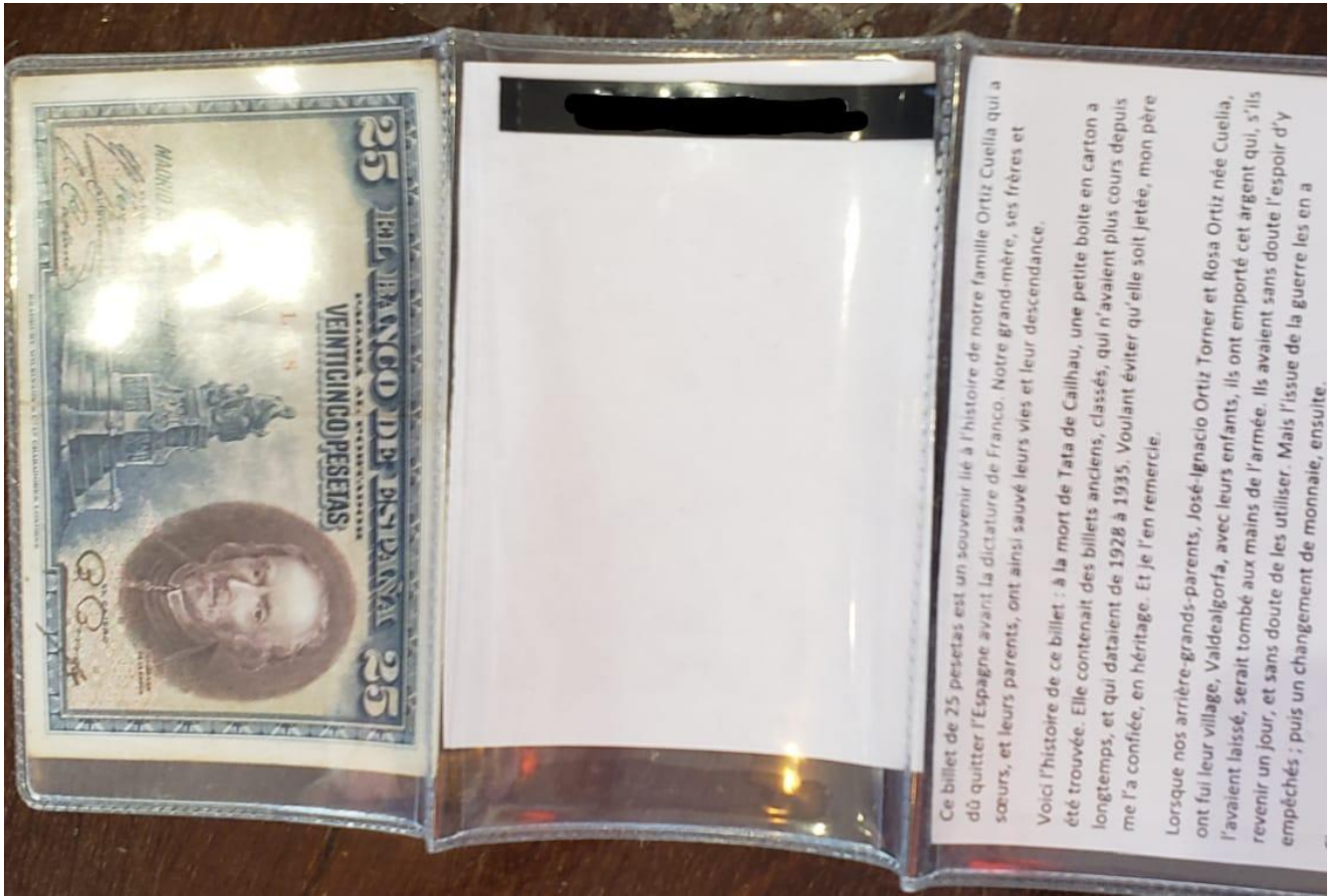
Réalisation : Inés Gomez, Avril 2022

Figure 2: Schémas de ma mise en contact avec les descendants de victimes du franquisme originaires de Cella. Réalisation: Inés Gomez, Avril 2022.

Photographies



Photographie 1: photographie de la correspondance entre Antonia et la grand-mère de Sofia (Dolores),  
Source: Sofia, 2022.



Photographie 2 et 3: photographies de la cassette de Philippe et Marion accompagnées d'un billet contenu dans la boîte et d'une note écrite par Marion. Source : Inés Gomez, 18/06/2022, Paris.

Texte sur la photographie : Ce billet de 25 pesetas est lié à l'histoire de notre famille qui a dû quitter l'Espagne avant la dictature de Franco. Notre grand-mère, ses frères et sœurs, et leurs parents, ont ainsi sauvé leur vie et leur descendance. Voici l'histoire de ce billet : à la mort de tata, une petite boîte en carton a été retrouvée. Elle contenait des billets anciens, classés, qui n'avaient plus cours depuis longtemps, et qui dataient de 1928 à 1935. Voulant éviter qu'elle soit jetée, mon père me l'a confié, en héritage, et je l'en remercie. Lorsque nos arrières grands-parents ont fui leur village avec leurs enfants, ils ont emporté cet argent qui, s'ils l'avaient laissé, serait tombé aux mains de l'armée. Ils avaient sans doute l'espoir d'y revenir un jour et sans doute de les utiliser. Mais l'issue de la guerre les en a empêchés ; puis un changement de monnaie ensuite.

Chaque membre de notre famille en possède maintenant un. Les six frères et sœurs et mes six autres cousins et cousines. Trois billets iront à Valdeatorfa. Il est une petite partie de cette histoire.

Hubo un hombre que cantaba  
y que el pueblo le asombro  
Ese hombre fue Goriario  
y el mariano se llamo  

---

Me preguntan por que lloro  
y por que canto tanto  
De tanta pena que ~~sentí~~ oculto  
De tanto orgullo que siento

Photographies 3, 4, 5, 6: Poèmes d'Alfredo, père de Maria. Date inconnue, source : Maria, décembre 2022.

Don el cielo no hay faroles  
que todo sea estrellica  
Benditos sean los machos  
que han nacido socialistas

Trabajo y Libertad  
Es lo que pide el obrero  
Igualdad y Fraternidad  
y paz en el mundo entero  

---

Llevo una herida en mi pecho  
que siempre sangrando está  
Es tan grande y tan profunda  
con ella me ~~enterraron~~  
con ella me enterraron  

---

Los hombres que se mancharon  
con sangre de trabajadores  
fusieron tan tristes a España  
que todavía aun llora

Los que creian en Dios  
y murieron sin miedo  
Fisieron de luto a Cella  
y jamas lo olvidara  

---

No me pidan que yo olvide  
ni que perdone tampoco  
Por que no podria entrar  
en el reino de los justos  

---

Como quieren que yo olvide  
a quien yo queria tanto  
a mi madre a padre y ami  
abuelico ~~patato~~

Texte photographie 3:

<i>Hubo un hombre que cantaba</i>	Il y avait un homme qui chantait
<i>y que al pueblo le asombró</i>	Qui fit de l'ombre au village
<i>Ese hombre fue Soriano</i>	Cet homme ce fut Soriano
<i>Y mariano se llamó</i>	Et Mariano il s'appelait

-----

<i>Me preguntan por qué lloro</i>	Ils me demandent pourquoi je pleure
<i>y por qué canto tanto</i>	Et pourquoi je chante autant
<i>De tanta pena que oculto</i>	De toute la peine que je cache
<i>De tanto orgullo que siento</i>	De toute la fierté que je ressens

Texte photographie 4 :

<i>En el cielo no hay farolas</i>	Dans le ciel il n'y a pas de lanternes
<i>Que todo son estrellitas</i>	Il n'y a que des petites étoiles
<i>Benditas sean las madres</i>	Bénies soient les mères
<i>Que han parido socialistas</i>	Qui ont mis au monde des socialistes

Texte photographie 5 :

<i>Trabajo y libertad</i>	Travail et liberté
<i>Es lo que pide el obrero</i>	C'est ce que demande l'ouvrier
<i>Igualdad y fraternidad</i>	Egalité et fraternité
<i>Y paz en el mundo entero</i>	Et la paix dans le monde entier

-----

<i>Llevo una heria en mi pecho</i>	J'ai une blessure dans ma poitrine
<i>Que siempre sangrando esta</i>	Qui ne cesse de saigner
<i>Es tan grande y tan profunda</i>	Elle est tellement grande et profonde
<i>Que con elle me enterraran</i>	Qu'ils m'enterreront avec

-----

<i>Los hombres que se mancharon</i>	Les hommes qui se sont tachés
<i>Con sangre trabajadora</i>	Avec du sang de travailleurs
<i>Pusieron tan triste a España</i>	Ont rendu tellement triste l'Espagne
<i>Que todavía llora</i>	Qu'elle en pleure encore

Texte photographie 6 :

<i>Los que creían en dios</i>	Ceux qui ont cru en dieu
<i>Y que mataron sin piedad</i>	Et qui ont tué sans pitié
<i>Pisotearon de luto a Cella</i>	Ont piétiné de deuils Cella
<i>Y jamás lo olvidara</i>	Et jamais elle ne l'oubliera

-----

<i>No me pidan que yo olvide</i>	Ne me demandez pas que j'oublie
<i>Ni que perdone tampoco</i>	Ni que je pardonne non plus
<i>Porque no podría entrar</i>	Parce que je ne pourrais pas entrer
<i>En el reino de los justos</i>	Dans le royaume des justes

-----

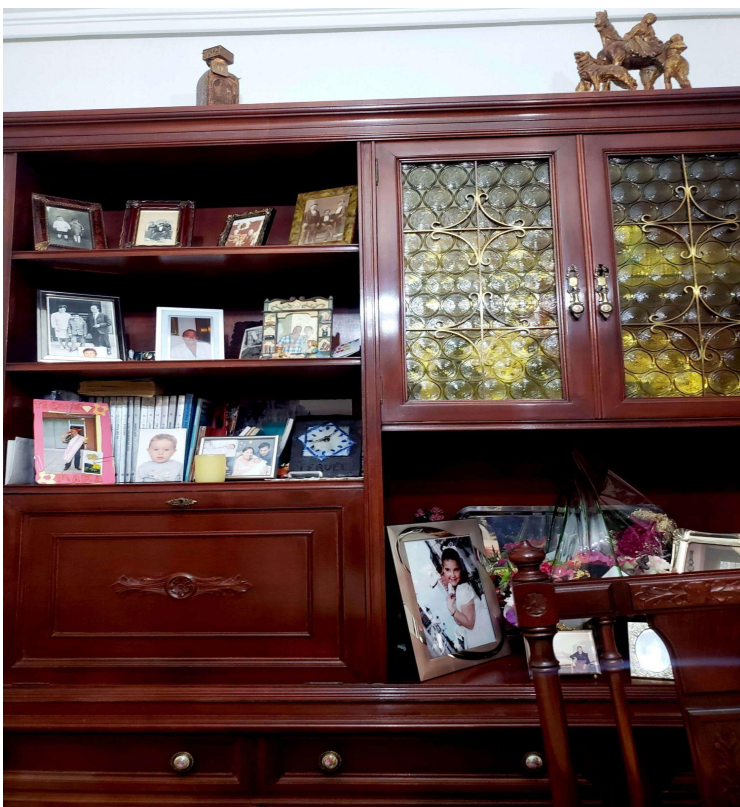
*Cómo quieren que yo olvide  
a quien yo quería tanto  
a mi madre a mi padre y a mi  
abuelico patato*

-----  
-----

Comment veulent-ils que j'oublie  
A ceux que j'ai tant aimé  
A ma mère à mon père  
A mon petit grand-père patato



Photographie 7: Pierre du père de Libertad ainsi qu'une chaise vieille de la post-guerre, source : Gomez, Janvier 2023.



Photographie 8: meuble de télévision d'Inmaculada. Source : Gomez, Octobre 2022.

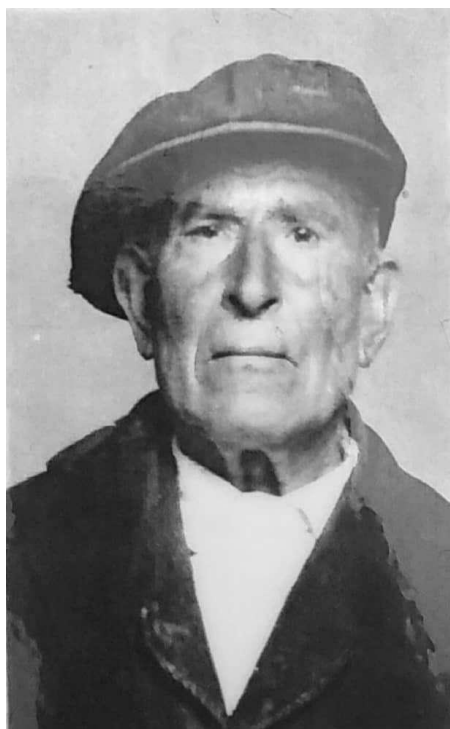


Photographie 9: Photographie du père de Inmaculada, Julian (à droite) de son frère Juan (le grand-père de Maria) et de leur beau-frère (au milieu), Source : Gomez, Octobre 2022



Photographie 10: Centre du meuble de la télévision (photographie 8). Source : Gomez, Octobre 2022.





Photographie 11 et 12: recto et verso d'une photographie du grand-père d'Inmaculada. Source: Gomez, 2022

Abuelo Paterno  
Jose Leonarte Rubio  
Cristabalina Soler  
Villa  
Abuela Paterna  
Vis Abuelos de Julián



Photographie 13: Photographie des grands-parents de la fratrie Guia de gauche à droite: Orosia (la grand-mère), son frère, une cousine, Constantino (le grand-père).



Photographie 14: Cadre contenant la copie de la photographie des grands-parents Villa



Photographie 15: Salon de Sophie aux couleurs de la Seconde République espagnole. Source: Inés Gomez, Entretien avec Sophie et Catherine, le 22/02/22, Saint-Gaudens.

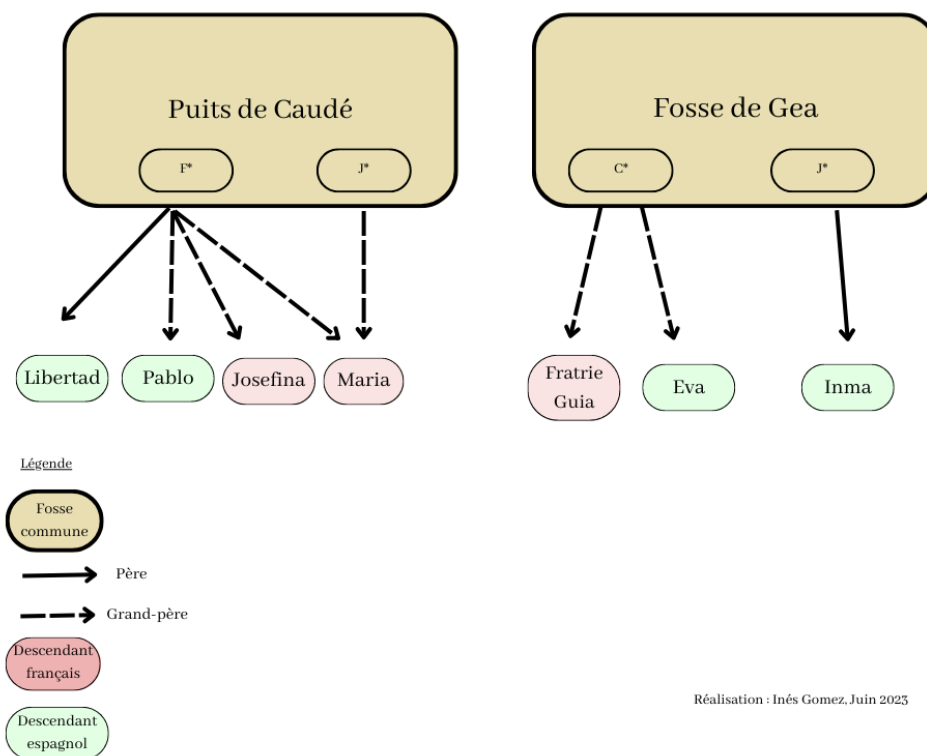


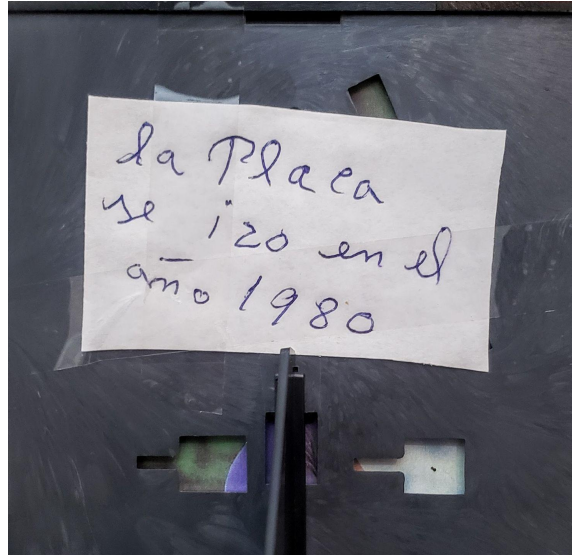
Figure 4: Ascendants des enquêtés de Cella reposant dans des fosses communes. Réalisation: Inés Gomez, Juin 2023.



Photographie 16: aménagements de la fosse commune de Gea. Source; Inés Gomez, Octobre 2022.

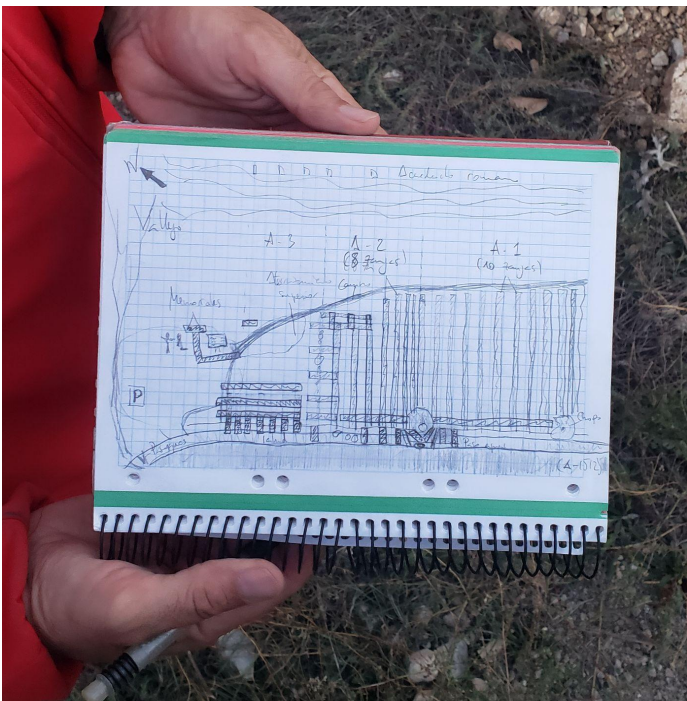


Photographies 17 et 18: Mère et tante de Inmaculada posant devant la plaque de la fosse commune de Gea en 1980 à l'inauguration de la plaque en acier. Source: Inés Gomez, octobre 2022.





Photographie 19: Équipe de l'association A\* au cours du troisième jour de chantier d'exhumation de la fosse de Gea. Source: Inés Gomez, 1/11/2022.



Photographie 20 et 21: Carnet de terrain de Toni et son croquis des tranches de terrains creusées ; Toni scrutant les affleurements de terre au niveau de la plaque commémorative. Source: Inés Gomez, 01/11/2022.



# Bibliographie

## I. Outils épistémologiques et méthodologiques

### A) Outils épistémologiques

#### 1. Ouvrages d'histoire

Audoin Rouzeau S. (2014), *Quelle histoire, un récit de filiation*, Ed. Seuil, 141p.

Bloch M., (1997). *Apologie pour le métier d'historien*, Chapitre I, p.5

Descamps F.,(2006) *L'historien, l'archiviste et le magnétophone, de la constitution de la source orale à son exploitation*, Ed. IGPDE, 886p.

El Meknassi É. (2014). *Didactique de l'étude de cas en histoire*. Education.

Jablonka I., (2012) *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, Ed. Seuil, 448p.

Lefebvre C. (2020). *A l'ombre de l'histoire des autres*. Paris, Éditions EHESS, 200p.

Prost A., (1996), *Douze leçons sur l'histoire*, Ed. Seuil, 384p

Revel J. (1996) (coord.) *Jeu d'échelles, la micro-analyse à l'expérience*. Ed. Seuil, Hautes études, 296p.

Wacquet F. (2019). (Coord) *Une histoire émotionnelle du savoir XVIIe - XXIe*. Biblis, 352p.

Weber F. (1996), «Métier d'historien, métier d'ethnographe», *Cahiers Marc Bloch*, 4, p.6-24.

#### 2. Articles spécialisés

Carrez M., Roffidal, É., & Ruiz, C. (2021) «Les Vies et l'Histoire : un état de la question». *Les Cahiers de Framespa*, 37.

Delpu P.-M. (2015). «La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale». *Hypothèses*, 2014. *Travaux de l'École doctorale d'histoire*, 18, p263-274.

Deluermoz Q., Furei E., Mazurel H. & Oualdi, M. (2013). «Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse». *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, p155-189.

Segalen M. (2015). «Pourquoi mon père n'aurait pas dû épouser ma mère. Récit d'une quête généalogique». *Mondes Ethnographiques*, 30.

Yusta M. (2002). «Historia oral, historia vivida. El uso de fuentes orales en la investigación histórica» *Pandora: revue d'études hispaniques*, 2, p234-244.

### 3. Etude de la photographie

Belting H. (2007). *Image et Culte: Une histoire de l'art avant l'époque de l'art*. Éditions Cerf, 790p.

Carrillo M. C. (2008). «Foto de familia. Los usos privados de las fotografías entre familias transnacionales ecuatorianas. El caso de la migración hacia España.» Dans G. Herrera & J. Ramírez (Eds.), *América Latina migrante: estado, familias, identidades*, p. 281-302.

Molay D. (2022). «L'album photographique: Une famille affective?» *Enfance, Famille, Génération*, 40.

Moreno J., (2016) *El duelo revelado, la vida social de las fotografías familiares de las víctimas del franquismo*, Ed. Consejo superior de investigaciones científicas, 234p.

Tamisier M. (2003). «La mémoire et la photographie». *Marges*, 01, p65-76.

Werner J. F. (1992). «De la photo de famille comme outil ethnographique». *L'ethnographie*.

#### B) Ouvrages généraux sur la mémoire

Candau J.,(1998), *Mémoire et identité*, PUF, p6.

Candau J., (2005), *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, 202p.

Douglas M., (1999) *Comment pensent les institutions*, La découverte, 2004, 180p.

Halbwachs M., (1925) *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, 1996, 374p.

Halbwachs M., (1938) *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997, 304p.

Zonabend, F. (1980). *La mémoire longue: temps et histoire au village*. Presses Universitaires de France, 294p.

#### C) Approches ethnographiques

Laplantine F. (2015). *La description ethnographique*. Tout le savoir, Armand Colin, 128p.

Pujadas J. J. (2000). "El método biográfico y los géneros de la memoria." *Revista de Antropología Social*, 9, p127-158.

Sanz Hernandez A. (2005). "El método biográfico en investigación social: potencialidades y limitaciones de las fuentes orales y los documentos personales." *Asclepio*, LVII, p99–116.

Schriewer K., & Díaz Agea, J. L. (2015). "Cuestiones prácticas en cuanto a la elaboración de relatos biográficos." *Quaderns-e de l'Institut Català d'Antropologia*, 20, p114-131.



Weber F. (2005). *La parenté, le sang, le nom*, Aux Lieux d'êtres, 264p.

## II. Histoire contemporaine française

### A) Histoire de l'exil

#### 1. Ouvrages

Dreyfus Armand G. (1999) «L'exil des républicains espagnols en France de la Guerre civile à la mort de Franco», Albin Michel, 475p.

Domergue L. (1999) *L'exil républicain espagnol à Toulouse 1939-1999*, Presses universitaires du Mirail, 309p.

Sarria Buil, A. (Ed.). (2019). *Retornos del exilio republicano español: Dilemas, experiencias y legados*. Madrid : Gobierno de España, Ministerio de Justicia, 2019, 297p.

#### 2. Articles spécialisés

Denoyer A. (2011) «L'opération Boléro-Paprika : origines et conséquences. Les réfugiés politiques espagnols: de l'expulsion à leur installation en RDA». *Résonances françaises de la guerre d'Espagne*, éditions d'Albret, p.295-312.

Dreyfus-Armand G. (2018). «L'exil républicain espagnol: de l'histoire aux mémoires, d'une génération à l'autre», *Exils et migrations ibériques aux XXème et XXIème siècles*, 9-10, p. 472-496.

Guixé, J. (2010). «Persécutions d'exil. La répression politique des républicains espagnols en France (1937-1951). *Relations internationales*, 142, p.71-86.

Taillet A., Lillo N., (2022) (coord) «Les Espagnols en France au XXe siècle : immigration, exil et sources», *Matériaux pour l'histoire de notre temps* , 143, p142.

#### 3. Mémoire de l'exil

Moiron P. (2013). «Exil, écrits et mémoire: Les écrits détenus par les fils et filles de réfugiés espagnols.» *Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles*, 5, 37-59.

Martinez-Maler O., (2004). «Souvenirs d'enfance et d'exil» de María Luisa Broseta Martí. De l'intime à l'histoire : un passage par l'autobiographie. *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, 1, 2004, p131-148.

Martinez-Maler O., (2012) « Passeur de mémoire et figure du présent : el nieto de republicano » », *Culture et mémoire. Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels*, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, pp. 43-52.

Ribert E. (2017). «Tourisme républicain des racines en Espagne : vers un apaisement de la mémoire et une réconciliation ?» *Ethnologies*, n° 39, 99-120.

Vinal C. (2021). «La memoria del exilio hoy en Francia: Del compromiso a la instrumentalización», *Hypothèses*

## B) Histoire de la migration

### 1. Ouvrages généraux

Noiriel G., (1988), *Le creuset français: histoire de l'immigration XIXe - XXe siècle*, Paris, Editions du seuil, 496p.

Stora B., & Temime, E. (2007). *Immigrances, l'immigration en France au XXe*. Hachette littérature. 384p.

Tur B. (2014). *L'immigration espagnole à Paris dans les années 1960 : discours, représentations et stéréotypes* (Thèse de doctorat). Université de Paris 10 Nanterre.

### 2. Ouvrages de sociologie

Bidet J., (2021), *Vacances au bled. La double présence des enfants d'immigrés*, Ed. Raisons d'agir, 306p.

Lepoutre D., & Cannoodt, I. (2005). *Souvenirs de familles immigrées*. Odile Jacob, coll. Hors édition, 380p.

Sayad A., (1999), *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Ed. Seuil, 448p.

### 3. Articles spécialisés

Duroux, R. (2002). «La emigración a Francia, segunda mitad del siglo XX, unas reflexiones sobre retornos y reintegraciones». *Hispania*, LXII/2, num. 211, 577-596.

Lillo, N. (2006). « La emigración española a Francia a lo largo del siglo XX: una historia que queda por profundizar». *Migraciones y exilios*, 7, p159-180.

Ribert É. (2011). «Formes, supports et usages des mémoires des migrations». *Migrations Société*, 137, 59-78.

Temime E. (1988). « Émigration "politique" et émigration "économique". » *L'émigration politique en Europe aux XIXe et XXe siècles*. Actes du colloque de Rome, p 57-77.

### 4. Histoire de la transmission

Amati-Mehler J., Argentieri, S., & Canestri, J. (1994). *La babel de l'inconscient, Langue maternelle, langue étrangères et psychanalyse*. Ed. Le fil rouge. Paris, France: PUF

Bertaux D. (1994). « Les transmissions en situation extrême ». *Communications*, 59, 73-99

Marín-Dòmine M, (2013) «La transmission et la construction de l'espace transgénérationnel», *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 115.

Porcher L., & Groux, D. (2003). «État des lieux de l'apprentissage précoce des langues vivantes en France». Ed. L. Porcher, *L'apprentissage précoce des langues*, p. 49-82. Paris, PUF.

### III. Histoire de l'Espagne contemporaine

#### A) Ouvrages généraux

Burbano Trimino F., (2013) *Las migraciones internas durante el franquismo y sus efectos sociales : el caso de Barcelona*, TDA, UNIVERSIDAD COMPLUTENSE DE MADRID.

Canal J., (2020), (coord) *Histoire de l'Espagne contemporaine*, Armand Colin, p378.

Canal J., (2016), (coord.), *La guerre d'Espagne. Un conflit qui a façonné l'Europe*, Armand Colin, 400p..

Baudel S. (2020). *L'abandon du canton de Jiloca (1950-1970)*. Mémoire de Master 2 de recherche, Paris 1 Panthéon Sorbonne, 175p.

#### B) Histoire de la période franquiste

##### 1. Ouvrages et articles généraux

Fernández Vicente, M. J. (2006). «Émigrer sous Franco. Politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers la France (1945-1965).» *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, n°2, p. 151-182.

Richard E., & Vorms C. (2015). «Transition historiographique ? Retour sur 80 ans de l'histoire d'Espagne, de la seconde république à la transition». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 127, p13-41.

Rubio E. A. (2017). *La política educativa durante el franquismo: depuración del profesorado y aprendizaje de género* (Trabajo Fin de Grado). Universidad de Almería.

#### C) Histoire de la répression

##### 1. Ouvrages généraux

Arostegui J. (2012) (Coord.) *Franco: la represión como sistema*. Ed Flor del Viento.

Casanova J., (2010), *El pasado oculto*, Ed. Mira, 416p.

De la Calle Diaz D. (2020). *Le militantisme communiste durant le deuxième franquisme dans le quartier ouvrier de Villaverde (Madrid, 1959-1975) : clandestinité et militants de base*. Mémoire M2, EHESS.

Gómez Gomez B., (2000). *El exilio interior, cárcel y represión en la España franquista*. Ed. Taurus, 270p.

Rubio, E. A. (2017). *La política educativa durante el franquismo: depuración del profesorado y aprendizaje de género* (Trabajo Fin de Grado). Universidad de Almería.

## 2. Articles spécialisés

Aldecoa S. (2016). La Sociedad Obrera Agrícola de Cella, una organización modélica e independiente. *Xiloca*, 44, p95-114.

Barranquero Texeira E. (2006). « Mujeres malagueñas en la represión franquista a través de las fuentes escritas orales ». Universidad de Málaga, *HAOL*, 12, p.85-94

Ferrándiz F. (2009). « Exhumaciones y relatos de la derrota en la España actual ». *Historia, Antropología y Fuentes Orales*, 41, p.81-94.

Ferrándiz F. (2011). « Autopsia social de un subterráneo. Segoría ». *Revista de Filosofía Moral y Política*, 45, p525-544.

Guittet E.-P. (2019). « Les recours à l'état d'exception sous le régime franquiste (1956-1975) ». *Cultures & Conflits*, 113, p.89-98.

Hernández Burgos C. (2015). « Les dynamiques locales et quotidiennes de la répression franquiste (1936-1950) ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 127, p196-209.

Joly M. (2007). « Dire la guerre et les violences: femmes et récits pendant la guerre d'Espagne ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 37, p199-220.

Marco J., (2015) « Une histoire sociale de la résistance au franquisme », *XXe siècle, Revue d'Histoire*, 127, p211-229.

Ripa Y. (1995). « La tonte purificatrice des républicaines pendant la guerre civile espagnole ». *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 31, octobre, p39-51.

Smaoui S. (2015). « Fouiller... Militer: Penser la cause des « disparus » du franquisme à l'aune des carrières d'archéologues et d'anthropologues ». *Politix*, 110, p.35-62.

## Histoire de la mémoire

### 1. Ouvrages

Chao Perez, L. (2022). *Participación política y memoria: el caso de los descendientes del exilio republicano español* (Tesis doctoral). UDC.

Martinez Maler, O. (2012). *Témoignages oraux et transmission des mémoires : la guérilla antifranquiste de Léon-Galice (1936-1951)*, Thèse de doctorat. Paris X Nanterre.

Rosón Villena M., (2016) *Género, memoria y cultura visual en el primer franquismo (materiales cotidianos más allá del arte)*. Ed. Grandes Temas Catedra, 317p.

Roson M. (2021) (coord), «La memoria de las cosas. cultura material y vida cotidiana durante el franquismo», *Kamchatka: Revista de análisis cultural*, 18, 467p.

## 2. Articles spécialisés

Cuesta Bustillo J. (2007). "Las capas de la memoria". Contemporaneidad, sucesión y transmisión generacionales en España (1931 - 2006) *Hispanianova*, 7, p335-367.

Jelin E. (2001). «El género en las memorias.» *Los trabajos de la memoria* (Cap. 6). Ed. Siglo Veintiuno, 160p.

Leizaola A, (2007), «La mémoire de la Guerre civile espagnole : le poids du silence», Presses Universitaires de France, *Ethnologie française*, 37, p.483-491

Lopez Villaverd, A. (2014). «Memoria e historia, Hispania nova, teorizar la historia, hacer historiografía». *Hispania Nova*, 12.

Lumière E (2013), «La guerre civile espagnole et l'enseignement de l'Histoire : De l'École du premier franquisme à son actuelle démythification» *Dire l'événement : Langage, mémoire, société*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

# Sommaire paginé

<b>Remerciements</b>	<b>4</b>
<b>Sommaire</b>	<b>5</b>
<b>Introduction</b>	<b>9</b>
<b>Etat des sources</b>	<b>28</b>
<b>Chapitre 1 : Enquêter sur les descendants de victimes du franquisme entre la France et l'Espagne</b>	<b>33</b>
I. Une première approche par les descendants de l'exil républicain	33
II. Approcher les familles espagnoles des descendants de l'exil	38
<b>Chapitre 2 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en France</b>	<b>56</b>
I. Les fils et filles de victimes du franquisme	59
II. La deuxième génération de l'exil	83
<b>Chapitre 3 : Réceptionner une mémoire familiale traversée par la répression franquiste en Espagne</b>	<b>95</b>
I. La génération des fils et filles de victimes du Franquisme	99
II. La génération des petits-enfants de victimes du franquisme en Espagne	116
<b>Chapitre 4 : Le support de la transmission mémorielle</b>	<b>131</b>
I. Entre mythe et histoire	133
II. La répression franquiste en objet	143
III. Les photographies familiales	152
<b>Chapitre 5: Géographie du lien familial entre l'Espagne et la France</b>	<b>166</b>
I. Tirer le fil du lien	167
II. Histoire commune, mémoire différenciée	187
<b>Chapitre 6 : La mémoire familiale comme levier identitaire et politique</b>	<b>198</b>
I. L'émergence de la valorisation du passé migratoire en France	199
II. Mémoire familiale, mémoire de classe et identité politique en Espagne	208
III. Les acteurs de cette valorisation du passé des vaincus de la Guerre civile	224
<b>Chapitre 7 : Autopsie sociale de la fosse commune de Gea</b>	<b>238</b>
I. Chantiers funéraires, chantiers mémoriaux, chantiers politiques	240
II. Les descendants et le Subtierra	252
	301

